LAZARINE[1]

PREMIÈRE PARTIE

LES PERSONNAGES

I

Lazarine Émery à Madeleine Journiac.

Costebelle, par Hyères, ce mardi 4 avril 1916.

Rien de nouveau à la *Maison Verte* depuis ton départ, ma chère Madeleine. *Il* n'a toujours pas parlé, mais ne t'effraie pas, ma sévère Grande. Ne dis pas à ta petite Lazarine d'avoir peur. D'abord, pour les filles du colonel Émery, ce mot de peur n'a pas de sens. Et puis, rappelle-toi l'Évangile et la phrase tant aimée de notre pauvre mère. Ferme les yeux. Vois maman sur la terrasse, si pâle parmi les souples coussins de sa chaise longue, et sa maigre main qui se lève pour nous montrer les oiseaux dans les branches du cèdre. Entends-la répéter : « Deux passereaux ne valent pas un as, et il n'en tombe pas un sur la terre sans la permission de votre Père. » Comment veux-tu que, pensant cela, je n'aperçoive pas autre chose qu'un hasard dans la suite de circonstances inattendues qui ont mêlé la vie du capitaine Graffeteau à la nôtre, et que je n'aie pas autant de sécurité que d'amour ? Raisonne un peu : il y a deux ans, au mois

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1916.

d'avril 1914, où étions-nous, M. Robert Graffeteau et moi? Lui, à Paris, engagé dans un métier si étranger à tout ce que j'ai jamais connu! Encore aujourd'hui, quand il lui arrive de me dire : « Mes occupations à la Bourse... L'agent de change dans la charge de qui je suis employé... » ces mots ne me représentent absolument rien, mais rien. Je regarde ses trois galons d'or sur la manche de son uniforme bleu, et j'ai envie de lui répondre : « Est-ce possible? » Nous n'avons pas une relation commune, pas une. Donc pas une chance contre un million pour que ce jeune homme rencontrât jamais la Provençale renforcée que je suis devenue, comme mon patron saint Lazare. Songe. Depuis la mort de maman, je n'ai quitté la *Maison Verte* pour un peu de temps qu'une seule fois, quand je suis allée en Avignon, lors de ton mariage. Si. Une autre fois, à l'époque où le général Brissonnet commandait à Nice et quand Père a voulu lui recommander notre bon Jacques. Dis, ne trouves-tu pas cette aventure extraordinaire, stupéfiante, miraculeuse, que nos deux chemins, qui nous menaient, M. Graffeteau et moi, si loin l'un de l'autre, se soient tout d'un coup croisés? Car, enfin, il n'était pas soldat de métier. Il aurait pu, comme tant d'autres, ne pas faire, pendant la paix, ce qu'il fallait pour avoir un grade au début de la guerre, et alors, blessé, il n'aurait pas été envoyé au *Mont des Oiseaux*, hôpital d'officiers, et pas davantage s'il n'avait pas reçu cette blessure-là, cette balle dans l'épaule qui lui a traversé le poumon. Blessé autrement, on l'hospitalisait dans le Centre ou l'Ouest au lieu du Midi. Au *Mont des Oiseaux*, le commandant Saint-Hilaire, qui nous l'a présenté, devait partir la veille du jour où M. Graffeteau est arrivé. Il prend un refroidissement et reste une semaine de plus. Ce refroidissement, le commandant pouvait ne pas le prendre. Il pouvait ne pas avoir servi sous Père au Tonkin, lui-même ne pas avoir eu M. Graffeteau sous ses ordres en Champagne. Qu'un seul de ces événemens eût manqué, et ce nom : Graffeteau, me représentait dix lettres de l'alphabet, rien de plus, au lieu que... Je sais. Je sais. Il ne faut pas ressembler à ces bonnes femmes d'ici qui montent à la chapelle de Notre-Dame de Consolation demander à la Sainte-Vierge que leurs petits pois se vendent bien. Pourtant, rappelle-toi encore : « Les cheveux de votre tête sont comptés!... » Et puis, Madeleine, quand je me tromperais sur le sens de ces évé-

nemens, je ne me trompe pas sur mon cœur, ni sur le sien. Je l'aime et *je sais qu'il m'aime*. Quand est-ce qu'il me le dira? Je l'ignore. *Mais il me le dira*, et voilà pourquoi je me crois sage de ne pas écouter ton prudent conseil, pourquoi je me livre tout entière à mon sentiment. Comment veux-tu que j'aime sans avoir foi en celui que j'aime? Je ne crains rien. Je n'appréhende rien. Je suis immensément heureuse, et que c'est bon d'avoir une sœur, même grondeuse, à qui le crier! Comme je te suis reconnaissante de m'avoir devinée et de m'avoir parlé, samedi, avant ton départ! Sans cela, je ne t'écrirais pas ces folies, et c'est tellement doux de se raconter!

Hier, *il* est venu dîner à la *Maison Verte* avec trois de ses camarades. C'est te dire, — j'aurais dû commencer par là, — que Père est tout à fait remis, et qu'en dépit du mistral de l'autre semaine, ses terribles névralgies ne le tourmentent plus. La fidèle Élisa, la paresseuse Miette et moi nous avions couvert la table d'œillets, d'anémones et de safranos. Oh! que j'ai été contente pendant ce dîner, au milieu de ces hommes braves qui ont tous versé leur sang pour la France! Je regardais notre père et la longue cicatrice de son front, en me répétant avec orgueil que, si l'âge et les douleurs l'immobilisent aujourd'hui, il a, dans son temps, chargé les Boches non moins intrépidement que ces fiers jeunes gens en uniforme couleur d'horizon. Je pensais tendrement à notre frère dans les boues du Nord, à ton mari en route vers Salonique, et je me disais de nos convives : « Ils sont les frères de mon frère, et parmi eux est mon bien-aimé. Ils vont repartir bientôt, endurer encore les souffrances sacrées de la guerre... » Et je n'avais plus de remords de jouir de l'admirable soir de printemps. Il me semblait que notre pays, pour les récompenser de le défendre, leur offrait l'enchantement de cette nuit méridionale, de ces larges étoiles, de ces massifs de mimosas. Les fenêtres étaient grand ouvertes sur le jardin, et tantôt l'arome de ces mimosas nous arrivait, tantôt celui du long carré de violettes, tu sais, dans le coin à droite. Par instans, le rossignol chantait. J'étais assise près d'un nouveau venu au *Mont des Oiseaux* et que tu ne connais pas. Il est ici d'avant-hier. Il s'appelle Duchatel. Il servait comme lieutenant dans la compagnie de M. Graffeteau, qui nous l'a amené. Dans la vie ordinaire, il était architecte à Lyon. Il s'est conduit comme un héros. Il ne repartira pas. Il est aveugle.

Son visage émacié était triste, doux et tranquille, malgré les deux affreuses cicatrices du bord de ses paupières fermées. Un éclatement d'obus lui a brûlé les yeux. Il a bu, comme les autres, à notre victoire, en levant son verre que remplissait notre vieux vin cuit dont il ne pouvait pas voir la chaude couleur de topaze brûlée. Et, comme devinant que je le plaignais, il m'a conté, d'un ton un peu mystérieux, sa joie de passer son premier printemps d'aveugle en Provence.

« Oui, » fit le capitaine Graffeteau qui nous écoutait. « Duchatel sait toujours parmi quelles fleurs il se trouve. Chaque saute de vent lui change son paysage. »

« C'est vrai, » a repris Duchatel. « Quand j'avais mes yeux, je ne me doutais pas de ce qu'il y a de vie et d'étourdissante variété dans l'air qu'on respire. » Et se penchant du côté de la fenêtre : « Tenez. Les lilas commencent à s'ouvrir, ce soir. »

Madeleine, je lui aurais baisé les mains de reconnaissance pour me montrer ainsi la sérénité de son cœur. C'était une absolution donnée par une victime de la guerre à la joie profonde que je me reproche si souvent d'éprouver, pendant qu'on se bat. Et j'étais reconnaissante aussi à M. Graffeteau d'avoir voulu que nous connussions son ami dès son arrivée. Si tu l'avais vu, avant le dîner, conduire l'infirme appuyé à son bras le long du chemin qui descend entre nos pins et nos bruyères, je t'assure que tu n'aurais plus jamais douté de son cœur.

Quand vint pour ces messieurs l'heure de rentrer, la nuit continuait d'être si douce que Père me proposa de marcher avec eux jusqu'à leur hôpital. Ce fut moi qui demandai à M. Duchatel de lui servir de guide. Nous voilà tous engagés dans la route à lacets. Nos deux nigauds de bassets aboyaient à la lune. Nous allions lentement, à cause de l'aveugle, dont je sentais la main sur mon bras, si légère, ne s'appuyant pas, cherchant seulement une direction, et mon pas s'accommodait au rythme de son pas, comme tout à l'heure celui de M. Graffeteau. A un moment, nous nous arrêtâmes pour regarder le vaste paysage nocturne. D'instinct, nous nous taisions quand lui, comprenant notre silence :

« Ne craignez pas, » dit-il, « de me raconter ce que vous voyez. Vous ne me ferez pas de peine. Au contraire... »

J'entendrai bien longtemps la voix de M. Graffeteau lui répondre et lui évoquer la merveilleuse nuit : la vallée boisée de

Vertaubanne et ses oliviers argentés sous la lune, Silvabelle et ses pins d'Alep, la mer ensuite, frémissante et claire, là-bas la sombre ligne de la presqu'île de Giens avec son phare à feux tournans, étoile mobile dans le fourmillement des étoiles fixes du ciel. Et toujours j'entendrai l'aveugle répondre : « Que le monde est beau ! » Quelle émotion dans cette parole ! C'était comme s'il eût regardé par nos yeux et comme si nous eussions senti par son cœur. Ce souvenir me touche aux larmes en te l'écrivant. Je m'arrête pour ne pas tacher mon papier, et aussi parce que je veux que le facteur emporte cette lettre, et il va passer. Je n'ai plus que le temps de t'embrasser et de te demander des nouvelles de ma future petite nièce, — car ce sera une fille, — et je lui souhaite d'avoir moins de déraison que ta romanesque sœur qu'il ne faut pourtant pas trop gronder,

LAZARINE.

II

Madeleine Journiac à Lazarine Emery.

Du mas Journiac, près d'Avignon,
ce vendredi, 7 avril 1916.

Ma chère petite, je n'ai pas pu te répondre hier parce que le mas n'a pas désempli. Du monde est venu toute la journée, d'Avignon, de Villeneuve, de Roquemaure, de Remoulins. Imagine-toi : un bruit a couru le pays, — inventé par qui ? propagé par qui ? mais il a couru, comme le furet du bois joli, — que le bateau qui portait mon pauvre Pierre à Salonique, le *Montcalm*, avait été torpillé, tout l'équipage noyé, avec les troupes embarquées à bord ! Si je n'avais pas eu la dépêche m'annonçant sa bonne arrivée là-bas, la précision des détails m'aurait consternée. L'heure, le lieu, le numéro du sous-marin allemand, rien n'y manquait : le matin, en vue de la Corse, entre le golfe de Santa Malza et l'île de Cavallo. Ils sont bien coupables, les bavards qui colportent de ces nouvelles par sotte vanité de savoir, au risque de briser des cœurs si tourmentés déjà. Croirais-tu que ma pauvre belle-mère a dû prendre le lit, tant elle a été secouée ?

« Ça aurait tout de même pu être vrai, » répétait-elle.

Mon beau-père, lui, a éclaté de rire au nez du premier visi-

teur. Le second l'a impatienté. Au troisième, il se fâchait tout rouge. Il en a manqué une grosse vente de son vin. Belle-mère et beau-père m'ont touché tous deux parce qu'ils ont pensé à ton futur petit-neveu, — car ce sera un garçon, entendez-vous, mademoiselle? — Ma belle-mère a eu un mot charmant de femme, que je veux te rapporter. Je la veillais le soir, elle couchée et tricotant pour les blessés, moi assise auprès d'elle, achevant le mignon bonnet de dentelle d'Irlande que tu m'as commencé.

« Je voudrais être à six semaines d'ici, » dit-elle tout d'un coup, « quand le bébé sera là. » Et, regardant avec attendrissement ma taille lourde : « Ce sera un si bel enfant! Tâchez de ne pas être trop inquiète, Madeleine, pour qu'il ne naisse pas triste. »

« Je ne suis pas inquiète de Pierre, maman, » ai-je répondu. Je n'ai pas ajouté que je suis un peu inquiète d'une autre personne qui n'est autre que toi, Lazarine. Te laisser si troublée m'effrayait bien quand je suis partie, et surtout l'énigme que me représente M. Robert Graffeteau. Car, enfin, voici près de trois mois qu'il est au *Mont des Oiseaux*, près de trois mois qu'il est reçu à la *Maison Verte*. Je crains qu'il ne puisse pas douter de ta sympathie pour lui. Il sait que l'estime de notre père lui est tout acquise. Ses blessures, sa croix de guerre et sa magnifique conduite dans l'offensive de Champagne lui sont une garantie que le colonel Émery, passionné des choses de l'armée, n'aura pas d'objections à ce mariage. Lui-même n'a plus ni son père ni sa mère. Il est donc libre. Un futur agent de change, fils d'un ancien sous-directeur d'une banque telle que le *Grand Comptoir*, possède certainement, sinon une grosse fortune, de quoi assurer à son ménage la plus large indépendance. Et il ne se déclare pas! Il a donc une raison. Laquelle? Pardonne à ta prosaïque Madeleine, — la caissière du mas Journiac, — de te rappeler que la vie ne se compose pas seulement de clairs de lune, de lilas en fleurs et d'émotions fines. Je ne te dirai pas, comme j'ai lu je ne sais plus où, qu'elle est une affaire brutale, mais je la connais déjà trop pour ne pas savoir qu'elle a souvent de cruels et tristes dessous. Remarque, je ne prétends pas que ce soit le cas ici. Il est possible que M. Robert Graffeteau veuille simplement t'étudier davantage. Il est possible aussi qu'il y ait, entre lui et le mariage, une de ces difficultés

dont je t'ai parlé le jour de mon départ : un passé pas tout à fait passé. Souviens-toi de notre frère et des inquiétudes dont nous avons vu nos parens dévorés, à cause de lui. Les hommes les plus délicats peuvent, très jeunes, avoir eu des faiblesses, et ces faiblesses de la vingt-deuxième année leur barrer, à trente ans, une nouvelle vie. C'est une maîtresse qui menace d'un scandale. C'est un enfant. Tu vas encore protester, comme sur le quai de la gare d'Hyères :

« De lui, je ne croirai jamais rien de honteux. »

« Et la Paula de notre pauvre Jacques? » t'ai-je répondu. J'ai lu distinctement dans ton regard que tu me trouvais très dure. Ah! chère petite sœur, c'est le contraire. Je t'aime tant, et j'ai si peur d'une déception pour ton adorable cœur que je connais si tendre, si vrai, si passionné! Tiens, un autre souvenir. Tu souriras de celui-là. Te rappelles-tu, quand nous galopions sous les pins parasols de *Ceinturon*, au bord de la mer, et quand tu lançais à toute bride ta jolie jument *Vérité?* L'excellent major Garfield se hâtait derrière toi, en te criant : « *Never let your horse get the best of you, Miss Lazarine.* » Ce que notre vieil ami te disait de ton cheval, moi, je te le dis de tes sentimens : ne les laisse pas te gagner à la main, tellement que tu ne les gouvernes plus. Et, si tu préfères une comparaison moins triviale, remémore-toi la vieille coutume de Provence au Moyen Age, ces repas où toujours on laissait une place vide, pour le pauvre. Nous, vois-tu, dans nos songes d'avenir, nous devons toujours laisser une place vide pour le malheur. J'ai le droit de te donner ce mélancolique conseil. C'est la sévère discipline que j'essaie de m'imposer. Depuis ce mois d'août 1914, où j'ai vu partir pour l'inconnu et notre Jacques et mon Pierre, pas de jour où je ne me force à me figurer comme possible la plus sinistre nouvelle... Mais que vais-je te raconter là? A moi aussi les larmes viennent et je m'arrête d'écrire, non pas de peur de tacher mon papier, mais pour que ton filleul ne naisse pas trop triste. Sois prudente, ma douce petite, c'est ce que te répète tout bas, en t'embrassant, comme elle t'aime, ton ennuyeuse aînée qui n'aurait que trop de tendance à te ressembler.

MADELEINE.

III

Lazarine Émery à Madeleine Journiac.

Costebelle par Hyères.
Ce lundi, 10 avril 1916.

Que veux-tu dire, chère Madeleine, quand tu me parles de réserver au festin la place du pauvre? Si le malheur que tu imagines doit entrer dans ma vie, crois-tu que le festin continuera? Dis-toi plutôt qu'à l'apparition de ce pauvre-là, ce sera comme à Salon, chez votre oncle Arène, lors du tremblement de terre : toute la maison croulera. Il n'y aura plus ni fleurs sur la nappe, ni vin dans les verres, ni convives autour de la table. Ce ne sera que ruine et que mort. Je ne sais pas ce que deviendrait ta Lazarine si elle devait survivre au désastre. Je ne peux pas le savoir. Je ne peux pas m'y préparer. Je serais une autre créature. Comment veux-tu que je devance les métamorphoses de la douleur?

Ma seule prudence, veux-tu que je te la dise? C'est de prier. Le matin, chaque matin, dans notre modeste petite chapelle à nous. Nulle part maman ne m'est plus présente que sous la voûte de ce petit sanctuaire, construit pour elle et sur ses dessins. Je l'y vois toujours, immobile dans son fauteuil et penchée sur son *Imitation*, à côté de moi qui m'agenouille. La porte est ouverte. Le soleil entre, tamisé par les pins. Il auréole son pâle visage creusé par sa longue souffrance. Notre douce absente est encore là. Et je prie pour que Dieu me garde un cœur fidèle et pur, quoi qu'il arrive. Je prie pour que cet amour, qui est entré en moi comme un hôte sacré, ne m'entraîne jamais au péché. Je ne prie pas pour qu'il me reste encore un bonheur quelconque en ce monde, si mon amour s'était trompé.

Et il ne s'est pas trompé, mon amie. Je ne demande pas à Dieu qu'il me préserve de ce malheur-là, qui n'est pas possible. Un autre est possible, dont je retrouve l'image et la menace, quand, à l'heure de l'Angelus, il m'arrive de monter jusqu'à Notre-Dame de Consolation. Tous les pauvres *ex-voto* qui tapissent les murs de cette vieille église ne m'ont jamais été aussi vivans. Que nous avons souri de fois devant ce panneau du XVIIIe siècle où l'on voit un chasseur dont le fusil part dans

le dos d'un passant! Nous trouvions comiques ces innombrables et grossières peintures : ces chevaux emportés, ces enfans tombant d'un étage, ces couvreurs précipités d'un toit, ces bateaux fendus sur un rocher, toutes ces naïves évocations des périls écartés par la Bonne Mère. Aujourd'hui, quand je vais prier là-haut, j'ose à peine regarder ces tableaux. Ils sont l'*accident*, la surprise de la mort sans cesse suspendue sur la vie humaine, et combien multipliée par ces temps de guerre! Là, aux pieds de cette Madone dans laquelle les humbles croyans de ces simples offrandes ont vénéré leur préservatrice, avec quelle ferveur je supplie que cette suprême épreuve, qui met un voile noir sur tant de têtes penchées autour de moi, nous soit épargnée, à toi dans ton mari, à nous deux dans notre frère, à moi dans celui dont je souhaite si passionnément qu'il t'appelle un jour : « ma sœur! » Le secret de son silence? Mais il est là, Madeleine, dans une appréhension pareille à l'angoisse qui me serre le cœur, parmi ces monumens de piété, devant cet autel de la Vierge. Ah! puissé-je ne jamais y revenir pour implorer d'elle la consolation dans un malheur que nous savons également possible, M. Graffeteau et moi! Écoute plutôt.

Cet après-midi, j'allais descendre au jardin pour ma cueillette de roses, qui est maintenant quotidienne. Père arrive avec M. Graffeteau, rencontré en chemin et qui le reconduisait. Ils avaient causé d'un de ces affreux bouquins militaires allemands que nous avons, toi et moi, en horreur, parce qu'ils déshonorent le noble métier de soldat.

« Je vais chercher le Bernhardi dans ma bibliothèque, » dit Père.

« Et pendant ce temps j'emmène M. Graffeteau dans le jardin, » fis-je impulsivement. « Il me portera mon panier. »

Père sembla hésiter une seconde. Puis, nous quittant :

« Je vous rejoins dans deux minutes... »

Pour la première fois, depuis que M. Graffeteau fréquente chez nous, je crus surprendre un rien de déplaisance dans son regard et dans son accent. Je me suis trompée sans doute, car la soirée s'est passée ensuite sans qu'il m'ait fait une allusion à ce que ma grande sœur appellerait ma coquetterie. Et elle aurait si tort! Nous voici donc, le capitaine et moi, en train de marcher dans les allées bordées d'iris. Les genêts blancs secouaient autour de nous leurs fines grappes fleuries. L'or des oranges

luisait parmi les feuilles sombres. Le ciel était d'un bleu léger, sans un nuage. A l'horizon, vers la pointe de Porquerolles, les rochers des Mèdes et l'île de Port-Cros brillaient comme des pierres précieuses serties dans la mer. Il était quatre heures, l'instant de clarté fraîche et d'enchantement avant le soir. Je commençai mon travail, cherchant, dans les massifs du bord de l'allée, les roses à demi mortes. Nous nous taisions, tous les deux, et l'on n'entendait, mêlé aux chants des oiseaux dans le silence du jardin, que le petit bruit de mon sécateur coupant les tiges. Tout d'un coup, et comme il me tendait le panier pour y déposer une première brassée, il me dit, sans préparation :

« Le médecin va me signer mon *exeat*, mademoiselle. Je repars dans huit jours... »

« Ce qui signifie, » interrogeai-je, « que vous serez au front?... »

« Dans deux semaines peut-être. »

J'eus comme un éblouissement. Je recommençai de couper des roses pour qu'il ne vît pas mon trouble, et comme il se taisait de nouveau, ma gêne grandit si fort que je dis cette phrase bête, en mettant dans le panier une seconde brassée :

« Vous n'oublierez pas ce pays? »

Il me répondit tout bas, sans lever les yeux :

« C'est vous qui me le demandez? »

Je me retournai vers les massifs. Je me sentais devenir aussi rouge que les « cramoisies » où fourrageaient mes gants. Je me mis à rire, un peu nerveusement, j'en ai peur, et avec une gaieté jouée :

« Hé bien! vous y reviendrez... »

Lui alors, très grave :

« Est-ce qu'un officier d'infanterie peut parler au futur? »

Je n'eus pas le temps de relever sa phrase. Père arrivait avec le Bernhardi. Mais, j'en appelle à ton sens de femme. Madeleine, donne-t-elle assez la clef de l'énigme, cette phrase? Pouvait-il me dire plus nettement le scrupule qui fait qu'il ne me demande pas? C'est trop clair : il estime qu'un homme qui peut être tué dans quinze jours n'a pas le droit de se fiancer. S'il a deviné ma « sympathie, » pour prendre ton mot, du moins il ne sait pas combien je l'aime. Il croit qu'une déclaration et

des fiançailles m'attacheraient à lui par des liens tout nouveaux et que mon cœur en serait plus cruellement exposé avec sa vie. Voilà pourquoi il se défend sa déclaration. Il craint d'éveiller ce cœur à un sentiment dont il ignore que je suis déjà toute remplie. Il ne devine pas la vérité profonde : s'il était tué maintenant, je ne pourrais pas avoir l'orgueil des veuves, j'en aurais toute la douleur.

Que me reste-t-il à faire? C'est bien simple. A lui parler, moi. Oui, Madeleine, moi, la première. C'est à moi d'avoir le courage de notre amour. Car il m'aime. Une fois de plus, dans cette seconde où il m'annonçait son départ, je lui ai lu jusqu'au fond de l'âme. Il m'aime. Il voudrait me le dire. Entre l'aveu et moi, il y a son honneur.

Mais, mon honneur à moi? N'y manquerai-je pas, en parlant la première? C'est la question que je me pose à présent avec un tremblement de tout mon être. Cet après-midi et sous le coup de l'émotion, j'aurais peut-être passé outre, si Père n'avait pas interrompu notre tête-à-tête. Maintenant je ne sais plus. Je n'ose plus. Parler la première?... Oui. Les convenances me le défendent. Mais s'il m'aime, — comme j'en suis sûre, entends-tu, — s'il m'aime, puis-je le laisser retourner au danger sans qu'il ait eu la joie de se savoir aimé? Puis-je risquer ainsi que l'éternité descende sur notre silence? Ce mutisme imposé aux jeunes filles sur leur sentiment quand ce sentiment est le meilleur, le plus vrai, le plus pur d'elles-mêmes, qu'est-ce autre chose qu'un préjugé? Quoi de plus *honorable*, pour moi, au vrai sens du mot, puisque celui qui m'aime et que j'aime est un soldat qui va se battre pour la France, de lui avoir mis du bonheur dans le cœur, de lui avoir donné ma vie pour qu'il l'emporte au danger avec la sienne?...

Et pourtant une idée m'arrête. Je me dis que le jour où j'aurai parlé à celui que j'aime, je ne m'estimerai pas de ne pas parler à Père, et tout de suite. Alors pourquoi ne pas lui parler d'abord? Et je me réponds : « Nous lui parlerons ensemble, et Père ne pourra pas m'en vouloir de lui assurer un fils selon son cœur. »

Mardi 11.

Je me suis arrêtée d'écrire, hier soir, en me demandant si je n'allais pas déchirer cette lettre. Je ne l'ai pas déchirée, et je

te l'envoie. Te connaissant, je serais bien étonnée, si tu ne pensais pas comme moi maintenant sur la réserve du capitaine Graffeteau et son motif. Alors?...

Je t'embrasse comme je t'aime, chère chérie.

LAZARINE.

IV

Le général Brissonnet au capitaine Robert Graffeteau.

Aux Armées, 9 avril 1916.

Ci-joint, Robert, une lettre de mon ancien chef au Tonkin, le colonel Émery. Mon premier mouvement, en la lisant, a été l'indignation. J'ai pris la plume pour lui dénoncer sur-le-champ ta déloyauté. Car c'en est une, et abominable, de pénétrer dans une famille, catholique et pratiquante, comme celle-là, d'y rencontrer une jeune fille et de lui faire la cour, en lui cachant à elle et aux siens, que l'on est un divorcé et dont la femme vit toujours. Et puis, je n'ai pas écrit au colonel. Je me suis dit : Ce n'est pas possible. Il y a un malentendu et que Robert m'expliquera. Il n'a pas fait cela. *Il ne m'a pas fait cela.*

J'ai souligné ces mots et tu m'as compris. En présence de la vilaine action qui m'est révélée, j'ai le droit de t'interroger et tu as le devoir de me répondre. Rappelle-toi, il y a quatre ans, ta visite désespérée chez moi, ton imploration, ta promesse. Ces dettes-là ne se prescrivent point. Oui. Rappelle-toi. Tu venais d'avoir avec ton père une scène terrible. Averti par le scandale de l'inconduite de ta femme, il t'en avait apporté les preuves. Il t'avait sommé de l'exécuter, de te séparer d'une créature qui salissait votre nom. Il t'avait vu hésitant. Il l'avait fait venir. Une explication avait eu lieu entre vous trois, au cours de laquelle la malheureuse vous avait nargués avec un cynisme affreux et des mots de fille. « Le séparer de moi, » avait-elle crié à ton père en te montrant, « mais essayez, essayez. Il me reviendra. Il m'a dans la peau. Qu'il ose donc dire devant moi qu'il ne savait pas !... » Et tu avais dû, elle sortie sur cet outrage à ta fierté d'homme, avouer qu'en effet tu avais tout soupçonné, tout deviné, tout compris, et tout supporté. « Tu n'as pas d'honneur, » avait gémi ton père. Il t'avait chassé, toi aussi, et tu m'arrivais, à moi l'ami d'enfance de ce juge

irrité, pour que je plaide ta cause. Affolé, perdant pied, sentant trop bien que l'existence en commun avec ta femme, maintenant que tu ne pouvais feindre d'ignorer, c'était l'abjection définitive, maudit par ton père et ne pouvant pas supporter son mépris, tu sanglotais. Je vois tes larmes. J'entends tes plaintes. Qu'il te dictât ses conditions. Tu les acceptais d'avance. Tu quitterais ta femme. Tu ne la reverrais plus. Tu divorcerais. Tu lui arracherais ton nom. Tu jurais sur la mémoire de ta mère. Qu'il te pardonnât seulement, et pas même, qu'il consentît à t'éprouver, à te regarder vivre, une fois brisé ce mariage d'esclavage et d'envoûtement. Tu me demandais, sachant combien ton pauvre père m'aimait, de me porter garant pour toi. Je l'ai fait.

J'y ai mis une condition. Rappelle-toi encore. Ton récit m'avait consterné. Qu'un mari ne renvoie pas sa femme, quand il se voit trahi, ce peut être un sacrifice au devoir paternel, s'il y a des enfans, et, s'il n'y en a pas, une chevalerie. Dans un cas comme dans l'autre, il faut que la trahison cesse. Sinon la tolérance devient une complicité dégradante. Elle suppose ou d'ignobles motifs ou un manque si triste de dignité intime! Et tu en étais descendu là, toi le fils d'une mère que j'ai tant respectée, d'un père que j'ai tant estimé! Elle, tu l'as perdue jeune, pas assez pour que tu n'en gardes pas une image de délicatesse et de vérité. Lui, tu l'as vu vivre. Tu t'es mû, depuis que tu respires, sous le rayonnement de probité fière qui lui a fait, parti de si bas, une place si haute dans le milieu d'affaires où il a travaillé. Rien de leur être moral n'était donc passé dans ton être? Je voulus te confesser à fond, et je constatai que ton cœur n'était pas vraiment gâté. Mais quelle misère! Je sus le triste roman de tes fiançailles que j'ignorais, ce que l'on t'avait dit de mademoiselle Thérèse Alidière, l'horrible lutte que tu avais soutenue contre toi-même, tantôt dominé par la défiance et décidé à rompre, tantôt entraîné, subjugué par sa beauté, enfin l'espèce de fièvre enivrée et douloureuse de ton mariage. Je sus l'empire que ta femme avait tout de suite exercé sur toi, comment elle avait, tout de suite aussi, abusé de son pouvoir, quel foyer t'avait fait sa folie de monde et de plaisirs. Absent de Paris, j'avais ignoré cela comme le reste. Je sus ses premières coquetteries, tes soupçons, ses audaces, comment tu t'étais tendu à ne pas vérifier des signes trop révélateurs, le

supplice de ta jalousie et la lâcheté de ton amour. Ton père n'avait pas compris. Les hommes de sa trempe et qui ont vécu si droitement, si rigidement, ont de ces intransigeances. Moi, j'en ai tant vu, parmi mes camarades, de ces passions qui imploraient le mensonge pour avoir le droit de s'assouvir! Tant connu de ces émotifs comme toi, chez qui le désir paralysait la volonté, que l'approche d'une certaine femme troublait jusqu'à leur faire commettre des actions infâmes et qui ne leur ressemblaient pas! Et les tiennes, non plus, ne te ressemblaient pas : ces reculs devant l'évident devoir, ces complicités, je maintiens le mot, parce que l'on s'obstine à ne pas *savoir*, quand on *sait* si bien, ces acceptations de l'abominable partage plutôt que de renoncer à la plus bestiale luxure! Ton horreur de cet avilissement à cette minute prouvait qu'il était encore temps de te sauver.

« Je parlerai à ton père, » t'ai-je dit. « Mais réfléchis bien qu'en me portant garant pour toi, j'engage mon honneur, et que si jamais tu reprends ta femme... »

« Je ne la reprendrai pas, » interrompis-tu, et tu ajoutas: « Ce n'est pas pour aujourd'hui seulement que je vous demande d'être garant auprès de mon père. C'est pour l'avenir, c'est pour toujours. » Tu ajoutas, dans un élan qui me fit t'embrasser, tant il y tenait d'honneur retrouvé et de gratitude virile : « Je suis jeune. Ma vie sentimentale n'est pas finie. Cette défaillance m'aura été une leçon. Elle ne recommencera pas. En voici le gage : je vous donne ma parole, mon général, d'en appeler à vous si jamais je me trouve de nouveau dans un conflit entre ma passion et mon devoir. Vous serez ma conscience vivante. »

J'ai tenu, Robert, à te remettre sous les yeux tout ce passé, bien en détail, en même temps que cette lettre d'Émery. Maintenant il faut me dire ce qu'elle signifie ? Ton père avait-il donc raison de douter de toi malgré ton repentir et de répondre sur son lit de mort à mes protestations : « Il a été trop faible; il retombera? » Es-tu vraiment retombé? Est-il possible, qu'introduit dans cette famille, tu aies caché ton mariage et ton divorce, dans un dessein délibéré de séduction? Comment expliquer ce silence d'une autre manière, et ce fait encore que tu ne m'aies écrit qu'une fois depuis ton arrivée au *Mont des Oiseaux*, sans me parler du colonel, sachant certainement que nous nous connaissions? Je cherche à y voir clair

et une hypothèse m'apparaît qui explique tout : Tu es reçu chez le colonel Emery. Tu deviens amoureux de sa fille. Tu te rends compte qu'avertie de ta situation, cette enfant pieuse s'interdira de penser à un mariage avec toi. Son père, lui-même, t'accueillera moins librement. Ces braves gens vivent loin de Paris, loin de ton monde. Il y a bien peu de chances pour qu'ils apprennent ton divorce qui, d'ailleurs, a fait si peu de bruit. Brissonnet seul pourrait le leur dire. Il est à la guerre et il a la tête ailleurs. Tu te gardes bien de lui annoncer que tu vas chez les Emery. Tu as bien pourtant quelques remords. C'est un abus de confiance, tu t'en rends compte, que de faire la cour à une jeune fille dans ces conditions-là. Mais parler, ce serait renoncer au charme d'une présence qui te devient chaque jour plus chère, et tu te tais, avec l'espérance qu'au jour où il faudra bien que tout se découvre, ce cœur de jeune fille sera entièrement pris. Peut-être alors t'aimera-t-elle assez pour t'épouser, malgré son père, malgré l'Église? Oui. C'est une clef de l'énigme de ta conduite que ce raisonnement où je retrouve, avec dégoût, le mari dégradé de Thérèse Alidière, l'homme démoralisé par la complaisance à ses émotions, et qui s'excuse des pires fautes parce qu'il désire et que ce désir lui est plus cher que tout, même que l'honneur. Et puis je me souviens de la scène d'il y a quatre ans, de tes larmes, de la parole donnée, et j'entrevois, je veux entrevoir plutôt une autre hypothèse, celle où tu n'aurais été qu'un étourdi et qui n'a pas réalisé quelle responsabilité il encourait en risquant de troubler une jeune fille, alors qu'il ne pouvait pas l'épouser. Dans ce cas-là ton silence vis-à-vis de moi sur les Emery et vis-à-vis d'eux sur ton divorce s'explique encore. Tu as eu la pudeur d'un passé qu'en effet tu avais le droit de cacher à des indifférens, connaissances de passage et que tu ne reverrais pas. Ce n'est plus que de la légèreté.

Je te fais le crédit, Robert, de croire à cette seconde hypothèse, c'est la raison pour laquelle je t'envoie la lettre d'Emery, en te mettant en demeure si tu n'as été que léger, de réparer toi-même cette faute. On ne joue pas avec un cœur de jeune fille. Il est honteux de le corrompre, criminel de l'émouvoir volontairement, coupable de ne pas lui épargner les moindres risques. Au nom du droit que me donne le fait de m'être porté ton garant, au nom de ta parole : « Vous serez ma

conscience, » je viens te dire : Aussitôt ceci reçu, j'exige que tu ailles chez Emery et que tu dissipes toute équivoque en lui révélant ta situation conjugale. Tu trouveras un moyen quelconque de justifier cette confidence. Il va de soi que tu ignores qu'il m'a écrit. Le petit froissement d'amour-propre de cette démarche sera l'expiation de ton erreur de conduite. Il faut, en outre, que tu demandes ton *exeat* et que tu quittes le *Mont des Oiseaux* dans le plus bref délai. Nous sommes aujourd'hui le dimanche 9. Tu auras ce mot le mardi 11. Je compte que je recevrai de toi le samedi 15, *au plus tard*, une lettre qui m'annonce que tu as fait ce qu'ordonne la plus élémentaire probité. Sinon, je serai obligé de penser que l'hypothèse sévère est la vraie, et alors, rien au monde, tu m'entends, rien ne m'empêcherait d'intervenir et de te dénoncer. Rien au monde non plus ne me ferait te revoir. On ne manque pas deux fois à l'honneur.

La blessure de ma main n'est pas assez guérie pour que je prolonge facilement cette lettre, déjà longue. Je dois ajouter pourtant un renseignement qui te fera trembler, en te prouvant que, d'un jour à l'autre, Emery peut et doit tout apprendre, et par quelle voie ! Écoute ceci et constate combien il est plus sûr de vivre à ciel ouvert, tant le monde est petit. Il n'y a vraiment, comme disent les gens du peuple, que douze personnes. Tu es mené par hasard à la *Maison Verte*, et il se trouve que son propriétaire est l'ancien chef du meilleur ami de ton père. On m'envoie l'autre jour du G. Q. G. un lieutenant de Faverolles. Le nom me frappe. Un de mes officiers m'apprend qu'il est le frère cadet de ce comte Guy de Faverolles, avec qui ton ex-femme vivait maritalement, avant la guerre. Je fais causer mon officier. Il m'apprend encore que le lieutenant est brouillé avec son frère, que celui-ci compromet leur nom en s'affichant avec une femme déclassée qui l'a aux trois quarts ruiné, qu'il s'est embusqué dans les automobiles, à Toulon, qu'il y a installé sa maîtresse. « Il n'est pas responsable, » a-t-il conclu, « elle l'a rendu opiomane : c'était un garçon très intelligent, très dilettante, c'est devenu un vrai type de décadent, une loque. » — « Et le nom de cette créature ? » ai-je demandé. La réponse ne faisait pas doute. Pourtant j'ai frémi quand il m'a répondu : « Une madame Alidière. » Savoir cette femme à une demi-heure du *Mont des Oiseaux* si elle est à Toulon, à moins peut-être, si

elle a loué une villa dans les environs, m'a été très pénible, à cause de toi. Voici déjà quinze jours que j'ai appris cela. Je fus sur le point de te prévenir. J'étais trop blessé pour tenir une plume. Je n'ai pas voulu dicter une chose si intime. D'ailleurs, je me suis dit : « A quoi bon ? La guerre a fini de le guérir. Quand on s'est conduit comme lui, on est à l'abri de certaines chutes. » Je ne soupçonnais pas que ce voisinage représentait pour toi une autre menace. Les deux amans ne vivent pas seuls. Ils connaissent des soldats, des officiers. Que ton nom soit prononcé, que cette femme raconte qu'elle a été ta femme, que ce propos arrive à Émery, te vois-tu arrivant chez lui, et ce père qui, à tort ou à raison, croit que tu intéresses sa fille, t'accueillant par une question sur ce triste passé ? Par respect pour tes galons, pour tes citations, pour la croix que tu vas recevoir, il importe que tu ne te trouves pas dans cette attitude devant ce vieil officier supérieur qui n'est pas toujours maître de ses mots. Adieu. Je t'en ai dit assez pour être certain que le retour du courrier m'apportera une réponse qui apaise mes inquiétudes à ton endroit. Tu jugeras de mon affection pour toi par le simple fait que j'ai distrait du service toute cette heure. Il me réclame. Nous préparons de bonne besogne. Tâche d'arriver vite toi-même pour en être, et d'ici là, comporte-toi, vis-à-vis des Emery, en honnête homme. C'est la première condition pour être vraiment un bon officier.

Ton vieil ami,

BRISSONNET.

V

Le colonel Émery au général Brissonnet.

La Maison Verte, 5 avril 1916.

Mon général,

Vous m'excuserez si je vous dérange au milieu des graves affaires de service qui vous occupent, pour vous entretenir d'un sujet d'ordre tout privé. Il ne s'agit d'ailleurs que d'un renseignement à me donner, qui peut tenir en quelques lignes. Mais d'abord il faut que je vous dise combien votre ancien chef au Tonkin, mis au rancart par ses infirmités, est fier de la gloire méritée en Alsace, sur la Marne, sur l'Yser, en Cham-

pagne, partout enfin où s'est jouée depuis deux ans la fortune de la France, par celui qui fut son jeune compagnon d'armes. Vous me répondrez, j'espère, de votre propre main. De voir votre écriture m'enlèvera un poids du cœur, en me prouvant que les journaux ne mentent pas et que votre blessure est bien guérie.

Il y a trois ans, quand vous commandiez à Nice, vous m'avez fait l'honneur d'une visite dans ce coin de Provence où je prends ma retraite. Vous vous rappelez que je suis voisin du *Mont des Oiseaux*, ce sanatorium d'officiers convalescens qui appartient aujourd'hui à la Croix-Rouge. La guerre l'a rempli de blessés. Mes deux braves filles n'ont pas perdu cette occasion de servir. L'aînée, Mme Journiac, s'est faite infirmière aussitôt. Le départ de son mari pour Salonique, en l'obligeant d'aller plus souvent dans sa belle-famille, a seul interrompu son travail. Lazarine, la plus jeune, voulait être infirmière aussi. Je ne l'ai pas permis. Le vieux colonial que je suis ne s'habitue pas à certaines libertés modernes des jeunes filles. Qu'elles aillent et viennent sans chaperon, à l'anglaise ou à l'américaine, soit. Mais les brutalités et les nudités d'une salle d'opérations, c'est autre chose. De ces scrupules, même exagérés, mon veuvage me fait une obligation. Je dois à mes enfans de remplacer leur mère. Lazarine s'est donc dévouée à d'humbles besognes de lingerie. Elle a aussi appris l'écriture Braille, et toute une bibliothèque pour les aveugles est déjà sortie de chez nous. Cela soit dit pour vous expliquer comment la *Maison Verte* s'est trouvée, tous ces temps-ci, dans un contact ininterrompu avec le *Mont des Oiseaux*. Nous avons ainsi connu et naturellement accueilli quantité d'officiers auxquels j'ai été trop heureux de donner l'illusion d'un peu d'intimité familiale. Pourquoi vous cacher que j'ai vu là encore une chance d'apprivoiser les sauvageries de Lazarine, dont la piété trop exaltée inquiétait déjà ma pauvre femme, de la bien marier peut-être? Son établissement n'a pas été facilité, depuis notre deuil, par la vie solitaire qu'elle mène auprès de moi, son frère Jacques au loin dans sa garnison, sa sœur Madeleine mariée à une journée d'ici.

Mais vos minutes sont comptées, et je vais droit au but. Parmi ces visiteurs de passage, il en est un dont je sais que vous connaissez beaucoup sa famille et que vous le tutoyez.

J'ai appris ce détail par un autre officier, et lui en ayant parlé à lui-même, il m'a paru que la seule mention de votre nom le déconcertait, le gênait presque. C'est le motif qui me décide à vous écrire. Ce garçon s'appelle Robert Graffeteau. J'aurais le plus grand intérêt à être renseigné exactement sur son caractère, son passé, sa famille. Je vous dirai sans phrases et tout droit pourquoi. Il y a deux mois et demi qu'il vient à la *Maison Verte*. J'ai remarqué depuis ces derniers jours seulement combien Lazarine l'intéresse. Mais je me rends compte, à toutes sortes d'indices rétrospectifs, que cet intérêt a commencé dès ses premières visites. J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt et couper court à des assiduités qui m'inquiètent, car aujourd'hui je me rends compte aussi que Lazarine, contrairement à ses habitudes, ne s'y est pas dérobée. Sa nervosité, ces temps-ci, à mesure que se rapproche le moment où le capitaine Graffeteau doit repartir, me fait même craindre, je vous l'avoue en confidence, que cette sympathie pour lui ne soit très vive. Je suis trop sûr d'elle pour penser qu'elle ait laissé ce jeune homme lui dire un seul mot qu'elle ne devait pas entendre, sûr aussi qu'elle me confessera toute la vérité quand je l'interrogerai. Je ne le ferai, bien entendu, que si M. Graffeteau me demande sa main; mais étant donnée son attitude, je considère cette démarche comme possible. J'appréhende même qu'elle ne soit imminente, précisément à cause de ce départ. Les deux citations du capitaine Graffeteau, ses galons, la croix d'honneur qu'il va recevoir me disposeraient en sa faveur, quand bien même je n'aurais pas constaté ses qualités personnelles, sa parfaite éducation, la droiture de ses idées, la finesse de son intelligence. Le métier qu'il exerçait avant la guerre et toutes ses façons le supposent riche. S'il faisait cette démarche, j'aurais donc beaucoup de raisons de la prendre en considération. J'en aurais plus encore si je recevais de ma fille l'aveu du sentiment que je devine chez elle. Dans ces conditions, il semble qu'appartenant, M. Graffeteau et nous, à des milieux très différens, — nous ne nous connaissions pas même de nom l'un et l'autre avant la guerre, — le fait d'avoir, lui et nous, un ami commun tel qu'un Brissonnet, aurait dû lui être une joie. J'ai constaté, au contraire, chez lui, un si étrange saisissement quand je lui ai parlé de notre intimité avec les siens, que je me suis demandé : « Y aurait-il, dans ses antécédens, dans ceux de ses proches,

quelque obstacle à ce mariage, et craindrait-il que Brissonnet ne me l'apprît? » Je vous parlais tout à l'heure de son passé. Ce n'est pas cela que je crains. Ou je ne me connais pas en hommes, ou celui-là n'a jamais été ni un viveur ni un joueur. Mais son père était dans les affaires, et quoique je n'aie jamais vu ce monde-là que du dehors, je sais trop que le scrupule n'y est pas la règle. Y aurait-il une ombre sur l'honorabilité de cette fortune? Je ne le pense pas, puisque votre amitié pour M. Graffeteau repose, m'a dit son camarade, sur des relations de famille. Aussi m'excusé-je de vous parler avec une si brutale franchise. Mais justement cette amitié rend plus étrange son attitude, quand j'ai prononcé votre nom. Alors j'imagine. Je cherche. Prenez que je n'ai formulé aucune hypothèse et que je pose simplement à votre amitié éprouvée pour votre ancien colonel cette question : — Pourrai-je, en toute confiance, au cas où M. Robert Graffeteau me demanderait ma fille, transmettre cette demande à mon enfant, et la laisser libre de faire ainsi sa vie?

Je n'ajoute aucun commentaire, et, vous serrant la main, — sans vous faire mal, j'espère, — je vous remercie d'avance. Que Dieu vous garde, mon vaillant ami, à l'armée et à la patrie.

ÉMERY.

VI

Madeleine Journiac à Lazarine Émery.

Du mas Journine, ce mercredi 12 avril 1916.

Ma petite sœur,

J'ai l'esprit tellement tendu vers toi que je ne peux plus voir ta grande écriture sur une enveloppe sans être agitée de battemens de cœur. J'étais tout à l'heure avec ma belle-mère, au jardin, et nous épluchions ensemble des bigarades dont je veux lui faire des confitures à la mode de la *Maison Verte*. Je pensais à toi. Je me rappelais de lumineuses matinées que nous avons passées de la sorte, toi et moi, sur notre terrasse, chantant et bavardant, et entassant en pyramides les banderoles spiralées de nos pelures. Je respirais dans ce souvenir l'odeur lointaine et délicieuse du temps qui ne reviendra plus, et le

jardinier m'apporte ta lettre! Je ne me suis pas senti la force de l'ouvrir tout de suite. J'ai attendu d'être seule dans ma chambre, et depuis une heure je la relis, j'y songe et je me désespère que la fièvre soit entrée trop tôt dans le cœur, si joyeux jusqu'alors dans sa ferveur, de ma petite Lazarine.

Ainsi, mon enfant chérie, l'aimons-nous donc si extrêmement que nous nous croyions dispensée de nous conduire vis-à-vis de lui en jeune fille bien élevée? Que penses-tu que je vais répondre à cette extravagante suggestion? Et d'abord tu ne me prouves aucunement qu'il n'ait pas une raison de se taire différente de celle dont tu as recueilli l'aveu. Car enfin, supposons qu'il ne soit pas libre et qu'il ait, quand même, trop goûté le charme de ta présence. Dans ces conditions, et s'étant permis de penser trop tendrement à toi, alors qu'il n'en avait pas le droit, que te dirait-il d'autre que cette petite phrase : « Un officier d'infanterie ne parle pas au futur? » Que se dirait-il d'autre à lui-même? Mais j'entre dans ta pensée. J'admets que tu y voies absolument juste. T'approuverais-je de rompre la première le silence? Je ne suis pas conventionnelle, tu le sais. Il a fallu que j'aie, moi aussi, le courage de mes sentimens pour épouser Pierre et fixer ma vie dans ce vignoble, alors que, dès ma naissance, notre père me destinait à devenir la femme d'un officier. — Il est vrai qu'aujourd'hui je la suis tout de même! — C'est te dire que je ne te reproche ni ton élan, ni ton audace. Je voudrais pourtant que cet élan fût réfléchi et cette audace patiente. Comment te convaincre? Tu viens d'apprendre ce que c'est que d'aimer et tu ne penses pas qu'aucune autre émotion puisse surpasser en intensité celle que tu éprouves. Moi, je te dis : tu entres seulement sur le bord du domaine des grandes douleurs. Ce que l'on y découvre ne se devine pas. C'est pour chaque être le secret incommunicable. Tu te crois au pire du chagrin parce qu'un jeune homme que tu aimes et qui t'aime est sur le point de retourner au front, sans que vous vous soyez avoué vos sentimens? Hélas! chère petite, un sentiment qui n'a été que rêvé n'est rien auprès d'un sentiment qui a été vécu, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure. C'est pour cela que je voudrais qu'à la veille de cette séparation, tu t'en tinsses au rêve. Parlez, fiancez-vous, embrassez-vous, pleurez ensemble, et tu sauras bientôt que tu as pénétré dans un poignant mystère de souffrance. M'entendras-tu si je te dis tout mon martyre, dont

je ne t'ai jamais découvert que la moitié? Le mois dernier, quand Pierre était encore au front français, je suis restée deux semaines sans nouvelles. Hé bien! ç'a été horrible, une torture que, jeune fille, je n'eusse jamais pressentie. Je voudrais te garder de pareilles angoisses, de plus cruelles peut-être. Ma vie à moi est donnée, mais toi qui es libre, toi qui es notre jeune avenir à tous, ne dois-tu pas éprouver un peu plus longtemps dans le silence tes belles forces intactes, au lieu de courir au-devant d'événemens qui pourraient les briser?

Et puis, que crains-tu du silence? S'il t'aime, il te reviendra, quand il sera libre de t'offrir une vie, qui n'est pas à lui, tant que dure la guerre. Tu crois que tu lui rendrais le courage plus facile, en devançant cette heure? Mais non. Le départ en deviendrait plus déchirant, et la séparation plus tourmentée. Ce n'est pas une force pour un soldat de savoir qu'il laisse derrière lui un cœur tout meurtri. Pour lui-même, je t'assure, mieux vaut qu'il ne soit pas trop certain que tu souffres. D'ailleurs tu as raison, le mot de l'énigme est peut-être là, et plus j'y songe, plus j'accorde que sa réserve s'explique ainsi. Mais j'y discerne une tout autre signification que toi. Il aura vu de ses camarades pleurer dans les tranchées sur des lettres trop tendres et trop douloureuses, venues du foyer. Il sait que de tels regrets, de telles nostalgies usent secrètement les forces qui doivent rester entières pour l'action, et alors il se tait pour protéger son courage. Il est prudent, comme il faut l'être, pour ménager en soi et autour de soi les ressorts les plus puissans et les plus délicats des âmes. Imite-le. Votre silence actuel est plein d'espérance. Il rêvera de revenir pour te parler. Ton image, là-bas, dans le danger, lui sera plus bienfaisante, s'il n'a jamais vu de larmes dans tes yeux.

Et s'il ne devait pas revenir? Quel inconsolable regret serait celui de n'avoir pas parlé! Pour un peu, tu ajouterais : mieux vaut être veuve. Hésite à le croire. Vois-tu, le courage n'est pas de s'offrir à de plus grands malheurs que ceux auxquels la volonté de Dieu nous destine, mais de connaître, mais d'accepter, dans la mesure de nos forces, celui dont l'ombre nous couvre. Quoi qu'en disent les vieillards et les philosophes, c'est très long la vie, et il vaut la peine de faire beaucoup de sacrifices, même de sentiment, pour se conserver capable de la bien vivre, je veux dire d'être utile et de donner du bonheur. Tu

penses à te fiancer, dans les conditions où vous vous trouvez, M. Robert Graffeteau et toi? Mais de vraies fiançailles, au sens plein de ce beau mot, ce n'est pas une ivresse de cœur, ce n'est pas le baiser d'une minute heureuse. C'est le don mutuel de toute une vie, de toute cette effrayante longueur de la vie. Peux-tu échanger ce don avec un jeune homme que tu ne connaissais pas voici trois mois, et que tu quitteras demain pour le risque tragique du champ de bataille? Je le demande à ta conscience : en as-tu le droit?

Je ne cesse pas, mon enfant chérie, en t'écrivant ces moroses réflexions de matrone, de regarder, à la fois, où j'en suis de mon existence, où tu en es de la tienne. C'est me convaincre que nous ne saurions penser tout à fait de même. Quoi que tu décides et que tu fasses, ose me le dire. Rappelle-toi que je peux me souvenir pour te comprendre, et quand je n'aurais pas de souvenirs, ne serait-ce pas assez de ma tendresse? Je t'aime pour deux, depuis que maman nous a quittées. Puisse cette lettre t'en apporter une nouvelle preuve, avec le meilleur baiser de ta vieille

MADELEINE.

VII

Robert Graffeteau au généra. Brissonnet.

Du Mont des Oiseaux, 12 avril 1916.

Mon général,

Je vous retourne la lettre du colonel Émery. Je ne chercherai pas à excuser ma conduite. C'est juste. Présenté chez lui, reçu à son foyer, je devais lui apprendre que j'étais divorcé, du moment qu'il y avait là une jeune fille en âge d'être mariée. Ce silence était, en toute occurrence, un manque de franchise. Il est devenu de la déloyauté, — votre mot n'est pas trop fort, — du jour où je me suis intéressé à cette enfant avec une ardeur sur la nature de laquelle je ne me suis pas trompé un instant. Vous saurez tout : j'ai vu encore que Mlle Émery ne me traitait pas tout à fait comme les autres officiers, mes camarades. Oui, devant cette évidence l'honneur voulait que je ne laissasse pas se prolonger une si coupable équivoque. Sur ce point, votre lettre ne m'a rien dit que je ne me sois dit moi-même dans mes minutes

lucides. Il en est un autre qu'elle a éclairé d'une cruelle lumière, c'est l'identité entre ma faute d'aujourd'hui et celle d'autrefois. *Je suis retombé*, votre phrase est trop juste. C'est bien l'ancien mari de Thérèse, l'émotif sacrifiant tout à sa passion, et s'en justifiant à coups de mensonges intérieurs. Il y a cependant une différence : le sentiment que j'avais pour Thérèse était si vil. Il remuait en moi l'arrière-fond impur des pires brutalités, au lieu que mon émotion devant Mlle Émery était d'une qualité si haute! Elle tenait, — voyez, je sais si bien qu'il faut y renoncer que j'en parle au passé, — à ce relèvement par le devoir militaire dont vous me parlez. Après la dure lutte morale que j'ai soutenue durant les années 1912 et 13, c'est vrai, j'ai connu par la guerre une sensation si puissante, celle du complet rachat. Je m'étais tant méprisé de ma faiblesse à l'égard de ma femme! J'en étais venu à me demander : « Il n'y avait pas que ta femme. Il y avait son amant. Tu l'as laissé aller et venir sans le souffleter, sans le tuer. Es-tu sûr que c'était bien pour ne pas la déshonorer publiquement et que tu n'es pas un lâche? » Et puis, dans la tranchée, j'avais éprouvé que je n'étais pas un lâche. A offrir ma vie pour le pays et à n'avoir pas peur, une espèce de fièvre orgueilleuse m'avait soulevé. Le sens de ma force s'était réveillé en moi. Du coup j'étais devenu un autre homme. Jusque là, ni l'indulgence de mon père, ni la vôtre, mon général, n'avaient pu faire que je me fusse pardonné. La mort bravée en face, quelle absolution! C'est cet homme renouvelé qui est arrivé au *Mont des Oiseaux*, lui qui a reconnu dans Mlle Émery celle qu'il eût voulu rencontrer à l'aube de sa vie, avant les flétrissures. Puisque je me condamne aussi sévèrement que vous me condamnez, laissez-moi vous affirmer que, du moins, le calcul qui vous fait horreur n'a pas été le mien. Je n'ai jamais pensé à entraîner cette jeune fille sur un chemin où elle eût à sacrifier son devoir envers son père et sa foi religieuse. Je me suis dit, tout au contraire : « Je l'aime. Sa seule présence m'est une joie si totale, si profonde! Cette joie m'est permise, si j'ai le courage de tout lui cacher de mon amour. J'aurai ce courage. Elle sera pour moi une Madone, à qui je ne dirai même pas *Ave Maria*, devant qui je m'agenouillerai en esprit pour la remercier d'exister. Je partirai demain pour être tué peut-être. J'ai le droit d'emporter au danger, après une existence si troublée, un souvenir qui soit parfaitement doux, parfaitement pur. » Dans mon silence sur

mon mariage et mon divorce, il y a bien eu la peur de me fermer la *Maison Verte*. Il y avait aussi, il y avait surtout le culte pieux de cette pureté, l'horreur d'y associer mon affreux passé par un aveu qui l'eût rendu trop présent. Je n'en ai été que plus coupable en un certain sens. Plus je respectais Mlle Émery, plus je devais redouter de troubler son repos. Je n'ai pas su ce que m'apprend la lettre de son père, ou, pour être absolument sincère, je n'ai pas voulu le savoir. Je vous l'ai avoué déjà, j'ai bien deviné qu'une sympathie s'éveillait en elle. Je m'y suis caressé, réchauffé l'âme en me répétant : « Elle ne sait pas que je l'aime. Ce n'est donc pas mal. » Et je savais si bien qu'elle le savait et que c'était très mal! C'est là, dans mon aveuglement volontaire, dans ce parti pris systématique, dressé entre mon devoir et moi, que réside ma faute, *la même qu'autrefois*. Vous ne me l'aurez pas rappelé vainement.

Mon général, sitôt votre lettre reçue, j'ai demandé que mon départ, qui devait avoir lieu dans quelques jours, fût activé. Le médecin me donnera sans doute mon congé dimanche. J'aurais essayé de quitter le *Mont des Oiseaux* dès aujourd'hui si je n'étais obligé de rester pour la remise de cette croix dont vous me parlez. D'ici là, je ne mettrai pas les pieds à la *Maison Verte*. Si étrange que doive paraître ma conduite, je n'y ferai pas de visite d'adieu. Que désirez-vous? Que l'équivoque actuelle finisse. Elle finira du coup si je pars ainsi, sans prendre congé, que par une ligne sur ma carte. Ni M. Émery ni sa fille ne pourront plus voir en moi un prétendant possible. Je vous en conjure, mon général, ne m'en demandez pas davantage. N'exigez pas que je révèle moi-même la vérité au colonel. Non que je ne trouve pas très mérité ce châtiment de mon silence. Mais il parlerait à sa fille. Il se pourrait qu'elle me rencontrât ensuite, sur une route, dans un couloir du *Sanatorium*, que sais-je? Et je l'aime d'un amour si violent, si passionné, si entier, que je ne serais pas maître de moi, si elle me regardait d'un certain regard. Je n'aurais qu'à y lire du mépris ou de la souffrance, et peut-être succomberais-je à un irrésistible besoin de m'expliquer qui mettrait le comble à ma faute. Ce serait dire cet amour! Ayez cette charité pour votre sauvé d'il y a quatre ans, mon général, pour votre soldat de la Marne et de la Champagne. Remarquez. Ce n'est qu'un délai de quelques jours. Avant une semaine, je serai loin d'ici. Vous écrirez alors au colonel Émery. Ne me dites

pas qu'à cause de ma résistance à vous obéir sur ce point vous ne me reverrez plus. La douleur que j'ai éprouvée à lire votre lettre n'a pas tenu seulement au drame moral de ma situation, soudain évoqué devant moi. La crainte de perdre à jamais votre estime m'a été une plaie dans cette plaie. Je l'avais reconquise, cette estime, une première fois. Je ferai tout pour la reconquérir une seconde. Par bonheur, la guerre me réserve d'autres occasions de racheter cette nouvelle défaillance, dans la mesure où de tels rachats sont possibles. Je m'en rends trop compte; faire son devoir à l'ennemi ne dispense pas de le faire ailleurs. Condamnez-moi, mon général, je le mérite. Plaignez-moi aussi, car je vous assure que je suis bien malheureux.

Votre respectueusement dévoué,

ROBERT GRAFFETEAU.

Mme Alidière existe si peu pour moi que j'oubliais de vous remercier de votre renseignement sur sa présence à Toulon. Puisqu'elle y est avec ce Faverolles, c'est sans doute qu'elle veut se faire épouser. Dans ce cas, il est très probable qu'elle non plus ne se soucie guère d'un rappel du passé. Il me serait certes odieux qu'elle se permît une intrusion quelconque dans ma vie actuelle. Mais qu'est cela, auprès du reste?

VIII

Guy de Faverolles à Thérèse Alidière.

Toulon, ce samedi 15 avril 1916, au matin.

Petite Aimée,

Je t'envoie ce mot par un cycliste, pour qu'il t'arrive tout de suite et que tu ne m'attendes pas à déjeuner. Un contretemps imprévu me prive de la joie que je me faisais de passer avec toi cet après-midi à Tamaris, dans notre *Éden-hotel*, le bien nommé. Je te vois en pensée aller et venir dans notre salon-vérandah parmi ces douces fleurs entêtantes d'ici que j'aime tant : ces mimosas, ces narcisses, ces fraizias. Tes narines frémissent à respirer leur arome sucré. Ton corps adorable dessine ses belles lignes dans la soie souple de ta robe chinoise, d'un rose si délicieusement faux avec ses soleils d'or et ses monstres qui ont la figure de Tôti, ton pékinois au noir mufle écrasé. Il te regarde,

en ouvrant toutes larges ses narines lui aussi, préparer les outils du divin sortilège auquel le subtil animal s'est si vite initié. Ta main habile a saisi l'aiguille. Elle l'enfonce dans l'étui où repose le précieux *chandoo*. Elle la retire. Une goutte sombre tremble à ce point que tu approches de la lampe. Tu recommences et tu souris à l'opium qui grésille et mêle son odeur déjà enivrante à celle des fleurs. Je vois ton geste pour coller la boule ambrée sur le fourneau de la pipe de bambou. Je te vois couchée sur les coussins de notre divan, penchant le fourneau sur la petite lampe, et aspirant à pleines lèvres la blanche fumée, dispensatrice des beaux songes, en écoutant par ce jour de premier printemps la mer si bleue déferler sur la grève,

La mer voluptueuse où chantaient les Sirènes.

J'adorerais Anatole France pour ce seul vers. J'éprouve à me le répéter, depuis que nous nous aimons à Tamaris, le même délice qu'à cet air de *Pelléas et Mélisande* dont nous nous sommes enchantés, le lendemain de ton arrivée ici. Oh! de la musique qui nous fasse défaillir l'âme, des parfums de fleurs qui aillent chercher dans nos sens le point le plus intime où la jouissance touche au malaise, et le rêve, le rêve, le rêve, la vie exaltée au-dessus de ses misères, la vie légère et voluptueuse parmi des visions libres et douces! Imagine-toi qu'hier, en assistant dans la cathédrale de Toulon à ce service pour ces deux fusiliers marins dont je t'ai parlé, je suis demeuré bien étonné et amusé par la définition que l'Église donne du Paradis : l'absolu repos dans la lumière. Je te traduis exactement les mots latins. Mais l'opium, c'est cela. Entrons donc au paradis tout de suite. Quelques pipes suffisent et ensuite une pincée de koko sur l'envers de notre ongle.

Je jaspine à tort et à travers, petite Aimée, et je ne te dis pas le motif qui me chasse aujourd'hui hors de notre paradis. Il est vraiment farce et je te donnerais en deux cent mille à le deviner. As-tu jamais entendu parler d'un *sanatorium* d'officiers, pas très loin d'Hyères, qui s'appelle le *Mont des Oiseaux*? Il doit s'y faire à trois heures une distribution de ferblanterie. Pardon, tu n'aimes pas qu'on blague l'armée. On doit remettre des croix d'honneur à quelques braves. Ton côté cocardier est-il content? Or le général est malade, et mon colonel a la corvée

de le remplacer. Il a été très gentil, ce brave manchot d'Hubault-Malmaison. Il a beau être un troupier fini, il ne m'en veut pas d'être un neurasthénique avéré. Il me trouve un type rigolo, et je l'amuse. « Mon pauvre Faverolles, » m'a-t-il dit, « je vous avais promis votre après-midi. Je vous la reprends. J'ai besoin de mon chauffeur. » Et il m'a expliqué pourquoi. Je te dois tout de même une fière chandelle, mon bijou, pour m'avoir obtenu par ton député cette embuscade-là, auprès d'un gaillard à la coule. Ça n'est pas si gai, le métier d'automobiliste militaire! Au moins voituré-je un homme bien élevé. Il continue : « Ça vous amuse-t-il, Faverolles, de voir la liste des décorés? Peut-être connaissez-vous quelqu'un dans le lot. » Il me tend un papier et j'y trouve... Mais non, tu ne devineras pas. J'y trouve le nom du capitaine Robert Graffeteau! Hein! Qu'en dis-tu? On peut reprocher beaucoup de choses à la guerre, mais pas de manquer d'imprévu. Donc, par cet après-midi ensoleillé, sur ce beau ruban de route blanche qui longe le golfe bleu de Giens, l'excellente trente-cinq chevaux du colonel Hubault-Malmaison roulera à toute allure, conduite par ton bon ami, *Beauty*, emportant avec elle de quoi glorifier ton ancien maître et seigneur de par la loi, Bijou! Et que pensera-t-il, cet ami, en prenant ses changemens de vitesse? Il sera triste de ne pas communier avec sa Thérésinette sous les espèces du divin *Chandoo* et de la non moins divine *Koko*, — triste, mais gai tout de même à l'idée de connaître le personnage dont vous avez porté le nom, madame. — Il sera un peu jaloux, parce que, tout de même... Il t'en aimera davantage, parce que, encore... C'est toujours le point de malaise où la douleur et la peine, la révolte et le désir, la tristesse et la joie s'avivent, s'aiguisent, s'amalgament. Ah! la piquante sensation dont aucun autre amant que moi n'oserait faire, ni aucune autre maîtresse que toi écouter la confession! Mais, toi et moi, nous sommes de Byzance. C'est là notre vraie patrie, et c'est la bonne. A demain, j'espère. Ne fume pas plus de vingt pipes. Il va falloir un peu de temps par cette époque d'universel chambard, pour se procurer un autre pot de la céleste drogue. Ménageons-la, de façon à goûter souvent ensemble les délices de la vivante euthanasie. Tends-moi ta belle bouche que j'y hume un peu de la chère vapeur, et d'ici là, ne désaime pas trop ton demi-poilu. C'est deux quarts de trop!

GUY DE F...

P.-S. — J'apprends la mort à Verdun de notre vieux Portille, assommé par un éclat d'obus. Pauvre Max! Lui qui disait si drôlement, au début de la guerre : « Ils ne me boufferont pas. Je suis trop coriace. » Il a dû partir, malgré ses trucs. Mais est-ce bête, cette boucherie! Est-ce bête!

IX

Lazarine Émery à Madeleine Journiac.

La Maison Verte. Samedi soir, 15 avril 16.

Chère Madeleine, si bonne, si indulgente, si sage, comme je voudrais t'avoir obéi! J'ai été une pauvre petite folle, et maintenant je souffre..., je souffre dans tout mon être, dans mon cœur qui bat, dans ma gorge qui s'étouffe, dans mon esprit qui s'égare, dans ma pudeur!... Ah! tu vas comprendre!

Ta lettre, reçue hier seulement par le courrier de midi, m'avait jetée dans un trouble extrême. J'avais à peu près décidé ce que je voulais faire. Tu ébranlais la résolution que j'avais eu tant de peine à former, et où tenait toute mon espérance. Je sentais la force et la vérité de tes conseils. Et pourtant... Comment dire cela? Ils me laissaient l'âme si profondément insatisfaite! Je ne croyais pas que ce fût la vérité complète, celle qui ne pouvait ni me donner, ni me promettre la paix. J'avais beau te lire et te relire, je n'acceptais pas l'idée de ce silence, de cette obscurité peut-être sans fin. Je ne voulais pas que mon cœur se fût ouvert en vain, comme une fleur que le vent a semée au hasard, dans un endroit désert où personne n'en respire le parfum. Pense à ces orchidées sauvages que nous allions cueillir autrefois dans un recoin très caché de nos petites montagnes. Tu te rappelles ces creux solitaires où subitement on les découvrait, parmi les herbes? Je te disais : « Quel bonheur que nous soyons venues pour qu'elles aient été aimées! » C'était une de mes petites divagations, qui te faisaient sourire. N'y vois-tu pas aujourd'hui un pressentiment de ce besoin que j'éprouverais si tôt de m'épanouir dans la lumière d'un regard? Ah! il faut que je te l'avoue, je me suis irritée contre toi, contre tel passage de ta lettre, celui d'abord où tu me mettais en garde contre la souffrance. Je pensais : « Madeleine a donc oublié que je suis brave? Elle ne se rappelle plus que, toute petite fille, notre

vieux docteur Mauriel m'avait surnommée Mademoiselle J. C. P., parce qu'à l'époque où je me suis cassé le bras, je l'accueillais avec cette déclaration : « Moi, docteur, je crie pas ! » Et je me sentais, je me sens la force d'être toute ma vie cette enfant-là, *celle qui ne crie pas dans la douleur*. Je t'en voulais encore d'une autre phrase sur M. Graffeteau : « Il protège son courage. » Elle m'expliquait trop bien une petite énigme très pénible : depuis ces quatre jours, il n'est pas venu à la *Maison Verte*. Cette cause de cette absence m'était presque aussi amère que cette absence même. Cela ne me plaisait pas que mon héros eût ainsi peur devant ce risque de martyre qu'il y a dans tout sentiment absolu. Je pensais : « Non. Ce n'est pas de son courage qu'il doute, c'est du mien. » Et je concluais : « Alors, c'est à moi d'oser !... »

Toute la nuit dernière s'est passée à prendre et à reprendre cette idée. Je devais le revoir aujourd'hui, dans cette cérémonie de la remise des décorations. Si je ne parlais pas cette fois, quand parlerais-je ? Mon instinct était si sûr ! Il fallait parler. Quand, par momens, j'y renonçais, je ne voyais plus rien devant moi qu'une obscure langueur, qu'une menace affreuse d'étouffement lent... L'aube est arrivée sans que j'eusse fermé les yeux, et dans mon lit d'enfant où elle m'a toujours vue si tranquillement dormir, elle n'a trouvé qu'un pauvre petit tas brûlant, qui se consumait, depuis des heures, dans la fièvre et le souci. Alors je me suis levée. J'ai été à la fenêtre et je me suis mise à prier, comme je n'ai jamais prié, à demander un appel d'en haut, un signe. Il faisait doux et reposant. Des souffles courts, venus de la mer, éveillaient un murmure dans les mimosas, et, dans les feuilles de palmier, un léger cliquetis de métal. Je regardais grandir et se muer dans le ciel pur la lumière de l'aurore. C'étaient, au-dessus des braises de l'horizon, de vastes orbes, couleur de violettes, de roses, de primevères, des auréoles si glorieuses qu'elles évoquaient le chœur des anges. Elles se dilatèrent jusqu'au zénith, par des secousses de clarté presque douloureuses à mes yeux fatigués d'insomnie. Autrefois, quand je voyais cette magnificence de l'heure indécise qui n'est pas le jour, qui n'est plus la nuit, un peu de tristesse se mêlait à mon émerveillement. Il me semblait assister au déploiement d'une vie enflammée que ne serait jamais la mienne. Ce matin, mon cœur ne faisait qu'un avec l'aurore. Comme elle, avec elle, il

me semblait que je luttais contre les ténèbres, que j'allais vers le jour. Puis le soleil a paru. Toute la sombre mer a frémi, blanchi, et l'immense chaos du ciel et de l'horizon s'est précisé en contours si nets! Ce signe que j'implorais, la nature, cette parole de Dieu, venait de me la donner. *La pleine lumière*, j'étais résolue à entrer dans la pleine lumière. Je ne cherchais plus. Je ne raisonnais plus. J'allais agir. J'avais retrouvé ma paix. Je me suis recouchée heureuse et j'ai dormi. Quand notre bonne Élise m'a réveillée, il n'était que temps pour monter à la messe de *Consolation* où j'ai tant prié encore, et plus j'ai prié, plus la paix est entrée en moi, si bien que jamais je n'eus plus de force, plus de sérénité intérieure qu'en m'acheminant avec Père, après le déjeuner, vers la cérémonie du *Mont des Oiseaux*.

Elle avait lieu sur le grand terre-plein que tu connais, d'où l'on découvre au loin la mer et les îles. Les blessés de l'hôpital s'étaient rangés à droite et à gauche des nouveaux légionnaires. Des Marocains venus de San-Salvadour étaient alignés devant le perron. Ils regardaient avec des yeux d'enfans fanatisés le vieux colonel Hubault-Malmaison, légendaire en Mauritanie. Une cinquantaine de personnes du pays se trouvaient là. Placés de côté, nous voyions les légionnaires de profil. Ils étaient quatre, en avant de ceux qui devaient simplement recevoir des croix de guerre. Il y avait G..., Duchatel, deux autres que je ne connais pas, l'un amputé d'une jambe, l'autre valide et complètement remis de ses blessures. Il doit repartir avec G... la semaine prochaine. G... était extraordinairement pâle. Rien qu'à le voir, j'ai compris qu'il avait, comme moi, passé la nuit sans dormir. Sa main serrait la poignée de son sabre, dressant droit contre son visage la lame nue. Il gardait les paupières à demi baissées. Je remarquai dans son expression une ferveur presque religieuse, lui qui se dérobe toujours quand on parle devant lui de religion. C'était comme s'il demandait, en esprit, à cette arme, qui lui symbolisait la guerre, de ne plus penser qu'à la guerre. Il semblait souffrir, et moi je me répétais tout bas : « Pourquoi? Pourquoi, quand nous pourrions vivre encore quelques heures d'un bonheur si grand que nous y puiserions la force de tout supporter? » Ah! Madeleine, n'y a-t-il pas quelque chose d'éternel dans un seul jour de bonheur? Plus que jamais, je me sentis décidée à lui parler. Je voulais vaincre sa tristesse. Était-ce de l'orgueil que j'éprouvais à songer qu'à moi seule, en

un instant, j'allais le changer? Non, mais un irrésistible mouvement de tendresse. Comprends cela, ma sœur, pour ne pas trop me condamner d'un geste que je ne pourrais pas ne pas refaire, si je retrouvais l'illusion d'alors. Comprends aussi tout ce qu'avait d'enivrant cette matinée : nos fiertés d'héroïsme, nos volontés de tenir, nos espérances de victoire comme ramassées, comme glorifiées sur cette terrasse, parmi ces drapeaux, ces uniformes, ces armes! Après la remise des croix que le colonel Hubault-Malmaison avait fait précéder pour chacun de la lecture de sa citation, Père s'est approché du groupe d'officiers. Il les a tous félicités, et il m'a semblé que dans la poignée de main qu'il donnait à G..., frémissait une sympathie plus émue. C'est la dernière influence, je crois, qui m'a poussée à l'action. Tu vois, je m'excuse toujours. J'irai vite maintenant. C'était une demi-heure après. Les groupes s'étaient dispersés dans le jardin. J'observai qu'*il* me fuyait de nouveau, comme d'ailleurs il semblait énervé par les félicitations. A un moment, je le vis qui s'asseyait seul sur un banc d'une petite allée. Je quittai les gens avec qui je causais, et je marchai droit à lui. Il voulut se lever. Je le retins, en m'asseyant moi-même auprès de lui, et je lui dis :

« Vous m'évitez. Pourquoi? Cela me fait de la peine. »

Il essaya de ne pas rencontrer mon regard, et murmura d'une voix contrainte :

« Comment pouvez-vous croire? »

Moi, folle, je n'avais pas encore peur. Je l'interrompis avec une souriante certitude :

« N'essayez pas de mentir. Vous ne savez pas. »

Ces mots si simples parurent le bouleverser. Il ne répondit pas d'abord, et ses yeux angoissés me posaient une question que je ne comprends pas encore. Puis, brusquement :

« Hé bien oui! C'est vrai. Je vous ai évitée ces jours-ci, parce que.... » Ici la voix faillit lui manquer : « parce que je le devais. »

« Vous le deviez? » répondis-je, toujours tranquillement. « Vous avez cru que vous le deviez!... »

Dieu! comme j'entends encore toutes ces paroles! Elles résonnent dans ma tête. Elles me font mal, comme des coups de marteau. Pendant que je disais : « Vous avez cru... » Madeleine, j'ai vu, j'ai senti, — ce fut trop soudain pour que je

sache comment, — qu'il éprouvait un tressaillement de joie. Alors je continuai, — j'avais besoin que tout fût fini très vite, — et sans le regarder :

« Je vous ai compris l'autre jour quand vous m'avez dit : — Un officier d'infanterie ne parle pas au futur. — Vous pensiez : il ne dispose pas de sa vie. Vous pensiez encore : il ne dispose pas de son cœur. Oui, s'il est généreux, il doit craindre de troubler la vie d'une femme d'un bonheur menacé. Mais si celle dont il se cache n'a pas peur du danger, si elle ne pense pas qu'on doive éluder l'amour... »

Il se leva, voulut faire un pas. Je crois que l'émotion l'empêcha de marcher. Car il retomba sur le banc. Devant son silence, j'eus le vertige, moi aussi. Je sentis la terre manquer sous mes pieds. Oh ! Madeleine, j'ai honte ! Ce m'est affreux d'écrire cela ! Je lui demandai :

« Ne m'aimez-vous donc pas ? »

Il me serra la main avec une violence étrange, puis il se leva pour la troisième fois, et il s'en alla sans rien me dire, presque en courant.

Voilà, mon amie, dans quelle misère je suis. Cela ne se décrit pas. Tu avais tout étrangement pressenti. Ta clairvoyance me cause une sorte de frayeur. Et pourtant, après avoir prié comme j'ai prié, je ne peux pas m'être absolument trompée. En tout cas, je préfère cette dure évidence à mes chimères. Il m'aime, entends-tu. Il m'aime. Maintenant j'en suis aussi certaine que s'il me l'avait dit. S'il ne m'aimait pas, ni mon aveu, ni mon humiliation ne l'eussent bouleversé à ce point. Il m'aime, et il y a un obstacle entre nous. Ce doit être quelque chose de terriblement grave. Ce n'est pas pour une Paula qu'il aurait eu ce regard d'épouvante ! Et il souffre en ce moment comme je souffre, moi qui ai fait cette folie pour que nous goûtions ensemble un jour de bonheur, pour lui rendre plus beau encore le moment sacré du départ, pour qu'ensuite, dans l'épreuve, nous possédions au moins la paix de la certitude, l'énergie de l'irrévocable. Dans quel trouble, dans quel chagrin partira-t-il ! Dans quelle détresse va-t-il me laisser, à moins que, — ne me gronde pas, Madeleine, de garder encore, au milieu de cette détresse une dernière espérance, — à moins que je ne puisse l'aider à le briser cet obstacle. Dans de certaines minutes, j'ai comme une intuition que je suis appelée à le délivrer d'un

malheur que je ne connais pas, que je ne comprends pas. A d'autres, je sens tout s'abimer en moi. Je ne pense plus. Je ne comprends plus. Ma tête est pleine de bruits et de battemens. Cela m'a soulagée cependant de passer cette heure à t'écrire, à évoquer ta tendresse, et maintenant je voudrais cacher dans tes bras ta misérable

LAZARINE.

X

Thérèse Alidière à *Robert Graffeteau.*

Eden hotel. Tamaris-sur-Mer, 15 avril 1916.

Robert,

J'ai longtemps hésité devant cette feuille de papier, parce que je ne savais même pas de quel nom vous appeler. C'est l'image de la situation pénible où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre. Et puis je me suis dit : Le seul fait de lui écrire lui prouvera que, pour moi, il est toujours vivant. Je lui donnerai le nom que je lui donne dans mes pensées, quand les souvenirs d'autrefois se font de nouveau présens. Si pour lui ces souvenirs sont abolis, s'il veut que notre passé commun n'ait jamais été, il déchirera ma lettre sans la lire, sur la seule vue de mon écriture, et alors qu'importe le nom dont je l'appelle ! Mais non. Il ne la déchirera pas. Il m'a aimée. Malgré les torts bien graves que j'ai pu avoir envers lui, il sait que je suis fière. Si je lui écris après un si long temps et quand de telles paroles ont été prononcées entre nous, c'est que j'obéis, il le devinera tout de suite, à un sentiment plus fort que cette fierté. Il est généreux. Il ne voudra point, en ne prenant pas même connaissance du motif de cette démarche, risquer d'être mesquinement injuste à l'égard d'une femme qui a porté son nom.

Il faut, Robert, si douloureux que ce soit et à vous, et à moi-même, il faut que je revienne sur ce passé. On vous avait prévenu contre moi avant que vous ne m'épousiez, et c'est vrai, que, jeune fille, j'avais prêté à la critique par des légèretés de tenue qui autorisaient bien des soupçons. J'avais su ces mauvais propos. J'aurais dû vous être reconnaissante de ne pas y avoir ajouté foi. Au lieu de voir, dans le fait que vous passiez outre et me donniez votre nom, une preuve de votre noblesse d'âme, j'y

ai vu un signe de ma puissance sur vous, et je ne sais quel mauvais vertige me poussa aussitôt à en abuser. J'étais femme, et peut-être avais-je le besoin de sentir sur moi une force qui me domptât. Vous n'avez pas été cette force, et je vous l'ai dit dans l'entretien qui a consommé notre rupture définitive, je vous en ai méprisé, méprisé aussi, quand j'ai commencé de vous trahir, à cause d'une confiance où je ne discernais que le désir de ma personne. J'étais la maîtresse d'un autre, mais votre femme tout de même, et j'avais une espèce de satisfaction haineuse à vous tenir, à vous ravaler ainsi à mon niveau. Je sentais bien que notre société ne m'estimait pas, je ne m'estimais pas moi-même, et il me plaisait que vous fussiez aussi bas que moi. J'écris ces mots avec une franchise brutale, pour que vous ne doutiez pas que je suis vraie, quand je vous dis, avec la même franchise et dans la même phrase, que je suis dévorée aujourd'hui du remords de vous avoir méconnu. Je reviens du *Mont des Oiseaux*, Robert. Je vous ai revu, pâli, maigri, les joues creusées par la souffrance, si fier sous votre casque, si martial, ayant dans vos yeux une expression que je ne leur connaissais pas. J'allais là-bas par désœuvrement, par curiosité. J'avais appris par un journal votre présence si près de moi et l'annonce de cette cérémonie. Un autre journal, acheté à la gare de Toulon, m'avait dit le détail de votre héroïsme, les combats auxquels vous avez pris part, votre première blessure, la seconde ; et cette révélation avait déjà changé ma disposition d'âme. Et puis, encore une fois je vous ai revu. Ah ! comme, au milieu de vos camarades et de ces blessés, vous étiez bien l'homme de ces actions d'éclat ! Et cet homme avait été à moi. Il m'avait épousée. J'avais été sa femme, et toutes ces magnifiques énergies qui étaient en lui, je n'avais pas su les voir. J'avais gâché sa vie avec la mienne, pour avoir cru que c'était un faible. Ce n'était pas un faible. C'était quelqu'un qui m'aimait trop. Il peut vous paraître étrange, et je ne cherche pas à l'expliquer, que les fautes où la passion m'a entraînée ne m'aient pas laissé de remords, et que cette impression de tout à l'heure m'en ait donné un si profond, si aigu dans sa soudaineté. C'est ainsi, et ce m'est un besoin de m'en délivrer en vous demandant pardon.

De ce repentir, qui remonte peut-être à bien loin, et auquel la journée d'aujourd'hui a sans doute apporté seulement une dernière évidence, je voudrais vous donner un gage. Dans les

douloureuses discussions qui accompagnèrent le règlement de nos affaires, vous m'avez fait demander, vous rappelez-vous? une bague qui avait été l'anneau de fiançailles de votre mère, et que vous m'aviez passée au doigt, lors de nos fiançailles à nous. Je l'ai refusée. J'étais mauvaise. Je n'avais pour vous et pour les vôtres, surtout après cette scène avec votre père, qu'aversion et que rancœur. C'était une très petite blessure, après tant d'autres, que je vous portais par ce refus, et j'ai eu, à vous la porter, une joie féroce. Cette bague, Robert, je viens vous prier, vous supplier de me permettre de vous la rendre. Je l'ai avec moi ici, où les médecins m'ont expédiée, dès le mois de décembre. Vous vous souvenez que j'ai toujonrs été un peu délicate de la poitrine, et ma vie ne m'a pas rendue plus forte. Je ne me doutais pas que vous seriez vous-même envoyé dans mon voisinage. Je ne l'ai appris, je vous répète, que le matin, et par quel hasard! Si vous me répondez, dites-moi simplement le jour et l'heure qui vous conviendraient. J'ai mon automobile. C'est une promenade de deux heures. J'irai au *Mont des Oiseaux* vous remettre le bijou, en mains propres, et me convaincre que vous êtes resté le grand cœur généreux où j'aurais tant dû m'appuyer. Mais qu'ai-je besoin d'une épreuve pour être sûre que vous l'êtes resté et que vous me répondrez? Vous saurez lire entre les lignes de cette lettre qu'un changement s'est fait en moi à votre égard. La cérémonie de cet après-midi aurait suffi. Il y a eu aussi bien des désillusions subies depuis ces quatre années. Il y a eu la guerre. Beaucoup de choses apparaissent dans une autre lumière, quand le malheur est partout autour de nous! J'espère donc vous dire bientôt de vive voix, Robert, l'admiration et le respect que vous porte celle qui vous a méconnu et ne s'en consolera jamais.

THÉRÈSE.

PAUL BOURGET.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

A LA SUITE

DU

GOUVERNEMENT SERBE

DE NICH A SAINT-JEAN DE MEDUA

20 OCTOBRE 1915 — 14 FÉVRIER 1916

I

DE NICH A LA BIÉLOUKHA

« Nous ne partirons que quand nous entendrons le canon tonner sur la ville, » répétait le président du Conseil serbe lorsque, après l'agression simultanée des Austro-Bulgaro-Allemands, il envisageait ce que ferait le gouvernement dans l'éventualité d'une avance des Bulgares sur Nich.

Mais si M. Pachitch et ses collègues tenaient à rester à leur poste jusqu'à la dernière minute, ils se rendaient compte qu'ils ne seraient peut-être pas, au moment de leur départ précipité, en état d'assurer la sécurité du corps diplomatique accrédité auprès du Gouvernement royal, et ils avaient cru nécessaire de se préoccuper de son transfert, en même temps que de celui des principales administrations et des archives de l'État. La ville qui, depuis le 26 juillet 1914, remplaçait Belgrade comme capitale de la Serbie, était en effet trop rapprochée de la frontière pour que certaines mesures de précaution ne fussent pas prises aussitôt après la déclaration de guerre de la Bulgarie à la Serbie.

Désirant rester en contact étroit avec le Régent, avec le quartier général et avec l'armée, le Gouvernement voulait, s'il était obligé de quitter Nich, ne se fixer que dans une ville qui eût joué un rôle dans l'histoire nationale de la Serbie. Kraliévo, ou Karanovats, répondait à ces vues; mais comment installer, dans cette ville de trois mille habitans, le corps diplomatique à côté des ministres serbes? Kraliévo n'offrirait pas assez de ressources pour cela ; aussi M. Pachitch fit-il connaître que le Gouvernement, quand il se déplacerait, ne prendrait avec lui que les ministres des quatre Puissances de l'Entente, avec un seul secrétaire par légation : « Nous irons, disait-il, dans des localités où nous aurons tant de mal à nous loger, à nous nourrir et à trouver des moyens de transport qu'il est indispensable de réduire notre personnel au strict minimum. » Il fut donc décidé que les agens en surnombre des légations d'Angleterre, de France, d'Italie et de Russie, iraient, avec les ministres de Belgique, de Grèce et de Roumanie et leur personnel, à Monastir, ville choisie par le Gouvernement pour y transférer ses services.

Mais tandis que ces dispositions se prenaient, la population s'inquiétait; les Serbes avaient appris l'interprétation que la Grèce donnait à son traité d'alliance; ils constataient qu'à l'abandon de la Grèce s'ajoutait le silence de la Roumanie ; ils se voyaient seuls contre trois ennemis puissans ; malgré tout leur courage, ils souhaitaient anxieusement d'être secourus par les Alliés. Le 6 octobre, Nich s'était pavoisée pour faire fête au ...e régiment de ligne dont le général Bailloud avait officiellement annoncé l'arrivée au Gouvernement, et la Serbie entière, en dépit de la prise de Belgrade par l'artillerie lourde allemande, frémissait d'espérance à la pensée que ce premier régiment serait bientôt suivi par d'autres « Franzousi » qui viendraient combattre côte à côte avec les soldats paysans de la Choumadia et du Timok. Le contre-ordre donné à Salonique causa une profonde déception.

Bien des Serbes déjà partaient pour Salonique ou y envoyaient leur famille ; le souvenir des atrocités commises par les Austro-Hongrois au cours de leur offensive de 1914 hantait encore les imaginations des milliers de gens qui, alors, avaient dû abandonner leurs foyers de Chabatz, de Losnitza, de Belgrade et s'étaient fixés à Nich et dans les petites villes des environs, Alexinats, Leskovats ou Vranja. La crainte des Bulgares dis-

posait ces malheureux à un nouvel exode ; à leur exemple, la panique s'empara des habitans de Nich, dont beaucoup allèrent établir leurs familles à Prokouplié, à Kourchoumlié et dans les villages de cette région montagneuse qui leur paraissait devoir rester inaccessible aux armées ennemies. Nich peu à peu se vidait.

Le 14 octobre 1915 avait été fixé pour le départ de ceux des membres du corps diplomatique qui devaient être transportés à Monastir, avec les archives de l'État et le personnel des principales administrations. La fatalité voulut que le train spécial commandé à cet effet par le ministère des Affaires étrangères ne pût être prêt, tous les wagons disponibles ayant été réquisitionnés par l'autorité militaire. Le départ fut remis au surlendemain 16 octobre ; mais si alors le train fut prêt, la voie n'était plus libre ; les Bulgares l'avaient coupée à Vranja. Il n'était plus possible de se rendre à Monastir en chemin de fer, car jamais on ne trouverait assez d'automobiles pour aller par Prokouplié, Pristina et Ferizovitch, rejoindre la voie ferrée à Uskub.

Après quelques hésitations, M. Pachitch décida que l'on conduirait à Tchatchak, important chef-lieu de département, à deux heures de Kraliévo, tous ceux que les circonstances avaient empêché de transporter à Monastir ; ils partiraient le 18 octobre. Les villes de la Morava de l'Ouest : Kruchevats, Terstenik, Kraliévo, Tchatchak, devinrent alors l'asile de milliers de réfugiés ; on se croyait en sécurité dans cette vallée protégée par les montagnes de Rudnik et à l'écart de la grande route traditionnelle d'invasion. Des centaines de femmes de fonctionnaires, de professeurs, d'officiers, vinrent y chercher refuge en s'établissant principalement aux bains de Vrntzé et de Ribarska.

Le 19, le Gouvernement prévint les quatre ministres alliés de se tenir prêts à partir pour le lendemain ; si en effet au Nord la situation se maintenait, elle s'était aggravée au Sud par la marche des Bulgares vers Vélès.

Le 20 octobre, un train spécial emmenait de Nich, avec le président de la Skouptchina et quelques fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères, les ministres de France, d'Angleterre, d'Italie et de Russie à Kraliévo qui ne devait être pour eux que la première étape de l'extraordinaire odyssée dans laquelle ils allaient se trouver entraînés à la suite du Gouvernement royal serbe.

*
* *

Petite, proprette, tranquille, dans un site riant, Kraliévo impressionne agréablement les nouveaux arrivés, heureux, après les puanteurs de Nich, de respirer cet air vivifiant; quatre rues se rejoignent sur une place ronde : c'est le marché, le centre de la ville et c'est là qu'est le grand hôtel « de Paris. » Les habitans paraissent aisés, propriétaires fonciers de la région ou commerçans de Belgrade retirés dans ce petit endroit où la vie est facile. Leurs maisons permettent de loger assez confortablement les ministres étrangers, les administrations serbes. On déballe, on s'installe; dans la rue, c'est un continuel va-et-vient de gens cherchant un logis; tout Nich est à Kraliévo; il fait beau; cette première journée est charmante.

Mais la physionomie de la ville change vite; les rues se sont remplies de blessés, de réfugiés, de soldats sans armes; cela sent la retraite. La pluie s'est mise à tomber; Kraliévo est lugubre. L'encombrement devient gênant; partout des chars, des voitures, des camions automobiles; on circule à grand'peine dans la boue au milieu de bandes de soldats qui se cherchent. Des convois de réfugiés se croisent en tous sens; ici, une foule venant des villages frontières de la Bosnie et fuyant devant l'envahisseur autrichien; là, juchés sur d'antiques chars à bœufs, des tsiganes, enfans de tout âge vêtus d'oripeaux éclatans, vieilles femmes édentées, la pipe à la bouche; leur pittoresque théorie stationne, arrêtée par un étrange convoi de bateaux et de pontons que mènent des marins russes de la mission de Tchoupria; l'officier, esclave de sa consigne, cherche à sauver cet encombrant matériel; sur quelle route le verra-t-il s'enlizer?

Les nouvelles des environs deviennent mauvaises; Ougitzé est occupé; on se bat à Gorni Milanovats; les Autrichiens maîtres de Valiévo menacent Tchatchak; les Allemands approchent de Kragoujevats que le grand quartier général évacue pour se transporter à Krouchevats. De toutes parts la population reflue vers Kraliévo, prête à prendre, s'il le faut, la route qui, par la vallée de l'Ibar, mène à Mitrowitza, au chemin de fer. C'est la seule route qui va rester à la Serbie en panique : bourgeois des villes, paysans des villages, fuyant devant l'Allemand, l'Autrichien ou le Bulgare, missions sanitaires anglaises, russes, américaines, évacuées de leurs hôpitaux, infirmières

françaises, marins russes ou anglais des détachemens de Belgrade, prisonniers autrichiens, recrues serbes, un peuple entier marche vers Kraliévo.

Le Gouvernement est toujours à Nich d'où il supplie les Alliés de le secourir : Uskub est maintenant aux mains des Bulgares qui, d'autre part, attaquent Kniajewats; une prompte arrivée de troupes anglo-françaises pourrait seule améliorer la situation. Plusieurs fois par jour, M. Pachitch s'adresse de Nich aux représentans alliés; il implore l'envoi immédiat de 120 à 150 000 hommes : « Si d'ici dix jours, leur fait-il dire, ce secours arrive, la Serbie pourra être sauvée; s'il n'arrive pas ou s'il arrive trop tard, la Serbie sera écrasée, et les Alliés auront alors besoin d'expédier bien plus de troupes dans les Balkans. » Aux appels désespérés de M. Pachitch, le ministre adjoint des Affaires étrangères joint ses prières; télégraphiant en clair, il imaginait une sorte de langage de convention. Le 30 octobre dans la matinée, le ministre de France reçoit de lui la communication suivante : « Celle que vous avez soutenue pendant quatorze mois, gravement malade; secours prompt peut améliorer situation. Télégraphiez d'urgence amis Paris. » Quelques heures plus tard, un nouveau télégramme arrivait : « Prière répéter Paris envoi secours pour notre malade qui ne va pas bien. » Et le lendemain 24 octobre, au moment où les Allemands travaillaient fiévreusement à établir leur jonction avec les Bulgares, le ministre télégraphiait : « Notre malade température 40°, dites, je vous prie Des Grag (c'était le ministre d'Angleterre) hâter médicamens anglais. » Il adressait dans la soirée un nouvel appel : « État toujours même gravité; malade réclame secours Paris Londres. Non arrivée question chaque heure. »

Le 25, il n'envoyait que ces seuls mots : « Espérons et attendons. » M. Pachitch allait en effet exposer lui-même aux quatre représentans alliés les dangers de la situation. Il s'était rendu le 26 octobre à Vrntzé pour y assister aux obsèques du compagnon de toute sa vie, du ministre des Finances Lazare Patchou. Vrntzé n'étant qu'à peu d'heures de Kraliévo, il avait pu venir s'entretenir quelques instans avec les ministres d'Angleterre, de France, d'Italie et de Russie : « Tout, leur déclara-t-il, dépendait de l'arrivée des Alliés; s'ils parvenaient à dégager Uskub à temps, la situation serait transformée. Mais s'il fallait renoncer à l'espoir de voir Uskub dégagé et les com-

munications rétablies, il ne resterait au Gouvernement d'autre ressource que de se retirer dans les montagnes. Dans deux jours les ministres quitteront Nich et viendront à Kraliévo; mais pourront-ils y rester? Ne devront-ils pas aller plus loin et peut-être même demander asile au Monténégro? » M. Pachitch ajoutait qu'il fallait sans tarder se préoccuper du sort des membres du corps diplomatique établis à Tchatchak, et sous le coup d'une avance rapide des Autrichiens.

Des dispositions furent prises d'urgence à cet effet. Après avoir, conformément aux instructions qui leur étaient envoyées, détruit et brûlé les archives dont ils avaient la garde, ceux des agens des légations alliées qui résidaient à Tchatchak furent, avec le personnel des légations des États neutres, ramenés à Kraliévo d'où ils furent conduits à Mitrowitza où ils pourraient en sécurité attendre les événemens. Mais qu'allaient devenir les quatre ministres alliés eux-mêmes? Leurs attachés militaires considéraient leur situation comme assez précaire et, de Krouchewatz où ils se trouvaient maintenant avec le quartier général, ils leur conseillaient de ne pas trop prolonger leur séjour à Kraliévo. Mais, quoique l'on pût s'y trouver exposé aux surprises d'un coup de main de l'ennemi, il ne pouvait être question de s'en aller avant que le Gouvernement ne fût arrivé et n'eût fait connaître ses intentions. A la table du mess organisé par le ministre de Russie, on examinait, tout en causant entre collègues, les diverses éventualités qui pouvaient bientôt se présenter et quelques-uns des interlocuteurs n'étaient pas éloignés de croire que, bloqués de toutes parts, ils en seraient réduits à passer l'hiver à Ipek ou au monastère de Detchani.

Le 28, on apprend que le grand quartier général a donné aux armées l'ordre de se retirer lentement, en combattant, vers Kraliévo, Krouchevats, Alexinats, Nich et Leskovats; c'était la retraite générale sous la poussée de l'ennemi et la menace de l'encerclement. Par la vallée de la Morava, hâtivement, on évacue matériel, munitions, vivres, approvisionnemens. Les convois se pressent vers Kraliévo. A Kraliévo même, on emballe avec fièvre, et, dans les maisons des petits bourgeois, devenues ministères ou administrations, on recloue avec précipitation les caisses à peine défaites. La tristesse, l'angoisse est sur tous les visages. Où va-t-il falloir aller? Et comment voyagera-t-on dans ces régions qui, il y a quelques années à peine,

passaient pour inaccessibles? La rue a pris un aspect lugubre; sous la pluie qui ne cesse de tomber, la cohue est morne, silencieuse; la boue rend difficile la circulation, devenue de plus en plus intense. Partout règne la confusion. Les légations ne parviennent plus à trouver pour leurs nationaux le gîte ou le pain indispensables; l'une cherche à loger cent infirmières, nurses, doctoresses qui viennent inopinément lui demander protection; une autre ne sait où diriger le matériel et le personnel de trois hôpitaux, qui, à la fois, se sont repliés vers Kraliévo; une autre voit arriver un lamentable cortège de femmes et d'enfans; ce sont les familles des mineurs de Bor; à l'approche des Bulgares, elles se sont mises à marcher sur la route; elles veulent rejoindre les pères, les maris mobilisés en France. Pauvres femmes qui, abandonnant leur tranquille maison de Bor, se sont lancées à l'aventure dans l'exode général. Elles sont venues jusqu'ici en chemin de fer; comment continueront-elles leur voyage? Par quelles épreuves passeront-elles avant d'arriver à la mer?

Il devenait évident que le séjour à Kraliévo ne pourrait plus se prolonger bien longtemps. Dans chaque légation, on se prépare au départ; chacun fait un choix parmi ses bagages : ici, ce qui sera abandonné; là, ce qu'on emportera; bien peu de choses, car on disposera de si peu de place en automobile ou en voiture! Les conditions dans lesquelles on va voyager offriront si peu de sécurité qu'il paraît prudent de brûler ses papiers. Que d'heures passées ainsi, le 28 octobre, devant ces foyers où sont jetées pêle-mêle, déchirées, correspondances officielles, lettres privées. Quelle tristesse dans cette cendre qui confond tant de lettres, lettres de courage de sœurs ou de femmes d'amis tombés pour la France, lettres d'espoir et de confiance d'hommes qui, plus heureux que nous, vivent dans leur pays en guerre, partageant les émotions de ceux qui les entourent! Une page se tord sous la flamme; les lignes apparaissent comme grandies; des mots sautent aux yeux : « Que la France est belle! » C'est un billet de Maurice Barrès. Une seconde s'écoule, et, toute noircie, la page s'en est allée en cendres.

Mais on ne peut tout brûler, et, du pont de la Morava de l'Ouest, les ministres d'Angleterre et de France jettent en plein courant ceux des sceaux et des timbres de leur légation dont ils ne peuvent alourdir leur sacoche officielle.

Cette journée finit dans une impression de désastre. Dans

un immense incendie qui rougit le ciel, tandis que des détonations violentes se font entendre, les dépôts de pétrole et de benzine de l'armée sont anéantis.

Le gouvernement, qui était attendu le 29, n'arriva que tard dans la soirée; les ministres alliés durent attendre au lendemain matin pour s'entretenir avec M. Pachitch; ils apprirent de lui qu'on ne pouvait s'attarder davantage à Kraliévo; le Gouvernement avait décidé de s'établir avec le quartier général à Rachka, en pleine montagne, au cœur de la Serbie historique; M. Pachitch pensait que l'on pourrait séjourner là quelque temps; les dernières nouvelles qu'il avait reçues des Alliés lui donnaient, en effet, une lueur d'espoir : les Russes massant des troupes sur la frontière roumaine et annonçant l'intention d'attaquer la Bulgarie; les Franco-Anglais commençant leur offensive dans la vallée du Vardar. Avec leur optimisme habituel, les Serbes voyaient déjà Uskub dégagée.

***

Le 31 octobre, de bon matin, on partit en automobile pour Rachka. Mais ce petit village de six cents habitans ne pouvait abriter à la fois l'état-major général, pour lequel il ne fallait pas moins de cent vingt chambres, le Gouvernement et les représentans des quatre Puissances alliées; ces derniers, après une nuit de repos à Rachka, devaient donc continuer le voyage jusqu'à Mitrowitza; l'ancien ministre à Sofia, M. Tcholak-Antitch, les y accompagnerait pour établir la liaison avec le Gouvernement.

La route en corniche longeait le cours de l'Ibar; on était sous le charme de ce paysage pittoresque, mais une automobile plus rapide rappelait à la réalité; c'est, en effet, l'un des ministres qui se hâtait vers Rachka. Successivement, M. Pachitch et ses collègues nous dépassèrent ainsi. A une montée difficile, un camion en panne arrête longtemps quelques automobiles. On cause en attendant que la réparation soit terminée, et le ministre des Travaux publics, M. Drachkovitch, dit son espoir de voir bientôt Uskub dégagée grâce aux Alliés, et si cet heureux événement ne se réalisait pas, la ferme volonté du Gouvernement de lutter jusqu'aux dernières limites de la résistance, en se retirant par l'Albanie vers Monastir pour donner la main aux Alliés.

*
* *

A Uchtié, à mi-chemin environ de Rachka, on fait halte, et, dans la *méhana* déjeunent diplomates, ministres et députés serbes, médecins étrangers; ils se pressent autour des tables auprès desquelles, passant ici il y a vingt-cinq ans, je n'avais vu que quelques paysans buvant leur *slivovitz* en chantant. J'avais, en 1891, couché une nuit dans cette auberge, que connaissent tous ceux qui ont visité l'antique monastère de Studenitza. Dans le tumulte de ce jour, ma pensée se reporte vers ce paisible voyage; je revois l'étroit sentier qui, d'Uchtié, nous a, mes amis serbes et moi, menés à travers la forêt au vallon dans lequel se cache le couvent, avec ses murailles, ses cours, sa basilique, chef-d'œuvre de l'art serbo-vénitien, restée intacte à travers les siècles et disant la gloire du saint roi Stéphane, dont la châsse, palladium des Serbes, allait, tragique symbole, suivre l'armée sur le chemin de l'exode.

Mais les soucis de l'heure présente ont bientôt chassé ces souvenirs qu'évoquait, avec moi, le président de la Skouptchina, M. Andra Nikolitch. Les automobiles repartent. Nous dépassons des soldats, en khaki, astiqués comme pour une revue; quelques-uns ont une baguette à la main, d'autres une petite pipe aux lèvres; ils vont d'un pas rapide, comme s'ils faisaient du sport; c'est le détachement que commandait à Belgrade l'amiral Trowbridge et dans cette région si reculée des montagnes serbes, cet uniforme de marins anglais surprend un instant. Il n'y a d'ailleurs que peu de monde sur le chemin; nous précédons l'exode qui, de Kraliévo, commencera dans la soirée pour se continuer les jours suivans aussi longtemps que les obus allemands le permettront.

Quand nous arrivons à Rachka, il fait presque nuit. Quelques maisons bordent l'Ibar à l'endroit où à ses eaux se mêlent celles de la petite rivière qui vient de Novi-Bazar : de ce quai, par une montée très raide, une rue conduit à la place qu'entourent les maisons qui forment le village de Rachka et qu'en un instant les automobiles ont envahie. Chaque habitant vient chercher son hôte.

Au réveil, dans la lumière du matin, le petit village séduit ses visiteurs. Accroché à la montagne, il domine les vallées de l'Ibar et de la Rachka, et l'on comprend l'importance qu'a eue dans l'histoire ce nid d'aigle qui commande les routes que de

Mitrowitza et de Novi-Bazar l'envahisseur musulman ou albanais pouvait prendre pour arriver au défilé de l'Ibar, à la porte de la Serbie du Sud-Ouest. Il y a trois ans à peine, le pont de l'Ibar franchi, on était en Turquie; les victoires balkaniques ont réuni au royaume ces terres habitées par des Serbes, et Rachka, si longtemps poste frontière et douane, n'est plus maintenant qu'une étape sur la route serbe.

Ce n'est pas sans émotion que M. Pachitch et ses collègues s'arrêtent dans ce village. De l'ancien fief de Nemania, le père du roi Stéfane et du grand saint Sava, ils vont faire pour quelques jours la capitale de la Serbie. La Rascie, berceau des Serbes, est devenue leur refuge; pourront-ils s'y maintenir jusqu'au jour où l'offensive espérée des Alliés sur Vélès et Uskub aura rétabli la situation?

Vers huit heures du matin, après avoir franchi le grand pont sur l'Ibar, nous entrons dans les provinces nouvelles de la Serbie. Pendant longtemps les automobiles gravissent des pentes de montagne; la vue s'étend au loin; de distance en distance, de petites tours indiquent l'emplacement des postes de surveillance si longtemps tenus par les Turcs sur cette frontière. A nos pieds, dans la vallée profonde coule l'Ibar dont les eaux claires sont sans cesse accrues des ruisseaux et des torrens qui coupent le chemin en corniche que nous suivons. Commencée dès les premiers jours de l'occupation serbe dans un dessein stratégique, la route qui remplace l'ancienne chaussée turque qui passait par Novi-Bazar est à peine terminée; en quelques endroits, des orages récens l'ont endommagée; des escouades de prisonniers autrichiens sont occupés à la réparer.

A partir de Leposavitch, à vingt kilomètres environ après Rachka, les difficultés commencent. Des ponts manquent; il faut passer à gué; quelquefois on reste dans l'automobile; mais souvent aussi on le quitte, et tandis qu'à grand'peine il franchit le courant, on passe en équilibre sur la planche étroite ou le tronc d'arbre jeté en travers du torrent.

En approchant de Mitrowitza, des tournans trop raides rendent la route dangereuse pour les automobiles et surtout pour les camions; à deux reprises, l'un de ceux-ci culbute et, jetés pêle-mêle avec leurs bagages sur la pente d'une prairie, les voyageurs risquent de rouler jusque dans l'Ibar. Il n'y a heureusement qu'un blessé; le domestique du ministre d'Italie a une

jambe cassée; il souffre atrocement, mais ses douleurs, affirme-t-il, seraient moindres, si on plaçait auprès de lui une sacoche en cuir jaune qu'il tenait au moment de l'accident; on la retrouve et dès qu'il la voit, rassuré, il s'évanouit; on ne sut que plus tard que ce dévoué serviteur avait ainsi sauvé les chiffres de la légation d'Italie dont il avait la garde.

Que deviendra, surtout si la pluie se met à tomber, cette route si dangereuse, lorsque y passeront les réfugiés, les troupes en retraite, les convois de matériel? Les automobiles en panne, les voitures enlizées la jalonneront bientôt, et, des tracteurs culbutés, bien des caisses rouleront dans l'Ibar dont les eaux charrieront ainsi la malle d'uniformes d'un ministre de France.

*
* *

Une immense caserne peinte encore comme du temps des Turcs en jaune d'ocre, et la grande bâtisse du *konak* près de laquelle se dresse un minaret, occupent le sommet de la colline sur laquelle, au centre d'une large plaine que coupent l'Ibar et son affluent la Sitnitza, s'étage Mitrowitza. En face, un rocher isolé porte les ruines du légendaire château du Swetchan qui a vu la fin mystérieuse d'Ourosch Detschanski, le père de l'empereur Douchan.

Le bazar est vivant, la rue animée; il semble que la ville ait son aspect normal. Mitrowitza est calme alors que la Serbie entière est en émoi. Devant les maisons, les enfans courent : petites filles aux larges culottes bouffantes, aux vestes criardes sur la chemise brodée, sur le dos la maigre natte teinte au henné dans laquelle, pour conjurer les mauvais sorts, est passée l'amulette bleue; gamins aux yeux vifs, les babouches lâches aux pieds, jouent à la palette ou tiennent les ficelles de leurs cerfs-volans. La Serbie est en émoi, mais à Mitrowitza, l'Albanais, les jambes croisées sur son escabeau, égrenant son *tesbih*, regarde de sa boutique passer les ministres étrangers; il ne s'en étonne pas; il regardera avec la même placidité arriver la foule des réfugiés, l'armée, le gouvernement; il les verra partir et il restera aussi impassible. C'était écrit!

On voudrait avant la nuit avoir parcouru tous ces pittoresques quartiers de Mitrowitza : ici, le regard s'arrête sur un groupe de maisons aux fenêtres grillagées de moucharabiés anciens, aux toits et aux auvens peints de couleurs vives; là, un

minaret attire : la petite mosquée avec les vieilles maisons qui l'entourent forme, au milieu de l'un des bras de l'Ibar, comme un îlot mystérieux auquel on accède par un pont de bois branlant en dos d'âne. La journée finit trop tôt, et c'est presque à regret qu'à l'heure de dîner on entre au club des officiers, rendez-vous indiqué par les autorités; on y retrouve ceux des membres du corps diplomatique dont on s'était séparé à Kraliévo et qui attendaient à Mitrowitza les événemens.

Deux jours se passent avant que l'on ne signale sur la route de Rachka l'avance du flot des réfugiés ; c'est alors l'envahissement de Mitrowitza par la Serbie en marche. D'heure en heure, la ville se remplit : dans les rues étroites, les convois s'immobilisent ; interminablement, vers l'ancien *konak*, devenu préfecture, et vers la caserne où se tiennent en permanence les autorités militaires, monte la foule morne des soldats armés ou désarmés, des recrues, des réfugiés et des étrangers pris dans l'exode général. L'immense caserne est pleine; les bâtimens publics sont pleins; on se loge où on peut, chez l'habitant, musulman ou chrétien, serbe, albanais ou turc. La pluie tombe, glaciale ; pourvu qu'on puisse s'assurer un toit pour la nuit, on est content. Dans les cafés bondés le jour, viennent à partir du coucher du soleil s'abriter ceux qui n'ont pu trouver place autre part, et beaucoup doivent rester aux portes et s'étendre le long des maisons dans leurs manteaux. L'hôtel Bristol, réquisitionné par le ministère des Affaires étrangères pour servir de mess aux diplomates errans, ne peut suffire à contenir les officiers des détachemens anglais, français, russes, les membres des missions médicales étrangères, les infirmières qui viennent y réclamer quelques alimens chaque jour plus chichement et plus chèrement vendus.

La lutte pour le pain a commencé, la farine manque. Débordées, les autorités ne parviennent plus à subvenir aux besoins des soldats et des réfugiés. La pénurie de petite monnaie vient aggraver les difficultés de la situation ; le billet de 10 francs, monnaie courante du Serbe, ne peut plus s'échanger; la pièce de 20 francs, qui vaut 36, 40, 42 dinars, ne tente personne; celui qui a des pièces blanches ne veut pas s'en dessaisir; il en a besoin pour ses achats quotidiens, achats qu'il doit d'ailleurs défendre contre l'envie ou l'avidité du passant, car ce n'est pas tout que d'avoir réussi à se procurer quelques œufs, un poulet,

du pain; il faut encore les rapporter chez soi et quiconque porte quelque chose qui se mange est aussitôt entouré, interrogé : « Où cela s'achète-t-il ? Combien cela a-t-il coûté ? » Des gens veulent toucher cette rareté qu'ils envient; d'autres en suivent l'heureux possesseur comme poussés par un irrésistible instinct.

La rue a faim; à la vue d'un tas de choux, des soldats s'arrêtent; longtemps ils restent à le contempler, sans parler. Le marchand albanais a un moment d'inattention; vite, l'un des soldats happe un chou et se sauve; machinalement, un autre l'imite; un troisième a déjà porté à sa bouche le chou qu'il a ramassé à ses pieds dans la fange; avidement, il en mange les feuilles noires de boue, gluantes; il mange et ne pense même pas à se sauver. Mais le marchand a remarqué le geste des soldats; et, gourmandant de loin les deux premiers, il arrache de la bouche du troisième le chou qu'il rejette sur son tas, et tristement, sans un mot de plainte, sans un mouvement de révolte, le soldat s'éloigne; depuis plusieurs jours, il n'avait pas mangé : quand mangera-t-il ?

La rue marche. Inlassablement, la foule va, vient, sans but. On se cherche, on s'interroge, prêtant l'oreille à tous les propos, à tous les bruits les plus pessimistes, comme les plus optimistes. L'anxiété se lit sur les visages de ces gens que l'incertitude du lendemain oppresse. Ils sentent qu'ils ne pourront rester longtemps à Mitrowitza; mais quand devront-ils partir? Où leur faudra-t-il aller? au Monténégro par Ipek ou bien à Monastir par Prizrend?

Les ministres alliés sont observés, guettés. Eux-mêmes, d'ailleurs, se préparent au départ. Dans les boutiques du bazar, on ne voit que diplomates s'équipant en vue des caravanes prochaines; l'un achète une selle turque, l'autre de gros souliers fabriqués en Amérique pour les soldats serbes, celui-ci d'épais bas albanais, celui-là un *bachlik* qu'il apprend à nouer autour de sa tête pour se garantir du froid et de la neige; tous se munissent de l'ample caoutchouc militaire qu'une coopérative d'officiers évacués d'Uskub sur Mitrowitza leur permet de se procurer.

Déjà le détachement français d'artillerie navale de Belgrade a pris par Ferizovitch la route de Prizrend et de Monastir; il est suivi par les marins russes et les marins anglais, par le personnel des hôpitaux russes, et par le premier échelon du corps diplomatique.

Traversant Mitrowitza sans s'y arrêter, les femmes des ministres serbes prennent en automobile la même voie.

A Rachka, en effet, la situation était devenue difficile; l'armée se repliait dans la vallée de l'Ibar, et les Autrichiens avaient commencé sur Ivanca un mouvement tournant menaçant. Certains officiers de l'état-major étaient prêts à perdre confiance, comme au moment de la retraite de 1914. Dans un conseil tenu le 5 novembre, en présence du Régent, et où figuraient les chefs d'armée, des explications vives avaient été échangées. Les récriminations augmentaient à mesure que la retraite plus rapide entraînait des souffrances plus grandes.

Beaucoup de Serbes se plaignaient des Alliés, et sur les routes, nos aviateurs, nos médecins, entraînés dans la retraite, perdant leurs bagages, marchant dans la boue, dans la neige, entendaient ces plaintes; des officiers, des fonctionnaires, des bourgeois se laissaient malheureusement aller, dans leur nervosité, à des propos qui dépassaient leur pensée, par suite sans doute de leur ignorance des nuances de la langue française.

Pauvres Serbes! leurs souffrances doivent faire excuser leur état d'esprit, quand ils ont vu leur désastre commencer. Des semaines encore ils ont souffert, et la France leur a envoyé la farine et le pain de guerre qui les a empêchés de mourir de faim à Scutari; la France est parvenue, en évacuant leur armée de l'Albanie, à la sauver de l'esclavage austro-bulgare. Pour les Serbes, le malentendu a cessé.

Mais que de pénibles heures passées ainsi à Mitrowitza, alors surtout que, de Salonique ou de Paris, aucune indication précise ne permettait de faire comprendre aux Serbes quelle était exactement, à leur égard, l'attitude des Alliés, et de la France en particulier! On avait bien appris, le 2 novembre, que M. Briand était devenu président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, à la place de M. Viviani, qui, depuis quelques jours, avait succédé à M. Delcassé comme ministre des Affaires étrangères; mais quelles modifications ces changemens de personnes entraîneraient-ils dans la politique extérieure du gouvernement de la République? Quelle influence auraient-ils quant à notre intervention dans les Balkans et à la présence de nos troupes à Salonique? L'ignorance dans laquelle on se trouvait, à cet égard, pesait cruellement...

Mais, d'heure en heure, la situation s'aggravait : Mitrowitza

était menacée à la fois par les Autrichiens et par les Albanais qui s'avançaient par la vallée de l'Ibar, par les Autrichiens qui approchaient de Novi-Bazar, par les Bulgares qui attaquaient le défilé de Katchanik et qui, depuis quelques jours, manœuvraient pour le tourner. Il semblait qu'à prolonger son séjour à Mitrowitza on risquait d'être pris par l'ennemi; on s'étonnait du retard que le gouvernement mettait à quitter Rachka.

Le 12, au soir, M. Pachitch et ses ministres arrivaient enfin à Mitrowitza où ils étaient rejoints le 14 par le quartier général. Le 15, dans l'après-midi, arrive le Régent. Cette journée finit dans l'incertitude; on ne sait rien de précis, mais on est inquiet : on sent qu'il se passe quelque chose. Avant comme après le dîner, le ministre adjoint des Affaires étrangères affirme qu'il n'a reçu sur la situation militaire aucune indication nouvelle; il est toutefois surpris que M. Pachitch ne soit pas encore revenu de la préfecture où il est en conférence avec l'état-major général et le Régent. Chacun rentre chez soi. Vers neuf heures et demie, l'attaché militaire adjoint de la légation entre en coup de vent chez moi : « Il faut partir! s'écrie-t-il. Les Bulgares ont occupé la position de Ghilan : ils peuvent tourner le défilé de Katchanik; il n'y a pas de temps à perdre. Dès demain matin, l'état-major général part : nos missions vont cette nuit faire leurs préparatifs, elles partiront au jour pour Prizrend. Une place vous est réservée dans l'automobile du colonel Fournier. » Mais partir sans s'être mis d'accord avec ses collègues, sans savoir ce que fait le Gouvernement, c'est impossible. Dans les rues désertes, obscures, une lanterne à la main, je vais chez le ministre des Affaires étrangères. A sa porte, je trouve mon collègue russe que son attaché militaire a prévenu de la situation. Le ministre s'était retiré dans sa chambre; nous l'en faisons sortir; il ne sait rien; il n'a vu personne, il s'étonne cependant de l'absence persistante de M. Pachitch; sur notre insistance, il envoie à la recherche du président du Conseil et, bientôt, on nous annonce que M. Pachitch a quitté la préfecture et va rentrer. A onze heures et demie, il paraît, pâle, les mains un peu tremblantes d'émotion; comme si les paroles lui pesaient, en nous serrant la main, il dit simplement : « Ghilan est pris par les Bulgares; il faut partir; demain matin, soyez à la gare à huit heures, un train spécial vous emmènera avec nous et le quartier général à Liplian, d'où

en automobile nous irons à Prizrend. » Et, d'une voix grave et lente, il répéta encore ces mots : « Il faut partir. »

Aussitôt, nous prévenons nos collègues; la nuit se passe en préparatifs.

***

La gare est à trois quarts d'heure de Mitrowitza; la route boueuse est encombrée par les convois de l'évacuation, matériel, blessés, malades; par le passage des troupes au milieu desquelles nous saluons un groupe d'aviateurs français qui vient de faire de dures et pénibles étapes. A la gare, peu d'ordre : soldats et civils montent au hasard dans les wagons. Sur la seule voie ferrée qui reste à la Serbie, les trains se succèdent, emmenant vers Ferizovitch aussi bien ceux qui vont prendre part à la bataille acharnée qui se livre autour du défilé de Katchanik que ceux qui se hâtent vers Prizrend pendant que la route est encore libre. Les uns après les autres, les ministres alliés, les membres du gouvernement arrivent et se retrouvent dans la foule. Tristement, ils se saluent et attendent; des heures passent; enfin, les deux wagons de seconde classe qui composeront le train officiel sont prêts; dans l'un montent, avec le voïvode Putnik, les officiers du grand quartier général; dans l'autre M. Pachitch, ses collègues, les ministres alliés et quelques fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères. Le train se met lentement en marche. Personne n'est disposé à parler. On regarde, sur les pistes qui longent la voie, passer les automobiles, les camions, les voitures, les chars, et souvent on en voit toute la file arrêtée : un des véhicules s'est enlizé et empêche les autres d'avancer. De loin, on reconnaît l'automobile du prince héritier, celui des attachés militaires. Dans la campagne, partout, des convois, des soldats, des réfugiés.

A Vutchitern, les gens se pressent sur le quai comme immobilisés à la vue des membres du Gouvernement. A la station de Prichtina, un officier passe rapidement le long du train, réclamant le président du Conseil qui descend, cause un instant avec lui, puis fait demander les ministres; tous quittent aussitôt le wagon et nous les voyons s'entretenir à voix basse, d'un air grave. Que se passe-t-il ? Ils remontent en wagon, tandis que M. Pachitch avec l'officier se dirige vers un automobile stationné près de la gare et qui bientôt file à travers la cam-

pagne vers la ville lointaine. Le roi Pierre qui se trouve à Prichtina, a demandé à voir le président du Conseil; M. Pachitch se rend à l'appel du souverain, il viendra directement en automobile nous rejoindre à Prizrend.

Le train continue sa marche lente. Nous sommes dans la plaine de Kossovo.

Debout, aux portières, tout le long du couloir du wagon, les ministres regardent : c'est toute l'histoire de la Serbie qui passe devant leurs yeux; la période héroïque des Nemania; la légendaire bataille de 1389 qui vit la fin de l'empire de Douchan; sous le joug turc, les longs siècles de servitude qu'adoucit le chant de la guzla célébrant les exploits du tsar Lazar et de ses preux; puis les Jeunes-Turcs amenant dans ces lieux si longtemps délaissés le sultan Méhemet et convoquant cent mille Albanais pour jurer devant le tombeau du sultan Mourad fidélité au Padischah; et, c'est enfin, après tant de vicissitudes, la Serbie victorieuse à Koumanovo revenant en triomphatrice dans cette plaine où, aujourd'hui, ses soldats épuisés se raidissent dans un suprême effort.

Debout aux portières, les ministres regardent pensifs; nous nous tenons auprès d'eux, partageant leur émotion, et, d'un geste triste, ils nous montrent au passage ces sanctuaires du patriotisme serbe, le tombeau du tsar Lazar, et l'église de Grajdanitza.

Poursuivant notre route douloureuse à travers la plaine historique, nous voyons au loin sur les collines serpenter une ligne noire qui s'allonge dans les champs et chemine dans la direction de Liplian. Des troupes en marche? Non, une foule; la foule des habitans des villes du Nord de la Serbie réfugiés à Kourchoumlié, à Prokouplié, à Prichtina, qui maintenant fuient ces localités pour gagner Prizrend et Monastir; misérable exode qui laisse prévoir ce que sera dans quelques jours cette route quand, aux malheureux qui la couvrent déjà, s'ajouteront les réfugiés des régions que nous venons de quitter.

Le train s'arrête à Liplian; des automobiles nous attendent; nous y montons sans perdre de temps, afin de pouvoir ce soir encore arriver à Prizrend. Mais si, grâce à la résistance acharnée des Serbes à Katchanik, la route est libre, elle est presque impraticable, tant elle est encombrée : bourgeois des villes, professeurs, fonctionnaires en jaquette et chapeau rond,

paysans des campagnes dans leur vêtement national, avec leurs femmes, leurs enfans, vont droit devant eux, la plupart à pied; quelques-uns dans des chars; lentement les automobiles frayent un passage à travers ce peuple en marche. Parfois pourtant la foule s'ouvre comme d'elle-même. On passe entre deux interminables files de prisonniers autrichiens qui, déguenillés, misérables, nu-pieds, avancent péniblement sous la garde de quelques vieux paysans, soldats du troisième ban.

A Stimlia, où les routes de Ferizovitch et de Liplian se rejoignent, la foule est compacte; c'est là que cherchent un gîte ceux qui ne peuvent arriver avant la nuit à Prizrend. Nous traversons leurs tristes campemens et bientôt de l'un des lacets de la route nous voyons au loin l'immense plaine de Prizrend. La chaîne de montagnes que dominent les cimes neigeuses du Char Dagh forme à l'horizon comme un arc de cercle au milieu duquel, sur quelques collines piquées d'arbres, est posé Prizrend avec sa vieille citadelle et ses maisons en amphithéâtre.

On dirait Brousse au pied de l'Olympe et en approchant de la ville aux ponts de bois sur les multiples bras de la Bistritza aux eaux vives, la ressemblance est plus frappante encore.

Toutes les boutiques sont fermées, tous les volets sont clos, comme en un jour de panique; mais le long des maisons les habitans se tiennent rangés, muets; ils regardent passer les automobiles et après qu'ils ont passé, longtemps encore ils restent immobiles comme frappés de stupeur. A travers cette foule que l'étonnement et la crainte ont figée sur place, par un dédale de rues étroites et pittoresques, nous montons vers la préfecture où nos logemens nous sont indiqués par des fonctionnaires en désarroi. Les grandes salles de l'ancien *konak* albanais sont désertes; dès le lendemain, la préfecture est envahie; la foule en obstrue les escaliers, en remplit les vastes antichambres, se pressant à la porte des ministres réunis en permanence.

Deux, trois journées se passent dans la fièvre pendant que, au Nord, dans un suprême effort, les armées serbes attaquent les Bulgares pour essayer de se dégager et de tendre la main aux Alliés. Parmi les réfugiés beaucoup attendaient avec confiance le résultat de la bataille; d'autres, plus prudens, continuaient vers Monastir par Lioumkoula et Dibra leur marche que la neige venait rendre plus pénible encore.

Le 19 novembre vers midi, on apprend que tous ceux qui le matin, à la première heure, étaient partis pour Lioumkoula reviennent sur leurs pas. La nouvelle s'en répand aussitôt par la ville : la route a-t-elle été rendue infranchissable par des amoncellemens de neige? est-elle coupée par des détachemens de soldats ou de *comitadjis* bulgares mêlés à des bandes albanaises? Va-t-on voir se fermer l'unique issue vers laquelle tous tendaient depuis tant de jours? Arrivée au fond de l'impasse, la foule se sent prise au piège; comme une bête traquée, elle va, vient, anxieuse; les visages marqués par la fatigue, les souffrances, la faim, sont terreux; les hommes ont la teinte jaunâtre de leurs vêtemens boueux; la foule, la rue, les gens, les choses ont la même couleur de débâcle.

Vers la fin de l'après-midi, M. Pachitch fait chercher les ministres alliés; nous étions en train de terminer nos préparatifs de départ pour Monastir, comptant nous mettre le lendemain en route en caravane sous la protection d'un régiment de cavalerie, que le gouvernement avait fait venir à Prizrend et que nous voyons entrer en ville au moment où nous nous rendons à l'appel du président du Conseil.

M. Pachitch nous déclare que l'état-major général ne répond plus de la sécurité de notre voyage; les Bulgares s'avancent de Tetovo; ils ont dépassé Goztivar : ils pourront arriver avant nous à Dibra et nous couper la route de Monastir. D'accord avec l'état-major général, le Gouvernement estime que nous devons changer d'itinéraire, remonter vers le Nord et gagner par Diakovo et Ipek le Monténégro pour nous rendre à Scutari, d'où nous pourrons peut-être nous embarquer à Saint-Jean de Medua et aller en Italie attendre les événemens. Le ministre des Affaires étrangères adjoint, M. Jovan Jovanovitch, nous accompagnera et maintiendra la liaison entre les représentans des Puissances alliées et le Gouvernement. Quant au Gouvernement lui-même, il restera quelques jours encore à Prizrend; si l'issue de la bataille qui se poursuit du côté de Ferizovitch et d'Uskub est favorable, le Gouvernement ira à Monastir où nous pourrons le rejoindre par Salonique; si le sort est contraire aux armes serbes, le Gouvernement avec l'armée, avec le peuple, se lancera dans les montagnes de l'Albanie pour chercher un refuge à Durazzo ou à Scutari. « Mais, demandons-nous à M Pachitch, pourquoi ne pas nous laisser rester avec

vous? » A cette question, le président hésite un instant, puis il répond : « Il faut que vous partiez avant nous, car quand nous serons obligés de partir... » S'interrompant, il allonge légèrement la main et l'agite un instant dans un geste qui signifie clairement : «... quand nous serons obligés de partir, il pourra se passer des événemens dont nous ne pouvons prévoir les suites et auxquels les représentans des Puissances ne doivent pas être mêlés. » Il reprend alors : « Il faut que vous partiez avant nous et nous vous conseillons de vous mettre en route dès demain matin ; les Autrichiens avancent vers Andriéwitze, vous n'avez guère que cinq ou six jours devant vous... »

Nous faisons donc nos adieux à M. Pachitch et rentrons pour modifier nos préparatifs de voyage. Chaque légation avait sa caravane prête; mais il faut maintenant obtenir de nos Albanais qu'ils consentent à changer leur contrat de louage; on fait prix pour Scutari au lieu de Monastir; on décide que les chevaux avec les bagages nous attendront à Ipek ; profitant de la route carrossable nous irons jusque là en voiture ; mais, dans le désarroi général, que de difficultés pour trouver une voiture, et une fois qu'on est parvenu à se la procurer, quelles luttes pour la conserver !

Le 20 novembre au matin, les quatre ministres alliés quittent Prizrend avec le ministre des Affaires étrangères adjoint qu'accompagnent sa femme et son fils.

Dans la rue, la foule qui va, qui vient, sans qu'une issue s'ouvre devant son angoisse, s'arrête, interdite à la vue de nos voitures. — « Où vont-ils? Où vont les ministres? » crie-t-on de tous côtés. On interpelle nos cochers, on s'adresse directement à nous. — « Où allez-vous? Où faut-il que nous allions? » Pendant trois journées encore les malheureux erreront indécis dans Prizrend, puis la montagne albanaise verra passer l'exode.

En avançant vers Diakovo, nous croisons des réfugiés qui, en grand nombre, se dirigeaient encore vers Prizrend. Leurs regards effarés indiquaient la perplexité dans laquelle les jetait notre rencontre; ils n'en continuaient pas moins leur route, hésitant à renoncer à l'espoir d'atteindre Monastir, et il fallait pour les convaincre de l'impossibilité d'aller plus loin l'arrivée des caravanes qui nous suivaient. Derrière nous, par groupes, à pied, venaient des nurses anglaises ou américaines, des médecins militaires français en uniforme avec leurs infirmières;

à tour de rôle, hommes, femmes, montaient sur les chars à bœufs qui portaient les maigres bagages du personnel sanitaire, épaves à grand'peine sauvées des hôpitaux rapidement évacués.

Aucun incident ne marqua cette première journée de voyage ; mais, en franchissant le Drin Blanc sur la mince arête en dos d'âne de l'arche à triple étage du Schwanshi Most, on n'en avait pas moins l'impression d'entrer dans l'aventure.

***

Nous n'arrivâmes que très tard dans la soirée à Diakovo, la farouche cité albanaise où, il y a quelques années à peine, un voyageur européen n'aurait pas osé pénétrer. Des gendarmes monténégrins nous attendaient à l'entrée de la ville ; ils nous guidèrent à travers les fondrières et nous firent longtemps errer dans un dédale de ruelles avant de trouver la maison du prêtre catholique auquel les ministres de France et d'Italie venaient demander l'hospitalité.

Dimanche 21 novembre. — Une chambre au rez-de-chaussée sert de chapelle, le curé est à l'autel ; de misérables enfans accroupis sur le sol, deux vieillards et quelques femmes dont le costume indique la pauvre condition sont les seules ouailles de Mgr Étienne Krasnik. Nous assistons à la messe pendant que dans la cour on prépare les voitures ; déjà la caravane est partie ; nous partons à notre tour et nous refaisons de jour, à travers le dédale des ruelles, le trajet qui nous a paru si long hier soir, dans l'obscurité. La maison du curé catholique et le petit couvent des Franciscains qui l'avoisine sont placés, comme des parias, à l'une des extrémités de la ville musulmane ; pour sortir sur la route d'Ipek, il faut parvenir à l'autre bout et traverser tout le bazar : les boutiques sont hermétiquement fermées ; un silence de mort règne dans ce quartier qui, en temps ordinaire, doit être rempli d'une animation si pittoresque ; sur la rue principale, d'innombrables ruelles, dont les petites maisons basses forment chaque boutique : ici les marchands de babouches, là les marchands de cuirs, plus loin les bouchers, les vendeurs de viandes séchées, plus loin encore les chaudronniers et les fabricans de filigrane d'or ou d'argent. Nous traversons à regret ce désert. A la sortie de la ville, enfin, quelques boutiques sont ouvertes ; ce sont les marchands de pommes, pommes de Diakovo et d'Ipek, d'un éclat incompa-

rable, et bien dignes de leur légendaire réputation qui veut que leur chair soit transparente ; les vrais amateurs affirment qu'ils ont mangé des pommes à travers la pulpe desquelles ils voyaient la lumière. Plus appréciées encore que les pommes de Tétovo ou que celles d'Amasia, qui sont si réputées dans tout le Levant, les pommes d'Ipek avaient leur place sur la table des Sultans et, fidèle à la tradition, Abdul-Hamid s'en faisait envoyer par les plus grands beys de la région.

A peine engagés sur la route, nous nous enlizons dans la boue. Les voitures s'alourdissent, les chevaux s'épuisent à les traîner; il faut, pour les soulager, descendre et marcher dans la boue, boue noirâtre, épaisse, gluante, dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux; lentement on avance, faisant quelques mètres, s'arrêtant, puis repartant; mais la boue devient plus profonde; les voitures s'enfoncent; aucun effort des chevaux ne peut plus les tirer; à la tête de leur attelage, les cochers glissent, tombent, découragés, s'enlizant eux-mêmes. Il faut faire appel à une corvée d'Albanais qui, à quelque distance, réparent un des ponts emportés par la récente crue de la Bistritza. Sur l'ordre d'un officier monténégrin, une trentaine de solides gaillards accourent : jambes nerveuses, serrées dans les culottes blanches soutachées de noir, longs bras sortant de l'étroite veste de drap blanc, petites têtes énergiques emmanchées sur un mince cou d'oiseau, la traditionnelle mèche de cheveux émergeant de la toque; ils entourent les voitures, les uns se saisissent des roues, les autres du timon, d'autres poussent sur la capote, et, criant, hurlant, se démenant comme des diables, ils soulèvent le fardeau comme un fétu de paille, le font glisser sur la boue et, en un clin d'œil, le posent à quelques centaines de mètres de là, sur un sol moins fangeux : deux fois, trois fois, ce manège recommencera jusqu'à ce qu'enfin les chevaux puissent tant bien que mal tirer la voiture.

On repart, mais sans pouvoir sortir de cette boue obsédante. Un trajet qui, pendant les mois secs de l'été, ne devrait durer que deux ou trois heures, nous a demandé plus d'une demi-journée: ce n'est que vers quatre heures du soir que nous arrivons au village de Detchani, trop tard pour pouvoir ce soir encore parvenir à Ipek; d'ailleurs, le monastère de Detchan est trop près de nous pour que nous ne soyons pas tentés d'y faire halte.

Nous traversons le village, résidence de beys influens que les revenus des fertiles terres de la Metochie ont enrichis. Leurs *koulés* sont imposans; chacune de ces maisons, sorte de château fort, est isolée au milieu d'une immense cour entourée de murailles élevées. Une haute porte en bois plein, ferrée de métal, avec des serrures délicatement ouvragées à la turque, défend l'entrée. Le *koulé*, simple cube de pierre de taille, haut de deux ou trois étages, n'avait que des meurtrières jusqu'à ces derniers temps; les Jeunes-Turcs, puis les Monténégrins, à coups de canon, les ont élargies pour en faire des fenêtres : trous béans qui n'ont pas encore été bouchés et déparent le faîte de ces maisons, dont la corniche est si joliment décorée, à la façon mauresque, de motifs noirs, bleus, rouge foncé ou brun, avec parfois un blason et des inscriptions turques. Le village paraît inhabité; les maisons sont silencieuses; pourtant une femme se montre à une porte. Une lourde ceinture de cuir, sertie de gros cabochons de pierres de sang, soutient sa jupe de grossier tissu en forme de cloche, laissant voir les jambes prises dans d'épais bas foncés recouverts de guêtres soutachées; sur la chemise de toile brodée un petit mantelet noir avec des applications de drap rouge ou brun; un voile noir entoure la tête de mille plis et ramené par-devant forme comme une haute corne; de cette sorte de hennin pendent des chaînettes de métal ornées de monnaies. Impassible, les yeux fixes, elle regarde la caravane.

Laissant sur notre droite la route boueuse d'Ipek, nous nous engageons dans une prairie; encaissée entre deux hautes collines boisées, elle se rétrécit peu à peu pour finir en un étroit défilé dont la coupure se dessine dans le lointain; le monastère de Detchan en cache l'entrée. Malgré ses murailles qui, depuis 1332, ont soutenu tant de sièges, *Detchanski Pervenets (Detchan le Premier Couronné)* n'est pas très imposant; de l'extérieur, ses constructions ont l'apparence modeste de bâtimens de ferme; il fallait en effet éviter d'exciter la convoitise albanaise, et ce n'était qu'après avoir pénétré dans l'immense cour du monastère que l'on pouvait se rendre compte de son importance et de sa richesse.

Au moment où nous entrons, l'archimandrite est avec ses moines, rangés devant la porte de la basilique; il vient d'en faire les honneurs au ministre de Russie arrivé un peu avant nous, et maintenant, précédant le prince Troubetskoï, il le mène

dans le couvent à la salle où les hôtes de distinction sont reçus. Nous sommes invités à y entrer avec lui.

Il y a une trentaine d'années que la Russie a obtenu du patriarche œcuménique de Constantinople la cession au Saint-Synode de l'antique monastère de Detchan, la présence de moines russes devant en assurer la protection; grâce à eux en effet, Detchan a pu traverser sans difficultés les nombreuses crises politiques dont cette région de l'Albanie a été le théâtre au cours du dernier quart de siècle. Mais, maintenant, les moines ne sont pas sans appréhension sur l'avenir; à la suite de la guerre balkanique, Detchan est devenu territoire monténégrin, et le roi Nicolas a décidé que le couvent devait rentrer en possession des terres qu'il possédait autrefois et que, au cours des siècles, les beys des villages voisins ont peu à peu usurpées. Déjà plusieurs domaines ont été repris aux Albanais, et l'archimandrite se demande s'il n'aura pas bientôt à ressentir les effets de leur animosité.

Tout en causant et en racontant l'histoire du sanctuaire si vénéré dans le monde orthodoxe, Mgr Varsanothi nous offre le thé de la bienvenue et l'eau-de-vie de prunes, la *slivovitz*, réputation du couvent; successivement les ministres d'Angleterre et d'Italie nous rejoignent; mais constamment l'archimandrite est dérangé; il doit s'occuper de ses autres hôtes. La cour s'est en effet remplie de caravanes, de voitures, de chars; des missions américaines, russes, anglaises, Croix-Rouges de toutes religions, des médecins militaires français avec leurs infirmières, viennent demander au couvent l'hospitalité pour la nuit. Jamais, aux grands jours des fêtes religieuses, Detchan n'a reçu autant de visiteurs; il n'y a pas assez de lits. Dans les immenses salles destinées aux pèlerins, les moines apportent de la paille, du foin; on s'y étend après avoir mangé la *tchorba* puisée au passage dans les grands chaudrons de cuivre.

Pour chacun des ministres, une chambre a été disposée, cellule très propre, dans laquelle un moine servit le dîner.

Peu à peu le silence se fit dans le couvent; la cour seule restait animée et bruyante; dans un fouillis de chars, de chevaux, les gendarmes, les guides albanais, les pauvres réfugiés errans, sont pêle-mêle autour de grands feux dont l'éclat, qui s'ajoute à la lumière de la lune, crée des ombres fantastiques. Malgré la gelée, on ne pouvait se lasser de parcourir ces

groupes, d'admirer ce spectacle ; mais rentré dans sa cellule donnant sur la montagne, c'était, contraste impressionnant, le calme le plus profond, le silence complet coupé un instant dans la nuit par le bruit de la crécelle appelant les moines à la prière.

Au jour, l'archimandrite passe dans les dortoirs et partout, docteurs, infirmières, Croix-Rouges, se lèvent de leurs couches de paille et c'est, pendant une heure ou deux, dans la cour, la préparation du départ ; avant de se mettre en route, chacun visite l'église. Nous attendons que la foule soit partie pour y entrer à notre tour.

Les moines y chantaient un *Te Deum* solennel en l'honneur du Tsar dont le représentant se tenait à la place traditionnelle du protecteur de l'Église orthodoxe. Les trois ministres alliés vont se ranger auprès de lui ; mais la cérémonie est trop longue, il faut partir, non sans avoir déposé son offrande sur la châsse du saint, devant l'iconostase. Derrière nous, un petit Albanais s'avance et dévotement baise la relique ; mais on s'empare de lui, il volait le billet de cent *dinars* laissé par l'un de nous.

De nouveau, nous passons par le village aux *koulés* fortifiés de Detchan et nous nous engageons sur la route d'Ipek. Des orages ont tout dernièrement dévasté la plaine de la Métochie ; il ne reste plus un pont sur la Bistritza de Detchan, ni sur ses affluens, ruisseaux ou torrens que nous devons traverser à gué. A un endroit, la rivière est trop large, le courant trop violent ; des gendarmes monténégrins y sont postés à notre intention ; ils soutiennent nos pas sur quelques planches jetées sur les piles du pont que répare une corvée d'Albanais. Arrivés sur l'autre rive, nous attendons que voitures et bêtes de charge aient pu franchir le courant. Anes et chevaux passent où ils veulent ; on les pousse dans la rivière et ils avancent ; l'eau, rapide, les arrête ; à force de cris, de gestes, on les décide à continuer ; mais l'un d'eux trébuche, tombe, roule dans le courant ; tout le long de la rive, gendarmes monténégrins, guides albanais courent, cherchant un endroit peu profond où ils pourront, si la bête n'est pas encore noyée, essayer de la remettre sur pied ; on la sauve, mais la charge s'est défaite ; des valises sont perdues. Pendant ce temps, prudemment, une à une, les voitures s'avancent dans le gué ; sur leurs sièges que l'eau atteint, les cochers paraissent peu rassurés ; grâce à quelques pièces de monnaie généreusement distribuées, des Albanais

entrent dans la rivière, tirent les chevaux, poussent les voitures. Enfin tout le monde a passé, et on se remet en route.

Les montagnes que nous longeons depuis Detchan sont maintenant couvertes de neige ; devant nous, d'autres sommets neigeux se dressent. Dans l'angle resserré que forment ces deux chaînes de montagnes, Ipek est comme nichée à quelque distance de la coupure qui laisse place à la gorge de la Bistritza d'Ipek dans laquelle notre caravane devra demain s'aventurer.

Toute la ville est sur pied pour nous attendre, et c'est au milieu d'une cohue bariolée d'Albanais, de Turcs, de Monténégrins que nos voitures défilent. Comme à Diakovo la légation de France est logée chez le curé catholique ; nous y retrouvons notre caravane arrivée sans encombre de Prizrend ; elle s'est augmentée du gendarme que les autorités monténégrines ont décidé de donner comme escorte à chacun des ministres alliés. De la cure, dernière maison de la ville, une prairie s'étend jusqu'à l'ancien patriarcat d'Ipek, placé, comme le monastère de Detchan, à l'entrée du défilé.

Célèbre dans l'histoire de la Serbie, le patriarcat d'Ipek a été jusqu'au milieu du XVIIe siècle le refuge des traditions nationales ; les persécutions turques obligèrent alors le patriarche Arsène Tchernojevitch à fuir avec tout son peuple et à accepter l'asile que l'Autriche lui offrait sur les bords du Danube et de la Save. Autour du patriarcat de Karlowitz, héritier du patriarcat d'Ipek, les Serbes purent longtemps se développer, mais le joug de l'Autrichien leur est devenu aussi odieux que celui du Turc et, par un singulier retour de l'histoire, Ipek voit maintenant revenir, fuyant devant les Austro-Allemands, les descendans de ceux que les Turcs ont chassés.

Les saintes reliques du roi Stéphane « le Premier Couronné » conduisent l'exode. Apportées du monastère de Stoudenitza par quelques popes serbes, elles sont depuis deux jours déposées dans l'église patriarcale à côté des châsses où sont conservés les restes des titulaires du siège d'Ipek. L'archevêque d'Ipek à la garde duquel sont confiés ces précieux souvenirs de l'Église serbe ne cache pas les inquiétudes que la situation lui inspire. Les musulmans et les Albanais ont jusqu'ici respecté l'antique demeure patriarcale, ses églises, ses trésors ; les envahisseurs autrichiens et bulgares auront-ils la même tolérance ? Ne voudront-ils pas faire disparaître ces monumens du

serbisme? Ne chercheront-ils pas à rendre les Albanais complices de leurs crimes? L'archevêque se rend compte que les Albanais n'attendent qu'un signe pour massacrer Monténégrins et Serbes; il craint pour sa vie, car il a conscience de n'avoir rien fait pour empêcher les autorités monténégrines de faire trop durement sentir à la population albanaise leur récente domination; il se prépare à fuir. Abandonnées dans l'église, les reliques du « Premier Couronné » seront emportées par l'armée serbe en retraite et les sentiers neigeux du Tchakor verront les soldats porter à tour de rôle sur leurs épaules la lourde châsse suivie par quelques popes, marchant péniblement, tenant d'une main un cierge allumé, se soutenant de l'autre sur un long bâton et chantant tristement les prières de l'Église serbe. Avec son armée, avec son peuple, avec son roi, le « Premier Couronné » marchera ainsi sur la route de l'exode où nous l'avons précédé de quelques jours.

Dès trois heures du matin, le mardi 23 novembre, notre caravane avait commencé ses préparatifs de départ. A six heures et demie, on se mettait en marche. Dans le jour naissant, on passe derrière les bâtimens de l'ancien patriarcat pour s'engager dans la gorge sauvage et resserrée de la Bistritza d'Ipek. Le sentier monte rapidement, et bientôt on se trouve à pic au-dessus de la rivière. La journée s'annonce radieuse; le ciel, dont par la coupure de la montagne nous ne pouvons voir qu'une faible tranche, est bleu comme l'eau qui coule dans le précipice; par ce soleil d'hiver, les sommets neigeux qui nous entourent sont d'une blancheur éclatante. Taillé dans le rocher, le sentier est assez bon, mais si étroit que l'on s'étonne qu'il ait pu servir au ravitaillement du Monténégro. Comment une armée en retraite pourra-t-elle passer par un pareil chemin? Lentement la caravane avance, précédée, suivie par d'autres que l'on aperçoit aux tournans; parfois elles se rejoignent; une charge mal disposée est tombée; la bête immobilisée s'arrête et force tout le monde à s'arrêter. Parfois aussi il faut se serrer le long de la paroi du rocher pour laisser passer de longues files de chevaux non chargés qui, à une allure rapide, reviennent du Monténégro et vont à Ipek chercher, au dépôt qu'y a installé la marine française, la farine, les munitions, le matériel de guerre, amenés à grand'peine de Salonique par Mitrowitza.

Mais peu à peu le sentier devient moins bon; on ne peut rester à cheval, et bêtes et gens, prudemment, longent le rocher au-dessus du précipice. Vers onze heures du matin, on est descendu au niveau de la rivière, et, dans une petite vallée, au milieu du pittoresque désordre des caravanes entremêlées, on fait une courte halte au *han* (1) de Kouchichté. Le sentier remonte aussitôt, puis descend, remonte, suivant les sinuosités de la Bistritza, passant d'un contrefort de la montagne à l'autre, tantôt à flanc de coteau, tantôt au sommet. A une heure, on arrive au confluent de la Bistritza d'Ipek et de deux petites rivières dont la principale, la Biéloukha, sort en tourbillonnant d'une gorge étroite et boisée. Ces trois vallées profondes et couvertes de neige forment en convergeant un cirque au milieu duquel, sur un plateau isolé, un *han* invite à faire une nouvelle halte.

On met pied à terre; mais à peine avait-on ouvert une boîte de conserves, que l'on voit du sentier dévaler, en file indienne, la petite caravane du ministre des Affaires étrangères; elle passe à une allure rapide; je la hèle; de loin, M. Jovanovitch crie : « Nous ne pouvons nous arrêter... Pourquoi?... Je ne sais, mais mon Albanais ne cesse de dire : Marchons, marchons vite; il faut arriver aussitôt que possible au *han* de Belaluka. J'ai confiance en Hassan, je lui obéis sans chercher à comprendre. » C'est à peine si ces mots lancés au passage parviennent jusqu'à mon oreille; en courant, je reviens près des miens et leur déclare que, sans perdre un instant, nous devons suivre la petite caravane. Hassan a évidemment une raison pour être aussi pressé; nous le saurons plus tard; pour le moment, il n'y a qu'à faire comme lui et à marcher. Je préviens dans le *han* mon collègue d'Italie, qui, malgré sa fatigue, se décide à me suivre, et nous nous mettons en route, M. Zarzecki (2), dont le cheval est le plus rapide, prenant les devans.

Le sentier monte en lacets dans la neige; jusqu'au haut de la colline, nous marchons avec le soleil dont les rayons faiblissant atteignent au-dessus de nous le sommet de la forêt séculaire qui ferme l'horizon. Ils n'ont dû pénétrer qu'un

(1) Ce mot, qui vient du turc, signifie un abri, un refuge, une ombre de caravansérail, qui se trouve généralement dans les endroits isolés.

(2) Vice-consul détaché à la légation de France.

instant dans le fond de la vallée de la Biéloukha, véritable gouffre resserré entre ces deux montagnes boisées. Nous descendons dans l'ombre la pente rapide qui, en peu d'instans, nous amène au bord de la Biéloukha ; l'eau coule avec violence, faisant sur les rochers un bruit de tonnerre ; par un petit pont de bois, nous changeons de rive ; la gorge se resserre encore, laissant à peine la place du sentier qui se faufile à travers les arbres majestueux à pic au-dessus du torrent. La beauté farouche du site saisit ; un sentiment de terreur magique nous étreint ; les bords de l'Achéron ne devaient pas être différens. Il fait nuit, et il est à peine deux heures. Il commence à geler ; ces fonds, que les rayons du soleil avaient un instant réchauffés, vont être bientôt un champ de verglas. Le sentier devient glissant ; Hassan avait bien raison : par ce soleil d'hiver, il fallait avoir passé le fond du gouffre avant que la glace n'eût pris. Sa petite caravane a pu sans difficultés franchir la zone dangereuse. Quand nous arrivons, le verglas ne faisait que commencer. Nous avions mis pied à terre ; nos chevaux glissent, tombent, se relèvent pour retomber. Un groupe d'officiers nous avait rattrapés, nous leur barrions la route ; ils s'impatientent, veulent nous dépasser ; leurs chevaux tombent à côté des nôtres ; cinq, six, sept chevaux se heurtent sur le sentier en bonds désordonnés ; enfin, les officiers passent ; nos chevaux, à leur tour, se ressaisissent, mais pour glisser de nouveau ; l'énervement prend hommes et bêtes ; sortira-t-on de ce passage infernal ? Le chemin est de plus en plus difficile, plus raide, plus étroit ; deux fois, le cheval qui porte la caisse des chiffres risque de tomber dans le gouffre. Il faut débâter la bête épuisée, et l'un de nous porte la caisse sur son dos. On avance pourtant, en titubant sur la glace ; enfin, la neige n'est plus glacée. On peut marcher sans glisser, et, en nous réjouissant d'être sortis de ce pénible passage, nous pensons avec angoisse aux difficultés que rencontreront ceux de nos compagnons qui s'y risqueront après nous, à une heure où le verglas sera devenu plus dangereux encore.

Le sentier longe maintenant la Biéloukha ; un instant, la gorge s'élargit, et dans cette sorte de clairière est posée une misérable petite baraque de planches ; deux ou trois Albanais, à la mine patibulaire, se montrent sur la porte ; des voyageurs passeront la nuit dans ce bouge et seront heureux de l'accueil

qu'ils y trouveront; le *han* de Belaluka est plus loin; espérons qu'il nous offrira plus de confort. De nouveau, nous traversons la Biéloukha sur un pont branlant; et nous gravissons dans la forêt un sentier qui paraît n'avoir pas de fin. De loin en loin un Albanais passe, armé jusqu'aux dents : que cherche-t-il sur ce chemin? Il salue au passage et à notre question : « Le *han* est-il encore loin? » nous recevons invariablement la même réponse : « *Blizou!* près! Belaluka est tout près! » Mais jamais on n'y arrive. Enfin du coteau où nous sommes, nous voyons sur la colline opposée deux chaumières; il est cinq heures. Le jour finit; il était temps d'arriver. Mais il n'y a plus de place, des caravanes nous ont précédés et se sont installées; hommes et bêtes se sont mis comme ils ont pu à l'abri. Allons-nous être obligés de regretter la baraque de la clairière? Mais à quelques centaines de mètres plus loin, près d'une source, se dresse une petite maison neuve; on nous y appelle; c'est Zarzecki qui, l'ayant découverte, l'a fait déblayer de la terre qui recouvrait encore les planchers; il a loué pour la nuit, au prix de 0 fr. 50 par voyageur, les deux chambres du premier et seul étage, et il nous fait avec joie les honneurs de notre gîte. Cette pièce, la plus grande, sera pour le ministre des Affaires étrangères, sa femme et son fils; Italie et France auront l'autre; quant à la salle du rez-de-chaussée, elle abritera nos gendarmes, nos gens de la caravane, nos bagages et sans doute aussi maint voyageur. Maintenant, dans l'autre pièce, qui a bien 3 mètres de long sur 2 de large, on s'installe, on sort les couvertures, on dresse les lits de camp et, pour ceux qui n'en ont pas, on apporte de la paille qui, pour la nuit, rendra plus moelleux le plancher grossier; la théière bout, les boîtes de conserves sont ouvertes et bientôt le dîner est prêt. Mais les heures passent; où sont nos compagnons? Vers huit heures, arrive le ministre de Russie, avec son secrétaire, il reçoit l'hospitalité chez le ministre des Affaires étrangères, et il raconte les difficultés qu'il a rencontrées sur sa route; un de ses chevaux est tombé dans le gouffre; sa caravane n'a pu passer qu'à grand'peine. La caravane anglaise, qui arrive un peu plus tard, a plus souffert encore. Mais qu'est devenu le ministre d'Angleterre? Son secrétaire s'inquiète; sir Charles s'est-il perdu? Comment aller à sa recherche? L'obscurité est complète; il n'y a pas de guides; les gendarmes auxquels on nous a confiés

font pour la première fois le voyage; ils ne veulent pas se risquer la nuit dans cette forêt si impressionnante. Si seulement on avait quelques torches pour faire des signaux? Quelqu'un suggère que sir Charles sera peut-être resté dans la baraque de la clairière : cette hypothèse ne rassure qu'à demi; il est dix heures; Keeling veut absolument aller au secours de son chef; il s'est habillé, armé; mais on entend des appels autour de la maison. C'est le ministre d'Angleterre qui arrive. Avec quelle joie on le voit paraître. On l'entoure affectueusement, l'un lui tend du thé, un autre un bol de bouillon, un autre lui verse un peu d'eau-de-vie; épuisé, à bout de forces et en proie à une réelle émotion, il prend tout; vite, il se remet et ranimé, réchauffé, il avoue qu'il s'est cru perdu. Retardé par le verglas, resté seul, ne trouvant plus la piste dans la neige, il avait passé de tristes heures dans la forêt jusqu'au moment où la Providence l'avait fait rencontrer par un Albanais, qui l'avait ramené jusqu'à nous.

Mais il est tard; les ministres de Russie et d'Angleterre s'allongent avec leurs secrétaires sur la paille, à côté du ministre des Affaires étrangères, de sa femme et de son fils; tandis que dans la pièce voisine, les ministres d'Italie et de France et leurs cinq compagnons, secrétaire, consuls, drogman, domestique, pêle-mêle, s'étendent côte à côte.

Le réveil fut facile; à quatre heures du matin, tout le monde était debout. Dans la nuit glaciale, on assiste aux préparatifs du départ; la mise en marche d'une caravane demande en effet à être surveillée; chaque charge doit être vérifiée avec soin, si l'on veut diminuer les chances d'accident en cours de route; mais l'obscurité ralentit l'opération; une heure, deux heures se passent au milieu des allées et venues, des cris, des disputes de nos Albanais; enfin, chevaux de selle et bêtes de charge sont prêts; l'une après l'autre à partir de six heures, les caravanes se mettent en route. La neige est glacée, les chevaux glissent, nous marchons à côté d'eux, et, le jour paraissant, nous voyons peu à peu se dresser devant nous l'immense barrière du Tchakor qu'il va nous falloir franchir.

AUGUSTE BOPPE.

(A suivre.)

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

ET

LE PRINCE EUGÈNE

1804-1814

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE (1)

III (2)

LES DISGRACIÉS

Neuf mois se sont écoulés : mois d'agonie pour Joséphine, qui, dès qu'elle a rejoint l'Empereur à Fontainebleau le 26 octobre, a compris qu'elle était condamnée. L'Empereur revient le 14 novembre à Paris où arrivent les rois de Saxe, de Wurtemberg, de Westphalie et de Hollande. L'arrêt est prononcé le 30 novembre. Le 8 décembre, Eugène arrive à Paris, où il est mandé. Le 14 décembre, Napoléon et Joséphine signent l'acte d'annulation du mariage ; le 15, le Sénat, sur un discours d'Eugène, rend un sénatus-consulte conforme. Joséphine se retire à Malmaison ; mais la vie y est insupportable en hiver pour elle et pour son entourage. L'Élysée faisant partie de son douaire, elle s'y installe le 3 février au soir, du plein consentement de l'Empereur, qui lui a témoigné depuis le divorce une tendresse accrue par le sacrifice qu'il lui a imposé. Le 2, Eugène

(1) *Copyright by* Frédéric Masson, 1916.
(2) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 15 novembre.

a précédé sa mère à l'Élysée. Il part le 13 pour l'Italie, dépossédé de la couronne qui lui avait été promise, honoré de la future succession du grand-duché de Francfort et investi de principautés et de dotations aléatoires. Il fait bonne mine à mauvais jeu, mais Auguste, vis-à-vis de laquelle, lors de son mariage, l'Empereur a pris de formels engagemens, ne pardonne pas.

Eugène doit revenir pour le mariage impérial auquel il est invité ainsi que la vice-reine.

Paris, le 23 février (1810).

« Je t'ai écrit il y a peu de jours, ainsi qu'à ta femme, mon cher Eugène. J'attends de tes nouvelles avec impatience. J'ai toujours le cœur bien triste. L'Empereur est à Rambouillet. La reine de Hollande l'a accompagné, je reste seule, et cet isolement augmente ma mélancolie. J'ai eu le feu chez moi avant-hier dans l'appartement que tu as occupé, celui qui avoisine ta chambre à coucher. Il paraît qu'avant ton départ, il y était déjà et je ne suis plus étonnée de la fumée dont tu te plaignais. Il avait miné sourdement une poutre qui traversait la cheminée. Tout, dans l'appartement, a été consumé. Heureusement que cet accident est arrivé de jour et de bien grand matin. Je ne l'ai su que quand tout a été fini. Ton valet de chambre a fait une maladie très grave. J'ai ordonné que l'on en ait le plus grand soin, mais il ne sera en état de partir que dans huit jours. Il en restera quinze en route et, à cette époque, tu seras au moment de revenir. Je lui ai donné l'ordre de t'attendre ici. On m'a priée de te recommander le petit-fils de M. d'Espagnac, ancien gouverneur des Invalides. Il est à Milan dans ce moment. J'ignore ce qu'il demande, mais je porte de l'intérêt à sa famille. J'embrasse Auguste et mes petites-filles. Leur présence et ta tendresse me sont bien nécessaires.

« JOSÉPHINE.

« Tu me ferais plaisir de m'envoyer des perles d'or comme celles que tu as données à Hortense et dans la même quantité. »

Est-ce une comédie que joue Joséphine? Elle veut paraître heureuse des plus dures vicissitudes et il faut qu'Eugène s'en réjouisse avec elle!

Le 1er mars, l'Empereur adresse au Sénat un message par lequel il constitue le grand-duché de Francfort au profit du

Prince primat et, à la mort de celui-ci, en assure la réversibilité à Eugène et à ses hoirs : c'est consacrer le dépouillement d'Eugène des droits qui lui avaient été reconnus sur le royaume d'Italie. Dans le message au Sénat, l'Empereur fait seulement ces deux allusions. D'abord pour le présent : « Élevé au grand-duché de Francfort, nos peuples d'Italie ne seront pas pour cela privés de ses soins et de son administration. Notre confiance en lui sera constante comme les sentimens qu'il nous porte ; » et pour l'avenir : « La postérité... venant à s'éteindre ou ledit *prince Eugène-Napoléon, comme prince d'Italie, venant à être appelé à la couronne de ce royaume,* » hypothèse que Napoléon n'admet qu'au cas où faillirait la postérité de son second fils, à naître, qu'il destine au trône d'Italie.

Quant à la terre de Navarre, que Napoléon ajoute à la dotation de Joséphine, il donnera à ce présent sa signification en invitant l'épouse répudiée à aller y résider de préférence à l'Élysée et à Malmaison (1). A la vérité, Navarre sera duché et appartiendra plus tard au prince Eugène : mais quoi! une impératrice-reine qui devient duchesse, quelle étrangeté!

Paris, ce 12 mars (1810).

« J'ai eu, il y a peu de jours, mon cher Eugène, un grand sujet de consolation dans la nouvelle marque d'attachement que l'Empereur t'a donnée et dans la manière pleine de bonté dont il parle de toi dans sa lettre au Sénat; je reçois aujourd'hui pour moi-même une preuve de son amitié : il me donne Navarre, et tu n'es pas oublié dans cette donation; je t'envoie la copie des deux décrets. Il m'est bien doux de voir que l'Empereur pense à moi, et que ses sentimens sont toujours les mêmes. Tu en seras aussi heureux que moi. J'espère que je ne tarderai pas à te voir et que le passage du Mont-Cenis sera moins difficile ou du moins que tu seras plus prudent, surtout ayant ta famille avec toi. Il me tarde bien d'embrasser mes petites-filles et de témoigner à ta femme tout le plaisir que m'a fait sa dernière lettre. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

Invitée, le 12 mars, par l'Empereur, à partir le 25 pour Navarre et à y passer le mois d'avril, Joséphine n'a pas trouvé

(1) Voyez *Joséphine répudiée*, p. 125.

le château habitable (lettre du 3 avril à Hortense) et, dès le 3 mai, elle a formé le projet d'aller à Aix-la-Chapelle, après avoir passé quelques jours à Malmaison. Eugène, invité au mariage impérial avec Auguste, est arrivé le 20 mars à Paris, et, dans l'intervalle des fêtes, où il est ainsi que sa femme à l'avant-dernier rang, il sert d'intermédiaire et de négociateur entre sa mère et l'Empereur. (Lettres de Joséphine à Napoléon du 19 avril, de Napoléon à Joséphine du 21, de Joséphine à Napoléon du 25, d'Eugène à Napoléon du 25, de Napoléon à Eugène du 26, de Napoléon à Joséphine du 26.) C'est à cette lettre que Joséphine fait allusion dans la lettre suivante. L'Empereur lui a dit : « Eugène m'a dit que tu veux aller aux eaux ; ne te gêne en rien. N'écoute pas les bavardages de Paris. Ils sont oisifs et bien loin de connaître le véritable état des choses. » Elle changera donc Aix-la-Chapelle pour Aix-les-Bains, où « elle trouvera plus de distraction dans un lieu qu'elle n'a pas encore vu et dont la situation est pittoresque. » Mais elle n'y part que vers le 20 juin, après avoir passé un mois à Malmaison.

(Avril 1810.)

« Je reçois à l'instant ta lettre, mon cher Eugène, et je m'empresse de te répondre. Je te remercie d'avoir fait toutes mes commissions. La lettre de l'Empereur est bonne et aimable, mais, puisque tu l'accompagnes, tu me ferais plaisir de savoir si, sans lui déplaire, je pourrai m'absenter un an de France et réaliser le projet que nous avions fait ensemble. De plus, je désire savoir ton opinion sur le moment où je dois aller à Malmaison, si je dois attendre précisément que l'Empereur soit de retour, ce qui serait peut-être mal interprété, ou plutôt me rendre à Malmaison pour le 5 ou le 6 mai, c'est-à-dire quelques jours avant le retour. L'Empereur, dans sa lettre, me laisse entièrement libre de faire ce que je veux, et il me recommande surtout de ne point écouter les bavardages de Paris. Réponds-moi de suite, mon cher Eugène ; j'attends ton avis sur ce que je dois faire. Je regrette que tu ne puisses pas venir à Navarre. Auguste devrait bien venir passer avec moi le temps de ton absence. J'aurai tant de plaisir à la voir et j'en aurai tant de soin ! Je vais écrire à Corvisart pour savoir si je peux sans inconvénient aller à d'autres eaux que celles d'Aix-la-Chapelle ;

mais je sais qu'il a écrit hier à mon médecin qu'il tenait pour ma santé aux eaux d'Aix-la-Chapelle. J'écrirai demain à l'Empereur. J'adresserai ma lettre à Lavallette. Adieu, mon cher Eugène, tu es un fils bien tendre pour ta mère. Elle t'en remercie et t'embrasse bien tendrement.

« JOSÉPHINE. »

L'Empereur a autorisé l'échange d'Aix-la-Chapelle pour Aix-les-Bains. Il n'a aucune idée d'aller ici et il pourrait aller là. Tout est donc pour le mieux. Joséphine, avant ou après sa cure, ira visiter la Suisse qui jamais ne fut autant à la mode; mais on a vu que dans un moment de découragement, elle a demandé si, sans déplaire à l'Empereur, « elle pourrait s'absenter un an de France et réaliser le projet qu'elle avait fait avec son fils. » C'est là l'origine de toutes les tracasseries qui assombriront son voyage et qui lui feront voir dans ce qu'on lui mandera de Paris un ordre d'exil, alors que l'Empereur croira aller au-devant de désirs, qui, pour la première fois, seraient raisonnables.

Vers le 5 juillet, Eugène quitte Paris pour rentrer en Italie; il vient voir sa mère à Aix, mais Auguste, enceinte, reste à Sécheron, près de Genève, où Joséphine lui rend visite.

Aux eaux d'Aix, ce 15 juillet (1810).

« J'ai trouvé à mon retour ici, mon cher Eugène, la seule chose qui pût me dédommager de t'avoir quitté, une lettre de l'Empereur, parfaitement bonne et aimable pour moi et pour Hortense. Il me mande, ce que tu auras lu dans les journaux, qu'il a réuni la Hollande à la France et que cet acte a cela d'heureux qu'il tranquillise la Reine et qu'elle viendra à Paris avec ses deux fils (1). Tu sais, mon cher Eugène, que sa seule ambition est le repos et l'amitié de l'Empereur. Avec ces deux biens elle aura tous les autres. J'espère que le titre et la fortune de Tascher seront bientôt fixés (2), si même ils ne le sont pas

(1) Par une lettre en date du 8 juillet, l'Empereur a annoncé à Joséphine, presque dans les termes qu'elle rapporte, la réunion de la Hollande.

(2) L'Empereur s'est expliqué avec Eugène sur les mariages Tascher, par une longue lettre en date du 26 avril. (*Lecestre*, n° 607.) Le 3 juillet, il donne à Louis Tascher, créé comte, 100 000 livres de rente, sur le Domaine extraordinaire, 100 000 à prendre sur les 400 000 livres de rentes réservées en Bavière pour la famille du prince primat, la réversibilité des 200 000 livres de rente, dotation du duché Dalberg et du titre ducal.

déjà. Témoigne à ma chère Auguste tout le plaisir que j'ai eu à passer une journée avec elle. Vous allez revoir mes petites-filles. Je regrette bien de ne pas les embrasser aussi. Adieu, mon cher Eugène, le meilleur des fils; tu connais toute ma tendresse pour toi.

« JOSÉPHINE. »

(Aix) 20 juillet (1810).

« M. de La Bédoyère (1) est venu prendre mes commissions pour toi, mon cher Eugène. Il est bien heureux d'aller te rejoindre, tandis que je reste si loin de toi et que j'ai joui un seul moment du bonheur de te voir. Au reste, il a été bien doux pour moi puisqu'il a fait diversion à tous mes chagrins. Je n'ai pas eu d'autre lettre de la Reine depuis celle du 18. Je l'attends ces jours-ci à Aix où elle vient prendre les eaux. On ne sait encore rien de positif sur le Roi (2) ; on présume qu'il a passé aux Colonies hollandaises. On parle beaucoup de cette disparition à Paris. L'Empereur doit être bien malheureux. On dit que la proclamation du Roi a été arrangée dans le *Moniteur*. Il se plaignait beaucoup de son frère et a même prononcé les mots de haine. Si j'apprends quelque chose de plus positif, je te le manderai. Je ne puis m'empêcher d'être inquiète de son sort. J'espère que tu as trouvé tes petites filles bien portantes. Donne-moi de leurs nouvelles, de celles d'Auguste et des tiennes. Je vous embrasse tous bien tendrement.

« JOSÉPHINE.

« Envoie-moi de bons fromages. »

(21 juillet).

« Je t'ai écrit hier, mon cher Eugène, par le capitaine de tes gardes. Aujourd'hui Sanois (3) va rejoindre son régiment qui

(1) On sait que Charles-Angélique-François Huchet de La Bédoyère, né le 7 avril 1786, entré au service le 11 octobre 1806, comme gendarme d'ordonnance, aide de camp de Lannes, aide de camp d'Eugène et capitaine de ses gardes, fut condamné à mort lors du retour de Napoléon, et fusillé, le 19 août 1815.

(2) Parti de Haarlem, dans la nuit du 1er juillet 1810, le roi Louis, — le comte de Saint-Leu, — était arrivé le 9 à Tœplitz. Il en donna avis le 16 à Madame mère. Le 20, l'Empereur était fixé sur le lieu de sa retraite.

(3) Gabriel Desvergers de Sanois, second fils de Jean-François-Joseph Desvergers de Sanois, frère de la mère de Joséphine et de Élisabeth de Hodebourg, né à Fort-de-France le 20 octobre 1792, page de l'Empereur le 25 octobre 1808, premier

est sous tes ordres et je profite de son départ pour te recommander ce jeune homme. Il est mon cousin-germain. Je désire lui faire une pension. Mande-moi quelle somme je pourrais fixer pour sa pension. Il se répand une nouvelle qui paraît très fondée. On dit que Bernadotte est nommé, par l'Empereur, roi de Suède (1), que l'empereur de Russie veut son frère et que les Suédois penchent pour ce dernier et qu'en confidence ils ont refusé net Bernadotte. On dit l'Empereur très en colère et qu'il leur avait fait signifier que s'ils ne l'acceptaient pas pour roi, qu'il réunirait la Suède au Danemark. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse et je t'aime tendrement.

« JOSÉPHINE. »

L'Empereur avait écrit, à la date du 20 juillet : « Je vois avec plaisir... que tu aimes Genève. Je pense que tu fais bien d'y aller quelques semaines. » D'où le projet du voyage en Suisse ; mais l'Empereur avait dit aussi Milan ou Navarre pour l'hiver, et Joséphine trouvait toujours des prétextes pour retourner à Malmaison, où elle espérait être tolérée, car on l'y voyait sans plaisir, et elle le savait; mais pourvu qu'elle ne quittât point Paris et les environs, ses marchands et son monde, elle était prête à tout supporter.

Aux eaux d'Aix, ce 23 août (1810 ?).

« Je vois avec regret, mon cher Eugène, que la saison s'avance et qu'il ne me reste plus assez de temps pour aller en Italie. Le désir d'attendre la Reine m'a fait prolonger mon

page le 20 décembre 1809, lieutenant surnuméraire au 6e de hussards, le 20 juillet 1810 (en garnison à Milan), titulaire, le 8 janvier 1811, capitaine le 5 juin 1813. (En captivité en Russie.) Chef de bataillon honoraire pour être employé aux Colonies, le 4 mars 1815, titulaire, le 29 mai 1815, adjoint comme chef d'escadron à l'état-major général du maréchal Grouchy, le 9 juin 1815, lieutenant-colonel du régiment des milices de la Martinique, marié le 12 septembre 1818 à Marie-Anne-Camille-Joséphine de Perpigna ; grande fortune, trois habitations, cinq cents nègres, belle maison à Fort-de-France. A la suite des décrets du Gouvernement provisoire sur l'affranchissement des nègres, il fut entièrement ruiné et on brûla sa maison où trente-cinq blancs furent égorgés : lui-même n'échappa qu'en se sauvant dans une chaloupe; il vint à Paris, où il reçut une pension de Napoléon III; il est mort en 1870.

(1) La nouvelle que Joséphine donne à son fils de la nomination de Bernadotte à l'expectative du trône de Suède, ne saurait étonner Eugène qui, deux fois, durant son séjour à Paris, a refusé l'offre que lui en avait faite l'Empereur parce qu'il eût dû apostasier.

séjour à Aix, mais, comme les eaux lui font du bien, on lui a conseillé de les continuer jusqu'au milieu de septembre. Je compte employer le temps à voir le lac de Genève, le Montanvert et quelques parties de la Suisse. La Reine viendra m'y rejoindre et nous reprendrons ensemble le chemin de Malmaison. C'est après-demain que je commence ma tournée et que je partirai pour le Sécheron où j'ai fait retenir l'auberge que tu as occupée. J'espère m'arranger l'année prochaine de manière à être plus heureuse et à pouvoir aller passer quelques mois avec toi et avec Auguste. Je sais que, dans ce moment, tu as beaucoup d'occupation et de travail à reprendre ; mais, je t'en prie, mon cher Eugène, n'excède pas tes forces et ménage ta santé. N'oublie pas que tu es l'espérance de ta famille et le seul bien de ta mère. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse avec tendresse.

« JOSÉPHINE. »

Il apparaissait à Eugène, comme à tous ceux qui portaient intérêt à l'Impératrice, qu'elle aurait tort de revenir à Paris et de risquer ainsi une sorte de rivalité avec la nouvelle épousée dont nul n'ignorait la jalousie. Eugène le lui avait écrit ; sur quoi elle s'était adressée directement à l'Empereur (1).

Au Sécheron, le 25 septembre (1810).

« Tu sais, mon cher Eugène, combien j'ai de confiance en toi. Tout ce que tu me mandes sur les inconvéniens de retourner en ce moment à Paris m'a extrêmement frappée. J'ai de suite retardé mon départ, mais ne voulant rien faire qui ne soit agréable à l'Empereur, je lui ai écrit pour lui demander franchement ce qu'il me conseillait de faire. Il a toujours été mon guide, j'espère qu'il voudra bien l'être encore. Je t'envoie copie de ma lettre ; c'est la Reine qui est chargée de la porter. Elle a passé ici quarante-huit heures et s'est mise en route hier matin pour Paris. Elle verra l'Empereur à son arrivée. Ainsi, j'espère qu'elle m'enverra sa réponse ou me fera connaître ses intentions. Tu as bien raison aussi relativement aux nouvelles

(1) Dans *Joséphine répudiée* (p. 198 et suiv.), je n'ai point fait état de la présente lettre que je ne connaissais point et qui explique les conseils que l'Empereur fit donner à Joséphine par Mme de Rémusat, laquelle était du voyage de Fontainebleau. Son initiative ne paraissait point alors très explicable : elle est justifiée par cette lettre de Joséphine, omise dans le recueil publié par la reine Hortense (*Lettres de Napoléon à Joséphine*. Didot, 2 vol. in-8°).

constructions que j'avais projetées à Navarre et je me félicite d'avoir été de ton avis, même avant de recevoir ta lettre, car je venais d'écrire à l'intendant général de ma maison de se borner à faire réparer le château qui existe et d'ajourner entièrement toute construction nouvelle. Je vais profiter des derniers beaux jours pour visiter la Suisse. Je pars demain et je compte trouver à Berne la réponse de la Reine. Si l'Empereur me conseille de prolonger mon absence, je ferai chercher une maison près des bords du lac pour l'habiter à mon retour de la Suisse et j'irai à Milan pour les couches de ta femme. Le bonheur de revoir mes enfans sera une douce consolation. Adieu, mon cher Eugène, tu sais combien je t'aime. J'embrasse tendrement ta femme et mes petites-filles.

« JOSÉPHINE. »

« C'est Billi (1) qui te remettra ma lettre. Il a été très aimable et très dévoué pour moi dans ce pays-ci. »

COPIE DE MA LETTRE A L'EMPEREUR

A Sécheron, le 23 septembre.

« La Reine, qui est venue ici passer deux jours avec moi, me quitte demain pour retourner à Paris. Elle espère avoir bientôt le bonheur de te voir. Permets que je la recommande à ton amitié qui est notre seule espérance. Elle te remettra cette lettre que je t'écris avec le trouble dans le cœur, car chaque instant me fait mieux sentir l'embarras de ma position. Plus j'approche de l'époque que j'avais fixée pour le terme de mon voyage, plus je suis incertaine de ce que je dois faire. Bonaparte, tu m'as promis de ne pas m'abandonner. Voici une circonstance où j'ai bien besoin de tes conseils. Je n'ai que toi dans le monde, tu es mon seul ami, parle-moi donc franchement. Puis-je retourner à Paris, ou dois-je rester ici? Sûrement j'aimerais

(1) Billy van Berchem avait connu Joséphine pendant la Révolution. Il avait fait fortune dans les fournitures de l'armée d'Italie et était entré dans l'intimité de Barras, de Mme Tallien et de Mme Bonaparte. Il épousa sa cousine Mlle d'Illens, fille d'un Suisse d'Yverdun. Elle était d'une grande beauté et devint l'une des favorites de Joséphine. L'Impératrice, ayant retrouvé Billy à Genève, voulut en faire un de ses écuyers (25 juin 1811); n'ayant pu l'obtenir de Napoléon, elle le nomma, de son chef, capitaine de ses chasses à Navarre. Une de ses filles, Augusta, épousa en 1835 Alexandre Pourtalès.

mieux me rapprocher de toi, surtout si j'avais l'espérance de te voir, mais si cette espérance ne m'est pas permise quel serait mon rôle tout cet hiver? Au lieu qu'en prolongeant encore mon absence, pendant sept à huit mois, les circonstances me deviendront, j'espère, plus favorables, puisque l'Impératrice aura acquis de nouveaux droits à ton amour! Je charge la Reine de causer avec toi sur mes intérêts et d'entrer dans tous les détails que je ne puis pas t'écrire. Elle te dira combien tu m'es cher et qu'il n'y a aucun sacrifice qui puisse me coûter lorsqu'il s'agit de ton repos. Si tu me conseilles de rester, je louerai où j'achèterai une petite campagne aux bords du lac. Je désire seulement savoir s'il n'y aurait pas d'inconvénient à l'avoir près de Lausanne ou de Vevey, si je trouvais le site plus conforme à mes goûts. J'irai aussi en Italie pour voir mes enfans. Je compte employer une partie de l'automne à parcourir la Suisse, car j'ai besoin de beaucoup de distractions et je n'en trouve qu'en changeant de lieux. Je retournerai peut-être encore l'été prochain aux eaux d'Aix qui m'ont fait du bien. Ce sera une année d'absence, mais une année que je supporterai par l'espérance de te revoir ensuite et par l'idée que ma conduite aura eu ton approbation. Décide donc ce que je dois faire et, si tu ne peux pas m'écrire, charge la Reine de me faire connaître tes intentions. Ah! je t'en conjure, ne refuse pas de me guider. Conseille ta pauvre Joséphine; ce sera une preuve d'amitié et tu la consoleras de tous ses sacrifices. »

L'Empereur a fait répondre par Mme de Rémusat une lettre que l'Impératrice a reçue à Berne, probablement dans la première quinzaine d'octobre. Joséphine y voit une menace de proscription, elle écrit à l'Empereur, à Hortense, elle envoie Deschamps, son secrétaire, aux nouvelles. Elle offre de rester à Genève, d'aller à Milan, de ne reparaître à Navarre qu'en septembre. Elle passe à des velléités de résistance désespérée. Enfin, le 13 octobre, elle reçoit par Hortense les dernières instructions de l'Empereur. Il a dit Milan ou Navarre. Elle choisit Navarre et tout de suite s'en vient à Malmaison. Car elle a de la logique. De là elle écrit :

A Malmaison, 17 septembre (1810).

« J'ai différé de t'écrire, mon cher Eugène, j'attendais une occasion sûre et je profite aujourd'hui du départ du trésorier

de la couronne d'Italie (1), pour te donner quelques détails sur ma position. Tu connais la lettre que j'ai écrite à l'Empereur, je t'en ai envoyé copie. J'ai reçu sa réponse à mon retour de la Suisse, à Sécheron. Il me laisse entièrement libre sur le choix de mon séjour; seulement, il regarde Navarre et Milan comme les lieux les plus convenables. C'est à Milan que j'aurais donné la préférence. Tu sais combien je désirais aller passer quelques mois auprès de toi, mais tu n'imagines pas tous les bruits qu'on a répandus à ce sujet. On a prétendu que j'avais reçu l'ordre d'aller en Italie et que je ne reviendrais plus en France. L'inquiétude avait gagné jusqu'aux personnes de ma maison. Toutes craignaient un voyage qui ne devait plus avoir de terme. J'ai donc été obligée de renoncer à ce qui m'aurait été le plus doux et à ne pas quitter la France, au moins cette année. Il paraît que l'impératrice Marie-Louise n'a pas parlé de moi et qu'elle n'a aucun désir de me voir. En cela nous sommes parfaitement d'accord, et je n'aurais consenti à la voir que pour plaire à l'Empereur. Il paraîtrait même qu'elle a pour moi plus que de l'éloignement, et je n'en vois pas la raison, car elle ne me connaît que par le grand sacrifice que je lui ai fait; je désire comme elle le bonheur de l'Empereur, et ce sentiment devrait la rapprocher de moi. Mais rien de tout cela n'influence sur ma conduite. Je me suis tracé la ligne que je dois suivre et je ne m'en écarterai pas : c'est de vivre éloignée de tout dans la retraite, mais avec dignité et sans rien demander que le repos. Les arts et la botanique seront mes occupations; l'été, j'irai aux eaux, et, pour me rapprocher de toi, je viens d'acheter une jolie campagne sur les bords du lac de Genève, et pour 165 000 francs (2). Je passerai cet hiver à Navarre où je me rendrai cette semaine. Le peu de jours que je suis restée à Malmaison m'était nécessaire pour me reposer après mon voyage en Suisse. J'y ai vu peu

(1) M. Michel Hennin, fils de l'ancien premier commis des Affaires étrangères. Il était receveur général des pays conquis par l'armée d'Italie lorsque Eugène arriva à Milan. Il s'attacha à lui, fut le trésorier de la couronne, l'ami, le conseiller, l'homme d'affaires du prince qu'il suivit en Bavière. Il revint après sa mort en France, et l'on connaît l'admirable collection d'estampes qu'il légua en 1863 à la Bibliothèque impériale. D'autres établissemens publics eurent en partage ses collections d'autographes.

(2) Prégny avait été acheté, par Joséphine, des héritiers de feu M. Henry Melly de Genève, moyennant 145 000 livres pour le fonds et 20 000 livres pour les meubles (acte chez Noël, 25 avril 1811). Il fut revendu le 22 février 1817, 105 006 francs pour le fonds et 1 800 francs pour les meubles. C'est assez prouver comme elle était impérialement volée.

de monde. Les personnes qui, dans d'autres temps, avaient paru m'être très attachées, ne m'ont pas toutes donné des preuves de souvenir. Je leur pardonne de bon cœur. Je ne me rappelle que ceux qui ne m'ont pas oubliée et je ne pense pas aux autres. Je saurai, j'espère, trouver le bonheur autour de moi et dans la tendresse de mes enfans, car je suis sûre que mon cher Eugène m'aimera toujours comme je l'aime. Je n'avais pas dit à M. d' (Arenberg?) ce dont tu me parles dans ta lettre. Il faut qu'il se soit mal expliqué, car je suis bien convaincue que tu ne m'écris rien que d'après ton cœur et ce que tu juges le plus avantageux pour moi. Le général Bertrand m'a dit qu'il devait t'écrire pour te prier d'être parrain de l'enfant dont sa femme vient d'accoucher (1). Je l'ai assuré que tu lui donnerais avec plaisir cette marque de ton attachement pour lui. Adieu, mon cher fils, j'embrasse Auguste et mes petites-filles et je t'aime tendrement.

« JOSÉPHINE. »

Après un séjour de quinze jours à Malmaison (du 1er au 15 novembre), Joséphine est partie pour Navarre où elle restera jusqu'au mois de septembre 1811. C'est là qu'elle apprend la naissance de son petit-fils Auguste-Eugène-Charles-Napoléon, né à Milan le 9 décembre 1810 (2). La nouvelle en a été apportée à l'Empereur par le comte Caprara, grand-écuyer du royaume d'Italie, « l'un des premiers et des plus constans amis que j'ai eus en Italie, » écrivait Napoléon à Eugène le 25 mars 1806. Il était le neveu du cardinal de Milan, et malgré les désordres d'une vie toute livrée au jeu, il resta fort avant dans la faveur de l'Empereur qui le fit grand-croix de la Couronne de fer et sénateur.

Navarre, le 16 décembre (1810).

« Ta lettre du 9, mon cher Eugène, m'est parvenue hier. Tu ne pouvais me donner de nouvelle plus agréable et plus vivement attendue que celle de l'heureuse délivrance d'Auguste. Je sais combien elle désirait un fils. Voilà ses vœux et les nôtres

(1) Hortense-Eugénie, fille de M. le comte Henri-Gatien Bertrand, général de division, aide de camp de Sa Majesté l'Empereur et Roi et de Mme Françoise Élisabeth Dillon. Elle fut baptisée le 24 avril 1811. Elle épousa M. Amédée Thayer et mourut en 1886.

(2) Il épousa par procuration le 1er décembre 1834, en personne, le 26 janvier 1835, Maria II da Gloria, reine de Portugal, et mourut à Lisbonne le 28 mars 1835.

comblés, et je partage tout votre bonheur. Cette nouvelle a répandu la joie dans ma maison. Il y a longtemps que nous n'en avions autant éprouvé. Je n'ai point encore vu Caprara; il est resté aujourd'hui pour faire sa cour à l'Empereur, mais il doit venir ici demain, et tu devines à combien de questions il doit s'attendre. J'espère le retenir à Navarre quelques jours, quoique les plaisirs n'y soient pas très vifs. La vie que je mène est celle d'une dame de château. Ma société n'est pas très nombreuse. J'ai maintenant près de moi sept ou huit dames et un homme ou deux tout au plus, quand il y a un chambellan, ce qui donne au château un peu l'air d'un couvent. Tu juges d'après cela combien Caprara sera édifié et peu amusé. Il se promènera quand il fera beau et, les jours de pluie, il restera avec nous au salon, où M. de Vielcastel (1) lui fera la lecture. J'ai été indisposée les premiers jours de mon arrivée, peut-être à cause de l'humidité. On m'a donné l'émétique qui a coupé la fièvre, et je serais très bien à présent sans un peu de faiblesse qui m'est restée sur les yeux. Cependant je les ai encore assez bons pour bien voir mon petit-fils, s'il était ici. Embrasse-le pour moi. Je ne te dis rien pour Auguste parce que je lui écris. Adieu, mon cher Eugène, tu sais combien je t'aime tendrement. Donne-moi souvent des nouvelles de ta femme et de tes enfans.

« JOSÉPHINE. »

Navarre, le 22 décembre (1810).

« J'ai été pendant quatre jours bien inquiète de ton silence, mon cher Eugène, et j'allais t'écrire pour te demander des nouvelles d'Auguste et de mon petit-fils, quand ta lettre du 13 m'est parvenue. Je vois avec peine que j'avais raison d'être inquiète et que ma chère fille a été bien souffrante. Fais-moi donner souvent de ses nouvelles. J'attendrai avec impatience que tu m'assures positivement qu'il n'y a plus le moindre sujet de crainte. Ma santé est assez bonne, mais je ne me porterai tout à fait bien que lorsque Auguste sera rétablie. J'espère que tu as souvent des nouvelles d'Hortense. Il n'y a encore rien de décidé sur son sort. Je pense que l'Empereur va s'en occuper

(1) Charles de Salviac, baron de Vielcastel (1766-1821), chambellan de l'Impératrice après le divorce, baron de l'Empire le 6 octobre 1810. Il avait épousé Mlle de Lasteyrie, nièce de Mirabeau, dont il eut sept enfans.

dans ce moment, ayant fixé l'apanage du Roi (1). Elle attend avec impatience de voir son sort assuré. Elle n'a pas pu venir à Navarre depuis que j'y suis. Je compte qu'elle viendra le mois prochain. Adieu, mon cher Eugène, tu sais combien ma tendresse pour toi est grande. J'embrasse de bien bon cœur mon petit-fils et mes petites-filles.

« JOSÉPHINE. »

A la suite de ses couches, la vice-reine avait été très souffrante d'un accident rhumatismal à la main droite que le célèbre Scarpa, son médecin, soigna par les eaux du Padouan. Cette cure servit de prétexte à Auguste pour esquiver le voyage de Paris, lors de la naissance du roi de Rome.

Navarre, le 1er janvier (1811).

« Ce que tu me mandes des souffrances d'Auguste m'afflige beaucoup, mon cher Eugène. Ta lettre du 24 décembre m'est arrivée ce matin et m'a donné de bien mauvaises étrennes. Je regrette de n'être pas auprès de ta femme et auprès de toi, car je sais combien tu l'aimes et combien tu dois souffrir aussi. Mon médecin, que j'ai consulté, m'a dit que ces sortes de rhumatismes n'avaient rien de dangereux, que souvent ils cédaient à la seconde ou à la troisième application de sangsues. Tu me feras plaisir de charger Méjan ou Bataille de m'envoyer tous les jours un bulletin de sa santé, car je sais que tu n'as pas toujours le temps d'écrire. Adieu, mon cher Eugène, je suis bien affectée de savoir Auguste souffrante. Dis-lui tous les vœux que je fais pour son prompt rétablissement. Je t'embrasse tendrement et ta famille.

« JOSÉPHINE. »

A Navarre, ce 5 janvier 1811.

« Je suis bien heureuse, mon cher Eugène, d'avoir reçu aujourd'hui ta lettre du 28 décembre. Tu peux juger combien j'étais inquiète d'Auguste par mon attachement pour elle et par l'idée de tout ce que tu souffrais. Ta lettre du 26 m'avait vive-

(1) Le 10 décembre, un sénatus-consulte a constitué l'apanage de Louis comme prince français; le 26, un décret détermine la part qu'y aura Hortense; mais de fait elle jouit de la totalité, soit 2 millions, et règle son budget sur un revenu de 1 750 000 francs.

ment affectée; je suis plus tranquille aujourd'hui et j'espère, d'après ce que tu me mandes, qu'il n'y a réellement aucun danger. Autrement j'irais de suite auprès d'elle. La saison ne m'arrêterait pas. Écris-moi, mon cher Eugène; j'ai besoin de tes lettres et je les attends avec impatience. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse et ta famille.

« JOSÉPHINE. »

A Navarre, ce 20 janvier 1811.

« Je vois avec peine, mon cher Eugène, que la convalescence d'Auguste marche lentement; je sais qu'il n'y a aucun danger, et c'est ce qui me rassure, mais je suis bien affectée de la voir souffrir si longtemps. Afin de me distraire de cette idée, je me suis occupée d'une petite parure pour elle et j'espère qu'elle pourra bientôt s'en servir. Je la lui envoie par M. de [Caprara] que je charge aussi de te porter le sabre que je te destinais depuis longtemps (1). Ces petits soins embellissent ma solitude. Je t'ai déjà parlé de la vie de Navarre; elle est toujours la même et je m'y accoutume. C'est un bien si doux que la tranquillité! L'ambition est la seule chose qui puisse en dégoûter et, Dieu merci, je ne suis pas atteinte de cette maladie. Je voudrais seulement être plus à même de te voir. Peu de choses alors me manqueraient. Hortense est ici depuis quelques jours; elle retourne demain à Paris. Elle est si maigre et si changée que j'ai presque autant de peine que de plaisir à la voir. Je voudrais bien lui donner ma santé qui est très bonne dans ce moment. La gelée a repris depuis hier, ce qui augmentera les promenades et diminuera les lectures du salon. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse tendrement et ta petite famille.

« JOSÉPHINE. »

Navarre, le 1er février (1811).

« J'ai été pendant plusieurs jours très inquiète, mon cher Eugène, de ne pas recevoir de bulletin de la santé d'Auguste, mais celui du 23 m'a rassurée. Je vois que la fièvre et les douleurs l'ont quittée, et j'espère qu'elle sera bientôt rétablie. Je voudrais avoir la même espérance pour Hortense, mais elle est

(1) Ce sabre appartient au duc Georges de Leuchtenberg, « sabre de fantaisie avec ceinturon, boucles en or et camées antiques » (n° 7 de la collection).

toujours bien faible et Pierlot (1), qui arrive de Paris, m'a dit que dimanche dernier, au dîner de l'Empereur, elle s'était trouvée mal. Heureusement, mes inquiétudes ont été aujourd'hui dissipées; je sais qu'elle va mieux. Adieu, mon cher Eugène, tu connais toute ma tendresse pour toi. J'embrasse tendrement Auguste et la famille.

« JOSÉPHINE.

« Je désirerais bien avoir, mon cher Eugène, des crêpes de Bologne. Tu serais aimable de m'en envoyer de blancs et de couleur. Ils sont plus beaux qu'en France. »

L'Impératrice reste à Navarre jusqu'au 3 septembre. « L'approche de l'automne m'a engagée à quitter Navarre, » écrit-elle le 5 à Hortense. Elle vient de recevoir une lettre de l'Empereur, en date de Trianon le 25 août, où elle a lu : « Mets de l'ordre dans tes affaires. Ne dépense que 1 500 000 francs et mets de côté tous les ans autant : cela fera une réserve de quinze millions en dix ans pour tes petits-enfans; il est doux de pouvoir leur donner quelque chose et de leur être utile. Au lieu de cela, on m'a dit que tu as des dettes, cela serait bien vilain. Occupe-toi de tes affaires et ne donne pas à qui en veut prendre. Si tu veux me plaire, fais que je sache que tu as un gros trésor. Juge combien j'aurais mauvaise opinion de toi si je te savais endettée avec trois millions de revenu. » Cela va faire l'objet principal de la lettre suivante :

A Malmaison, ce 25 septembre (1811).

« J'ai reçu ta lettre du 16, mon cher Eugène. Je sens avec quel plaisir Hortense se sera mise en route pour les îles Borromées (2). Il m'eût été bien doux de l'accompagner dans ce petit voyage, mais j'espère que mon tour arrivera, et je compte partir à la fin d'octobre, à moins que ma santé ne s'y oppose. Je ne suis pas bien portante depuis trois mois. Je ne sais pas si c'est l'air de Navarre où nous avons été tous plus ou moins malades.

(1) Louis Pierlot, receveur général de l'Aube, nommé intendant général par décret du 1er janvier 1810, démissionnaire en juin 1811, mort en 1826.

(2) Ce voyage avait passé inaperçu, au milieu des divers déplacemens de la Reine en 1811. Dans une lettre à Mme de Boucheporn, gouvernante de ses enfans, en date de Genève du 14 septembre (1811), Hortense dit : « Je vais faire un petit voyage pour voir mon frère; je serai de retour du 10 au 15 octobre. »

Moi qui ai l'air en apparence de bien me porter, j'éprouve une douleur à la tête et des bourdonnemens dans les oreilles à me faire craindre de devenir sourde, puisque quelquefois je n'entends pas. J'ai consulté Corvisart qui m'a fait mettre des sangsues, mais je n'en suis pas moins souffrante. Il paraît décidé à me faire mettre un vésicatoire au col. J'ai reçu avant mon départ de Navarre une lettre de l'Empereur. Il me parlait avec bonté de mes dettes; il paraît qu'on les lui a fort exagérées, mais je compte que bientôt il n'en entendra plus parler. Je mets dans ma maison le plus d'ordre possible et je ne me permets aucune dépense nouvelle. Je t'avouerai que si quelque autre motif que celui de ma santé peut me faire suspendre mon voyage de Milan, ce serait la crainte d'augmenter mes dépenses, car le séjour d'une grande ville exige toujours de la représentation; mais alors, ce voyage ne serait que différé; je serai libre de toute dette au printemps prochain. A cette époque, rien ne m'empêcherait plus de rester avec toi jusqu'à la saison des eaux. Tu connais ma position. Mande-moi ce que tu me conseilles de faire. J'ai reçu ta procuration pour te faire suppléer par le grand-duc de Berg au baptême du fils de M. de La Rochefoucauld. Je n'attends pour en faire usage que le retour de ce dernier. M. de La Rochefoucauld dont il est question est le mari de Mme de La Rochefoucauld, ancienne dame d'honneur. Son fils a dix ans (1). Adieu, mon cher Eugène, tu connais toute ma tendresse pour toi. J'embrasse tendrement Auguste et mes petits-enfans. Si Hortense est encore avec toi, embrasse-la bien pour moi; dis-lui que ses enfans sont toujours à Malmaison, qu'ils jouissent de la meilleure santé possible et que je ne puis m'en séparer.

« JOSÉPHINE. »

L'Impératrice, tout en achetant Prégny et en projetant des travaux considérables à Malmaison et à Navarre, avait cru,

(1) Il s'agit ici de *Joseph-Eugène*-François-Polydore, fils de M. Alexandre-François de La Rochefoucauld, comte de l'Empire, l'un des commandans de la Légion d'honneur, chevalier de l'Aigle noir, ancien ambassadeur près les cours étrangères, et de dame Adélaïde-Marie-Françoise Pyvart de Chastulé, son épouse. Né le 15 mai 1801, il fut baptisé le 20 octobre 1811 par l'aumônier chapelain de l'Impératrice et eut pour parrain le prince Eugène, représenté par le grand-duc de Berg et l'impératrice Joséphine : dans les diverses généalogies de la maison de La Rochefoucauld, il est désigné seulement sous les prénoms de François-Joseph-Polydore. Il avait perdu les autres en 1814. Il fut ministre plénipotentiaire et mourut en 1855.

peut-être de bonne foi, que certaines combinaisons de son intendant lui permettraient de payer ses dettes. Le Trésor de la Couronne avait dû avancer plusieurs centaines de mille francs et l'Empereur était fort fâché, au moment même où Joséphine se croyait assurée d'être entièrement libérée.

A Malmaison, ce 11 octobre (1811).

« J'ai reçu ta lettre, mon cher Eugène, elle m'a été d'autant plus agréable que j'étais peinée de ton silence. Je t'ai écrit il y a quelques jours. Tu auras vu par les détails où je suis entrée les motifs qui m'ont empêchée d'aller te voir. Sois sûr que j'ai beaucoup souffert de cette privation ; mais je commence à en retirer le fruit, car, au moyen des soins que j'ai pris, toutes mes dettes seront acquittées à la fin de ce mois et je m'en trouve heureuse, moins encore par le motif de ma propre tranquillité que par l'espérance de faire ce qui peut être agréable à l'Empereur. J'aurais pu rendre la charge moins lourde en l'étendant sur l'année prochaine, mais les intentions de l'Empereur n'auraient pas été aussi bien remplies, et l'idée qu'il sera content de moi me donne du courage pour supporter les sacrifices. Ma santé est assez bonne dans ce moment. Je vis ici comme à Navarre. J'ai eu le plaisir de terminer il y a peu de temps le mariage que je t'avais annoncé du comte de Pourtalès et de Mlle de Castellane (1). La noce s'est faite à Malmaison et sans bruit. Adieu, mon cher Eugène, je n'ai pas besoin de te dire combien tu m'es cher; embrasse pour moi Auguste et mes petits-enfans. »

« JOSÉPHINE. »

Deux années n'ont point passé depuis la dernière liquidation, le dernier paiement des dettes de Joséphine par l'Empereur. Depuis le divorce où tout fut soldé, elle a, outre la dépense de ses trois millions annuels, engagé 1 200 000 francs de dettes

(1) Il en coûte à l'Impératrice cent mille francs et un trousseau. Le 11 novembre 1811, mariage mixte célébré à Malmaison par le pasteur Marron et le cardinal Maury. M. Jules-Henri-Charles-Frédéric Pourtalès, venu en France comme aide de camp Neuchâtelois du prince de Neuchâtel, Berthier, était passé ensuite dans la maison de Joséphine pour des raisons intimes, il fut admis à la cour de Prusse et fut grand maître des cérémonies. Mlle de Castellane-Norante avait été, sans titre, recueillie par l'Impératrice.

avouées, sans parler de huit à neuf cent mille ajournées. L'Empereur, qui est informé que « les dépenses de cette maison sont fort désordonnées, » écrit (1er novembre) à Mollien pour qu'il déclare au nouvel intendant, M. de Montlivault, que la Couronne ne paiera plus le million assigné pour le douaire s'il ne rapporte la preuve que toutes les dettes sont éteintes. Il s'agit de ramener Joséphine à quelque prudence et de lui faire peur.

A Malmaison, le 27 octobre (1811).

« Ton silence, mon cher Eugène, me fait craindre que tu ne croies avoir à te plaindre de moi. Tu ne serais pas juste, mon cher fils. Tu dois savoir combien il m'aurait été doux d'aller passer l'hiver avec toi, mais plusieurs motifs m'en ont empêchée, et tu vas juger toi-même qu'il n'y a pas de ma faute. J'avais depuis quelque temps des sujets d'inquiétude relativement au million qui m'est assigné par l'Empereur sur le Trésor de la Couronne. Le duc de Frioul avait laissé entendre à mon intendant général que l'Empereur pourrait bien le retrancher de mon revenu et, dernièrement, une lettre de M. Estève est venue augmenter mes craintes. Il a écrit à M. de Montlivault qu'il avait ordre de ne pas me payer le million l'année prochaine, à moins qu'il ne lui fût délivré par mon intendant une attestation qu'il ne me restait aucune dette. Cette dernière condition n'est pas ce qui m'inquiète, car je puis t'assurer que toutes mes dettes seront payées à la fin de l'année. Mais j'ai craint que cet avis ne fût pas d'un bon présage et qu'il ne m'annonçât pour l'avenir une rigueur dont je serai d'autant plus affligée que je ne l'aurai pas méritée. L'Empereur a plus d'une fois rendu justice à ma conduite, et je sens qu'il ne peut me faire aucun reproche. Tu juges, mon cher Eugène, que, dans l'incertitude où j'étais, je n'ai pas dû m'éloigner. L'absence ne pouvait que me nuire, si j'étais dans le cas de faire des réclamations. Cependant j'aime à me persuader que cette mesure de l'Empereur n'a eu d'autres causes que son intérêt pour moi et le désir que je sois heureuse. Il a été trompé par Pierlot et il ne veut plus que je le sois. Je serais bien malheureuse d'avoir à craindre le contraire. La retenue d'un million serait une diminution considérable dans ma fortune et me mettrait hors d'état de conserver ma maison telle qu'elle est, mais la cause me serait bien plus sensible que la perte même. Tu sais que les sacri-

fices d'argent ne sont pas les plus pénibles pour moi. Au mois de janvier, je serai plus tranquille et j'espère au printemps prochain t'aller voir, l'esprit plus content et mon revenu libre de toute dette. Adieu, mon cher fils, je t'aime et t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

A Malmaison, le 25 décembre (1811).

« Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir, mon cher Eugène. Tu ne pouvais me donner une nouvelle plus agréable que la grossesse d'Auguste (1). Je partage ta joie et même tes espérances, car je me flatte aussi que ce sera un garçon. Voilà ta famille qui s'augmente. Cela m'engage à faire des économies dont tes enfans pourront profiter un jour. Je m'occuperai dans un an à augmenter et à embellir Navarre. J'aurais désiré te mander aujourd'hui que toutes mes dettes étaient payées. Tous les fonds sont faits, même au delà de ce que je dois, mais mon intendant attend pour payer que M. Mollien soit moins occupé des affaires de l'État pour s'occuper des miennes dont il est chargé par l'Empereur (2). Comme je pense qu'Auguste ne fera pas beaucoup de toilette cet hiver, je lui envoie une robe de dentelle de point d'Alençon que je te prie de lui offrir de ma part pour ses étrennes. Adieu, mon cher fils, recommande bien à Auguste de se ménager; je vous embrasse tous deux bien tendrement et mes petits-enfans.

« JOSÉPHINE. »

(Décembre 1811 ?)

« J'ai différé de t'écrire, mon cher Eugène, afin de pouvoir t'assurer positivement une chose qui te fera plaisir : c'est que mes affaires sont terminées et toutes mes dettes payées. Voilà les étrennes que je t'envoie cette année et je connais si bien ta tendresse pour moi que je suis sûre qu'elles te seront agréables. J'en ai reçu de bien douces aussi en apprenant la nouvelle

(1) Elle était enceinte d'Amélie-Auguste-Eugénie qui naquit à Monza, en présence de sa grand'mère le 31 juillet 1812, fut mariée en 1829 à Dom Pedro Ier, empereur du Brésil et mourut à Lisbonne en 1873.

(2) Les belles résolutions de Joséphine au sujet de l'équilibre de ses finances ne l'amènent qu'à faire des dettes plus fortes. Les entretiens de Mollien avec l'intendant, M. de Montlivault, les dispositions prises par celui-ci et approuvées par l'Empereur ont cet unique résultat.

grossesse d'Auguste. Elle espère me donner un nouveau petit-fils et je partage ton espérance. Ma seule peine est de savoir qu'elle souffre. Je compte toujours aller vous voir tous les deux au printemps prochain et me rendre ensuite aux eaux d'Aix pour achever le bien que m'aura fait mon séjour auprès de vous. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse avec toute la tendresse que tu me connais pour toi.

« JOSÉPHINE.

« Comme je sais que tu es amateur de beaux tableaux, je t'indique un Téniers admirable et que Constantin m'a dit être aussi beau que celui des *Arquebusiers* que tu as vu dans ma galerie. On me l'a proposé, mais je ne veux acheter aucun tableau dans ce moment. Le prix est de 24000 francs dont on demande le paiement par douzième de mois en mois. C'est Mme de Souza (1) qui me l'a proposé et qui en connaît le propriétaire. »

Les préparatifs pour la guerre avec la Russie étaient commencés de très longue date, d'une part comme de l'autre, mais ils n'avaient transpiré que tard dans le public, — et Joséphine était devenue du public. L'Empereur depuis longtemps n'avait pas écrit. Sa dernière lettre était du 25 août 1811, elle avait trait surtout aux dettes et si, depuis lors, durant son voyage sur le Rhin, il s'était occupé de Joséphine, ç'avait été surtout à cause de ce règlement et de son incurable prodigalité.

A Malmaison, le 3 février (1812).

« On parle beaucoup de guerre, mon cher Eugène; j'ignore si ces bruits sont fondés, ils me rendent triste. On dit aussi que tu seras employé. Tu en seras content, mais moi, cela dérangera beaucoup mes projets. Je me faisais un bonheur d'aller te voir au printemps prochain. Je serai encore obligée d'ajourner mon voyage. Mande-moi ce que tu comptes faire et, dans le cas où tu quitterais l'Italie, si Auguste y restera. Si elle est instruite de ces bruits, elle doit être aussi affligée que moi. J'attends ta réponse à la dernière lettre que je t'ai écrite où je t'annonçais que toutes mes dettes étaient payées. J'ai été charmée de faire

(1) Mlle Filleul, en premières noces Mme de Flahault, morte en 1836.

une chose que l'Empereur désirait. J'ignore quel sera le résultat de tous les sacrifices que je fais jusqu'à présent. J'en ai peu de consolation, car l'Empereur semble m'avoir oubliée, quoique je sache qu'il rend justice à la conduite que je tiens. Adieu, mon cher Eugène, je ne te parle pas de ma tendresse : tu sais combien je t'aime.

« JOSÉPHINE. »

Le règlement des dettes antérieures à 1812 est achevé à la fin de janvier, sur un rapport de Mollien à l'Empereur. Joséphine désirait rendre l'Élysée, moyennant une forte somme en argent ou un supplément de douaire; l'Empereur trouva plus aisé de le lui échanger, sans la consulter, pour le palais de Laeken, quitte à occuper Laeken lui-même, malgré l'échange.

On ne saurait douter que la lettre d'Eugène à laquelle répond celle qu'on va lire n'ait été motivée par les plaintes de quelque Tascher au sujet de la dot offerte par l'Impératrice à Mlle Annette de Mackau, mariée, le 22 janvier 1812, en la chapelle de Malmaison, au général Pierre Wattier, comte de Saint-Alphonse. Venant après la dot de Mlle de Castellane-Norante (Mme Pourtalès), les Tascher pouvaient regretter que les libéralités de l'Impératrice n'allassent point à eux seuls. Ils n'avaient pourtant pas eu à se plaindre et, si l'absence des comptes postérieurs à 1809 empêche de présenter des certitudes, les comptes antérieurs ne laissent point de doute sur la façon dont Joséphine a traité, — et fait traiter par Napoléon, — tous les membres de sa famille et de la famille Beauharnais.

A Malmaison, ce 22 février (1812).

« J'ai reçu ta lettre du 14, mon cher Eugène; elle m'a fait d'autant plus de plaisir qu'il y avait déjà quelque temps que je n'avais reçu de tes nouvelles. J'ai été moi-même privée de t'écrire, ayant souffert pendant quelques jours d'un catarrhe humoral. Je me trouve mieux à présent, mais je vois avec peine, par la dernière phrase de ta lettre, que tu ne viens pas à Paris avant d'aller à l'armée, comme on le disait. J'aurais eu bien du plaisir à te voir et j'aurais eu besoin de ta présence pour mes affaires. Tu sais que l'Empereur m'a donné le palais de Laeken en échange de celui de l'Élysée; toi seul, mon cher

fils, aurais pu me servir d'intermédiaire pour me faire connaître les intentions de l'Empereur et fixer mon sort.

Je vois avec peine qu'on ne t'a pas dit vrai pour ce qui regarde mes cousins. M. [Niepce] (1), qui fait leurs affaires, m'a demandé de répondre pour Louis (2), à l'époque de son mariage, de 60 000 francs, ce que j'ai fait. A l'échéance, j'ai payé la somme entière. Mon intention n'a jamais été de lui en demander le remboursement, mais j'ai été sévère pour M. [Niepce], parce qu'il a une mauvaise réputation et qu'il passe pour faire ses affaires aux dépens de mes cousins, le ministre du Trésor m'ayant averti qu'il disait partout que M. de Tascher lui devait cent mille écus. Pour Henry Tascher (3), j'ignorais qu'il eût besoin d'argent, le roi d'Espagne lui ayant donné un million à l'époque de son mariage. J'ai payé pour sa femme une parure de diamans de 30 000 francs. Au mois de janvier dernier, j'ai payé pour lui à Le Roy, marchand de modes, un mémoire de 32 000 francs. Quant au plus jeune (4), je lui fais une pension de 6 000 francs. Cette somme doit suffire, étant logé et nourri chez sa sœur, et de plus je paye Halna cent louis qui lui donne des leçons (5). Je donne mille écus de pension à Sanois (6), 12 000 francs à M. Dugué (7), 3000 francs à Mme de Copons (8).

(1) Ce M. Niepce, négociant, rue Neuve-Croix, place Vendôme en l'an IX.

(2) Louis Tascher, arrivé en France en l'an X, cousin germain de l'Impératrice, avait été entretenu par elle à l'institution de M. Gay-Vernon jusqu'au jour où il était entré à l'École de Fontainebleau. Sans compter de nombreuses gratifications, il avait reçu de l'Empereur, à dater du 1er vendémiaire an XIV, un traitement de 3 000 francs. Lors de son mariage avec Mlle de la Leyen, il avait été comblé par l'Empereur. (Voyez ci-dessus.)

(3) Henry, frère de Louis, parti le 12 mars 1806 pour Naples, où il s'était attaché à la fortune de Joseph, épousa, le 11 juin 1811, Marcelle-Marie-Adèle Clary, nièce de la reine d'Espagne. (Voyez, à son sujet, la lettre de l'Empereur à Eugène, *Lecestre*, n° 607.)

(4) Charles-Marie-Rose-Anne Tascher, dit Sainte-Rose, né à Fort-Royal en 1782; il recevait de l'Impératrice 150 francs par mois payés à sa sœur Mme d'Arenberg, 50 francs pour son domestique, un louis pour ses menues dépenses, plus 782 francs par trimestre payés à M. Gay-Vernon pour son éducation. Il était défrayé de vêtemens, etc.

(5) L'abbé Halna, qui portait le titre de bibliothécaire, donnait « des leçons d'histoire et de géographie à l'épouse du Premier Consul » et à diverses personnes de sa famille. Helléniste, antiquaire, astronome, orientaliste, professeur de géographie à l'École militaire de Fontainebleau. Il fut à la Restauration chanoine de Notre-Dame et bibliothécaire à Sainte-Geneviève.

(6) Voyez ci-dessus.

(7) En 1808, payé à M. Dugué, pension 14 400 francs. Je ne trouve rien antérieurement.

(8) Françoise-Aimée Desvergers de Maupertuis, fille de Jean Desvergers de

Je paye l'entretien et les pensions des trois enfans de M. de Sainte-Catherine (1), mille écus de pension à Mme Duplessis, qui a accompagné en France la duchesse d'Arenberg (2), 2000 francs de pension à une Mme Tascher dont le mari est au service (3), et une autre pension de mille francs à une dame Tascher, religieuse (4). Tu vois, mon cher Eugène, que je ne suis pas si mauvaise parente qu'on voudrait te le faire croire, et que j'ai le droit de faire quelque chose pour les personnes qui sont autour de moi et qui contribuent tous les jours à me rendre la vie agréable. Je suis charmée que l'indisposition de tes enfans n'ait pas eu de suite, et j'espère qu'Auguste, en avançant dans sa grossesse, souffrira moins. Je t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

A Malmaison, 22 mars (1812).

« Je profite, mon cher Eugène, du départ du général Pactod (5) pour répondre à ta dernière lettre. Je vois avec bien de la peine que tu ne viendras pas ici avant de te rendre à l'armée. On avait fait courir le bruit de ta prochaine arrivée à Paris et je l'aurais bien désirée (6). Tu m'aurais servi d'intermédiaire près de l'Empereur. Tu lui aurais demandé pour moi

Maupertuis, seigneur de Sanois, et de Louise-Élisabeth Duval, mariée à François-Jean-Antoine-Raymond de Copons del Llor, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, président à mortier au Conseil souverain du Roussillon. Il est fort question d'elle dans la correspondance de d'Antraigues.

(1) Catherine-Louise-Jeanne-Élisabeth Desvergers de Sanois, fille de Joseph-François et de Marie-Catherine-Françoise Brown, nièce de Rose-Claire Desvergers de Sanois qui épousa Joseph-Gaspard de Tascher et fut mère de Joséphine, avait épousé J.-J.-A. Sainte-Catherine d'Audiffredy, chef de bataillon, attaché à l'État-major général, qui mourut de la fièvre à Pina, en Aragon, le 22 mars 1810. Il appartenait, ainsi que l'a démontré M. C. d'E. A., *Dictionnaire des familles françaises*, tome II, p. 56, à la famille des Audiffret, deuxième rameau de la quatrième branche.

(2) Stéphanie Tascher, sœur de Louis et d'Henry, fille du baron Tascher, oncle de Joséphine, est arrivée à Calais, le 30 thermidor an XI, avec ses jeunes frères, sous la conduite de cette Mme Duplessis, créole, qui resta près d'elle comme une sorte de dame de compagnie. Stéphanie épousa, le 1er février 1808, Prosper-Louis duc d'Arenberg; le mariage ayant été déclaré nul le 29 août 1816, elle épousa le 8 novembre 1817, le marquis de Chaumont-Quitry qu'elle avait connu à Navarre, écuyer de l'Impératrice.

(3) Mme Tascher (de Bordeaux), pension de 3 000 francs en 1809 (Comptes).

(4) Une dame Tascher, religieuse, pension de 1 000 francs en 1809 (Comptes).

(5) Le général Pactod qui, en mars 1809, avait déjà fait partie de l'Armée d'Italie, et s'était signalé à Malborghetto et à Raab, avait reçu le 16 mars 1812 l'ordre de se rendre à l'Armée d'Illyrie.

(6) Il y arriva le 22 avril.

ce que je dois faire pendant son absence et dans quel lieu il veut que j'habite. Je pense comme toi que je ne dois pas rester aussi près de Paris, s'il vient à s'en éloigner. Maintenant que je n'ai plus l'espérance de te voir, je compte lui écrire pour lui demander ses conseils. J'espère qu'il sera assez bon pour me diriger et qu'il a toujours conservé pour moi de l'amitié. Dans la dernière lettre qu'il m'a écrite il y a quinze jours (1), il m'a assurée que ses sentimens pour moi n'étaient pas changés et je sais qu'il approuve ma conduite. Je suis restée étrangère à tout, je n'écoute aucun propos et je ne vois ici que des personnes attachées à la Maison. Je ne désire connaître ses intentions que pour m'y conformer entièrement. J'irai avec joie à Milan, un peu avant les couches de ta femme, la soigner pendant ton absence Embrasse pour moi tes enfans, dis à Auguste que je suis touchée de la lettre qu'elle m'a écrite. Je vois qu'elle est bien affligée de ton prochain départ, et moi aussi, mon cher Eugène; je suis bien triste de te voir faire la guerre, mais j'espère que Dieu protégera un bon fils en faveur d'une bonne et tendre mère. Je ne finirai pas cette lettre sans te parler du général Pactod qui se charge de te la remettre. Il m'a inspiré de l'intérêt par l'attachement qu'il a pour toi et par son désir d'être employé sous tes ordres. Tu seras bien aimable de t'occuper de lui. Adieu, mon cher fils, tu sais avec quelle tendresse je t'aime et t'embrasse.

« JOSÉPHINE.

« On dit que l'Impératrice va à Dresde, chez le roi de Saxe et que là elle se réunira à son père. »

A Malmaison, ce 1er juillet (1812).

« Je t'ai mandé dans une de mes dernières lettres, mon Eugène, que j'avais écrit à l'Empereur pour lui demander de nouveau son consentement à mon voyage d'Italie. L'Empereur m'a répondu en date du 20 juin et sa lettre m'a rendue aussi heureuse pour toi que pour moi, car tu m'as dit souvent que tu préférais son approbation à tous les biens du monde; tu dois être satisfait. L'Empereur me dit dans sa lettre : « Eugène se porte bien et se conduit bien (2). » Je compte partir pour Milan,

(1) Non retrouvée.

(2) Gubin, 20 juin 1212. « Je reçois ta lettre du 10 juin. Je ne vois pas d'inconvé-

du 12 au 15 de ce mois. J'ai souffert ces jours-ci de l'humeur que j'ai à la tête. Je suis mieux à présent. Donne-moi de tes nouvelles toutes les fois que tu le pourras, c'est la seule chose qui puisse me consoler d'être si loin de toi. Adieu, mon cher fils, je t'aime et t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE.

« Je m'aperçois, en retournant la page, que je t'écris sur une demi-feuille. Tu vas croire que c'est par économie, mais je ne suis pas encore à ce point de perfection. C'est simplement une méprise. »

Le départ, fixé au 16 juillet, a failli être retardé par une éruption survenue au petit Napoléon, le fils aîné d'Hortense qui est avec elle aux eaux d'Aix-la-Chapelle; mais enfin Joséphine part, elle passe par Genève où elle s'arrête à Prégny, et malgré les débordemens du Rhône et les odieuses couchées, elle arrive à Milan le 27.

A Milan, ce 28 juillet (1812).

« Je suis arrivée hier à Milan à sept heures du soir, mon cher Eugène, bien fatiguée, mais bien heureuse de me trouver au milieu de ta famille. Auguste est à merveille; sa santé est si bonne et sa grossesse si belle que cela présage des couches bien heureuses. Je te prie de ne pas t'inquiéter. J'aurai bien soin d'elle. Tes enfans sont adorables, il n'en existe pas de plus aimables. Enfin, mon cher fils, j'attends d'être un peu plus calme pour te bien détailler tout le bonheur que j'éprouve depuis vingt-quatre heures. Il faut qu'il soit bien grand pour avoir oublié que je voyais ta femme, tes enfans et que mon fils était à plus de six cents lieues de moi. Je te quitte, mon cher Eugène, je sens que je vais m'attendrir. Je retourne à tes enfans que j'aime déjà à la folie, tant ils sont aimables pour moi. Adieu encore, mon cher fils, je t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

A peine l'Impératrice était-elle arrivée que, le 31 juillet, la vice-reine mit au monde une fille, — son quatrième enfant, — Amélie-Auguste-Eugénie.

nient à ce que tu ailles à Milan près de la Vice-Reine. Tu feras bien d'aller incognito. Tu auras bien chaud. Ma santé est fort bonne. Eugène se porte et se conduit bien. Ne doute jamais de mon intérêt et de mon amitié. »

Milan, ce 1er août (1812), à six heures du soir.

« Je t'ai écrit deux fois hier, mon cher Eugène; aujourd'hui, je profite du départ de l'écuyer qui se rend près de toi. Auguste continue à être parfaitement bien. Elle a dormi toute cette nuit. La fièvre de lait ne paraît pas encore et tout annonce qu'elle ne sera pas forte. Ta fille est superbe et, si tu regrettais de n'avoir pas eu un fils, je t'assure que tu seras bien dédommagé quand tu la verras. Il est impossible de donner de plus belles espérances pour la figure et pour la force. Je t'ai dit qu'Auguste n'avait eu que quatre heures de grandes douleurs. La veille, elle avait ressenti les premières dans la journée, mais qui n'avaient pas été assez fortes pour l'empêcher de dîner avec moi et d'aller ensuite nous promener en calèche. A minuit, les douleurs ont augmenté et dès ce moment, je me suis établie près d'elle. J'envoyai chercher Locatelli (1) et Scarpa (2). Ils croyaient que l'accouchement n'aurait pas lieu avant neuf heures du matin, mais tout à coup les souffrances augmentèrent et Auguste venait d'accoucher lorsque le duc de Lodi (3) et les personnes qui avaient été prévenues arrivèrent. Chère et bonne Auguste, comme elle t'aime! Au milieu des plus fortes douleurs, elle ne cessait de t'appeler et de pleurer de ce que tu n'étais pas auprès d'elle. Quoique touchée moi-même de ses souffrances, j'ai fait de mon mieux pour la calmer. Enfin, entre quatre et cinq heures, ta fille est venue au monde. Il n'y a pas eu un seul moment de crainte, tout s'est passé aussi bien qu'on pouvait le désirer. A cinq heures, j'ai été me coucher un peu fatiguée, mais contente et heureuse. Ta fille a été ondoyée hier dans la soirée. Elle n'a pas la nourrice qu'on avait arrêtée; lorsqu'on est allé la chercher, il y avait quatre jours qu'elle avait la fièvre. Heureusement qu'on en a trouvé une autre. Je l'ai vue, elle a l'air de la santé, les dents très belles, les médecins lui

(1) Giacomo Locatelli, chevalier de la Couronne de fer, premier médecin du roi d'Italie.

(2) Antonio Scarpa, l'un des chirurgiens les plus illustres des temps modernes (1747-1832), chirurgien consultant du roi d'Italie, membre de la Légion d'honneur. Étant partisan de la maison d'Autriche, il avait refusé de prêter serment à Napoléon et avait dû quitter sa chaire de Pavie : « Qu'importe le refus de serment, dit Napoléon. Le docteur Scarpa honore l'Université et mes États. »

(3) François-Louis-Joseph Melsi d'Eril, vice-président de la République italienne, chancelier garde des Sceaux du royaume d'Italie, duc de Lodi par décret impérial du 20 décembre 1807, avec 200 000 livres de rentes de dotation.

ont trouvé un lait très bon. Son enfant qui a deux mois est fort et bien vivant. Cependant, on a cru devoir cacher à Auguste ce petit incident. Tu vois, mon cher fils, que tout va bien et que tu dois être entièrement tranquille, car je le suis moi-même. Je n'ai plus d'inquiétude que pour toi seul. Je pense sans cesse aux dangers où tu es exposé; n'oublie pas que notre existence est inséparable de la tienne. Je suis de plus en plus enchantée de tes enfans. Ton fils est très fort, très gai et très doux; nous sommes maintenant fort bien ensemble. Hier, après t'avoir écrit ma lettre du soir, je la lui ai donnée pour la remettre à l'écuyer et je lui ai dit que c'était pour Papa. Il a baisé la lettre et l'a portée à l'écuyer. Joséphine a eu un moment de sensibilité qui m'a fait plaisir. Elle s'est mise à pleurer lorsque, ayant demandé à voir sa mère, on le lui a refusé. Il a fallu pour la consoler la mener à sa mère. Tu seras heureux par tes enfans, mon cher Eugène, tu le mérites, les bons fils doivent être d'heureux pères. Adieu, je t'aime et t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

A Milan, ce 26 août (1812).

« J'ai été avant-hier, mon cher Eugène, voir Brera (1). J'y ai reconnu avec plaisir l'effort de tes soins pour l'embellir. Tous les tableaux n'y sont pas d'un égal mérite, mais il y en a une demi-douzaine qui sont de toute beauté. J'ai eu surtout beaucoup de plaisir à voir les fresques de Luini. Puisque je suis en train de louer, je te dirai que j'ai lu dans le *Moniteur* d'aujourd'hui ton rapport sur les journées des 25, 26 et 27 juillet (2) et que j'en ai été très contente. Ce sont de grandes choses dites simplement. Le mot Je ne s'y trouve que lorsqu'il est absolument nécessaire. Rien dans ce rapport ni pour toi, ni pour les personnes de ta maison, mais, en revanche, il finit par un mouvement bon et juste en faveur de la veuve du général Roussel (3). J'ai reçu ta lettre du 8. Je vois avec chagrin que tu n'étais pas encore débarrassé de ta fluxion. Ménage-toi bien, mon cher fils, je n'aurai de véritable tranquillité que lorsque j'apprendrai que

(1) La Brera, ancien collège des Jésuites dont la galerie des tableaux fut aménagée par ordre de la République cisalpine, et très développée par Eugène.

(2) *Moniteur* du 21 août 1812.

(3) Marie-Catherine Hermann, veuve du général baron Roussel tué par méprise aux avant-postes le 26 juillet.

la paix est faite. Auguste est à merveille. Depuis deux jours nous dînons ensemble et je te laisse à penser si nous parlons de toi. Aime-la bien, aime-moi aussi : je ne sais, en vérité, qui de nous deux t'aime le plus. Mme Visconti (1), qui fait le service près de moi comme dame de Palais, me prie de te rappeler que tu as promis à son mari une place de gouverneur de Palais. Elle désirerait celle du palais de Mantoue qui est vacante. J'ai vu ici la fille de l'amiral Villaret-Joyeuse (2). Elle est venue exprès de Venise pour me prier de te la recommander auprès de l'Empereur. Cette famille est intéressante et je n'oublie pas que l'amiral, étant gouverneur de la Martinique, a prodigué ses soins à ma mère et lui a fermé les yeux. Tes enfans sont toujours charmans et bien portans. Ton fils et moi nous sommes les meilleurs amis du monde. Dès qu'il me voit, il quitte tout pour venir sur mes genoux. Je fais tous les soirs sa partie. Adieu, mon cher Eugène, je t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE. »

Quittant Milan tout à la fin d'août, Joséphine est arrivée à Aix en Savoie au début de septembre avec sa suite : M. de Beaumont, son chevalier d'honneur et Mme Wattier Saint-Alphonse (Mlle de Mackau). Elle y retrouve ses belles-sœurs Julie Clary, la reine d'Espagne et la princesse Pauline; avec Julie, sa sœur Désirée Bernadotte, — la princesse de Suède.

A Aix, le 13 septembre (1812).

« La date de ma lettre t'apprendra, mon cher Eugène, que je suis arrivée à Aix. Ma route a été heureuse, ma santé est assez bonne, mais j'éprouve un grand vide. Ce n'est plus ici Milan, ni son beau soleil, et encore moins les objets si chers que je m'étais accoutumée à y voir. Chaque instant me fait sentir que j'en suis éloignée. Auguste aussi me regrette. Elle m'a écrit la lettre la plus tendre. Ses enfans lui demandent si je reviendrai bientôt et Joséphine a pleuré en entendant partir ma voiture. Tu vois que tes enfans te ressemblent. Ma consolation est de les avoir laissés parfaitement bien portans. Auguste n'a jamais été

(1) Antonia Samper, dame de Palais d'Italie, épouse de Jean-Alphonse-Jules Visconti, chambellan de l'Empereur, comte de l'Empire par lettres patentes du 11 octobre 1810.

(2) Mort à Venise dont il était gouverneur général, le 24 juillet 1812.

mieux ni plus fraîche. Autrement, sois-en bien sûr, ce n'est pas de ma santé que je me serais occupée. J'ai reçu, depuis que je suis à Aix, trois lettres de toi, du 15, du 19 et du 21. Je suis touchée de l'intérêt avec lequel l'Empereur t'a parlé de moi. Il sait qu'il n'y a pas de cœur qui lui soit plus dévoué que le mien. J'ai vu avec plaisir que mes premières lettres t'étaient parvenues. Tu as dû en recevoir une de moi tous les jours pendant les quinze jours qu'Auguste n'a pu t'écrire. Auguste a mis trop de prix aux cadeaux que j'ai faits : ils ne sont pas si considérables que tu le penses. C'est toi, mon cher fils, qui es maintenant magnifique ; je ne suis ton exemple que de loin. D'ailleurs, l'ordre et l'économie couvriront aisément les dépenses qu'il est convenable de faire. Tu sais que je devais beaucoup l'année dernière ; j'ai tout acquitté. J'ai payé comptant toutes les dépenses de cette année et j'arriverai à la fin de décembre sans rien devoir (1). Il y a dans ce moment peu de monde à Aix. Cependant j'y ai trouvé encore la reine d'Espagne, la princesse Pauline et la princesse de Suède. J'ai déjà pris trois bains ; je me dépêche pour profiter des derniers beaux jours, mais, malgré mes soins, je doute que les eaux me paient le sacrifice que je leur ai fait. Adieu, mon cher Eugène : aime-moi, je t'aime et t'embrasse tendrement.

« JOSÉPHINE.

« Mme de Saint-Alphonse et M. de Beaumont sont touchés de ton souvenir et me prient de t'exprimer leur reconnaissance. Ce pauvre M. de Beaumont est dans le chagrin. Il vient d'apprendre que son fils, qui est en Espagne, a eu la cuisse percée d'une balle. »

D'Aix, l'Impératrice est venue à Prégny sur le lac, où elle restera jusque vers le 20 octobre.

A Prégny, près Genève, le 9 octobre (1812).

« Ta lettre du 8 m'a fait du bien, mon cher Eugène, je l'attendais avec impatience, quoique toutes les nouvelles dussent me rassurer pour toi, j'avais besoin d'un mot de ta main pour être entièrement tranquille. Je le suis maintenant et je puis jouir

(1) Rien que chez Leroy, Joséphine dépense, en 1812, 170 286 fr. 21, sur quoi elle laisse en souffrance 96 611 fr. 43 qui ne seront soldés qu'en novembre 1813. Par là on peut juger du reste.

des succès de l'Empereur et des preuves de zèle et de dévouement que tu lui donnes. Je fais part de ta lettre à Hortense qui en sera aussi heureuse que moi. Ma santé est assez bonne. Les eaux d'Aix m'ont fait beaucoup de bien, mais le froid m'en a chassée. Je suis venue ici me reposer quelques jours avant de retourner à Malmaison. Auguste m'écrit souvent. Elle continue à se bien porter, quoiqu'elle ait été comme moi bien inquiète. Je te remercie de tout ce que tu me dis d'aimable sur le souvenir que l'on veut bien garder de moi à Milan. J'ai reçu beaucoup de témoignages d'affection, mais je ne me fais pas illusion, mon cher fils; c'est à toi seul que je les rapporte. Je ne les dois qu'à l'attachement qu'on y a pour toi et au soin que tu prends pour répondre du mieux qu'il est possible à la confiance de l'Empereur. Je sais que tes enfans ne m'oublient pas, c'est ce qui me touche le plus. Auguste m'a mandé que ton fils, en priant pour toi et pour elle, avait ajouté de lui-même et pour l'*autre maman*. Cela est charmant; je ne peux plus l'embrasser ni lui ni ses sœurs, mais je pense souvent à eux, comme je pense à mon Eugène, au fils le plus tendrement aimé.

« JOSÉPHINE. »

L'Impératrice rentre à Malmaison le 25 octobre, après un voyage heureux; elle apprend, à la porte de Melun, le drame qui s'est passé la veille à Paris : la tentative du général Malet. Elle traverse Paris qui est calme. Presque aussitôt elle écrit à son fils une lettre qui arrive droit au cabinet noir (1). Elle lui dit : « S'il avait pu y avoir le moindre danger pour l'Impératrice et le roi de Rome, je ne sais si j'aurais bien fait, mais bien certainement j'aurais suivi mon premier mouvement, j'aurais été avec ma fille me réunir à eux. » Désormais, les lettres de Joséphine à son fils, et de son fils à elle, ne parviendront pas. Il y a trace qu'il écrit particulièrement de Posen le 6 février; mais depuis la lettre du 10 novembre (2), point d'autre jusqu'à celle qu'on va lire.

Eugène à ce moment a quitté le commandement en chef qu'il a exercé du mieux qu'il a pu, dans les conditions désastreuses où l'a placé le brusque départ de Murat de la Grande-Armée (16 janvier 1813). Le 30 avril, il a fait sa jonction avec

(1) Affaires étrangères. *Fonds français*, 1794, f° 98.
(2) *Ibid.*, 1794, f° 108.

l'armée que l'Empereur amène de France. Après l'entrée à Dresde, il est expédié le 12 mai sur l'Italie pour y former une armée nouvelle (1). Le 18 mai, il est à Monza. De mai à août, il met debout 47 000 hommes et il commence son mouvement le 15 juillet; le 16 août, il garde les portes de l'Italie à Laybach et à Pontreba. Au milieu de ces occupations, il reste par excellence l'homme de famille, et cette lettre de sa mère en est une preuve.

A Malmaison, ce 13 juin (1813).

« Ta lettre du 9 m'arrive à l'instant, mon cher Eugène, je profite pour y répondre de suite du départ du général Marcognet qui commandait à Cherbourg et qui va maintenant servir sous tes ordres (2). Je te le recommande; c'est un homme de mérite et que l'Empereur a distingué. Il est enchanté d'être sous tes ordres; il m'a dit qu'il te servirait avec un cœur de feu. Il paraît qu'il a toujours servi aux avant-postes. Je suis charmée qu'Auguste se soit décidée à prendre les eaux cette année. Je suis persuadée que c'est la seule chose (après ton retour), qui pourra consolider sa santé. Je suis heureuse que ton fils aille mieux, mais je t'avouerai que j'en ai été bien tourmentée. Consulte bien les médecins pour savoir s'il ne serait pas prudent de lui mettre pour quelque temps un petit vésicatoire, car il n'a jamais eu de gourme, et les glandes qu'il a eues et la douleur de la tête prouvent que c'est une petite humeur qui le tracasse et qui l'empêche d'être gai. Tu me demandes, mon cher fils, des nouvelles de ma santé. Elle est bonne, surtout depuis que je te sais à Milan. La vie que je mène est toujours la même, ne m'occupant que de ma galerie et de mes plantes. Mon jardin, qui est la plus belle chose possible, est plus fréquenté par les Parisiens que mon salon, car, au moment où je t'écris, on me dit qu'il y a au moins trente personnes dans le jardin qui s'y promènent. Mais, mon cher fils, il n'aura tout son prix pour moi que le jour où je pourrai t'y voir avec toute ta famille. En attendant ce bonheur-là, je pense à toi sans cesse, et tu es souvent avec mes dames le sujet de notre entretien. Elles me chargent de te présenter leur hommage. Embrasse pour moi

(1) Je me permets pour toute cette période de renvoyer le lecteur à mon livre *Napoléon et sa famille*, t. IX, p. 104 et suiv.

(2) Nommé le 30 mai au corps d'observation de l'Adige.

Auguste et les enfans et crois, mon cher fils, à la tendresse de ta mère

« JOSÉPHINE. »

On connaît les détails de la défection de Murat, et dans quelles conditions Eugène eut à lutter contre l'armée napolitaine. L'Empereur n'avait point été sans concevoir quelque inquiétude au sujet d'Eugène lui-même, et des explications, fort vives de la part d'Auguste, avaient été échangées entre la vice-reine et lui. Pour la première fois, Joséphine fut invitée à remplir vis-à-vis de son fils une mission politique (1). Les démarches de l'Empereur attestent des craintes qui, sans doute, n'étaient point justifiées, mais que l'on pouvait comprendre. On était tout près du dénouement et, si elle souhaitait la paix, Joséphine n'avait aucunement conscience de l'imminence de la catastrophe.

A Malmaison, le 24 mars (1814).

« Ta lettre du 17, mon cher Eugène, m'a fait grand plaisir. Tu sais que mon plus grand bonheur est d'être sûre que tu penses à moi et que je suis aimée de mon cher fils. J'ai été bien souffrante depuis quinze jours d'un catarrhe humoral (2). Je me suis purgée hier, mais je n'en suis pas encore quitte. Je suis tourmentée de la position où tu es, de celle où nous sommes. Cependant, depuis hier, on parle à Paris d'un courrier anglais venant de Londres et qui a dit dans toute la route qu'il apportait la signature de l'Angleterre pour la paix. Dieu veuille que cette nouvelle soit vraie! La France n'en a jamais eu un plus grand besoin. J'en ai bien besoin aussi pour mon cœur, car je ne puis penser sans la plus vive inquiétude au surcroît d'ennemis que tu as à combattre. Plus de cent mille ennemis contre toi, quand tu n'en as pas la moitié! Quelle position et combien le roi de Naples est coupable! Si la paix ne se fait pas, il me paraît bien difficile de sauver l'Italie. Ce que je demande au ciel, c'est de conserver les jours de mon Eugène. Qu'il vive, je saurai tout supporter. Tu suffis à mon ambition. J'aurai

(1) *Napoléon et sa famille*, IX, 264 et suiv.

(2) Il convient de rapprocher cette indisposition, qui s'est déjà présentée deux ans auparavant, de la maladie qui, deux mois plus tard, emporta Joséphine.

toujours assez de gloire avec celle que tu t'es acquise. Adieu, mon cher Eugène, je t'embrasse et t'aime tendrement.

« JOSÉPHINE. »

Le drame est accompli. Revenant sur Paris, le 30 mars, l'Empereur apprend à la Cour-de-France la défection de Marmont : il rentre à Fontainebleau. Le 7, sur l'insistance des maréchaux, il renonce pour lui et pour sa famille aux trônes de France et d'Italie.

Joséphine, qui a quitté Malmaison le 29 au matin, sur la nouvelle que Marie-Louise partait des Tuileries, et que Paris était menacé, a voyagé avec ses chevaux, s'arrêtant à Mantes pour y coucher. Elle arrive le 30 à Évreux assez tard, et de là à Navarre. Elle est rejointe le 1er août par Hortense qui a faussé compagnie aux Bonaparte :

A Navarre, ce 9 avril (1814).

« Quelle semaine j'ai passée, mon cher Eugène, combien j'ai souffert de la manière dont on a traité l'Empereur! Que d'injures dans les journaux! Que d'ingratitude de la part de ceux qu'il avait le plus comblés! Mais il n'a plus rien à espérer; tout est fini, il abdique. Par là, tu es libre et délié de ton serment de fidélité. Tout ce que tu ferais de plus pour sa cause serait inutile. Agis pour ta famille. Je te fais passer la copie d'une lettre que Marescalchi craint que tu n'aies pas reçue. Je partage son opinion sur ce qui te regarde. C'est M. Van Berchem qui te remettra ma lettre. Tu peux croire à tout ce qu'il te dira. Ta sœur est auprès de moi avec ses enfans, son sort et le mien ne sont pas encore décidés. Toi, mon cher fils, où es-tu, que fais-tu? Dans quel état est la santé d'Auguste? Il y a si longtemps que tes lettres et les siennes ne parviennent plus! Je languis d'avoir de vos chères nouvelles. Je suis dans des transes et une anxiété horribles. Adieu, mon cher Eugène, je fais des vœux pour que nous soyons tous réunis.

« JOSÉPHINE. »

11 avril. — Par le traité de Fontainebleau, l'Empereur assure 400 000 francs de rentes à Hortense et à ses enfans; un million à l'impératrice Joséphine, sans compter ses biens meubles et immeubles particuliers, et un établissement convenable hors

de France au prince Eugène. Il a pensé à tout et à tous.

On sait la fin : la suspension d'armes signée le 17 entre Eugène et le maréchal de Bellegarde, la mise en marche des Français; les proclamations aux troupes italiennes, la confiance qu'Eugène semble avoir prise que l'armée, l'Italie officielle et les souverains coalisés le veulent pour roi d'Italie ou du moins de Lombardie; les intrigues, les trahisons, les massacres de Milan; l'espèce d'abdication d'Eugène, sa convention nouvelle avec les Autrichiens, son départ de Mantoue où, quelques jours auparavant, Auguste est accouchée de son cinquième enfant (1); son rapide séjour à Vérone, son voyage à Munich, sa lettre à Louis XVIII, son arrivée à Malmaison. C'est le 9 mai. Tout dépend pour Eugène de l'empereur de Russie avec qui, depuis le 20 avril, il s'est mis en correspondance et qui a fort galamment reçu ses ouvertures. Alexandre est dans d'intimes relations avec Hortense pour le duché de laquelle il bataille, avec Joséphine dont il veut assurer la situation ; il est plein des meilleures intentions pour Eugène ; mais, « vu les prétentions de chacun, dit celui-ci, je ne puis comprendre comment on arrivera à s'entendre. » Le 23 mai, à la suite d'imprudences que la coquetterie justifiait peut-être, mais que la raison eût déconseillées, Joséphine prend un refroidissement qui, greffé sur son « catarrhe humoral, » aggravé par de nouvelles imprudences, tourne à la bronchite infectieuse. Le 29, elle expire dans les bras de son fils et de sa fille. Ainsi ne survit-elle pas à sa gloire et sa chute prend des airs d'apothéose.

FRÉDÉRIC MASSON.

(1) Theodelinde-Louise-Eugénie-Auguste-Napoleone née à Mantoue le 13 avril 1814, mariée le 8 février 1841 au comte de Wurtemberg, duc d'Urach, morte à Stuttgart le 1er avril 1857.

VISITES AU FRONT

(JUIN 1916)

I

EN ARGONNE

I

Un grand train du matin à la gare de l'Est. Tous les voyageurs sont des militaires. Un train de professionnels, comme ceux qui, à Londres, de huit heures à onze heures du matin, amènent les hommes d'affaires à la *City*. Un train de province, et qui répond à un besoin spécial, comme jadis les rapides de la Côte d'Azur en hiver et de la côte normande en été. Simplement celui-ci relie Paris à l'une des régions où les hommes français ont aujourd'hui leurs affaires principales. Par la Champagne et puis l'Argonne, il s'en va jusqu'aux environs de Verdun. Il est plein d'officiers de tous grades et de toutes armes, — permissionnaires, la plupart, qui rejoignent. Mes deux compagnons et moi sommes les seuls à porter le triste habit civil. Dans les compartimens, dans les couloirs, le bleu horizon règne, la couleur de la France combattante, avec les figures de claire énergie, l'allure saine, virile et correcte, les gestes précis de tant d'hommes jeunes ou grisonnans, lieutenans, capitaines et colonels dont la poitrine porte les deux croix de l'honneur et de la guerre. Je sortais des rues et de la foule de Paris, d'un monde amorphe et mélangé, d'activités

quelconques et diffuses. J'entrais dans l'ordre systématique et simple de la vie militaire, et déjà j'en percevais les suggestions toniques. Deux ans d'effroyable guerre, — et l'on sentait que la vie de l'armée avait gagné en précision tranquille, que sa force avait grandi avec le temps par la régularité de l'habitude.

Nous filions magnifiquement, à la vitesse des anciens rapides, comme si la guerre n'avait pas produit ses effets ordinaires d'appauvrissement et d'embarras sur les lignes qui desservent le front. Les gardes en tuniques demandaient en saluant les billets. Ce brillant matin, cette vitesse, ces aspects de train de luxe, ce public de gentlemen bien gantés, fumant leurs cigarettes ou absorbés dans leurs journaux... on avait presque l'illusion de partir comme autrefois en vacances. Et puis on se rappelait que l'on courait tout droit vers les pays de ruine et de mort, vers la frange si prochaine encore de ce feu rongeur qui s'est avancé sur notre terre, et que les poitrines de nos hommes ont contenu, commencé de refouler. On se rapprochait de tous les morts qui sont tombés pour que la France vive.

On regardait passer cette France que l'Allemand rêvait de piétiner. Belles campagnes bleuissantes sous le bleu d'un ciel matinal; profonds prés où des moires ondulent avec les hautes fleurs de l'arrière-printemps; épaisseurs de jeunes blés dont on voit la tranche droite et claire, clochers lointains, collines à l'horizon : le mieux ordonné, le plus raisonnable et civilisé des paysages.

Une eau parut, une rivière d'idylle, bleue, et dont je regardais avec ravissement, sans penser à rien, les méandres. Et soudain la pensée de son nom, — un nom sacré, et que toute l'Histoire répétera comme celui de Salamine, — la Marne. Cette douce, élégante rivière... Derrière son fossé, les Français sont venus se reformer pour l'attaque, et la civilisation spirituelle du monde fut sauvée.

Meaux, Château-Thierry, Épernay, Châlons, au long de cette ligne que nous suivions si vite, toujours s'évoquait la même bataille et la victoire qui brisa la ruée germanique. Quelque part, derrière ces rideaux d'arbres, s'allongent les bataillons de croix saintes et pareilles où les peuples et les générations viendront en pèlerinage. Mais comment croire que des

hommes, par dizaines de milliers, ont agonisé sur cette terre? Elle a déjà repris son aspect de toujours, l'aspect classique de notre terre avec ses blés, ses champs et ses vignobles (la montagne de Reims, un coteau bleu, passe à l'horizon), avec ses clochers gothiques ou romans, ses bourgs aux toits serrés dont les noms, — Verneuil, Châtillon, Condé, Champigneul-Champagne, — font penser à tant de siècles de notre peuple. Tout cela plus calme et plus ancien, semblait-il, dans la splendeur de la jeune saison; tout cela plus cher, comme une figure qu'on ne savait pas aimer tant, et qu'un danger suprême a menacée.

Cet essentiel paysage français, et tous ces officiers français qui s'en allaient reprendre leurs postes de combat, quel émouvant accord! Des hauteurs très lointaines s'estompèrent un instant dans le Nord. Ce devait être les crêtes de Moronvilliers : le commencement de la France captive.

II

Les bois, les grands bois d'Argonne, hêtres et chênes, dans leur splendeur de juin. Nous y pénétrons par une vallée qui vient tomber et s'ouvrir dans la plaine, et les premiers ravages de la guerre nous apparaissent : les ruines d'un village, des pans de mur disloqués qui n'enferment plus que de vagues décombres, un fin clocher d'ardoise dont l'aiguille s'affaisse de côté, comme le morceau d'une tige qui tiendrait encore par l'écorce. Nulle vie d'homme ou de bête qui s'accroche encore à ces débris. Le silence, la mort. La totale destruction d'un vieux nid humain. Si l'on était seul, si l'on pouvait s'arrêter, écouter longuement ce silence, se pénétrer de cette mort, on sentirait tout de suite et directement ce que veut dire la guerre. Mais l'auto file à quarante kilomètres à l'heure dans une campagne de juin : prés profonds semés de hautes fleurs, verts déroulemens de la forêt, enivrantes senteurs végétales que l'on aspire avec un tressaillement de vie.

Le général H... nous montre du doigt le fond de la vallée : « Ici, dit-il, nous entrons dans les vues de l'ennemi. C'est là-bas, par-dessus les cimes de ce bois : si nous nous arrêtions, vous pourriez distinguer une petite bande montante de loin-

tain. Oh ! d'ici, ça se confond aux arbres. Mais *ils nous voient*. La route est repérée : ils la bombardent assez régulièrement. »

Rien n'apparaît ; il faut un effort pour concevoir que nous arrivons à la limite de la France actuelle et déjà dans le champ de vision de l'ennemi, — qu'à distance une relation s'établit entre lui et nous.

(Elle faillit s'établir trop bien : trois heures après, au retour, à l'instant précis où nous arrivions sous la ruine d'une tour qui surveille un tournant de la vallée, un joli fusant, à cent mètres de hauteur et vingt mètres trop à gauche, nous démontra que le passage des autos était attendu.)

Nous entrons à pied dans les grands bois où, presque tout de suite, une vie nombreuse et muette se révèle. L'orée des bois : de tous temps ce fut le commencement de la solitude. On quittait le monde où l'homme a mis sa marque ; on entrait dans un royaume où, comme aux temps primitifs, rien n'était que la nature, ses calmes végétaux, ses créatures sauvages. Ici, visible, ou plus souvent invisible, la présence humaine se devine partout. Sous le plafond continu des chênes et des hêtres, un nouveau peuple de la forêt a poussé de tous côtés ses boyaux et galeries, fouillant jusqu'à sept mètres sous terre pour y poser en sécurité ses gîtes. Le plus singulier, comme de l'ordinaire faune sylvestre, c'est son allure de secret. On découvre ses traces ; on ne le voit presque pas, ce peuple, on ne l'entend point, car dans la grande paix végétale, la sourde et claire détonation des canons, également invisibles, semble un phénomène indépendant des hommes, tantôt proche et tantôt lointain, mais toujours mystérieux, démoniaque, comme si la forêt était hantée de maléfiques génies. Entre ces fracas soudains qui semblent éclater dans les sous-bois (on dirait même au ras du sol), ce simple monde poursuit sa vie de tous les temps : longs émois et rumeurs des ramures au souffle du vent, gazouillement infini d'oiseaux, approfondissant le silence.

Et voici les nouveaux habitans du lieu : on ne les a pas vus venir, le bleu pâle des uniformes se révélant d'abord comme une fumée d'automne dans l'ombre des arbres ; et sur la feuillée, sur la glaise détrempée, leurs pas ne font pas plus de bruit que

ceux des animaux des bois. Ils sont là, maintenant, tous pareils, comme les individus d'une même espèce, tout d'un coup apparus à la façon d'une harde qui ne se sait pas guettée. C'est un petit détachement venu à notre rencontre, et dont sort un colonel, pour nous accueillir et nous guider.

*
* *

Les beaux hommes! — et quel air, autour du jeune chef, de bonne humeur, de discipline et d'énergie! Des hommes des bois, des *Robin-Hoods* qui vivent dans leurs huttes de branches et leurs terriers, si habitués depuis des mois, — et la plupart comptent déjà par années, — aux plis et replis de leur Argonne, aux labyrinthes de leurs tranchées, à la guerre si spéciale de forêt, qu'on ne veut plus les changer. Lui, le colonel est magnifique : grand, maigre, le poil flamboyant, des yeux perçans, un sourire aigu et perpétuel retroussant ses lèvres, la moustache en bataille. Le beau salut militaire! il s'est détaché de sa troupe, marchant vers son général et puis soudain arrêté, la main au casque, retournée, les yeux dans les yeux du chef, avec cette expression qui semble dire : « Je suis à vous, me voici, sans peur, pour vous obéir et pour que vous me jugiez : — regardez en moi, dans mes yeux, jusqu'au fond ; vous n'y trouverez rien que de net, de militaire et de tendu vers le devoir. » D'une saccade énergique qui la lance en avant, la main se détache du casque, et le général avance la sienne. Le rite symbolique est achevé. Deux gentlemen causent : on nous présente. Tout de suite un intéressant rapport : des travailleurs boches ont été signalés, il y a deux heures, de tel poste avancé du secteur. Là-dessus, coup de téléphone à la batterie de ... et quatre coups de 75. Résultat inconnu, mais au bout de cinq minutes, un second groupe d'hommes est apparu, venu sans doute pour reconnaître les dégâts. On distinguait deux officiers. Nouvelle bordée de 75. Dix minutes après, on voyait arriver des brancardiers. Félicitations au colonel de ce joli coup.

Ils vivent là, dans ce cantonnement de forêt. Au long d'une pente bien défilée, une série d'abris est creusée : romantiques logis d'ermites ou de trappeurs, comme on en rêve dans l'enfance, mi-huttes et mi-cavernes, les linteaux des portes faits de jeunes troncs ou de branches garnies de leur écorce et, souvent, de leurs feuilles. C'est la seconde ligne : ligne de repos,

non pas de tout repos. De temps en temps, le soir surtout, les obus boches, rasant le haut de la pente, viennent éclater devant ces abris. Mais peu importe à l'ingénieuse activité de ces Français qui emploient leurs momens de détente à des besognes de Robinsons artistes, sculptant pour leurs maisons sylvestres des meubles et décorations de bois fruste, ou bien parachevant leurs jardinets. A un quart d'heure d'ici, à la lisière de la forêt, à force de drainer et bêcher, ils ont transformé en parc, avec savantes allées courbes, massifs de fleurs et bancs rustiques, un fond marécageux dont la position abritée appelait une ambulance. La casemate du colonel est fleurie de roses et de capucines comme un cottage anglais. Nous y sommes entrés : un logis pour le vieux duc de *Comme il vous plaira*. Mais, contre le mur, un bahut du XVIe siècle, et dans la cheminée, une admirable plaque dont le relief, velouté de suie et doucement éclairé d'en haut, montre Adam et Ève, avec la date 1652 : épaves d'un château du voisinage que les obus ont éventré. Il y avait aussi, au milieu de la pièce principale, sur une poutre d'étai, une « adorable » figure de femme, toute en sourire, mystère, idéal et suavité, tirée d'un numéro en couleur d'un grand illustré. Partout, au front, et jusque chez les Anglais, j'ai retrouvé ce genre de décor. C'est une illusion de présence féminine. Elle aide à supporter les longues monotonies d'une vie cénobitique.

Ce qui frappe, c'est l'allure tranquille et grave des hommes. Nous l'avions déjà remarquée sur la route en croisant un bataillon de relève. L'impression se précise à les voir de près comme nous avons fait, tout ce jour-là, dans la forêt. Cette vie est devenue leur vie. Ils font partie maintenant de cette forêt qu'ils ont aménagée pour la guerre. Ils ont pu redouter le deuxième hiver, — le premier fut horrible, les tranchées insuffisantes et sans rondinage : des fossés de boue où l'on pouvait perdre pied. Ils attendent tranquillement le troisième. Quelques-uns me l'avaient dit : « Nous sommes prêts à *vivre* comme cela. » L'adaptation est faite, et doublement : les habitudes sont prises, les corps entraînés ; et puis les défenses contre le Boche, contre les intempéries, sont bien plus parfaites. En temps normal, quand on n'attaque pas d'un côté ou de l'autre, — au couteau, à la grenade, — quand il n'y a pas de coup de mine, et puis de ruée pour occuper les lèvres de l'entonnoir, quand le danger n'est que de la ration d'obus régulièrement administrée

par les Boches (en général à l'heure de la soupe), les pertes sont celles que les militaires appellent insignifiantes : sept ou huit fois moindres que l'usure chronique de l'an dernier. Simplement, et c'est peut-être pourquoi l'ajustement s'est fait si vite, ils sont revenus à l'une des conditions anciennes, et l'on peut dire naturelles de l'homme. Vie du chasseur primitif : l'aguet, l'affût, l'abri dans les cavernes, la horde disciplinée pour l'attaque et la défense. Mais le long sifflement des obus est tout moderne, et de même les tonnerres souterrains qui, sur une longueur de cent mètres soulèvent la terre et changent un morceau de forêt en chaos gris de cendres. Ceux qui sont tués, sont tués; les autres laissent faire le destin, et en attendant, dans l'exaltation de l'effort, du danger, d'une idée qui tient de l'absolu, se sentent plus vivans et plus hommes. On le voit bien à l'énergie de leur mine et la fierté de leur regard. Ceux qui furent jadis des citadins disent parfois, — et chez les Anglais j'entendais la même chose, — qu'ils auront du mal à se remettre aux besognes du magasin ou du bureau. Et pourtant, quand ils sont restés longtemps dans la forêt, il semble que la nostalgie de la ville ou du village leur revienne. Ils ont besoin de voir des maisons, et ils ajoutent même : des civils. Alors on les envoie cantonner dans des bourgs ou des hameaux plus ou moins dévastés de l'arrière. A côté des ruines, quelques toits et pignons encore debout, quelques vieux paysans, gardiens du lieu désert, des poules qui picorent sur une route, ont pour eux un charme inexprimable. Alors, ils nettoient, réparent, assainissent, changent peu à peu le village ruiné en village modèle.

Ce qui est unique, et que l'on perçoit tout de suite ici, c'est la relation des hommes avec leurs chefs. Des deux côtés, elle est faite d'amitié, presque de camaraderie, et pourtant de respect aussi : respect de l'homme pour le chef, et dont la discipline, que chacun sait nécessaire, accentue le geste, — respect inexprimé, et si sensible pourtant, du chef pour les droits et la dignité de l'homme, du soldat qui est d'abord un Français comme lui, et pourrait être son fils ou son frère, — profond sentiment qui se décèle toujours, même lorsque le général tutoie un « bleuet » et l'appelle *mon petit gars*. C'est une nuance complexe et fine, où s'harmonisent les deux principes antinomiques de notre vie militaire : égalité de libres citoyens

— hiérarchie de commandements et d'obéissances. Quand il s'agit d'honorer l'héroïsme, on ne reconnaît plus que des égaux. Dans quelle autre armée voit-on les citations à l'ordre du jour mêler les noms des généraux et des soldats ?

***

On nous donne des casques (car c'est bientôt l'heure où les canons boches redeviennent actifs), et en route vers la première ligne ! — d'abord par les sentiers de boue (boue de juin qui donne idée de ce que doit être l'Argonne en hiver), et puis, par les boyaux de communication, sur les rondins glissans, et qu'une eau jaune, çà et là, submerge. Probablement, si l'on nous avait laissés nous aventurer seuls ici, nous n'aurions rien remarqué, dans cette verte solitude, que les mystérieuses détonations, au ras de terre, rompant le silence, et les trilles d'oiseaux qui se répondent. Mais le chef qui a organisé ce secteur est avec nous : c'est son œuvre qu'il nous montre, et dont il veut tout faire comprendre. Pas une pente, pas un creux de cette terre fangeuse, dans le demi-jour des sous-bois, qu'il n'ait étudiés pour en tirer parti. Le principe, c'est de « canaliser » toute attaque ennemie, c'est, en opposant à la troupe assaillante certains points de résistance, — artillerie, fortins, chevaux de frise, fils de fer, — de l'obliger à se répandre et s'enfoncer en des chenaux de plus en plus ramifiés, dont on lui permet l'entrée, et où elle doit trouver sa destruction, car en chacun de ces pièges elle tombe sous l'enfilade de mitrailleuses ou de canons, — et qui tenterait d'en sortir, serait rejeté dans une nasse pareille et plus profonde. Au bout du fatal réseau, la masse ennemie, comme une eau qui s'épuise en cheminant, n'arriverait pas. Contre une telle défense, rien ne vaudrait que la destruction même du sol, comme à Douaumont ou à Vaux, par coups de mines (et la guerre ici tend à devenir toute souterraine), ou bien par obus plongeans de gros calibres; mais dans cette glaise molle, plus invulnérable que les coupoles d'acier, il arrive à chaque instant que les obus se fichent sans éclater.

Tout est prévu d'ailleurs pour résister au bombardement. On nous montre des blockhaus qui tiennent du château fort et de la fourmilière, avec leurs meurtrières et leurs douves, avec leurs galeries intérieures, leurs longs tunnels d'issue, leurs plus

secrets abris qui s'enfoncent à sept et huit mètres au-dessous du sol. Dans tous ces replis, dans les boyaux et les puits où l'on descend par des échelles, la chandelle éclaire, au long de l'humide paroi, un double et triple rang de fils téléphoniques. Çà et là, dans cette lueur et cette ombre bougeante, une forme humaine se révèle, un soldat qui s'efface pour nous laisser passer. Car toute la fourmilière est habitée, gardée, pleine d'une vie muette et vigilante. Tout au fond, accrochées au roc et superposées comme en des cabines de navire, on trouve des couchettes de fer sous un plafond de toile huilée qui les protège contre le suintement continu de la pierre. Tout à l'heure, je disais que ces hommes sont faits maintenant à leur condition, mais je les voyais au cantonnement, en plein air, dans le décor de la forêt salubre. Est-ce que la créature humaine peut s'habituer à cette existence de taupes et de termites, interrompue sans doute tous les trois ou quatre jours, mais régulièrement reprise en ces couloirs où partout l'eau perle ou bien ruisselle? Qu'on ne parle pas de la vie du mineur! — lui travaille, chaque abatis de charbon ajoute à son salaire; tous les soirs, il retourne chez lui. Ici, le fouissement souterrain achevé, il n'y a plus qu'à veiller et attendre. Pour supporter comme ils le font ces journées recluses dont les séries ne cessent pas de revenir, il faut une patience dont l'étranger n'imaginait pas les Français capables. Elle se nourrit, comme l'inusable volonté qui se manifeste à Verdun, du sentiment de la nécessité morale. Le sol de la France étant envahi, l'idée ne leur vient pas que l'on pourrait céder. C'est que la vie du pays se confond maintenant à la leur. Leur patience est l'instinct de cette vie. Pas un d'eux qui n'ait compris l'espèce d'ennemi qu'est l'Allemagne pour notre France. Que de fois on entend à peu près cette phrase : « C'est long, ce sera encore long, mais *il faut :* on ira jusqu'au bout! » Et parce que leur volonté est si profonde, parce qu'ils sont si sûrs de ce qu'ils sentent en eux-mêmes, ils sont certains, aussi, de la victoire.

Plus loin, c'est un abri de mitrailleuse au fond d'une des nasses préparées avec tant d'art. Il faut y être conduit, y pénétrer déjà pour le découvrir, ce repaire, tant il se dissimule sous les fougères et les ronces, au fond d'un ravin dont la pente le couvre de plusieurs mètres. Dans la pénombre qu'éclaircit à peine la meurtrière, deux hommes sont tapis dans la posture de

l'aguet. A la vue du général qui nous précède en se baissant sous la voûte, ils ont pris, — c'est le règlement, — la position active : l'un à genoux, présentant le ruban d'un chargeur, l'autre plié sur son arme, le doigt sur la détente, le regard tendu, surveillant l'espace par delà l'embrasure. Silence, immobilité de ces deux êtres souterrains en leur attitude d'attention. Je ne les ai pas vus se fixer à l'entrée du chef : on dirait que c'est là leur posture constante, dans cette solitude et cette demi-nuit, comme d'une obscure araignée qui ne bouge pas, mais qui guette, au centre de sa toile. Et cette série de pièges, ces filets superposés de fil de fer aboutissant à de telles embuscades, qu'est-ce qu'un réseau de telles toiles tendu par les terribles araignées humaines à travers toute la forêt?

L'arme luit dans l'ombre, parfaite comme un théorème, en sa précision d'acier : l'une des créations où vient se traduire tout l'effort et le progrès de la pensée humaine. Rien qu'un gros fusil, un tube où le petit doigt n'entrerait pas, et cela fauche les rangs d'hommes comme une inflexible lame d'acier qu'un menu geste de la main promène à droite et à gauche, ouvrant dans les masses qui attaquent des allées vides, des perspectives rectilignes et brusques.

Le général donne un ordre : « A quinze cents mètres! » Et il ajoute pour nous : « Ça portera chez les Boches et, en tout cas, c'est la règle d'éprouver les armes de temps à autre. » Et tout d'un coup, on dirait que l'étrange créature bondit en jetant ses abois : suite soudaine de coups clairs, secs, assourdissans, dévidés d'un trait, en dix secondes, et dont les murs de ce repaire semblent comme nous subir la secousse. Et puis, rien : le silence. Le ruban d'un chargeur a passé. Vie violente, aveugle de la rigide bête, soudain réveillée pour son unique fonction qui est de tuer.

Une heure de marche, encore, en zigzag, entre les molles parois d'argile, sur l'infini rondinage où les pieds glissent. Toujours les fins gazouillemens des oiseaux qui ne s'occupent pas de la guerre. Et de temps en temps, dans la forêt démoniaque, encore les mystérieux tonnerres que l'on sent au ras du sol, très près, dirait-on parfois, quand le coup semble tout ébranler de sa secousse; mais on ne voit jamais rien. Des sortes de cris, étrangement prolongés, des ululemens plutôt, tremblés, saccadés, stridens et qui déchirent l'espace, les

suivent ou les précèdent (suivant que les canons français donnent, ou bien les allemands). Parfois une mitrailleuse jette son intermittente clameur, comme tout à l'heure la nôtre, — mais nous étions trop près pour bien l'entendre. *Takkatakka-takka :* on dirait de vraies syllabes, une parole étrange, élémentaire, comme d'un prodigieux oiseau de malheur jetant quelque part son bref et précipité discours. Et toujours, devant nous, l'interminable fossé de boue, et par en haut les ramures vertes ou séchées des hêtres et des chênes, la forêt pacifique, où passent ces voix et ces fracas qui étonnent.

Peu à peu, cependant, un changement apparaît. Au milieu des fraîches frondaisons, on avait été surpris de voir tant d'arbres morts. En sortant d'une tranchée, nous découvrons qu'ils sont maintenant les plus nombreux, ces morts, comme si l'hiver s'éternisait dans cette partie du bois. Et puis on comprend qu'ils ne sont pas seulement morts, qu'ils ont été tués. Plusieurs sont rompus, pitoyablement, comme une tige encore verte dont le morceau pend à des fibres tenaces; d'autres semblent éclatés. Partout des cadavres d'arbres, leurs squelettes, des squelettes mutilés. La cime et la ramure arrachées, il reste une espèce de piquet grisâtre; et cela est plus sinistre que l'incendie, qui ne détruit pas la forme de l'arbre. Cet immobile ravage, plus général à mesure que nous avançons, voilà donc ce qui correspond aux invisibles tapages qui éclatent ou stridents de tous côtés par la forêt. Cela, et toutes ces fosses pleines d'eau jaune, aux endroits où des obus ont frappé la terre. Et aussi, de plus en plus fréquens, les morceaux rouillés de ferraille dont le vol mortel un jour a sifflé.

Lente, progressive dévastation. Depuis deux ans, bientôt, elle n'a pas cessé de se poursuivre. Chaque jour ajoute ses morts dont le nombre, comme celui des croix dans les cimetières du front, dit la longueur de la guerre. Par derrière, la forêt vit encore; dans le vert demi-jour qui s'enferme entre les fougères et la profonde feuillée suspendue, c'est encore la paix immense et qu'on croirait éternelle, du peuple végétal, le sommeil ancien, élémentaire, que ne semblent pas rompre les tumultes de la canonnade. Ici, les arbres soldats qui défendent et qui meurent. Quelques-uns sont pathétiques comme des héros mutilés. Et vraiment, ils défendent : souvent, derrière un chêne robuste, une mitrailleuse s'abrite dans son trou. Vienne un obus, il

coupera le chêne, mais en le traversant il éclatera, et sur le talus de terre les éclats seront sans effet.

Et enfin, voici la première ligne. « Faites le moins de bruit possible ! » nous ont dit les officiers. « Ici, *ils* entendent. » On marche avec précaution, et sans parler, sur le rondin. L'ennemi, nous dit-on, est à vingt mètres. Nous voici donc à la frontière des deux mondes. De l'autre côté, c'est toujours la forêt d'Argonne, toujours peuplée souterrainement de soldats, coupée de longs fossés, barrée de fils de fer; — et par delà, des cantonnemens, des villages ruinés comme ceux que nous avons vus, et puis le grand pays ouvert, des villes, des gares, des voies ferrées, les grandes artères qui entretiennent la substance de plusieurs armées. Seulement, tout le courant de vie et de volonté, par là, marche à contresens du nôtre; tout procède des lointains de l'Allemagne. Ici, dans le petit espace que l'œil embrasse, cette profondeur morte de la forêt où l'on n'entend rien, où nul humain n'est visible, c'est un point de la longue ligne où s'affrontent les énergies tendues de deux peuples.

Pendant une ou deux minutes on nous a permis de monter un peu sur le mur du fossé, et un peu plus loin, au bout d'un couloir perpendiculaire à la tranchée, et qui réduisait à dix mètres l'espace mitoyen, nous avons pu regarder quelques instans par le créneau d'un poste d'écoute. Ce qu'on voyait, c'était une confusion sans nom. Plus une trace de verdure, pas une feuille, pas une herbe : un pêle-mêle grisâtre entre des moignons d'arbres, de lamentables échalas, dans un chaos de terre éventrée, un sinistre et terne enchevêtrement. On distinguait un géant de la forêt culbuté, l'énorme ramure des racines en l'air : sans doute un chêne qui devait avoir sauté tout entier, d'un seul coup. Il était couleur d'ossemens. A ses racines, à ses branches, des ronces de fer s'entremêlaient avec de vagues choses où l'on distinguait des sortes de croix qui devaient être des chevaux de frise renversés. A quelque distance sur la droite, il n'y avait plus qu'une cendre blême qui montait et s'en allait comme une dune : le bord, nous dit-on, d'un cratère ouvert il y a quelques mois par un coup de mine, et dont nous occupons un côté. Là, plus une trace d'arbre ou d'objet quelconque; c'était plus que la mort : la destruction totale, la pulvérisation de la matière elle-même. Tout cela aperçu très vite, en

quelques coups d'œil, mais dans tout son détail, impossible à jamais oublier, gravé du premier coup dans l'esprit, comme un paysage nouveau que l'on a vu surgir, la nuit, dans la subite illumination des éclairs. Et à travers tout cela, par fragmens, un étroit ruban jaunâtre qui disparaissait à droite derrière les monceaux de cendre. On avait vu le talus de première défense où se terre l'invisible ennemi.

Et plus de chants d'oiseaux, pas un bruit dans ces lieux dévastés. Mais on savait que, de l'autre côté, des fusils devaient attendre, des yeux devaient épier, que si l'on parlait seulement, on serait entendu : une demi-heure auparavant, dans un poste voisin, un pauvre guetteur avait été blessé pour être resté un instant de trop à son créneau. On était devant la zone interdite où l'on ne met le pied que pour défier ou pour donner la mort.

Le couteau dans les dents et des grenades dans les mains, nos hommes devaient la franchir le même soir.

*
* *

On nous montre l'arrière-pays dont la ville, les bourgs, les villages servent aux quartiers généraux, aux administrations, aux cantonnemens, abritent des magasins, ateliers, hôpitaux et dépôts d'éclopés. Partout la vie militaire, sa hiérarchie, son exactitude, son unité ont pris la place des modes imprécis, divers et spontanés de la vie civile. C'est un autre monde où d'autres lois produisent d'autres aspects de l'homme. Même impression qu'en pays d'Islam où la règle commande à tous le même vêtement et fait les physionomies presque pareilles. Ici, l'uniformité est plus complète encore, puisque dans la société militaire l'enfance ni la vieillesse n'apparaissent, puisque l'homme s'y présente toujours dans l'intégrité de sa force et, presque toujours, dans la perfection de sa jeunesse. C'est un des prestiges de ce monde, avec la certitude des commandemens et des obéissances, l'absolu de la discipline, la logique de la belle forme où l'individu s'abolit avec ses prétentions et ses faiblesses. En temps de guerre, ces prestiges s'exaltent de valeurs nouvelles, toutes morales et qui dominent toutes les autres. L'instrument dont on admirait la symétrie mathématique et la précision s'applique alors à ses fins, lesquelles sont vitales pour un peuple; et le service qu'il rend est infini. Et c'est une

énergie d'ordre spirituel qui l'anime : patiente volonté de dévouement, sentiment mystérieux où l'homme se déprend de son être individuel et le jette sans regret à la mort, parce qu'il n'est plus rien alors qu'une parcelle de l'immortelle France.

A Sainte-M..., à trois lieues de l'ennemi, où le sergent de ville, le facteur, le balayeur de la rue sont des soldats casqués, où la foule, à six heures du soir, sur la grand'place et dans la grand'rue ne présente aux yeux que le bleu gris de l'uniforme, où les rares marmots (comme jadis les petits Marocains dans le bled occupé) nous faisaient le salut militaire, — je voyais, comme jamais encore, la France métamorphosée pour la guerre. Je voyais un monde dont la vie était plus claire, plus énergique et logique, chaque détail convergeant, par l'effet d'un vouloir unanime et d'un commandement distribué partout, vers une fin souveraine. Sans doute, un tel monde est anormal et ne persiste en sa perfection que par la guerre et par le sentiment de la nécessité nationale. Procédant de la volonté humaine, ordonné rationnellement, à la façon d'un mécanisme, on peut même dire qu'il est le contraire d'une forme naturelle de la vie. Et de là, sans doute, l'obscure nostalgie qu'ont les soldats, quand la lutte n'est pas immédiate, des modes ordinaires et spontanés de cette vie, leur besoin de revoir des villages peuplés de paysans, des rues où les plus nombreux sont des civils. Mais un tel sentiment n'est que celui des jours d'attente et de détente. Il disparaît devant l'ennemi. Car alors, malgré tout, l'ordre militaire devient un ordre naturel. Réaction de défense, les habitudes et routines s'arrêtant, l'être social se coordonnant sous le commandement de l'idée claire et de la volonté réfléchie, pour repousser le péril. A tous les degrés de l'échelle zoologique, l'attaque du dehors excite la conscience en excitant la créature à s'orienter et se tendre systématiquement vers l'acte de défense. Par cette substitution d'une activité plus ou moins réfléchie, on peut presque dire rationnelle, aux démarches accoutumées et généralement obscures de la vie, l'ordre de la nature semble rompu, mais un phénomène si général est pourtant de l'ordre de la nature. C'est encore un instinct qui suscite alors, avec la volonté, la pensée qui combine. C'est un instinct, toujours, qui pousse certains troupeaux à se rassembler et discipliner pour piétiner le fauve.

Avant que j'eusse vu nos soldats au front, des femmes,

surtout, m'avaient présenté l'exaltante image d'un peuple qu'une seule idée applique à une seule tâche. Trois mille femmes d'un faubourg de Paris, travaillant dans la chaleur de juin, en trois ou quatre salles d'une grande usine de munitions. Jeunes, la plupart, bras nus, pâlies et comme tendues dans la continuité du labeur, elles fabriquaient avec une vitesse, une délicatesse et une régularité incroyables de mouvemens, les outils de mort dont s'armeront leurs hommes contre l'ennemi de leur race. Il est certains momens du visage féminin, sous les magies surtout de la musique, où l'aspect individuel s'abolit presque, où semble paraître, battre et passer, transfigurant la créature, l'immortelle volonté d'une race. Ici, le concert et l'intensité de l'innombrable travail, l'effluve peut-être des énergies unanimes, agissaient à la façon d'une musique. Dans le bruissement de la ruche immense, dans l'unique et constante vibration où se confondaient les vibrations de mille tours, dans les reflets d'acier allumés partout par l'électricité, on voyait la précision et la précipitation des gestes comme menés, tous à la fois, par une seule âme; on percevait la fièvre contagieuse et quasi somnambulique de la vie collective. On sentait la présence et l'action de la souveraine idée qui se subordonne les individus : l'idée de la France, d'une France toute spirituelle, distincte des vivans qui ne sont que son actuelle matière, puisque tous ses hommes, s'il le faut, mourront afin qu'elle survive, c'est-à-dire afin que dans cent ans, dans cinq cents ans, des millions d'humains dont la substance, comme celle des morts, est éparse aujourd'hui dans sa terre, reçoivent les formes françaises, — afin que leur parole, leur pensée, leurs directions générales de vie soient françaises, — afin qu'une certaine suggestion sociale, celle qui s'entretient par les influences mutuelles des individus et par l'action des pères sur les fils, se transmette aux suites de générations qui ne sont pas encore, c'est-à-dire, en dernière analyse, afin qu'un certain type, qui est le nôtre, continue de se répéter. Voilà le principal impératif, l'idée tout irrationnelle, issue du profond de la nature, qui commande, quelles que soient les entreprises de la pensée individuelle, la vie d'une grande nation et le sacrifice de ses individus. C'est une idée, créatrice de force et de mouvement. Agissant en des âmes humaines, ces âmes dont les corps ne sont que les apparences, elle venait, cette invisible puissance,

aboutir sous nos yeux, à travers les activités du feu et du fer, à ces amoncellemens énormes de matière pure, à ces masses superposées, à ces rangs prolongés et profonds d'acier géométrique et luisant, — à ces milliers d'obus : trente mille par jour, dans cette seule usine qui travaille comme tant d'autres, du matin au soir et du soir au matin, les équipes se succédant sans trêve pour la même besogne, muette, régulière et passionnée.

La nuit, de mes fenêtres de Saint-Cloud, par delà les vagues reflets d'une boucle de la Seine, je regardais au loin les lumières d'une usine pareille : sur les noirceurs de Paris englouti elles s'étendaient en rectangles de feu, car les bâtimens couvrent des hectares. Et cela seul, cette activité dont on n'eût rien deviné pendant le jour, cela seul existait dans la nuit. Alors, je revoyais par la pensée le dedans de la grande ruche, le travail frémissant et discipliné de sa multitude. J'imaginais le travail semblable poursuivi par tout le territoire, nuit et jour, en des milliers de fabriques et d'ateliers, toutes les autres formes de travail que suppose celui-là : fonte du fer et du cuivre, constructions de machines et d'usines, chargemens d'explosifs, transports, distributions, le tout convergeant vers cette fin énorme et simple : accumulation de la force pure qui brisera la volonté du peuple ennemi, — et j'apercevais clairement que dans la France de l'arrière aussi, cela seul existait, et que tout ce qui ne tendait pas vers cette fin générale, tout ce qui ne collaborait pas, de près ou de loin, à l'innombrable effort, tout ce qui se laissait mener encore par les routines antérieures, vers des buts isolés, était hors de la vie nationale : un caduque et traînant déchet.

En Argonne, l'élément le plus actif et le plus noble de cette vie apparaissait : celui qui sert immédiatement la fin suprême, et que le travail intérieur du pays ne fait que servir. Vingt-deux mois de guerre nous avaient presque habitués, nous les non-combattans, aux anémies de l'arrière, à la diminution, en des villes et des campagnes veuves de leurs hommes, des activités visibles. Comme une électricité qui se tend pour le choc et l'étincelle, devant l'influx allemand, le plus intense de l'énergie française s'était porté vers le dehors, et nous la retrouvions, cette énergie, comme nous ne l'avions jamais connue, non plus diffuse, mais rassemblée, toute orientée dans

le même sens. Les hommes, les jeunes hommes de France, ouvriers, paysans, bourgeois, tous changés en soldats bleus, — bleu de l'uniforme, bleu du casque, qui semble celui que l'acier prend dans la flamme, — il n'y avait qu'eux, en face de l'invisible ennemi, tout le long de cette longue dévastation qui s'appelle le front.

Quels hommes! Je voyageais avec deux Anglais, un journaliste et un romancier célèbre. Ce qui les surprit tout de suite, — et pendant les trois jours que nous passâmes en Argonne, à chaque bataillon que nous croisions, à chaque cantonnement que l'on nous montrait, je vis cette impression se répéter en eux, — c'était d'abord la beauté physique et l'allure de force qu'ils attribuaient à la pratique nouvelle et générale des sports *(the finest gift England has made to France)*. Je croyais plutôt à la robustesse d'une race surtout agricole, et dont la santé foncière lui a permis d'ignorer ou braver les lois de l'hygiène physique et morale dont on s'occupe bien davantage et depuis bien plus longtemps chez nos voisins d'outre-Manche, — et puis, pour les citadins, à l'influence de deux années de vie rude, au grand air, affermissant et bronzant les visages, leur communiquant, sous le lourd équipement poudreux, quelque chose de cet air que l'on imagine aux vieilles troupes de métier : grognards de Napoléon, reîtres du XVIe siècle, légionnaires de César. Une expression d'énergie réticente, un sérieux étrange, imposant et presque farouche. Songeant peut-être aux définitions du Français qui courent à l'étranger, habitués à l'élan, aux jeux et chansons de leurs Tommies (le *boy*, avec son besoin de mouvement, tout son débordement de vitalité, subsiste tard chez l'Anglais), mes amis s'étonnaient : ce fut, je crois, la grande découverte de leur voyage : *Fine, strong men, with that curious air of decision... Wonderfully serious. They keep it in* (1).

Ce dernier mot, c'était leur explication. Ils jugeaient ces hommes français concentrés en eux-mêmes et mûris de bonne heure par la gravité terrible des circonstances, — l'idée de la France en danger, le souvenir des atrocités allemandes, l'acharnement de la lutte, la proximité de la mort, les visions quotidiennes d'horreur ayant établi en eux à demeure des sen-

(1) De beaux hommes, robustes, avec un air singulier de décision. Extraordinairement sérieux : ils gardent en dedans ce qu'ils sentent,

timens intenses : patriotisme quasi religieux, haine, besoin de vengeance et de dévouement qui répriment le rire et même la parole, pour appliquer tout l'homme à des besognes passionnées. Plus simplement, peut-être, la plupart étaient-ils de l'espèce rurale que le dur et monotone labeur de la terre fait de bonne heure graves et taciturnes. Aussi bien que de l'étonnement, on sentait du respect, presque de l'intimidation, dans les regards que les deux Anglais jetaient sur cette troupe.

Vis-à-vis des officiers, d'apparence bien différente, qui nous recevaient à leur mess, à leur poste, à leur *cagna*, à leur bureau, leur mouvement était plutôt un élan de sympathie et de plaisir. Plaisir de retrouver les traits d'un type depuis longtemps classique en Europe et que je n'imaginais pas si vivant et fréquent encore, avant de l'avoir vu partout dans nos camps du Maroc. Traits de race, sans doute : verve, esprit, brillante allure gauloise, étincelant de l'œil, clarté du visage sanguin. Traits de vieille culture sociale aussi, prompte élégance de parole et de geste, goût des idées générales, insistances de politesse raffinée, mobilité de la conversation, qui refuse d'appuyer, de peser. A les voir, le soir, allumant leurs cigarettes autour d'une table fleurie pour nous, si gais, si vifs, de si parfait savoir-vivre, l'histoire et la légende s'évoquaient : on pensait à « Messieurs les Maîtres » de l'Ancien Régime, aux officiers de Steinkerque, qui chargeaient en dentelles; aux mousquetaires : je retrouve sur un carnet ce mot : *d'Artagnan*, qui me servait à désigner l'un des plus brillans, dont je n'avais pas retenu le nom. Conan Doyle, qui l'a croqué dans le *Daily Chronicle*, l'appelle « Cyrano, » — bien entendu, il ne s'agit que du dehors. Tel général, haut de six pieds, avait les grâces rapides, la splendide allure et tous les radieux prestiges de Chantecler. Des gentilshommes, à la française. C'étaient là, d'ailleurs, les types extrêmes, dont le souvenir demeure le plus vif, — types d'un certain milieu social où règnent telles conventions et consignes, tel idéal de l'homme en société. Ces brillans aspects peuvent masquer le sérieux intime de l'individu, comme souvent, chez un Anglais, la banalité correcte et voulue, l'argot de caste, le ton de plaisanterie prescrits par la convention, cachent les mouvemens d'une âme originale et passionnée. Et quand on les voyait au travail, ces chefs, quand on commençait à connaître leurs œuvres, — telle mise en défense d'un secteur, telle orga-

nisation de transport et de ravitaillement, tels magasins, dépôts et chantiers, — surtout quand on constatait la mine et la discipline de leur troupe, toute la précise et tranquille horlogerie des services, et qu'on se rappelait enfin la longueur et l'intensité de l'effort, on prenait idée des vertus d'ordre et de conscience, de l'infatigable et minutieux labeur, de la persévérante volonté qui font échec, ici, à toute la méthode allemande.

A l'arrière des premières lignes, ces qualités nous apparaissaient avec tout le solide travail de préparation et de soutien. On nous montrait des hôpitaux, des hangars d'aviation, des ateliers et fabriques (il y en avait où l'on transformait les chevaux blessés en toutes formes d'appétissante charcuterie). Partout l'affluence de la main-d'œuvre : on retrouvait, condensée, aux abords de cette ligne du front, toute l'activité française. Partout, sous l'uniforme du soldat, des ouvriers de métier besognant à leurs métiers : charrons, maréchaux, bouchers, boulangers, mécaniciens, électriciens, menuisiers, chauffeurs, jardiniers et cultivateurs même, car autour des fermes dévastées, d'où les chats aussi sont partis, l'armée cultive : je n'ose plus dire le nombre d'hectares, autour du clocher décapité de V... que le général H... a changés en florissans jardins de maraîchers. Toutes les énergies et compétences trouvent à s'employer : les éclopés eux-mêmes besognent et font des miracles.

J'allai voir une de leurs installations. Des éclopés, c'est-à-dire, sans doute, des invalides, tout au moins des fatigués et déprimés : je croyais trouver un lieu de repos. Au village de C... je tombai sur une ruche en pleine ferveur de travail. Sous leurs mains, le village désert et demi-ruiné se muait en village modèle; les vieux tas d'ordures et de fumier quittaient les portes des maisons; les carottes et les choux (des fleurs aussi pour le plaisir des yeux) s'alignaient dans les potagers; une scierie mécanique débitait du bois, à côté d'un savant atelier de lessive, d'une chandellerie où les rebuts de graisse s'utilisent. Ailleurs, un établissement de bains et de douches où l'on peut rincer, épouiller je ne sais combien de centaines d'hommes par jour, — ailleurs le dépôt lui-même, les dortoirs, d'étincelantes cuisines où des rôtis embrochés se dorent, des

salles de réunion, de lecture, un théâtre rustique, avec son « plateau » et son rideau. A travers tout cela, je ne sais quelle « odeur de propre, » comme disent les ménagères, de bois neuf, de verni, de lessive ; des figures tranquilles, détendues, contentes. Après les réclusions et les ruées, les monotonies et les tueries du front, pour ceux qui ne sont que les « éclopés, » les rhumatisans, les fourbus, quel repos plus sain que de retrouver, précisés, rythmés par l'ordre et la discipline militaires, les travaux de leur vie accoutumée? Et puis, ce village mort et devenu par eux plus vivant, cette petite ruche industrielle, c'est l'œuvre commune, pour le bien commun. Nulle question, ici, de syndicalisme, de grèves ou de huit heures. Cinq sous par jour, et plus de cœur au travail que pour dix francs dans l'atelier d'un patron. Chacun donne ce qu'il a de force. Quelques-uns apportent une invention; c'est telle façon, avec des feuilles de bois tressées, de fabriquer les sommiers élastiques que l'on nous montre dans un dortoir; c'est tel moyen d'articuler, en un tour de main, avec du fil de fer (les charnières manquant) les caisses à sable qui valent mieux que les sacs pour la défense des tranchées. Cette trouvaille, signifiant je ne sais plus quelle sérieuse économie quotidienne pour tout un secteur, fut payée d'un paquet de cigarettes et, ce qui comptait plus, de félicitations du colonel. C'est ici la même activité que dans les oasis d'Afrique où le soldat français se fait spontanément civilisateur, bâtisseur de maisons, de ponts et de routes. Ce colonel nous conduisait ; on voyait son plaisir à nous montrer ce dépôt ; c'était son œuvre, qu'il aimait comme l'inventeur son invention, qu'il avait méditée, amenée peu à peu à ce degré de perfection. Il nous expliquait son idée : « Faire travailler ceux qui ont beaucoup de temps et peu de forces, pour ceux qui ont beaucoup de forces et peu de temps. » L'excellent homme! une figure toute de simplicité, de bonté. Avec quel ton paternel, quel accent d'intérêt personnel et direct il s'enquérait auprès des plus faibles de leur santé! Je le revois posant sa main sur l'épaule d'un petit volontaire de dix-huit ans, et lui demandant s'il avait des nouvelles de sa famille. Le petit gars, évidemment touché jusqu'au fond de cette bonté, après le plus réglementaire des saluts, se raidissait, fixe dans la posture d'attention, les yeux militairement rivés à ceux du chef, répondant avec la brièveté virile et respectueuse qui convient. Il

rougissait sous l'excès d'honneur, mais les jeunes yeux brillaient d'amitié et de plaisir.

Plus je regardais, en ses modes et degrés divers, la vie nouvelle qui, depuis deux ans, règne seule en ce pays, et plus m'apparaissait la vérité de cette vieille formule de nos pères que le Français est né soldat. Soldat, il l'est, non seulement par sa bravoure et sa sociabilité, mais par la tendance logique de son esprit que satisfont l'ordonnance et les symétries de la société militaire. Tout y est rationnellement construit comme dans les plans socialistes, comme dans les constitutions politiques que la France s'inventait sous la Révolution, et tout y est plus clair, plus sûr, chaque détail du système commandé par une immédiate et visible nécessité vitale, s'adaptant à tous les autres pour une œuvre sublime et passionnante. Finies, les confusions d'un parlementarisme imité de l'étranger, les obscurités et désaccords d'un régime où l'intérêt local interfère avec l'intérêt général, où la volonté souveraine, distillée de dix millions de volontés particulières, se diffuse en deux assemblées que déchirent les querelles de partis. Il ne s'agit plus de donner un vote sur quinze mille pour élire un député sur six cents. Il s'agit de s'intégrer dans un ordre intelligible et qui se répète à tous les étages de l'armée ; il s'agit pour chacun, avec tous les autres, de recevoir, transmettre et suivre un commandement en y ajoutant, sans doute, une part plus ou moins grande, suivant le degré de la hiérarchie, de décision personnelle, mais toujours en vue des fins communes, ardemment désirées, et qui sont l'absolu. Il s'agit pour un lieutenant d'aider à sauver la France en exécutant les ordres de son capitaine, qui obéit à son commandant, et en conduisant le mieux possible ses soldats. Voilà qui se comprend du premier coup, et qui excite les meilleures énergies de l'homme, toutes ses puissances d'attention et de dévouement. Voilà qui le fixe, — et les faibles en sentent le bienfait, — aux certitudes du devoir, aux précisions d'un ordre invariable et qui satisfait la raison comme une progression mathématique. Dans un ordre pareil, à des rangs échelonnés de la même façon, obéissant aux mêmes impératifs, des Français ont vécu par dizaines et centaines de milliers à la fois, à toutes les époques de la France. Si l'on excepte le groupe élémentaire, la famille, tous les autres modes et cadres de vie sociale sont allés changeant ; seul l'ordre mili-

taire n'a jamais cessé de se répéter, avec la notion de l'idéal, les mœurs et les types qui sont propres à la société militaire. Chez un vieux peuple qui s'est battu au cours de tous ses siècles, — se bien battre et bien parler, c'est la caractéristique que César en donnait déjà, — rien d'étonnant si quarante ans de paix, de rationalisme et d'individualisme appliqués n'ont pu étouffer des habitudes et tendances vieilles de deux mille ans, si les instincts et vertus ataviques, qui dormaient latens, se sont réveillés au premier outrage de l'ennemi, pour s'employer joyeusement à des tâches retrouvées.

Nous causions de tout cela, le soir à la table du général A... Il nous disait : « Ils savent tous le pire de la guerre : ils l'ont appris à Verdun, en Champagne, en Belgique, — la plupart ici même où nous avons eu des combats très durs. Ils savent aussi n'y pas penser. Ils ont appris à vivre au jour le jour, dans le moment présent, qui le plus souvent est facile. C'est une telle simplification de la vie que de n'avoir plus qu'à obéir, comme ils savent que leurs chefs obéissent! Être déchargé de soi-même, n'avoir plus à penser qu'à la besogne immédiate, immédiatement commandée! La plus dure s'allège quand elle est celle de tout le monde; comme la pire condition de vie apparaît acceptable, du moment qu'elle est commune. Au fond, la vie militaire, en campagne, c'est une forme naturelle de la vie. L'idée du danger, de la mort? Elle devient vite ce qu'elle est au cours de l'existence ordinaire. Évidemment, le risque est plus grand. Combien de fois plus grand? On n'y pense plus. On vit, voilà tout; est-ce que vous vivez en pensant à la maladie ou à l'accident qui vous emportera, — dans combien de jours ou de mois? Vous ne le savez pas, et c'est l'essentiel. Qu'importe un peu plus tôt, un peu plus tard? Tant de fois, un soldat a vu tout près l'explosion blanche ou noire de l'obus, et la balle ou l'éclat n'était pas pour lui! Ils deviennent vite fatalistes. Et puis, vous savez, ils voient beaucoup la mort. Elle aussi finit par leur apparaître comme un fait vraiment ordinaire, un moment naturel de la vie... Être tué : cela aussi fait partie de la condition commune... »

Un officier ajoutait : « Voulez-vous savoir ce qui fait plus que tout leur inlassable volonté? — la ruine universelle de ce pays, tous les villages incendiés : les Boches les ont allumés quand ils durent reculer après la bataille de la Marne. Tenez, vous

avez vu le clocher de Triaucourt : savez-vous ce qu'il leur rappelle? Des femmes françaises, des grand'mères tuées à coups de fusil parce qu'elles essayaient de défendre contre les soldats allemands l'honneur de leurs filles. »

*
* *

Sur les routes du pays, nous croisions souvent une colonne en marche, et plus que dans la forêt où la lutte est presque invisible, où l'on opère par groupes fractionnés, où les attaques se dissimulent, on avait le sentiment direct de la guerre.

C'étaient simplement des troupes de relève, ou qu'on venait de relever, les unes scandant le pas, assemblées à nouveau dans le beau rythme militaire, et comme rechargées de jeune et rayonnante énergie; les autres, boueuses, fatiguées, d'allure pesante et lente, d'un sérieux plus profond et pathétique. Je revois un tel bataillon ainsi rencontré dans le soir. Il surgissait inopinément devant l'automobile qui ralentissait, et puis s'arrêtait pour le laisser passer. Toujours l'impression d'étrangeté, et presque de mystère. Ce bleu sourd, fondu dans le bleu du crépuscule, et qui ne se réalise que tout près, qui se révèle presque tout d'un coup, sans jamais se détacher tout à fait, en vive silhouette, de l'espace ambiant, le silence de tous ces hommes, leur nombre, la gravité de leur allure, tout cela qui vient *apparaître* et tient du fantôme, tout cela étonne sur la belle route, entre les jeunes blés, dans le doux crépuscule de juin où l'on oubliait presque l'angoisse présente. On dirait vraiment de l'irréel, et pourtant c'est tout le réel qui revient devant nous, la quotidienne et presque inimaginable réalité qui, depuis deux ans, tantôt nous étreint, et tantôt nous fait battre le cœur. On se dit que chaque ombre, dans cette file d'ombres inconnues, c'est un homme français, venu du Nord, du Centre ou du Midi, d'une ville ou d'une campagne où il avait son bureau, ses champs, son usine ou son atelier, ses parens, sa femme, ses enfans, — un individu complet, qui se sentait différent de tous les autres et ne connaissait alors à sa vie que des buts personnels. Soudain transporté avec des millions d'autres du côté de la frontière, établi, aujourd'hui, dans cette Argonne où, probablement, il ne serait jamais venu, il a perdu son apparence personnelle, — et, sans doute, son âme aussi s'est presque toute fondue dans une âme

collective. Son pas, son allure, son être ont changé. Il n'est plus ouvrier ou paysan, marchand ou bureaucrate, instituteur ou rentier : c'est un homme de telle compagnie, de tel bataillon, de tel régiment, qui marche, parle, pense comme ceux de sa compagnie, et que mène la volonté commune, — par là capable d'une patience ou d'une indifférence au danger, que jadis il n'eût pas crue possible. On m'avait donné quelques raisons de cette indifférence. A regarder passer l'obscure procession, j'apercevais tout d'un coup la plus profonde et générale : l'homme s'est dépouillé de sa personne individuelle, qui seule est périssable; il s'est absorbé en quelque chose de plus grand et plus durable que lui-même, pour une fin située hors de lui-même. Qu'il tombe, le régiment, l'armée où il a maintenant son être essentiel ne cesseront pas de vivre, l'effort continuera pour cette fin qui, seule, lui importe, — pour la France qu'il sert en tombant. En combien de lettres de soldats ne l'avons-nous pas vue s'attester, cette idée religieuse, en mots obscurs ou clairs, et qui, tout d'un coup, nous ont brouillé les yeux!

Et je revois encore un régiment, revenant, celui-là, du repos. Il traversait Sainte-M..., où, pour la première fois, la multitude bleue que j'avais vue errante, répandue, le soir, sur la grande place et dans les rues, m'apparaissait assemblée suivant sa loi, dans son rythme propre et si ardent de vie. Clairons clairs, clairons vibrans comme cette lumière de sept heures du matin, parlant comme elle de pure énergie affluente! Ces notes primaires, sonnées à plein souffle de jeunes poitrines, ces musiques dont les temps précis font penser à des mouvemens d'attaque, à des gestes brillans d'épée, c'était de la volonté jaillissant tout droit, c'était la plus élémentaire et profonde volonté française. Cela semblait surgir du fonds primitif de la race, disant le vif et le tonique de l'âme, la promptitude de l'esprit, la conquérante simplicité des idées, le pur élan des courages vers l'allégresse de la bataille. Ils passaient, passaient interminablement. Dans cette ville presque vidée de ses vrais habitans, il y avait à peine cinq gamins pour leur emboîter le pas, mais cette musique, la cadence de ce pas, eussent donné des jambes, pour les suivre, à un paralytique. Ce n'était que l'ordinaire défilé du régiment dans une rue de province; mais en guerre, et dans une ville où l'on entend le canon allemand,

quelle signification cela prenait ! Les hommes de France, réunis pour défendre leur terre et marchant à leur ennemi... On voyait à plein chaque jeune visage, le hâle et l'énergie des traits que nulle barbe ne cache (les « poilus » dont parle l'arrière ne portent plus la barbe qui gènerait l'emploi des masques). Quelques casques étaient cabossés, — et ce ne pouvait être que de marques de mitraille, — et les longues capotes semblaient très vieilles et respectables. Mieux que tout, ce bleu fané, délavé par les soleils et les pluies, par les nuits passées au contact de la terre humide, traduisait aux yeux la dure et longue réalité de la guerre.

A intervalles réguliers, des lieutenans, très jeunes, l'épée au clair, marchaient à côté de leur section. On savait que ce n'était pas une parade, que vraiment ces adolescens *conduisent*, qu'ils sont les premiers à bondir hors de la tranchée et mener l'assaut contre les fils de fer et les mitrailleuses. On pensait à tous ceux que l'on a connus, aimés, qui sont morts en se dévouant ainsi, et qui devaient être, demain, les chefs de file de la France.

Quelques femmes, des jeunes, en noir, regardaient sur le pas de leur porte, et je voyais l'attention passionnée de leurs yeux : l'une d'elles, mince, fixe et toute pâle, les lèvres entr'ouvertes, avait, dans un geste de ferveur, serré ses mains contre sa poitrine. Elles se taisaient et les hommes passaient, passaient, bouches scellées. Les trompettes parlaient seules, déjà lointaines, disparues au tournant de la rue, et le régiment, sous la forêt ondulante des fusils, continuait de défiler encore. A mesure que s'éloignait la musique, une sorte de silence s'établissait, — un silence que rythmait le battement sourd et grandissant des pas.

Cinq ou six femmes avec autant de gamins, c'est tout ce que l'on voyait de population ordinaire. Des officiers, sans tourner la tête, s'en allaient à leur service, à leur bureau. Des permissionnaires regardaient des cartes postales à la devanture du marchand de journaux. Le balayeur de la rue, en casque et capote lui aussi, poussait consciencieusement son balai le long du ruisseau. Tout d'un coup, il s'élança, reconnaissant dans un des rangs qui passaient, un camarade, un « pays » peut-être. La fervente poignée de main ! Traînant son balai, pendant quelques secondes, il l'accompagna. Il avait pris le pas de la

troupe. Je le voyais parler, je devinais l'amitié, l'émotion, les vœux. Ce régiment, où allait-il? Très probablement à Verdun. L'Argonne y avait envoyé déjà beaucoup de monde, et les simples mouvemens de relève dans la forêt ne déplacent pas un régiment. Pour des soldats en campagne qui s'étaient habitués à tels postes, à tels risques, un départ, c'est le retour à tout l'inconnu, c'est, plus sensible qu'aux jours ordinaires, l'énigme de leur vie ou de leur mort qui revient se poser.

Des canons gris passèrent, avec leur air de grandes bêtes aveugles qui se laisseraient charrier, leurs longs museaux levés haut, oscillant aux secousses du pavé, comme cherchant toujours à flairer au loin le possible ennemi. Puis les bâches vertes des fourgons automobiles. Puis la ferraillante théorie des cuisines roulantes. Un peloton fermait la marche, menant des chiens en laisse. Cela rappelait les douars migrateurs du Sahara: même impression de vie nomade, collective et complète d'une certaine famille humaine qui se suffit, avec ses bagages, ses tentes, ses bêtes, dont le domaine est l'espace, et qui ne dépend plus d'aucun lieu.

Au bout de la longue rue on voyait encore l'ondulation régulière de tous les fusils, et par-dessous le roulement des charrois, on croyait percevoir encore la cadence innombrable et confuse des pas. Une parcelle de nos armées venait de passer et s'en allait du côté du feu, un peu de ces moissons d'hommes que la France récolte chaque année sur sa terre, et qu'elle réserve pour les consacrer, au jour de la guerre, comme une hostie, à la France qui sera. Cette procession de jeunes gens pareils comme les épis d'un champ qu'on va faucher, cette vie si nombreuse et si pleine, — le meilleur de la vie française, — si fièrement disciplinée, et dont nous avions senti passer le souffle, l'énergique et précise pulsation... Là-dessus, tout d'un coup, on imaginait l'affreuse réalité quotidienne : les gaz, les avalanches de métal, les explosions, tout ce qui veut broyer et dissoudre la chair des hommes; on percevait directement l'épouvante de la guerre, mais aussi le sublime de la volonté qui vit en cette chair et la fait marcher sans frémir à sa destruction.

ANDRÉ CHEVRILLON.

LA CIVILISATION FRANÇAISE[1]

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.
(Du Belloy.)
Et plus je suis Français, plus je me sens humain
(Sully Prudhomme.)

« Ah! monsieur, on doit le dire, les Français ont plus d'humanité que les autres. » Ce mot d'un sous-officier prussien dans le livre *Au service de l'Allemagne*, je n'en veux point chercher d'autre pour symboliser ce qui me paraît être le caractère original et foncier, la tradition constante de la civilisation française.

I

En littérature, d'abord. La littérature est-elle l'expression de la société? Elle est, en tout cas, l'expression la plus spontanée, parce qu'elle est la moins systématique, du génie particulier, des tendances instinctives d'un peuple.

Qu'il y ait, dans la littérature française, « plus d'humanité » que dans les autres littératures modernes, c'est, je crois, ce qui ressort d'un examen, même superficiel, de ces diverses littératures. Nos écrivains sont moins artistes que les Italiens, moins mystiques que les Russes, moins poètes que les Anglais, moins philosophes que les Allemands, moins romanesques que

(1) L'Académie française avait choisi comme sujet du concours pour le Prix d'éloquence à décerner en 1916 : *la Civilisation française*. Nous sommes heureux de donner ici le « Discours » qui a obtenu le prix et dont l'auteur est notre collaborateur M. Victor Giraud.

les Espagnols; mais comme ils sont plus humains! C'est à l'homme qu'ils songent avant tout; c'est l'homme, dans ses différentes attitudes morales, dans les dispositions profondes de sa nature, qu'ils s'efforcent de comprendre et de peindre; ce sont des questions humaines qu'ils traitent, questions morales ou questions sociales; c'est la pratique de la vie individuelle ou collective que, presque toujours, ils ont en vue; et c'est enfin à l'homme qu'ils s'adressent, à l'homme concret, réel et vivant, à l'homme non pas exceptionnel, mais à l'homme moyen dont ils parlent la langue habituelle, et dont ils recherchent l'assentiment. Instruire et moraliser, *humaniser* en un mot, voilà leur objet essentiel. On sait ce que Bossuet disait des poètes grecs : « Homère et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, *ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine*, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée. » Ce pourrait être la définition même de la littérature française.

Précisons cette impression générale. Voici deux grandes époques de notre histoire littéraire, le XVIIe et le XVIIIe siècle, qu'on a coutume, et non sans raison d'ailleurs, d'opposer l'une à l'autre. Et, en effet, autant le XVIIe siècle a aimé l'ordre, la règle, la discipline, autant le XVIIIe s'est montré rebelle à toute autorité religieuse, intellectuelle ou politique. Mais pourtant, à travers ces indéniables divergences, qu'on aille au fond des choses, et l'on reconnaîtra que, par des moyens différens, c'est bien le même idéal qui s'affirme et se poursuit.

La littérature française du XVIIe siècle a été passionnément curieuse de l'âme humaine : c'est là, semble-t-il, son caractère distinctif, celui qui en explique non seulement les mérites originaux, mais aussi les faiblesses ou les lacunes. On lui a reproché, par exemple, d'avoir dédaigné la nature : c'est qu'à force de regarder l'homme, elle a négligé tout ce qui n'était pas lui. Voir vivre, des « yeux de son âme, » et représenter avec exactitude cet « être merveilleusement vain, ondoyant et divers, » cela lui a paru un spectacle qui faisait pâlir tous les autres, une besogne auprès de laquelle toutes les autres n'étaient que « divertissement. » « Je trouve bon, a dit Pascal, qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic; mais ceci : Il

importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. » Pareillement, eût dit Racine, que nous importe le paysage où se déroule la tragique histoire de Phèdre? Ce qui nous intéresse, c'est l'âme de Phèdre, c'est la manière dont elle réagit contre la folle passion qui l'envahit et qui l'obsède; ce sont les fluctuations de sa conscience morale; et quel paysage matériel vaudrait ce paysage intérieur? Tous les écrivains du XVIIe siècle ont été là-dessus de l'avis de Racine. Tous, poètes, dramaturges, orateurs, romanciers, philosophes, ont fait du cœur humain leur unique étude; tous ont essayé d'enfermer dans leur œuvre la plus grande somme possible d'observation morale. De là la richesse psychologique de toutes ces œuvres. « Une psychologie vivante : » la célèbre définition de Taine ne s'applique peut-être pas à toute espèce de littérature; mais elle convient excellemment à la littérature du XVIIe siècle.

On notera que nos grands classiques, s'ils ont été de très pénétrans psychologues, n'ont pas été des psychologues désintéressés. Connaître pour connaître, fût-ce la plus intéressante des réalités, n'est point leur idéal. Leur attitude en face de l'homme n'est point du tout celle du « naturaliste, » ou du savant qui observe, constate des faits, établit des lois et, ce travail accompli, croit son rôle achevé. Autant que des psychologues, ce sont des moralistes. Ils ne se contentent pas d'étudier et de connaître l'homme; ils se proposent de lui fournir une règle de vie; ils le veulent meilleur et plus heureux. De leur long voyage d'exploration et d'étude, ils sont revenus sans illusion sur la nature humaine; ils la croient profondément mauvaise et perverse, en proie aux plus bas instincts, aux plus misérables passions. Pour mater ces instincts, pour dompter ces passions, pour faire luire dans toute cette misère un rayon d'idéal, de vertu et de bonheur, ils ne voient tous, ou presque tous, qu'un seul remède : l'acceptation d'une règle religieuse, la soumission de tout l'être intime à une tradition hautement vénérable, et qui, d'ailleurs, a fait ses preuves. A cette condition, pensent-ils, mais à cette condition seulement, l'homme pourra être heureux, autant du moins que le comporte sa destinée mortelle, et il se ménagera, pour la vie future, le bonheur infini auquel il aspire.

Comme les écrivains du XVIIe siècle, ceux du XVIIIe sont

convaincus que « l'homme veut être heureux, et ne veut qu'être heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être, » et comme eux, ils jugent cette aspiration légitime. Mais, au lieu de croire, avec Pascal et presque tous les contemporains de Pascal, que « le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous, » qu'il est « en Dieu, et hors et dans nous, » ils s'imaginent que nous serions parfaitement heureux, si nous étions délivrés de toutes les contraintes que tant de siècles de « superstition » ont fait peser sur nous. N'ayant ni très longuement, ni très profondément étudié l'homme, ils croient à sa bonté native; ils croient à la toute-puissance de la raison pour remédier aux imperfections provisoires qu'ils découvrent en lui; ils croient en un mot à la disparition progressive du mal dans le monde. Illusion peut-être, mais illusion généreuse, au moins en son principe, puisqu'elle procède d'un excès de confiance dans la nature humaine. Ne croyant pas, ou ne croyant guère à la vie future, s'en désintéressant en tout cas, les écrivains d'alors reportent sur la vie présente toute leur sollicitude; ils ne songent qu'à l'aménager pour le plus grand bonheur de l'humanité. Puisque l'homme, d'après eux, ne peut compter que sur lui-même pour améliorer sa destinée, qu'il mette toute son industrie à la rendre plus confortable et plus douce. Convaincus que l'homme n'existe et ne vaut que dans et par la société, et qu'en dehors d'elle, il n'y a pour lui ni salut, ni bonheur, les uns se font les apologistes passionnés de l'institution sociale; ils en célèbrent sans relâche les bienfaits et la sainteté même; ils en réclament le perfectionnement; et ils verraient volontiers dans un corps de bonnes lois le souverain bien que puisse poursuivre l'humanité. Les autres, plus hardis, ou plus imprudens, bien loin d'avoir dans les règles ou les conventions sociales cette confiance ingénue, leur attribuent tous les maux qui désolent la vie humaine. La société pour eux, voilà l'ennemi; ils rêvent d'un retour à un soi-disant état de nature; et déjà ils s'en forgent une félicité

Qui les fait pleurer de tendresse.

Et ce sont là, assurément, des tendances fort différentes, fort différentes aussi de celles qui avaient cours au siècle précédent. Mais quoi! Bossuet a beau se faire de l'homme et de la vie une conception qui ne ressemble guère à celle de Voltaire ou à celle de Rousseau : est-ce que tous trois, et tous les écrivains

français leurs contemporains avec eux, ne sont pas comme hantés par l'obsession d'un même problème : celui du bonheur? Et c'est cette préoccupation essentielle qui donne à l'œuvre de ces deux siècles littéraires, — comme à la littérature française en général, — cet accent d'humanité que les étrangers eux-mêmes aiment à trouver en elle.

Précisons encore, s'il se peut, et serrons de plus près les questions. Prenons quelques-unes des grandes œuvres françaises qui se sont le plus fortement imposées à l'attention et à l'admiration européennes, et demandons-nous ce qui, plus que tout le reste, a légitimé et consacré leur durable fortune.

A Jove principium. La *Chanson de Roland* est notre premier chef-d'œuvre national. Chef-d'œuvre incomplet sans doute, et chef-d'œuvre un peu rude, mais chef-d'œuvre tout de même, ce vieux poème où, selon le mot de Gaston Paris, « apparaît pour la première fois cette divine expression, la douce France. »

Tere de France, mult estes dulz païs.

Et chef-d'œuvre enfin qui a fait au moyen âge le tour de toute l'Europe. Traduit en Espagne et en Allemagne bien avant l'apparition des *Niebelungen* et du *Romancero* du Cid, l'Italie, l'Angleterre, le Danemark, l'Islande l'ont connu à travers d'innombrables compilations ou adaptations. Or, la véritable raison de cette universelle renommée, c'est un poète, Auguste Angellier, qui l'a donnée, dans un opuscule trop peu connu. « Ce qui distingue, écrivait-il, la *Chanson de Roland* des épopées de tous les temps, c'est qu'elle a cette suprême beauté d'avoir relevé le malheur et d'être le poème du revers noble et de la mort glorieuse... Certes, ce n'étaient pas les noms retentissans de batailles ou de guerriers qui manquaient au poète... Je ne sais rien de plus grand et de plus touchant que ce spectacle unique d'une nation qui, lorsqu'elle peut s'attacher à des souvenirs heureux et glorieux, s'enthousiasme pour une souffrance et s'éprend d'une défaite! » Et voilà ce qu'ont senti, plus ou moins obscurément, tous les autres peuples : ils ont lu, admiré, adopté notre vieille chanson de geste, parce qu'elle leur offrait le généreux témoignage d'une humanité supérieure.

Franchissons quelques siècles. Il n'y a pas, dans toute notre littérature, de livre plus « européen » que les *Essais* de

Montaigne. Il est hors de doute qu'on y a goûté, à l'étranger comme en France, la grâce incomparable d'un style perpétuellement inventé. Mais l'œuvre n'aurait pas eu un succès aussi unanime et aussi constant, si elle n'avait pas été avant tout, comme le disait si bien Amyot d'un autre livre, « un cas humain représenté au vif. » « Tout homme, déclarait Montaigne, porte en soi la forme de l'humaine condition, » et c'est pour décrire cette « forme » d'humanité générale qu'il s'est analysé lui-même avec cette complaisance un peu narquoise, que certains ont pu juger « haïssable, » mais où la plupart des lecteurs ont trouvé tant de charme. Pour la première fois, dans un ouvrage écrit en langue « vulgaire, » on voyait enfin transparaître, peinte au naturel, une âme totale; on se reconnaissait en elle; chacun faisait son profit de cette riche expérience morale ainsi mise au service de tous; on admirait cette manière d'écrire « toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie. » Bref, « on fut tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouvait un homme. » Jamais peut-être le mot célèbre ne s'appliqua plus justement.

Quelques années se passent; la littérature classique naît et s'organise; *le Cid*, cette fleur immortelle de jeunesse, inaugure la longue suite des grandes œuvres tragiques. Veut-on voir en quoi s'y exprime la pure tradition du génie français? Qu'on le compare au drame espagnol, d'où Corneille l'a tiré. A bien des égards, *le Cid* pourrait être défini une « adaptation » ou une « transposition » de la pièce, d'ailleurs fort belle, de Guillen de Castro. Mais comme cette adaptation est libre, et cette transposition originale! Une vaste épopée dramatique, bigarrée, pittoresque, dispersée, inégale, pleine de détails de mœurs qui surprennent ou qui choquent, où l'invraisemblance et le mauvais goût fleurissent avec une luxuriante ingénuité, voilà l'œuvre espagnole. Corneille abrège, réduit, concentre; il ramène à l'unité d'une forte action scénique la multiplicité des incidens et des épisodes; il simplifie le sujet, l'intrigue et le style; il rapproche de nous les personnages; il approfondit les caractères; il élimine impitoyablement tout ce qui, dans son modèle, est trop barbare, trop local ou trop espagnol; il met en pleine lumière l'intérêt psychologique et moral de la donnée qu'il exploite. En un mot, par tous les moyens en son pouvoir,

il *humanise* l'œuvre étrangère, et le drame intérieur qu'il en a dégagé s'est imposé non seulement à toute l'Europe lettrée, mais aux Espagnols eux-mêmes.

« Beau comme *le Cid*, » disaient les contemporains de Corneille. Parlant des *Pensées* de Pascal, la génération suivante a pu dire, avec Mme de La Fayette, que « c'était méchant signe pour ceux qui ne goûteraient pas ce livre ; » et la postérité a largement ratifié le jugement de l'amie de La Rochefoucauld. Or, aujourd'hui encore, qu'est-ce qui nous émeut et nous prend aux entrailles dans le livre des *Pensées?* La force et la beauté du style? La profondeur et la hardiesse de la pensée? Ces qualités sans doute ne nous sont point indifférentes. Mais comme l'âme méthodique et ardente que l'on sent frémir dans ces simples fragmens nous intéresse et nous passionne davantage! Voilà un homme, — l'un des plus puissans esprits que le monde ait connus, — qui s'est posé avec une sorte d'angoisse tragique le problème de la destinée, et qui, en ayant découvert la solution, voudrait conduire ses semblables aux convictions bienfaisantes où il a trouvé lui-même l'unique apaisement de son inquiétude. Il raisonne, il s'attendrit, il implore, il invective tour à tour. Ce n'est pas un logicien qui argumente, c'est un apôtre, presque un martyr, qui confesse sa foi et qui veut la faire partager. « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. » Quel accent de grave et virile tendresse! Comme c'est bien là un de nos frères qui souffre avec nous, qui prie pour nous, qui « cherche en gémissant » avec nous! « Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes? » L'admirable parole qu'il prête à son Dieu, c'est de la bouche même de Pascal que nous l'entendons tomber à toutes les pages des *Pensées*.

C'est une tout autre parole qui pourrait servir d'épigraphe à l'œuvre de Molière. « Ah! nature! nature! » s'écrie le bonhomme Argan en voyant sa fille sourire, dès qu'il lui parle de mariage; et presque tout Molière est dans cette exclamation admirative. Ceux qu'il ridiculise le plus volontiers, et avec une sorte de verve vengeresse, ce sont tous ceux qui fardent, déguisent, mutilent ou contrarient la nature : faux dévots, faux

savans, maris jaloux, bourgeois gentilshommes, barbons amoureux, précieuses ou petits-maîtres. Comme tout, à l'entendre, irait mieux par le monde si chacun, au lieu de s'évertuer à le brider ou à le corriger, obéissait tout simplement à l'instinct! Et la leçon pourrait être dangereuse si, d'une part, elle ne s'accompagnait de sages conseils de modération, et si, d'autre part, on ne sentait, sous les railleries et les rires, une profonde pitié pour les pauvres hommes qui se rendent eux-mêmes misérables, et un grand amour pour eux. C'est un génie très humain que celui de Molière. S'il a moins connu que d'autres, s'il a même un peu méconnu les plus hautes parties de la nature humaine, il en a bien exploré, rendu, aimé les régions moyennes et les côtés modérés. Et le mot, un peu inattendu, qu'il prête à son Don Juan : « Va, je te le donne pour l'amour de l'humanité » est peut-être l'un des rares « mots » je ne dis pas « d'auteur, » mais d'homme que le grand poète impersonnel se soit jamais permis (1).

A première vue, rien ne ressemble moins au théâtre de Molière que l'*Esprit des Lois* de Montesquieu. Et pourtant c'est déjà dans Molière que se manifestent certaines tendances qui vont se développer largement dans les œuvres du siècle suivant, chez Montesquieu aussi bien que chez Voltaire. « L'humanité avait perdu ses titres : M. de Montesquieu les lui a rendus, » disait-on de l'*Esprit des Lois;* et la formule rend assez bien compte de la nature du prodigieux succès que le livre eut en son temps. Justifier par leurs raisons profondes les innombrables lois et coutumes qui régissent les diverses communautés humaines, inspirer à ses lecteurs le respect et la religion même de ces institutions vénérables, répandre les idées de liberté, de tolérance, d'équité qui doivent rendre la vie sociale plus confortable et plus douce, tout rapporter, en un mot, au « bien de la société, » si tel est bien l'objet essentiel de Montesquieu en écrivant l'*Esprit des Lois*, on conçoit que ses contemporains lui aient su un gré infini d'avoir consacré sa vie à fortifier, à resserrer les liens qui unissent les hommes.

Près d'un siècle se passe. Un monde nouveau se forme. Une poésie nouvelle est née, qui a rencontré dans l'œuvre de Lamar-

(1) On peut rapprocher de ce passage le mot célèbre de Bossuet dans l'*Oraison funèbre du Prince de Condé:* « Loin de nous les héros sans humanité! »

tine son expression la plus sincère et la plus pure. Ce qu'a été pour les contemporains cette poésie lamartinienne, personne peut-être ne l'a mieux dit qu'un critique, aujourd'hui bien oublié, mais qui ne pouvait se rappeler sans émotion le jour de sortie où, jeune collégien, ayant acheté « par hasard » le petit volume des *Méditations*, il y trouva rassemblés « tous les sentimens de l'âme et toutes les passions du cœur, tous les bonheurs de la terre et les ravissemens du ciel, toutes les espérances du temps présent et toutes les inquiétudes de l'avenir. » Et ce ne sont pas seulement les lecteurs français et étrangers de 1820 qui pensent là-dessus comme Jules Janin. Sait-on que, de 1905 à 1914, en neuf années, une seule librairie parisienne a vendu plus de 42 000 exemplaires des seules *Méditations?* Il faut croire que depuis près d'un siècle on n'a pas cessé de voir et d'aimer dans les vers de Lamartine l'homme moderne au complet, dont le poète, en se chantant lui-même, nous a tracé l'idéale et pourtant ressemblante et vivante image.

Et ne peut-on pas en dire autant des romans de George Sand, celui de tous nos écrivains qui, pour l'élégante fluidité du style, la générosité de la pensée, et peut-être même le tempérament moral, rappelle le mieux Lamartine? Elle a écrit plus de cent romans, d'inspiration fort différente, qui ont enchanté, séduit, consolé plusieurs générations de lecteurs. Est-il bien sûr, comme on le dit quelquefois, qu'on ne les lise plus de nos jours? Qu'il y ait des parties caduques dans une œuvre aussi considérable, c'est ce qui ne saurait nous surprendre. Mais tant qu'il y aura des hommes, et qui rêvent, et qui aiment, on lira ces livres, j'allais dire ces poèmes, où se sont exprimés avec une fidélité presque naïve les rêves, souvent contradictoires, les aspirations sentimentales, les inquiétudes intellectuelles et sociales de l'inquiète humanité.

Mise au centre de tout comme un écho sonore,

l'âme de George Sand a été la mystérieuse lyre à sept cordes dont elle parle dans l'un de ses livres, et dont seule la pupille de maître Albertus sait tirer une magnifique harmonie.

« Tout ce qui est d'intérêt général et intéresse l'esprit humain, a dit Sainte-Beuve, appartient de droit à la littérature. » Et n'est-ce pas la définition même ou la devise de sa critique? L'auteur du *Port-Royal* et des *Lundis* a été infiniment

curieux de toutes les formes et de toutes les nuances de l'âme humaine, et, depuis Pascal jusqu'à Ninon de Lenclos, en passant par Jomini, il a, si l'on peut dire, rempli tout « l'entre-deux. » C'est cette curiosité passionnée et toujours en éveil des réalités morales qui fait de son œuvre quelque chose de véritablement unique dans la littérature universelle; et alors que tant d'autres critiques ont sombré dans l'indifférence ou dans l'oubli, c'est ce qui en fait l'intérêt toujours vivant. Sainte-Beuve nous a légué une prodigieuse galerie de portraits biographiques et moraux plus nombreux, plus variés, plus fouillés que ceux dont l'assemblage compose les *Vies parallèles;* son œuvre propre, à lui aussi, a été de collectionner « des cas humains représentés au vif; » et peut-être, quelque jour, l'appellera-t-on le Plutarque français.

Ainsi donc, dans les genres les plus divers, les plus hauts chefs-d'œuvre de la littérature française sont précisément ceux que leur caractère d'humanité a signalés à la tendre et reconnaissante admiration des contemporains et de la postérité. L'humanité dans toutes les acceptions du mot, c'est donc bien ce qui caractérise une littérature que dix siècles d'une production ininterrompue n'ont pas épuisée. La littérature française est humaine parce qu'elle étudie l'homme; elle est humaine, parce qu'elle agite sans cesse, et qu'elle fait passer au premier plan les plus hautes questions qui intéressent l'homme, son bonheur, sa conduite et sa destinée; et elle est humaine enfin parce qu'elle est comme nourrie « du lait de l'humaine tendresse. » *Homo sum...* On voudrait ne pas rappeler le vers si souvent cité du poète latin, et devenu banal à force d'être cité. Mais comment l'éviter, s'il est comme la devise même de tout écrivain français?

Et c'est là encore ce qui explique les caractères les plus constans, les qualités les plus vantées de notre langue : clarté, simplicité, probité. A la différence de l'Anglais ou de l'Allemand, même de l'Italien, qui, si souvent, n'écrivent que pour se satisfaire eux-mêmes, pour prolonger leur rêve intérieur de beauté ou de vérité, le Français, lui, n'écrit que pour autrui. Il croit avoir quelque chose à dire, et à dire aux autres hommes. Avant tout, il veut être compris. L'effort qui s'impose à tout

esprit qui veut entrer en communication avec un autre esprit, le Français le prend presque tout entier sur lui-même. Il s'efforce de réduire au minimum la tâche de son lecteur. Au lieu d'accepter sa pensée à l'état brut, en quelque sorte, telle qu'elle jaillit des profondeurs de sa conscience, il la soumet à un long travail de réflexion, de concentration, d'épuration, de manière à n'en retenir que les élémens les plus incontestables et les plus impersonnels ; il en élimine avec un soin jaloux tout ce qui, étant trop particulier, trop individuel, risquerait d'être obscur et de paraître inintelligible. Et ce résidu de pensée, au lieu de le revêtir de la première expression venue qui se présentera à son esprit, il ne le livrera au public qu'après avoir, entre toutes les formes verbales qu'il aura successivement appelées et comparées, délibérément choisi non pas seulement la plus élégante, mais la plus courte, la plus simple, la plus claire, la plus directe et la plus persuasive, celle qui entrera comme de plain-pied dans l'esprit de son lecteur. Boileau se vantait d'avoir enseigné à Racine l'art de faire difficilement des vers faciles. Cet art-là, c'est l'art par excellence de l'écrivain français. Ce souci perpétuel du public, cette scrupuleuse déférence à l'égard du lecteur, ce besoin constant de lui faciliter sa tâche, ce désir touchant de l'instruire sans l'ennuyer, de le distraire sans l'offusquer, de le moraliser sans le heurter, d'être pour lui comme un ami discret, bienveillant et sans morgue, cette sorte de charité spirituelle largement et généreusement pratiquée, tout cela a créé dans notre langue une tradition qui ne compte guère d'infidèles. A cette tradition nous devons, avec la diffusion de notre langue, celle de notre esprit. Les autres peuples parlent peut-être moins couramment qu'autrefois de « l'universalité de la langue française ; » mais ils continuent à voir en elle, — comme tout récemment encore l'auteur allemand de *J'accuse!* — la langue idéale de la diplomatie et des rapports internationaux (1) ; et quand, il y a quelques années, un Russe revendiquait pour la langue française l'honneur d'être « la langue auxiliaire du groupe de civilisation européen (2), » n'était-ce pas reconnaître en elle la langue même de l'humanité civilisée ?

(1) Article 25 du traité russo-japonais de 1906 : « Le présent traité sera signé en français et en anglais. Les textes en seront absolument conformes ; mais *en cas de contestation dans l'interprétation, le texte français fera foi.* »

(2) J. Novicow, *la Langue auxiliaire du groupe de civilisation européen : les chances du français* (*Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1907).

II

Si féconde et si brillante que soit une littérature, elle n'est pas l'unique, ni même le plus important facteur d'une civilisation : la religion et la philosophie en sont d'autres plus puissans, plus intimes; et si le génie d'une race se traduit peut-être moins clairement dans ces formes plus impersonnelles de l'activité nationale, il s'y révèle cependant aux regards de l'observateur attentif.

Pour bien saisir ce qui constitue l'originalité propre de la philosophie française, on n'a qu'à songer à une philosophie voisine, hier encore très arrogante, et dont nous commençons à soupçonner les sinistres méfaits. On ne saurait concevoir contraste plus frappant. Et d'abord, en ce qui concerne la langue. Tandis qu'en Allemagne, les philosophes, — à l'exception de Schopenhauer et de Nietzsche, qui sont d'ailleurs nourris de notre littérature, — se forgent une langue barbare, pédante, toute hérissée de mots nouveaux et d'expressions sibyllines, nos philosophes français, eux, se font une gloire et une loi de parler et d'écrire la langue de tout le monde, et de s'adresser non aux pédans de l'école, mais aux « honnêtes gens. » Ce sont, pour la plupart, de bons, voire d'excellens écrivains, et parfois même de très grands écrivains. Si Renouvier et surtout Auguste Comte, écrivent, avouons-le, assez mal, si Descartes n'est peut-être pas le maître de la langue qu'on a quelquefois salué en lui, c'est un bien remarquable écrivain que Malebranche, et si l'on ne veut pas mettre au nombre des purs philosophes un Voltaire ou un Rousseau, un Lamennais, un Renan ou un Taine, y a-t-il dans aucune langue un plus grand écrivain que Pascal? « Le bon sens, disait Descartes, — et ce sont les premiers mots du *Discours de la méthode*, — est la chose du monde la mieux partagée. » Et, à cet égard, tous nos philosophes ont pensé comme Descartes. Ils ne font pas deux parts dans le monde : les philosophes, et les autres, la foule innombrable des pauvres êtres qui ne « pensent » pas. Pour eux, tout être humain est capable de réfléchir, de « penser, » donc de recevoir et de juger la vérité. Et c'est à l'universalité des esprits cultivés qu'ils soumettent le résultat de leurs spéculations sur l'ensemble et sur le fond des choses.

De là une conséquence. Tandis que dans d'autres pays la philosophie reste l'apanage de certains spécialistes, voire de « professionnels, » chez nous, et quoique nous ne manquions pas de purs philosophes, la philosophie, étant plus mêlée à la vie, pénètre tous les domaines de l'activité intellectuelle. Elle pénètre la littérature. Ils ne sont pas rares, ceux de nos écrivains qui, s'ils l'avaient voulu, auraient pu se « spécialiser » dans la philosophie pure : il en est même un, — c'est Taine, — qui n'a été littérateur, et grand écrivain, qu'à son corps défendant. Plus d'un a dans son œuvre des travaux de philosophie pure : tels Renan, Lamennais, Voltaire ou Bossuet. Et de leur œuvre à tous, ou presque tous, sans parler des idées vraiment philosophiques qu'ils y ont si souvent semées, on peut dégager sans arbitraire une « philosophie, » une vue générale très cohérente, et parfois très explicite, de l'univers et de l'homme, de la vie et de la destinée. Sans vouloir assurément transformer Corneille, Racine ou Molière en de profonds métaphysiciens, on aurait tort de ne voir en ces trois poètes que de simples assembleurs de rythmes ou de phrases; ils ont « pensé » aussi fortement que bien d'autres qui « tiennent boutique » de philosophie. La psychologie de Racine, c'est exactement celle des *Pensées* de Pascal, comme la psychologie de Corneille ressemble, trait pour trait, à celle de Descartes, dans son *Traité des Passions*. Et ce n'est pas seulement Gassendi, c'est peut-être Spinoza lui-même qui se serait reconnu dans le théâtre de Molière. « L'homme, a écrit Spinoza, n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout. » Et Molière a-t-il dit, ou tout au moins *suggéré* autre chose?

La philosophie, chez nous, pénètre aussi profondément la science. Non seulement il est de tradition en France, beaucoup plus qu'ailleurs, que les philosophes de profession doivent posséder une forte et vaste culture scientifique; mais encore nos plus grands philosophes ont été, plus que de simples hommes de science, de très grands savans : Descartes, Pascal, Auguste Comte, Cournot, Claude Bernard, Henri Poincaré. La philosophie et la science françaises ont également bénéficié de cette mutuelle pénétration. D'une part, en effet, nos philosophes, au lieu de construire dans les nuées, ont conservé, même en métaphysique, les excellentes habitudes d'esprit qu'engendre et entretient la

discipline scientifique : ils se sont soumis au réel; la méthode et la précision ne leur ont pas été des vertus étrangères; quand ils spéculaient sur la nature et sur la science, ils partaient de notions positives, concrètes, et qu'ils connaissaient autrement que par ouï-dire. D'autre part, nos savans, en sortant de leurs laboratoires, en se mêlant au monde des idées générales, ont appris à penser et à juger leur science; ils ont su lui assigner sa juste place dans l'ensemble des choses et des connaissances humaines; ils en ont connu l'exacte portée, et en même temps, ils en ont touché les limites. Ils ont bien vu qu'elle n'était pas le tout de l'homme, et que, dans l'homme même, et en dehors de l'homme, bien des réalités échappaient à ses prises. Bref, ils ont fermement répudié le *scientisme*, cette grossière doctrine de demi-savans ou de demi-philosophes qui nous vient d'Allemagne, et qui consiste à faire de la science positive le type unique du savoir et l'unique règle de l'action. Ils ont eu le culte raisonné de la science, ce qui est bien; ils ont évité d'en avoir la religion ou la superstition, ce qui est mieux encore. Et en l'affranchissant de cette superstition servile, ils ont rendu à l'esprit humain un service dont nous commençons seulement à entrevoir le bienfait.

La tradition philosophique française a encore un autre caractère : elle répugne aux systèmes rigides, abstraits, aux « palais d'idées » dont s'enchante, sous d'autres cieux, l'imagination dialectique. Non, certes, que nous en soyons incapables. Descartes, ce « héros de la pensée moderne, » comme l'appelait Hegel, est un génie aussi constructeur que Kant, et l'on ne voit pas ce que Malebranche peut avoir à envier à Spinoza, et Auguste Comte à Hegel. Mais il y a dans les constructions françaises moins d'arbitraire, un souci plus vif et plus constant de côtoyer la réalité et de se modeler sur elle; et d'ailleurs, les systèmes de nos philosophes ne sont point de vastes prisons où ils s'enferment eux-mêmes, en s'interdisant d'en jamais sortir ou de regarder au dehors. Il leur arrive sinon de se contredire, tout au moins de tenter d'autres voies un peu divergentes, de suivre des points de vue, d'essayer des modes de penser que l'attitude générale de leur esprit ne faisait point prévoir. Voyez Descartes : il passe avec raison pour être le père du rationalisme moderne et pour avoir fait triompher une conception mécaniste du monde qui lui a longtemps survécu; et cela, encore

une fois, est parfaitement vrai. Mais il y a dans Descartes plus d'une page qui rend un tout autre son : et les philosophies plus récentes de la liberté, de l'effort volontaire, de l'intuition qui, d'ordinaire, se rattachent elles-mêmes, et fort justement, à Pascal, peuvent aussi se recommander, dans une certaine mesure, de l'auteur du *Discours de la méthode*. Et le cas de Descartes n'est point unique chez nous.

C'est que la plupart de nos philosophes, de même qu'ils ne désertent pas volontiers le terrain de l'observation scientifique, de la réalité matérielle, n'aiment pas à quitter non plus le solide terrain de la réalité morale. Quel que soit leur goût instinctif pour les aventures métaphysiques, ils savent le refréner parfois pour se livrer à de plus modestes enquêtes psychologiques ou morales. « Le point de vue de Sirius, » comme disait Renan, s'il ne leur est pas tout à fait indifférent, n'est pourtant pas leur préoccupation dominante. Au fond, c'est à l'homme surtout qu'ils s'intéressent, et ce sont les problèmes humains qui par-dessus tout les attirent. L'âme humaine leur est une énigme plus troublante et plus utile à déchiffrer que toutes les énigmes de l'univers. Et c'est là qu'ils en reviennent toujours. Or, à étudier sans relâche cette mobile et fuyante réalité, ils se sont formé de la vérité une idée plus souple, moins arrêtée, plus vivante pour tout dire, que celle dont, en d'autres pays, les purs logiciens se sont forgé la dure image. Les théories de nos philosophes restent ouvertes aux observations et aux recherches ultérieures. Ils n'ont pas la prétention d'y enfermer l'absolu. Ils laissent à d'autres le soin de rectifier, de compléter, d'enrichir leurs conceptions personnelles, et la philosophie ainsi entendue et ainsi pratiquée a quelque chose du libre mouvement, de la continuité ondoyante de la vie. Ayant tous le sentiment que l'âme humaine est chose infiniment complexe et diverse, il ne leur viendrait jamais à l'esprit de proclamer supérieur à tous les autres, d'imposer à l'admiration et à l'obéissance universelles tel type particulier d'humanité nationale, et au contraire, c'est dans la coexistence de multiples formes d'esprit, ayant chacune leur droit imprescriptible à l'existence, qu'ils aperçoivent la condition essentielle de tout progrès. La philosophie française a toujours cru à la liberté, et jamais elle n'a pu se résigner à l'apologie du despotisme ; c'est là un de ses caractères les plus constans : ni Hobbes, ni Hegel,

ne sont Français. Et Nietzsche ne l'est pas davantage. Rien n'est plus contraire à tout l'esprit français que la conception barbare et immorale du « surhomme. » Être homme; l'être aussi complètement, aussi profondément que possible; ne point forcer, ne point guinder, ne point rabaisser non plus la nature humaine; la respecter en soi et chez les autres; en accepter les limites, en développer les puissances et en concilier les contrastes : tel est l'idéal que, de tout temps, la philosophie française a fait sien et a propagé par le monde. Il en est de plus farouchement orgueilleux : y en a-t-il de plus sage et de plus généreux (1)?

Ce serait trop simplifier les choses que de définir la religion la philosophie des humbles. Mais il est certain que les humbles n'en ont pas d'autre, et que, faite pour les humbles, aussi bien que pour les « habiles, » la religion traduit d'une manière plus spontanée et plus complète que la philosophie pure les aspirations de tout un peuple. Cette loi qu'a si fortement établie Fustel de Coulanges se vérifie dans notre histoire. A travers bien des vicissitudes, le catholicisme est resté notre religion nationale. Et il faut croire qu'entre le catholicisme et le génie français, il y avait une sorte d' « harmonie préétablie, » car, du jour où la Gaule romaine a été entièrement chrétienne, elle s'est montrée remarquablement fidèle à l'Église. Alors que les peuples barbares qui l'envahissaient, Burgondes ou Wisigoths, inclinaient à l'arianisme, elle sut se dérober au prestige de l'hérésie. Bien mieux, c'est autour de l'idée catholique que se constitua pour ainsi dire l'unité nationale. Si Clovis s'était fait arien, eût-il été aussi facilement accepté comme roi de France? En tout cas, en se convertissant au catholicisme, il a eu un sûr pressentiment de nos destinées nationales, et, après lui, Charles-Martel et Charlemagne n'auraient pas réussi à fonder une dynastie nouvelle, s'ils n'avaient pas été avant tout les champions de la catholicité. Le rôle civilisateur et moralisateur de l'Église n'a été nulle part plus visible et plus universellement reconnu que dans la France du moyen âge; et la France du moyen âge a rendu à son tour de si éclatans services au catholicisme qu'elle a mérité, on le sait, d'être appelée « la Fille aînée de

(1) Voyez, sur tout ceci, les belles pages de M. Henri Bergson, dans *la Science française*, tome I.

l'Église, » et ses rois, les « Rois très chrétiens. » La France des Croisades, la France des cathédrales gothiques, la France de saint Louis a été, durant de longs siècles, la grande puissance catholique; et au XVIe siècle, alors qu'une formidable révolution religieuse bouleversait l'Europe, c'est à l'interprétation traditionnelle du christianisme que s'est finalement ralliée la patrie de Calvin, et c'est cette interprétation qu'elle a imposée à la nouvelle lignée de ses rois. Enfin, de nos jours encore où les « religions d'autorité » sont si fortement battues en brèche, de bons juges estiment que nulle part, dans l'ordre tout au moins des idées et de la vie intérieure, le catholicisme n'est aussi vivace, aussi agissant que chez nous. C'est la France contemporaine qui fournit à l'Église le plus grand nombre de ses missionnaires, *les deux tiers* de leur contingent total; et ce simple fait en dit plus que toutes les considérations abstraites.

Mais la France n'est pas la seule nation catholique, et l'Espagne et l'Italie, par exemple, pourraient, elles aussi, revendiquer ce titre. Le catholicisme français ne ressemble pourtant ni au catholicisme italien, ni au catholicisme espagnol. C'est assurément le même ensemble de dogmes ou de croyances; mais chaque grand peuple y met sa marque propre, en développe tel aspect plutôt que tel autre, suivant les dispositions de son génie particulier. L'Espagne a surtout été séduite par le côté mystique du catholicisme, les Italiens par son côté décoratif et poétique. La France, elle, voit, dans la religion, quelque chose d'autre et de plus qu' « un beau poème tenu pour vrai, » comme disait Taine, ou qu'un moyen d'exalter, de purifier, de « sublimer » l'âme individuelle. Non qu'elle méconnaisse la légitimité de ce double point de vue : elle est le pays de Pascal et de Chateaubriand. Mais, d'une manière générale, elle préfère le point de vue de Bossuet, qui ne laisse pas d'être un peu différent. Aux yeux de l'auteur des *Variations*, en effet, le catholicisme est avant tout un *lien social*. Non seulement, il unit entre eux les hommes d'une même génération en réglant leurs rapports mutuels, en leur prescrivant un même idéal et la communauté d'une même croyance; mais encore il rattache le présent au passé et à l'avenir par son dogme de la communion des saints, et ainsi, cette assemblée des vivans et des morts qui s'appelle la patrie, au lieu d'être une simple entité verbale,

devient la plus vivante des réalités. Ce n'est même point assez dire. Le catholicisme ainsi conçu ne se laisse point enfermer dans des frontières nationales : il rêve de fraternité humaine; il travaille à l'union des âmes par l'unification des croyances; par delà les divergences ethniques, il veut fonder une « cité de Dieu » qui rassemblera l'universalité des consciences humaines, et dont la « chrétienté » du moyen âge n'a été qu'une bien imparfaite ébauche. Si cette conception du catholicisme, qui a pour elle la plus authentique orthodoxie, n'est certes point particulière aux Français, c'est en France qu'elle a rencontré le plus de faveur, et qu'elle a été, non point seulement adoptée, mais pratiquée avec le plus d'esprit de suite. Le Français est le moins individualiste des hommes; il est né apôtre; il aime à penser en commun, à propager ses idées, à prêcher, à convertir. Le catholicisme flattait et utilisait ces profonds instincts de la race. Une religion dont l'excellence ne se traduirait pas par le perfectionnement de la vie sociale passerait vite en France pour une religion fausse.

Et cela est si vrai que l'irréligion française, dans sa lutte contre le catholicisme, n'a jamais développé d'autre objection, ni trouvé d'autre formule. Qu'est-ce que Voltaire et les Encyclopédistes reprochent à la religion de Pascal et de Bossuet? D'être contraire à la nature humaine, à la civilisation générale, au « progrès des lumières, » aux lois même de la société. Ils reprochent en propres termes aux bons chrétiens d'être de mauvais citoyens. « Quel moyen, dira Montesquieu, de contenir par les lois un homme qui croit être sûr que la plus grande peine que les magistrats lui pourront infliger, ne finira dans un moment que pour commencer son bonheur? » Réfractaires à tout ascétisme, ne se rendant pas compte que les tendances de la nature humaine ne sont pas toutes également bonnes, et qu'il est d'une bonne hygiène morale et sociale d'en contenir ou d'en réprimer quelques-unes pour permettre aux autres de s'épanouir plus librement, mauvais psychologues et médiocres historiens, nos « philosophes » se sont dérobés à l'évidence : ils n'ont pas voulu reconnaître les innombrables services que le catholicisme avait rendus à la civilisation européenne, dont il était l'un des facteurs essentiels; ils en ont nié la vertu sociale et l'action moralisatrice. Mais il est assez curieux d'observer que c'est au nom même de l' « humanité, » — d'une humanité que

le catholicisme leur avait appris à aimer, — qu'ils ont combattu le catholicisme : semblables, comme eût dit La Bruyère, à « ces enfans drus et forts d'un bon lait qui battent leur nourrice. »

La vérité de l'histoire, on le sait, est tout autre; et Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, n'a pas eu de peine à la rétablir contre les derniers encyclopédistes. Assurément, le christianisme n'a pas transformé et renouvelé de fond en comble la nature humaine, et trop souvent la religion même a servi de prétexte à un débordement de passions qui n'avaient rien du tout de chrétien. Mais si l'on scrute dans leurs origines tous les progrès d'ordre social ou moral dont nous nous enorgueillissons à bon droit, combien d'entre eux ne devra-t-on pas rapporter à l'influence chrétienne? Si l'on pouvait supprimer d'un trait de plume ce que Taine appelait « l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes, » on serait effrayé du spectacle que nous offrirait le monde ou l'histoire : « un coupe-gorge ou un mauvais lieu, » disait encore Taine. C'est ce que l'on a, presque toujours, très clairement senti en France. « La plus-value humaine, » — selon le mot, un peu bizarre, mais expressif, d'Alexandre Dumas fils, — voilà ce que le catholicisme français a toujours eu en vue. Il est épris d'action plus que de contemplation, et d'action sociale plus que de perfection individuelle; ou plutôt encore, la perfection individuelle, au lieu de se confiner et de s'absorber en elle-même, se résout toujours chez nous en action sociale. Les subtiles discussions théologiques, les minutieuses recherches d'exégèse, les raffinemens d'une dévotion compliquée, ne sont guère notre fait. Un robuste bon sens qui va droit à l'essentiel, une foi simple et non pas sans nuances, mais sans superfluités; un goût très vif des réalités morales; une grande ardeur d'apostolat et un véritable besoin de communiquer sa croyance; par-dessus tout, peut-être, un désir de fraternité et une sorte de passion de la charité : il semble bien que ce soient là, de saint Martin à saint Louis, et de Bossuet à Lacordaire, les principaux caractères du catholicisme français.

Et ce sont là aussi les traits qui caractérisent, dans l'histoire religieuse, la sainteté française. Car il y a une sainteté française, comme il y a une sainteté italienne et une sainteté espagnole. Si les saints appartiennent à l'Église universelle, ils appartiennent aussi à leur pays d'origine, dont ils expriment à

leur manière le génie particulier et la pensée profonde. Nos saints français ne ressemblent pas à ceux des autres peuples : ils ont entre eux comme un air de famille qui les distingue. Si ardente et si pure que soit leur vie intérieure, elle ne les détourne point, et tout au contraire, de l'action pratique ; elle les mêle, de toute leur âme, à cette humanité qu'ils aiment, et dont ils souhaitent passionnément le salut, même temporel. Saint Bernard a été comme le fondé de pouvoirs de la papauté de son temps. Saint Louis a été le meilleur, le plus généreusement actif, le plus juste, le plus scrupuleusement dévoué, le plus humain de tous les rois. Plus on étudie l'histoire de Jeanne d'Arc, plus on est frappé de son lumineux bon sens, et de ce que je voudrais pouvoir appeler son hardi réalisme. C'est par d'autres vertus, c'est par d'autres « facultés maîtresses » que sainte Thérèse, la grande sainte espagnole, et que le *Poverello* d'Assise, le grand saint italien, se recommandent à notre admiration. Nous ne la leur marchanderons pas, mais nous en réserverons une large part aussi à celui qui, par sa malicieuse et ferme raison, par sa prodigieuse activité, par son amour passionné des humbles, par son inépuisable charité, mérite d'être salué comme notre grand saint français, à saint Vincent de Paul.

III

Le génie d'une race se reflète dans sa religion comme dans sa philosophie et sa littérature; mais il ne s'impose et il ne se justifie même que par la grandeur et la continuité du rôle historique. Sans Marathon et sans Salamine, la civilisation grecque ne serait pas pour nous tout ce qu'elle est, et Homère, Aristote et le Parthénon n'auraient pas, à nos yeux, tout leur sens et tout leur prix.

De très bonne heure, et comme si elle se sentait appelée à de hautes destinées, la France a pris conscience d'elle-même comme personne morale, et elle a travaillé à réaliser son unité nationale. Son premier roi, Clovis, a eu l'intuition de ce que pouvait devenir le grand pays sur lequel il était appelé à régner; il en conçut très clairement les limites géographiques, s'appliqua à réduire et à fondre sous son autorité les différentes peuplades qui s'y étaient successivement établies, à en écarter les

nouvelles invasions; enfin, il fit de Paris sa capitale. A sa mort, il y avait une France. Mais la France de Clovis fut vite démembrée, et il fallut de longs siècles et de longues épreuves pour la reconstituer. Ce fut surtout l'œuvre patiente, obstinée, de la troisième race de nos rois. A travers bien des vicissitudes, appuyés d'ailleurs sur le sentiment public, ils eurent à reconquérir la France sur d'innombrables roitelets français et sur de puissans voisins, toujours à l'affût de nos faiblesses et des riches proies qu'ils trouvaient sur notre sol. Et le résultat de leur bravoure, de leur politique et de leur persévérance fut tel, qu'au sortir du moyen âge, la « douce France » est devenue une réalité politique : elle est le premier des États de l'Europe moderne dont l'unité soit un fait accompli. Unité encore imparfaite, sans doute, puisque, à l'heure actuelle, le rêve de notre ancienne monarchie, — nos frontières naturelles, — n'est pas réalisé, — peut-être le sera-t-il demain; — mais unité solide et durable, et qui pourra bien s'élargir, mais qui n'est plus à fonder.

Pour la fonder, cette unité, si longtemps précaire et toujours menacée, il fallut bien des guerres, de longues et, parfois, d'interminables guerres. La France, d'instinct sans doute, puisqu'elle est fille de la Gaule, mais par nécessité aussi, a été une grande nation militaire. Elle a connu et pratiqué tous les genres de guerre : guerres de défense et guerres de conquête, guerres d'équilibre et guerres d'expansion, guerres d'hégémonie et guerres de propagande. Mais il est à remarquer que presque toutes les guerres qu'a provoquées ou soutenues la France se ramènent à des guerres défensives, ou, si l'on préfère, à des guerres d'unité nationale. Les guerres d'Italie; les guerres, toujours renaissantes, contre la Maison d'Autriche; la plupart même des guerres de Louis XIV n'ont pas eu d'autre objet : il s'agissait avant tout de compléter ou de consolider notre unité, de repousser loin de nos frontières un ennemi trop puissant et ambitieux, de prévenir ses orgueilleux desseins, de le réduire à l'inaction ou à l'impuissance. Il n'est même pas sûr que des préoccupations de cet ordre aient été absolument étrangères à Napoléon, et qu'il se soit, toujours et partout, laissé entraîner par le pur esprit de conquête et de domination; en tout cas, ses armées avaient la conviction, souvent illusoire, de combattre les « tyrans » et de lutter pour la liberté du monde. En fait,

d'ailleurs, le résultat des guerres révolutionnaires et impériales n'a-t-il pas été d'éveiller les diverses consciences nationales et d'encourager leurs aspirations? Et Napoléon lui-même n'a-t-il pas commencé l'unité allemande?

Ainsi donc, même quand elle pratiquait avec quelque intempérance « l'égoïsme sacré, » la France avait peine à s'y tenir. Il faut insister là-dessus : c'est un trait essentiel de son histoire. La plupart des guerres qu'elle a entreprises pour consommer ou pour défendre son unité nationale avaient en même temps pour objet de garantir ou de consolider l'équilibre européen. Ne point permettre qu'une puissance exerçât l'hégémonie en Europe, courbât sous son despotisme d'autres États plus faibles; vouloir l'indépendance pour les autres comme on la veut pour soi-même; établir entre les forces respectives et les ambitions des divers peuples un équilibre stable; les limiter les uns par les autres; leur assurer à tous le libre développement de leur génie propre; s'opposer à tout empiétement, à toute usurpation, et cela, non pas seulement par amour de la paix, mais par amour de la justice : à cette politique traditionnelle la France trouvait assurément son intérêt; mais elle n'était pas la seule à en bénéficier: et elles sont, au total, assez rares, les victoires françaises qui n'ont point été par quelque côté des victoires d'intérêt européen. Supposez que Philippe-Auguste n'ait pas été vainqueur à Bouvines : l'avenir de l'Europe eût été aussi profondément modifié que l'avenir de la France elle-même. Si Jeanne d'Arc n'avait point réussi dans sa mission, la France devenait anglaise, et, de nouveau, la cause de la liberté européenne se trouvait singulièrement compromise. Si la France a tant lutté contre la maison d'Espagne et la maison d'Autriche, c'est sans doute parce qu'un si puissant empire constituait pour elle un danger de tous les instans; mais le danger n'était guère moins grand pour les autres nations de l'Europe; et le traité de Westphalie, en même temps qu'il consacrait la victoire de la diplomatie et des armes françaises, a été, pour près de deux siècles, la charte du droit européen. Et la France ne s'est pas contentée d'assurer aux autres peuples le droit à l'existence; elle a aidé, de son or et de son sang, plusieurs nationalités à se constituer. L'unité italienne est son œuvre; et si l'on peut dire que la cession de la Savoie et du comté de Nice a bien payé

nos sacrifices personnels, quel bénéfice matériel avons-nous retiré de notre intervention dans la guerre de l'Indépendance américaine et dans la guerre de l'émancipation hellénique? Généralement très soucieuse de concilier son intérêt national avec l'intérêt général, européen ou humain, — et n'est-ce pas la formule même des grandes guerres françaises? — la France est capable, plus qu'aucun autre peuple, de se désintéresser d'elle-même, de se dévouer pour autrui, et dès que les grandes idées de justice et d'humanité sont en jeu, ce n'est jamais en vain qu'on fait appel à sa générosité.

On se tromperait fort si l'on admettait, sur la foi de quelques théoriciens et de certains étrangers, que nos expéditions coloniales sont un démenti infligé à l'habituel idéalisme de notre politique extérieure. D'abord, on oublie que les guerres coloniales sont assez loin d'être de simples guerres de conquête. Quand elles ne sont pas imposées par le souci de la sécurité nationale, comme par exemple les guerres d'Algérie et de Tunisie, elles le sont par de sérieuses raisons économiques et politiques. Une grande puissance que le partage du monde laisserait indifférente, et qui s'abstiendrait d'y participer, se verrait bien vite distancée par ses rivales, et son prestige, sa prospérité matérielle iraient promptement en décroissant : elle resterait stationnaire, tandis que les autres se développeraient et s'agrandiraient; elle souscrirait par conséquent à une rupture d'équilibre dont, un jour ou l'autre, elle risquerait de devenir la victime. Les guerres coloniales sont souvent des guerres d'intérêt national. D'autre part, elles ne sont pas nécessairement des guerres injustes et immorales : elles ne le seraient que si elles avaient pour objet d' « asservir » des populations d'égale culture. Or tel n'est point le cas. Sans vouloir le moins du monde partager les hommes en races inférieures et en races supérieures, nous pouvons croire que les peuplades du Congo ou de Madagascar en sont restées, au moins provisoirement, à un stade inférieur de civilisation. Ce serait un étrange paradoxe que d'assimiler leur notion de patrie à celle des Alsaciens-Lorrains. Il ne s'agit pas d'ailleurs de les réduire en esclavage, mais de les prendre en tutelle, de ménager leurs vrais intérêts, de leur enseigner le prix d'une vie sociale régulière, bref, de les élever peu à peu jusqu'à nous. Nous leur rendons largement en services moraux et sociaux les

ressources que nous tirons de leur sol. En un mot, nous les civilisons, nous les humanisons, nous les associons progressivement à une vie que nous considérons comme supérieure ; nous ne les exploitons pas. C'est du moins toujours ainsi qu'en France nous avons compris la colonisation ; et nous estimons que cette conception est suffisamment « altruiste » pour justifier les expéditions et les guerres que nous avons entreprises pour la réaliser. Il suffit au demeurant de jeter un coup d'œil sur notre œuvre en Algérie, en Tunisie et au Maroc pour constater que la réalité des faits, en matière d'activité coloniale, répond assez exactement à notre constant idéal.

Cet idéal qui consiste à ne point séparer sa cause de la cause de la civilisation elle-même, la France, plus que d'autres peuples modernes, peut-être, a le droit de s'en glorifier : ne l'a-t-elle pas fait triompher, les armes à la main, sur plus d'un champ de bataille ? Elle n'était pas encore la France que déjà, dans les Champs catalauniques, elle arrêtait, comme jadis Athènes à Marathon, le plus formidable flot de barbarie qui eût encore menacé notre civilisation occidentale. Si Attila l'eût emporté, ce n'est pas seulement l'Europe moderne qui eût été submergée et anéantie par l'invasion brutalement destructrice ; c'est l'ensemble des sentimens, des traditions et des idées que « les deux antiquités » nous avaient légués. Deux siècles plus tard, la civilisation chrétienne est de nouveau mise en péril par la triomphante invasion des Sarrasins, et c'est de nouveau la France qui, dans les plaines de Poitiers, sauve le monde du joug de l'Islam. Et enfin, quand, il y a quelques mois, sous la ruée des nouveaux Barbares, tout ce qui fait la parure, la délicatesse morale, l'orgueil de nos âmes contemporaines menaça de s'effondrer pour toujours, c'est la France encore qui, dans les plaines historiques de la Marne, brisa l'élan des hordes germaniques et les contraignit à rebrousser chemin. Un écrivain anglais l'a dit avec une éloquente concision : « C'est la haute et dure destinée de ce pays d'être la nation gardienne, » — gardienne de ce trésor d'humanité, de sagesse, d'expérience et de moralité qu'on appelle la civilisation.

Et c'est pourquoi, plus qu'aucune autre nation, la France aime à se battre pour des idées. Les croisades, ces gestes héroïques de l'idéalisme chrétien, ne sont pas une œuvre exclusivement française ; mais c'est en France qu'elles prirent

naissance; c'est un moine français, c'est un pape français qui prêchèrent la première; c'est un roi français qui dirigea les deux dernières; et ce sont les Français qui y participèrent le plus généreusement. Le Français ne se bat jamais aussi bien que lorsqu'il sent que sa cause le dépasse et que son intérêt matériel n'est pas seul en jeu. Certes, il aime son pays et pour défendre le sol natal il consent aux plus lourds, aux plus sanglans sacrifices; mais il est heureux que ces sacrifices profitent à d'autres qu'à lui-même et à ses proches; et quand ces sacrifices lui sont demandés non seulement pour sa patrie, mais pour le triomphe d'une de ces grandes idées généreuses, humanité, religion, justice, civilisation, liberté, qui soulèvent l'homme au-dessus de lui-même, et mêlent à sa personne éphémère quelque chose des lois éternelles, alors il donne sa vie avec cette sorte d'ardeur mystique qui le rend si terrible sur les champs de bataille. Au fond, les vraies guerres françaises, — et nous le voyons bien en ce moment, — sont, plus ou moins, des croisades. Les guerres de la Révolution ont été des guerres de défense nationale, et, tout à la fois, des guerres de propagande révolutionnaire. Les volontaires de 1792 se croyaient avec une sincérité touchante les missionnaires de la liberté dans le monde. La Législative n'avait-elle pas déclaré que la France « n'entreprenait pas la guerre dans le but de faire des conquêtes ? » Et plus tard, après Jemmapes, que disait la Convention ? « La Convention nationale déclare, au nom de la Nation française, qu'elle apportera secours et fraternité à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté. » On parle de liberté, au lieu de parler du « tombeau du Christ : » l'esprit, au total, n'a point changé.

Il n'y a donc pas d'histoire moins étroitement nationaliste que l'histoire de la France, et cela est vrai même de son histoire intérieure. La France rayonne au dehors par son esprit et par son exemple, même quand elle paraît uniquement absorbée en elle-même. La première des nations de l'Europe féodale, elle avait conçu un régime de monarchie fortement centralisée; et ce régime, à peine inauguré chez nous, devint bien vite le « modèle idéal » vers lequel s'orientèrent tous les grands États modernes. Nous n'avons, en France, jamais cherché à imiter l'Espagne, la Russie ou l'Allemagne. Mais il n'est pas, au XVIIe et au XVIIIe siècle, de principicule allemand qui

n'ait essayé de copier Louis XIV. L'Angleterre, dont nous devions si souvent nous inspirer dans la suite, subit, comme toute l'Europe d'alors, le prestige du grand Roi : elle en oublie sinon sa langue, tout au moins sa littérature, et Corneille et Racine ont à Londres plus d'admirateurs que Shakspeare. Et quand, au siècle suivant, nous commençons à nous détacher d'un régime dont nous avons épuisé tous les avantages, c'est ce même régime qui fleurit à Berlin et à Saint-Pétersbourg : Frédéric II et Pierre le Grand sont des disciples de Louis XIV.

Nous sommes habitués en France à considérer la Révolution française de 1789 comme l'un des plus grands événemens de l'histoire, d'une portée analogue à celle de la Réforme. Mais de très bonne heure on en a jugé ainsi à l'étranger, et ni Kant, ni Burke, ni Gœthe, ni Joseph de Maistre, on le sait, ne s'y sont mépris. Or, qu'une révolution purement française, et qui, au début, n'avait pour objet que de remédier aux abus de l'ancien régime et de donner une constitution au pays, ait eu cette répercussion d'abord sur les esprits, puis sur les institutions de l'Europe moderne, voilà qui est véritablement unique dans l'histoire universelle. D'autres peuples ont fait des révolutions : l'Angleterre, l'Amérique, la Russie. Ces révolutions sont restées des révolutions nationales, toutes locales, par conséquent, et dont la portée générale n'a guère dépassé celle de notre Fronde. Rien de pareil dans la Révolution française. Dès les premiers jours de sa naissance, elle déborde les frontières de sa patrie d'origine. Ce n'est pas seulement le Français du XVIIIe siècle qu'elle veut affranchir ; c'est l'homme universel ; et c'est moins de deux mois après la prise de la Bastille, c'est le 27 août 1789 que l'Assemblée Constituante vote la fameuse *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Un historien, Edgar Quinet, a voulu voir dans ce manifeste « l'Évangile des temps nouveaux, » et c'est peut-être beaucoup dire : car enfin, l'« Assemblée nationale » a beau se mettre « en présence et sous les auspices de l'Être suprême, » rien n'est moins religieux que la *Déclaration*, et si c'est un Évangile, c'est un Évangile purement politique. Mais d'autre part, que ces quelques pages aient changé la « mentalité » politique et sociale de l'Europe, tout au moins dans les pays où ont pénétré les armes françaises, et que la Révolution, dans le cours de son

développement, ait procédé à la manière d'une véritable religion, c'est ce qu'on ne saurait nier. Et l'Europe absolutiste et à demi féodale encore a bien senti le péril dont la menaçait la France révolutionnaire. Si elle s'est dressée tout entière contre la patrie de la *Déclaration des droits de l'homme*, c'est sans doute parce qu'elle comptait bien se partager ses dépouilles; mais c'est aussi et surtout, parce qu'elle se proposait d'écraser la nation subversive, coupable d'avoir inventé et propagé une pernicieuse doctrine anarchique. Plus encore que des guerres d'intérêt, les guerres de la Révolution ont été des guerres de principes. Et c'est là ce qui, surtout du côté français, a fait leur indéniable grandeur.

Mais la Révolution française se prolonge et se poursuit encore. Nos deux révolutions de 1830 et de 1848 ont eu elles aussi un retentissement européen, et elles ont provoqué un peu partout des mouvemens révolutionnaires et la naissance de constitutions libérales. Qu'est-ce à dire encore, sinon que la *Déclaration des droits* n'est pas un simple accident dans notre histoire nationale, et qu'il semble véritablement que tous les peuples, pour s'affranchir et réaliser leurs aspirations profondes, attendent la parole libératrice de la France? *Gesta Dei per Francos*. Il fut un temps où nous n'osions guère rappeler la vieille devise qui, parfois, avouons-le, avait trop aisément flatté notre orgueil. Mais il faut bien reconnaître qu'elle n'est pas tout à fait illusoire, que la France, dans l'histoire universelle, a été génératrice de grandes choses, et que ceux qui pensent qu'elle a été créée pour instituer sur elle-même des expériences dont profiteront les autres peuples, n'ont peut-être pas entièrement tort.

Les autres peuples! Ils nous ont jalousés, combattus, raillés; ils ne nous ont pas toujours rendu justice; ils n'ont pas toujours eu conscience de ce que nous avions fait pour eux; mais ils ne nous ont jamais haïs, et à plus d'une reprise, ils ont fortement senti « ce que la France signifie dans le monde. » Quand, à la fin d'août 1914, l'armée allemande s'avançait à marches forcées sur Paris, et que l'on put un moment croire à la réussite du plan pangermanique et, sinon à la disparition, tout au moins à la diminution de la France, il y eut dans tous les pays alliés ou neutres comme un sursaut de stupeur angoissée. Comme à la lueur d'un éclair, on entrevit toute l'œuvre passée

de la civilisation française, on en reconnut la salutaire et unique influence, et ce fut avec une sorte d'effroi qu'on envisagea, sans la France, le lointain avenir. Il semblait que l'humanité fût sur le point de perdre le génie lumineux et bienfaisant qui, durant tant de siècles, lui avait servi de guide. On ferait un volume des touchans témoignages que nous valut alors notre infortune, et que notre victoire changea bien vite en un chaleureux élan d'allégresse. En Espagne et en Italie, en Suisse et en Hollande, en Angleterre et en Russie, partout à la sombre inquiétude des journées tragiques succédaient la joie confiante et le renaissant espoir. Nous pouvons le dire sans forfanterie : le monde « qui retenait sa respiration » fit alors une expérience décisive : il vit, il comprit, il sentit combien, à son insu peut-être, la France lui était chère et nécessaire. Comme un ami dont la tendresse souriante et discrète ne nous apparaît à son vrai prix qu'au moment où nous sommes menacés de le perdre, ainsi la France, sur le point de succomber, semblait plus belle, et plus digne que jamais de l'admiration et de l'affection universelles. « Nous nous disions, — écrit un Suisse, M. Paul Seippel, — nous nous disions : Si la France est écrasée cette fois, que deviendra-t-elle ? Que fera-t-on de cette nation qui a joué un rôle si magnifique dans l'histoire du monde, et à laquelle, nous, Suisses romands, nous devons le meilleur de notre pensée ? Quelle place lui laissera-t-on sur la surface du globe ? Quel rôle pourra-t-elle encore jouer ? Qui, dans le monde, pourra faire contrepoids à ses vainqueurs ? » Et il aurait pu ajouter : Quelle sera, désormais, notre grande préceptrice d'humanité ?

Car c'est toujours là qu'il en faut revenir quand on veut pénétrer jusqu'à l'âme de la civilisation française. La France a pour originalité et pour mission de voir toutes choses sous l'aspect de l'humanité, *sub specie humanitatis*. De là cette puissance de sympathie qui émane de sa littérature, de sa philosophie, de sa religion, de son histoire tout entière. La France a poussé l'amour de l'humanité jusqu'au point où il devenait dangereux pour elle-même ; et plus d'une fois, dans le cours de sa vie, elle a été la victime et la dupe de ses tendances humanitaires. Glorieuse faiblesse que celle qui consiste à ne pas savoir haïr, à ne pas se défier des hommes, à oublier trop vite les dures leçons de l'expérience, les jalousies obstinées et les

ambitions sans scrupule. La France n'a jamais pu croire que la force toute seule, la force orgueilleuse et brutale eût le dernier mot dans les affaires de ce monde. Elle n'a jamais admis que la science eût pour fin dernière de multiplier les moyens de destruction et d'oppression, et c'est un de ses vieux écrivains, c'est Rabelais qui a prononcé cette parole mémorable : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Elle n'a jamais pu concevoir qu'un groupe ethnique, une forme particulière d'esprit eussent le droit d'en supprimer d'autres, et au lieu d'une uniformité rigide et mécanique de pensée et de vie, l'idéal auquel elle aspire, c'est celui du libre jeu, de l'épanouissement spontané, de la vivante harmonie des divers génies nationaux. Un monde où fleuriraient l'abus systématique et irraisonné de la force, le formalisme pédantesque, l'orgueil bureaucratique, la laideur infatuée et soi-disant scientifique, le goût du « colossal » lui paraîtrait le plus odieux des enfers. Ce que d'autres appellent « culture, » elle l'appelle, de son vrai nom, barbarie. A cette barbarie, d'autant plus barbare qu'elle est plus savante, s'oppose trait pour trait la civilisation française. La France est liberté, grâce aimable, sens de la mesure, courtoisie, discrétion, finesse; elle est indulgence, pitié, charité; elle est humanité en un mot. Si elle venait à disparaître du nombre des nations, la vie humaine perdrait une partie de sa noblesse et de sa beauté.

VICTOR GIRAUD.

DANS
VENISE BOMBARDÉE

Peu de choses sont, à l'heure actuelle, plus impressionnantes que d'arriver à Venise lorsque la nuit est close. Dès Padoue, le train s'enveloppe d'ombre; les rideaux sont tirés, les stores baissés, pour masquer toute lumière indiscrète et révélatrice. A Mestre, pour la traversée de la longue digue qui unit à la terre ferme la cité des lagunes, la lumière électrique se réduit à une vague lueur, tamisée par des globes de verre bleu. A Venise, la gare est sombre et les rares ampoules bleues qui l'éclairent semblent faire l'obscurité plus opaque encore. Et quand on sort sur le quai, c'est la nuit, la nuit absolue et profonde, sur le Grand Canal et sur la ville entière.

Venise fut toujours une cité de silence. Le silence y est aujourd'hui plus profond que jamais et presque angoissant. De la station au pont du Rialto, la gondole glisse doucement sur l'eau enténébrée du canal; pas un bruit ne s'entend, pas une embarcation ne passe, pas un appel de gondolier ne retentit et le canal désert semble, dans la nuit, plus large encore et presque inquiétant. Pas une lumière ne brille aux fenêtres soigneusement closes des palais; pas un fanal ne s'allume au détour des canaux; pas une lampe pieuse même ne met sa lueur discrète aux pieds de quelque image d'une madone révérée. Partout c'est la nuit, le désert, le silence. Sur les petits canaux qui, du Rialto, mènent vers la place Saint-Marc, l'ombre, entre les hautes murailles qui les bordent, se fait plus épaisse encore; de grands trous sombres s'ouvrent, où les maisons et l'eau semblent se confondre; çà et là seulement, quelques rares ampoules bleues piquent

l'obscurité d'une lumière incertaine, simples points de repère destinés à guider les barques sur le dédale des eaux; et les petits canaux sont déserts et silencieux comme l'est le Grand Canal. Venise, muette et noire, semble endormie dans le sommeil ou dans la mort; ou plutôt, c'est une Venise très ancienne qui semble brusquement surgir des lointains du passé, la Venise obscure du moyen âge où, en dehors des grands jours de fête, toute vie extérieure cessait dès que la nuit était tombée. Et quand enfin, passant sous le pont des Soupirs, la gondole débouche dans la lagune, c'est la même impression encore, presque troublante, de vide trop absolu, de trop profond silence. Sous la haute flèche de San Giorgio Maggiore vaguement dessinée dans la nuit, pas un bateau n'est à l'ancre, pas un fanal ne luit; tout bruit de vie humaine a cessé; seuls, du côté de la Piazzetta, saint Théodore et le lion ailé qui lui fait face semblent, sur leurs hautes colonnes, prolonger au-dessus de la cité leur garde vigilante et silencieuse; et sous les rayons de la lune, qui maintenant glisse à travers les nuages accumulés, la lagune aux eaux laiteuses semble, vide, plus immense encore.

Impression singulière, inattendue et forte, à laquelle certains détails ajoutent une angoisse. Au cours de la promenade nocturne, tel palais s'entrevoit, dont en juin dernier une bombe incendiaire a détruit les étages supérieurs, et on vous rappelle en passant qu'il y a deux jours encore, vers six heures et demie, les avions autrichiens, une fois de plus, ont attaqué la ville. Depuis un an et demi, un péril constant, redoutable, est suspendu sur Venise; et sans doute, la cité des Doges en accepte la menace avec une calme et fière sérénité; mais à ce danger qui pèse sur elle, elle doit un aspect nouveau et singulier. Plus qu'en toute autre ville d'Italie, la guerre a mis son empreinte sur Venise, et c'est ce qui la fait, à cette heure, si émouvante à la fois et si belle.

***

Chaque soir, à cinq heures et demie, Venise entre dans la nuit. Les magasins se ferment ou masquent leurs lumières; les cafés tirent hermétiquement leurs rideaux; les derniers promeneurs quittent la place Saint-Marc; l'animation des rues s'éteint. C'est qu'il devient, à cette heure, étrangement difficile de circuler dans Venise. Sur le Grand Canal, les bateaux à vapeur arrêtent au coucher du soleil leur service. Dans les *calli* vénitiennes,

l'obscurité devient profonde. Il est assez malaisé déjà, en temps ordinaire, pour qui n'a point une longue expérience de Venise, de trouver sa route dans ce labyrinthe de rues étroites et compliquées. Dans le noir opaque qui les enveloppe maintenant, c'est chose, pour l'étranger, impossible et, pour le Vénitien même, un peu difficile. Actuellement, de place en place, au détour de quelque rue familière, au passage de quelque pont fréquenté, de rares lampes électriques, voilées de bleu, mettent une lueur incertaine qui, sans éclairer, guide un peu les pas des initiés. Il n'en allait point ainsi aux premiers jours de la guerre. C'était sur Venise la nuit absolue, si dense que les Vénitiens eux-mêmes avaient quelque peine à s'orienter, et que plus d'une centaine de personnes, dit-on, se sont laissées choir fâcheusement dans l'eau des canaux devenus invisibles. Aujourd'hui même qu'on a rendu à la ville quelques rares lumières, discrètes et dissimulées, il demeure assez embarrassant, dans tout ce noir, de se tirer d'affaire. J'ai fait, sous la conduite d'amis obligeans, quelques promenades dans cette Venise de ténèbres : l'impression en est tout ensemble pittoresque infiniment et un peu troublante. On entend dans le silence sonner des pas, sans voir les passans avant qu'on ne les heurte presque; dans le rideau d'ombre tendu devant les yeux, on ne distingue ni les murs, ni les ponts, ni l'eau noire des canaux; et sans le secours des petites lampes électriques de poche, — elles aussi d'ailleurs prudemment voilées de bleu, — il semble que jamais on ne sortirait de ce dédale inextricable et sombre, où tout sens de l'orientation se perd, où l'on marche comme à tâtons dans la nuit. La place Saint-Marc elle-même, plus accessible pourtant, n'est plus au soir qu'un grand rectangle d'ombre, dont la solitude s'anime à peine de quelques silhouettes presque impalpables de passans attardés. Sous les arcades des Procuraties, quatre ampoules bleuâtres marquent la porte du palais royal, ou signalent l'entrée de trois passages fréquentés. Partout ailleurs, ce ne sont que ténèbres. Il faut quelque expérience des lieux pour retrouver, derrière la double épaisseur des rideaux qui la ferment, l'entrée du fameux café Florian, et dans l'obscurité opaque, sous le ciel noir d'automne, à peine aperçoit-on les hautes coupoles de Saint-Marc, la masse puissante du Campanile et les blanches arcades du palais des Doges.

Certains soirs pourtant, quand le clair de lune met sa féerie

sur Venise, la ville redevient vivante. Sur le quai des Esclavons, le long de la lagune, les promeneurs apparaissent comme aux soirs paisibles d'autrefois; sur la place baignée de clarté, un peu d'animation renaît; et dans la lumière de rêve qui les enveloppe, les monumens, gloire de Venise, retrouvent, malgré les échafaudages protecteurs qui les défigurent, la grandeur ou la grâce de leurs lignes familières. Des musiques légères s'échappent de l'intérieur des cafés; dans la nuit limpide et douce, Venise reprend sa poésie coutumière et son charme sentimental d'autrefois; et il semble presque qu'on oublie la guerre. Mais regardez à la façade de Saint-Marc qui se tourne vers la Piazzetta. La lampe qui, devant l'image en mosaïque de la Vierge, s'allumait chaque soir, depuis tant de siècles, sous l'arcade de marbre, est éteinte aujourd'hui. L'icone vénérée se cache derrière un lourd pilier de maçonnerie, qui la protège et soutient le léger baldaquin de marbre où elle s'abrite. Et cette image absente, cette flamme éteinte en disent plus long que toutes les paroles. Et ce n'est point davantage la gaieté des soirs d'autrefois, où les promenades en gondole étaient si douces sur la lagune lumineuse, où dans la nuit montaient des chansons; il y a parmi les promeneurs du silence et comme un peu d'angoisse. C'est que ces soirs limpides de pleine lune, ces soirs charmans et tendres rendent, — et chacun le sait, — plus redoutable encore la menace suspendue sur Venise. Et on les aime peu, ces beaux soirs de clair de lune, qui présagent l'attaque possible des oiseaux ennemis dévastateurs.

*
* *

Du jour où l'Italie se fut résolue à la guerre, ce fut un des grands soucis du gouvernement italien d'assurer, du mieux qu'il serait possible, la protection de Venise, de ses monumens, des chefs-d'œuvre qui sont sa gloire. Systématiquement, par un prodigieux et admirable effort, on a transporté ailleurs, on a mis en lieu sûr toutes les richesses artistiques de la cité. Le musée de l'Académie s'est vidé des toiles qui en étaient la parure, le musée Correr des trésors où s'évoquait toute l'histoire de Venise. On a enlevé des plafonds et des murs du palais ducal les peintures fameuses où les Titien et les Véronèse, les Palma et les Tintoret avaient immortalisé les victoires et la gloire de la République. On a retiré de Saint-Georges des

Esclavons les compositions charmantes où le pinceau de Carpaccio avait, avec tant de grâce pittoresque, raconté les épisodes de la légende du saint, et de l'église de Saint-Sébastien, les chefs-d'œuvre qu'y peignit Véronèse. La Vierge exquise de Giovanni Bellini a quitté l'église des Frari, comme l'a quittée la Vierge glorieuse que Titien peignit pour la famille Pesaro. Les Tintoret innombrables qui décoraient la Scuola di San Rocco ont émigré ailleurs, comme ont émigré tous les tableaux de prix que conservaient toutes les églises de Venise. Les merveilles du Trésor de Saint-Marc, les émaux précieux, les ivoires rares, les verres admirables et fragiles, toutes les richesses que rapporta, de l'Orient conquis, le génie pratique des Vénitiens, ont trouvé un abri sûr, et pareillement la *Pala d'Oro* n'étincelle plus au-dessus du grand autel de la basilique. La bibliothèque Marcienne a envoyé loin de Venise ses plus beaux manuscrits, ses livres les plus rares; l'*Archivio di Stato* a mis en lieu sûr les plus anciens, les plus illustres de ces documens, dont les séries innombrables racontent toute l'histoire de la République. Les collections particulières s'en sont allées. Le merveilleux Giorgione du prince Giovanelli a quitté Venise, comme le célèbre portrait de Mahomet II, orgueil de la collection Layard, que peignit Gentile Bellini. On peut dire qu'aujourd'hui, il ne reste pas à Venise, — ou presque, — un tableau de prix, un monument, parmi ceux qui étaient transportables, ayant une valeur pour l'histoire ou pour l'art. Et sans doute, ce déménagement prodigieux de toutes les richesses artistiques de la cité ne s'est point accompli sans quelques protestations, sans quelques plaintes. L'événement a montré amplement combien ceux qui le décidèrent ont eu raison.

Ce n'est point pourtant sans émotion qu'on visite aujourd'hui les lieux qui conservaient ces chefs-d'œuvre et où, le long des murailles nues et vides, l'œil cherche instinctivement, à leur place coutumière, les peintures aimées. La bibliothèque de Saint-Marc ne montre plus ni le bréviaire Grimani aux délicieuses miniatures, ni les manuscrits fameux que le cardinal Bessarion légua à la République Sérénissime. Au vieux couvent des Frari, la Salle diplomatique de l'*Archivio di Stato* ne présente que des vitrines vides, là où s'alignaient jadis les documens vénérables, orgueil de la cité, témoignage de la gloire et de l'habile politique de Venise. A l'Académie, les salles

dépouillées ont un aspect lugubre. Au pied des murailles nues sont rangés des cadres vides et quelques tableaux encore, soigneusement emballés, prêts à partir, dernier échelon du déménagement qui s'achève. Et involontairement, dans les salles demi-obscures, qu'un peu de poussière déjà envahit, l'œil évoque les chefs-d'œuvre disparus, la splendeur radieuse des Titien et des Véronèse, le charme pittoresque des Gentile Bellini et des Carpaccio, la grâce douloureuse et tendre des madones de Giovanni Bellini.

Le palais ducal surtout offre une physionomie presque tragique. Entre les ors des plafonds, se dessinent en noir, comme autant de blessures ouvertes, les grands rectangles, les grands ovales où étincelaient jadis les peintures des Véronèse et des Tintoret. Les salles, dépouillées de leur parure, semblent devenues plus grandes et plus tristes. La salle du Grand Conseil apparaît immense, démesurée; dans la salle du Scrutin, voisine, rien ne reste que l'arc de triomphe élevé par le Sénat en l'honneur de Morosini le Péloponésiaque; la salle du Sénat, avec ses stalles et ses boiseries sombres que n'illumine plus l'éclat des tableaux, est d'une sévérité presque inquiétante; dans cette Venise, si éprise de couleurs radieuses et de lumière éclatante, il semble en vérité qu'avec les tableaux enlevés, la couleur et la lumière s'en soient allées. Et en parcourant ces salles vides, involontairement l'œil évoque tout ce qui en faisait la beauté, les claires mythologies de Tintoret, et la magnificence joyeuse de l'*Enlèvement d'Europe*, le sourire charmant de la jolie Venise assise sur le globe du monde et les splendeurs d'apothéose qui rayonnaient au plafond de la salle du Grand Conseil. Mais si cette évocation ne va pas sans quelque émotion douloureuse, elle n'est pas sans joie non plus, par la certitude que tant de chefs-d'œuvre sont garantis de la ruine, et que, quoi qu'il advienne, nous les reverrons.

*
* *

On ne saurait remercier assez le gouvernement italien d'avoir, sans une hésitation, entrepris et mené à bien cette besogne formidable de déménager les richesses artistiques de toute une ville, de toute une province. Car ce qui s'est fait à Venise s'est fait pareillement dans toute la Vénétie, à Padoue et à Vérone, à Vicence et à Trévise, partout enfin où il y avait

quelque œuvre d'art à emporter et à sauver. Mais quelque chose de plus était nécessaire. Venise tout entière est une œuvre d'art incomparable, dont il fallait du mieux possible assurer le salut. Tâche singulièrement difficile : elle est si vieille, cette Venise, et le sol est si fragile sur lequel s'appuient ses monumens, et ces monumens eux-mêmes sont souvent d'une grâce si délicate, si peu robuste ! On a fait, pour les protéger, tout ce qu'il était humainement possible de faire.

Dès le début de la guerre, on a enlevé de la façade de Saint-Marc les quatre célèbres chevaux de bronze qui la décorent; il n'est point nécessaire de dire ici où se trouve la bonne écurie qui leur donne abri. On a couvert d'épaisses toiles grises, pour éteindre le scintillement trop révélateur de leurs ors, les mosaïques qui paraient l'extérieur de la basilique. Mais surtout, depuis que, dans la nuit du 4 au 5 septembre dernier, une bombe a éclaté à quelques mètres à peine de Saint-Marc, on a cuirassé toute la partie inférieure des façades, jusqu'à hauteur du premier étage, d'un mur épais de sacs de sable, entassés entre une double armature de bois, recouverte de feuilles d'amiante. Et c'est un aspect tout à fait étrange que celui de ce Saint-Marc à la façade terne et grise, où aucun or ne luit, où aucune mosaïque n'étincelle, d'où la magie de la couleur s'est envolée ; et le contraste est singulier entre la gaine massive qui en enserre la base et les arcades fleuronnées de statuettes et de feuillages, les hautes coupoles aériennes qui se détachent légères sur le ciel. A l'intérieur, la physionomie de l'église n'est pas moins inattendue. Sous les voûtes du narthex, sous le grand arc qui surmonte l'entrée principale, des cintres robustes soutiennent les parties plus fragiles de la construction. D'épais matelas enveloppent les hautes colonnes de porphyre ou de marbre; des sacs de sable entassés recouvrent la chaire ancienne dressée à gauche du chœur et l'ambon qui lui fait face ; le beau jubé du XIVe siècle, avec les statues qui le couronnent, disparaît sous un revêtement de toiles grises capitonnées; les colonnes sculptées du baldaquin qui encadraient l'autel s'en sont allées avec la *Pala d'Oro*. Sur tout le pourtour de la basilique, des sacs de sable encore s'entassent pour protéger les bas-reliefs précieux, les autels aux sculptures délicates. Tout ce qui mettait jadis dans Saint-Marc un éclat, une parure, semble s'être éteint sous

l'amoncellement morne des sacs gris et des toiles grises. Et pourtant, tel qu'il est aujourd'hui, Saint-Marc est plus admirable que jamais. L'œil, que ne distrait plus le détail des ornemens, perçoit mieux la beauté majestueuse des lignes de l'architecture. Dans la tonalité assourdie de l'ensemble, seules les mosaïques des coupoles et des voûtes mettent la note plus vibrante de leurs ors éteints par les siècles; et, sous la lumière incertaine des matins de novembre, dans le demi-jour mystérieux que la flamme des cierges pique d'étoiles, Saint-Marc est d'une beauté harmonieuse et simple, que rend plus émouvante encore la pensée du péril, de la catastrophe qui pourrait en une minute anéantir un chef-d'œuvre unique au monde.

La façade du palais des Doges, cette façade d'une originalité si rare, où, sur le double étage ajouré des colonnes qui forment le portique et la loggia, l'architecte a posé audacieusement une haute muraille pleine, a pris également un aspect nouveau. De lourds piliers de maçonnerie ferment à moitié les arcades du rez-de-chaussée; de robustes contreforts étayent les angles de la façade qui donne sur la Piazzetta. Des étrésillons de bois soutiennent les entre-colonnemens du premier étage, dont la galerie intérieure est supportée par une succession de cintres puissans. Les chapiteaux aux sculptures précieuses disparaissent dans des gaines de bois ou de maçonnerie. La belle porte della Carta, ciselée comme une orfèvrerie, recevait, au moment même où j'étais à Venise, la protection qui lui manquait encore. Dans la cour du palais, les anciens puits de bronze, le bel escalier des Géans disparaissent sous les sacs de sable accumulés; les statues fameuses d'Adam et d'Ève, que sculpta Antonio Rizzo, sont cachées derrière une armature protectrice. Et il en va de même dans Venise tout entière. Sur la place Saint-Marc, les piédestaux de bronze qui portent les mâts où se hissait jadis l'étendard de la République, et, devant le Campanile, la loggetta de Sansovino s'enveloppent d'une cuirasse toute matelassée de sacs de sable. A l'église des Frari, dans cette église surtout des Saints-Jean et Paul, qui est comme le Panthéon des gloires vénitiennes, les tombeaux des doges, chefs-d'œuvre des Rizzo, des Leopardi, des Lombardi, disparaissent derrière une muraille de sacs de sable. L'admirable statue équestre de Colleone s'abrite sous une solide guérite, où des sacs de sable s'entassent de la base du piédestal jusqu'au

cimier du casque. On a démonté les vitraux anciens qui décoraient les fenêtres des églises ; et infatigablement, chaque jour, on travaille à compléter ces mesures de protection. On se préoccupe de couvrir d'un enduit, qui les rendra plus réfractaires à l'incendie, les bois des charpentes ; on s'ingénie à protéger plus efficacement les mosaïques de Saint-Marc. Encore une fois, on fait tout ce qu'il est humainement possible de faire pour sauver les chefs-d'œuvre do Venise.

On a fort discuté, et assez vivement critiqué même, quelques-unes des mesures prises, dont on craint des effets fâcheux pour la stabilité de tel ou tel monument. Il ne m'appartient pas de prendre parti dans ce débat infiniment délicat. Hélas ! quoi qu'on fasse et si bien qu'on fasse, il n'est que trop certain que, pour éviter d'irréparables malheurs, il faudrait pouvoir protéger tous les monumens de Venise, et qu'en bien des cas c'est chose proprement impossible. Mais il est certain aussi que les mesures prises étaient nécessaires, et c'est la honte, la honte ineffaçable pour l'Autriche, qu'elles aient été nécessaires.

***

Dès le lendemain du jour où l'Italie déclara la guerre à l'Autriche, et pour préciser, dans la matinée du 24 mai 1915, un avion ennnemi paraissait au-dessus de Venise, justifiant ainsi toutes les craintes éprouvées et toutes les précautions prises. Depuis lors, vingt-deux fois, — sans parler des attaques qui n'ont pas réussi à atteindre le but, — les avions autrichiens ont jeté des bombes sur Venise. Le 24 octobre 1915, l'église des Scalzi était atteinte, et la grande fresque de Tiepolo, la *Translation de la Maison de la Vierge à Lorette*, qui en décorait le plafond, était réduite en miettes : on en conserve à l'Académie les débris informes, comme un monument insigne de la barbarie autrichienne. Dans la nuit du 9 au 10 août 1916, une bombe incendiaire mettait le feu à Santa-Maria Formosa, dont les voûtes crevées ne soutiennent plus que par miracle la coupole fortement ébranlée ; le lendemain, dans la nuit du 10 au 11 août, San-Pietro in Castello brûlait à son tour, et la moitié de sa coupole s'écroulait dans les flammes : c'était la double réponse autrichienne à la prise de Gorizia par les Italiens. Dans la nuit du 4 au 5 septembre, une bombe éclatait à quelques mètres de la façade de Saint-Marc. Dans la nuit du 12 au

13 septembre, une bombe atteignait l'église des Saints-Jean et Paul, crevait la voûte et faisait explosion dans l'intérieur de l'édifice. Sous la poussée de l'air violemment déplacé, les vitraux sautaient hors de leurs alvéoles et se brisaient en poussière sur le sol ; fort heureusement, on avait démonté auparavant la belle verrière du xve siècle qui décorait la grande fenêtre du bras droit du transept. Le crépi des murailles se détachait par plaques énormes et couvrait tout le pavé de l'édifice d'une couche épaisse de débris. Des éclats endommageaient l'orgue, déchiraient le plafond peint d'une des chapelles. Par une chance miraculeuse, aucun des tombeaux admirables qui remplissent l'église ne recevait même une égratignure. Mais aujourd'hui encore, l'église dévastée présente un aspect lamentable ; le vent passe à travers les fenêtres ouvertes ; le sol, crevé par places, est jonché de décombres ; et l'on sent cruellement, à voir ces ravages, qui n'ont causé pourtant que des dommages matériels, sans aucune perte d'art, ce que pourrait, ailleurs, entraîner de ruines une semblable explosion. Je ne parle pas des maisons, assez nombreuses, frappées ou incendiées par les bombes. Mais ce qu'il faut retenir, — car c'est la preuve éclatante de la barbarie autrichienne et de la volonté préméditée de certaines destructions, — c'est que la plupart de ces maisons se trouvent au voisinage immédiat des monumens les plus fameux de Venise.

Si on relève sur un plan les points de chute des projectiles, on voit que les édifices qui sont la gloire de la cité ont été comme entourés par un cercle de bombes. Aux alentours de l'église des Frari et de l'*Archivio di Stato*, plusieurs maisons ont été atteintes ou brûlées. Aux abords de Saint-Marc, quatre bombes sont tombées dans le jardin du palais royal, deux dans le *rio* voisin, une devant la façade de la basilique. Tout autour du palais ducal, sur la Piazzetta, près de l'hôtel Danieli, sur les maisons qui avoisinent le canal Orfano, d'autres projectiles se sont abattus. L'escadrille de dix à quinze avions qui, dans la nuit du 9 au 10 août 1916, survola Venise et brûla Santa-Maria Formosa, visait incontestablement Saint-Marc. Et c'est miracle que, de ces monumens si exactement encadrés par le tir ennemi, aucun n'ait été touché, à l'exception de l'église des Saints-Jean et Paul, dans le voisinage de laquelle, outre celle qui la frappa, plusieurs bombes de gros calibre tombèrent, heureusement sans éclater.

Et c'est là précisément la chose odieuse, cette intention délibérée, incontestable, de détruire sans raison, pour la joie mauvaise de détruire, des monumens qui semblaient être le patrimoine commun de l'humanité. On a pu dire en Autriche, en manière d'excuse, que le projectile qui frappa les Scalzi était destiné à la gare, encore que endommager la gare de Venise soit vraiment une opération sans aucune portée militaire sérieuse. On a pu dire qu'en atteignant San-Pietro in Castello, c'était l'arsenal tout proche qu'on visait. Mais aucun prétexte plausible ne justifie les autres destructions, et c'est ce qui en atteste la préméditation barbare. On a prétendu à Vienne, par une de ces affirmations mensongères que nous connaissons bien, que des mitrailleuses avaient été placées au sommet du Campanile. Il a été démontré que cette allégation était fausse, par le témoignage du consul d'Amérique qui monta, an cours même d'un des bombardemens, au sommet de la tour, et n'y trouva rien. Non. On a visé volontairement et Saint-Marc et le palais des Doges, et les Frari, et l'église des Saints-Jean et Paul (je ne parle même pas des bombes tombées à côté de la Salute, et à trois mètres de l'Académie, et tout près de quelques-uns des plus beaux palais du Grand Canal), parce qu'on voulait, en les frappant, anéantir quelque chose de la beauté et de la gloire de Venise. Dans la *Neue Freie Presse* du 18 février 1916, on lisait déjà ces paroles, qu'un correspondant de guerre avait recueillies de la bouche d'un des plus actifs, des plus habiles aviateurs autrichiens : « Si une seule bombe est jetée sur Trieste, nous prendrons une revanche, dont Venise surtout aura à se plaindre, ou, pour mieux dire, *les ruines de Venise.* » C'était la menace exprimée sans détour ; la nuit du 9 août, entre d'autres, a montré de façon éclatante comment on tenta de la réaliser.

De même que les Allemands s'acharnent sur notre cathédrale de Reims, parce que détruire Reims, l'église du Sacre, c'est détruire en quelque manière un glorieux chapitre de notre histoire, ainsi, les Autrichiens s'acharnent sur Saint-Marc, parce que Saint-Marc est le joyau de Venise et comme le symbole de toute sa glorieuse histoire. La même protestation du monde civilisé a flétri les deux attentats, dont le second, par une heureuse fortune, — dont Venise a fait honneur à l'Évangéliste veillant sur son temple d'or, — est demeuré sans effet. Dans un ordre du jour voté le 6 septembre dernier par la

Société Leonardo da Vinci de Florence, en réponse à la lettre indignée que lui adressait le surintendant des musées de Venise, on lit ceci : « La Société Leonardo da Vinci, réunie en assemblée extraordinaire, exprime pour les bombardemens réitérés de Venise la même protestation indignée qu'elle a, en 1915, exprimée pour ceux de Reims. Elle signale à la réprobation du monde les pratiques d'un ennemi qui, sans aucun objectif militaire sérieux, et dans le vain espoir d'intimider des populations inébranlables, s'acharne contre des monumens et des œuvres de souveraine beauté, créées pour l'élévation et pour la joie de toutes les nations civilisées. » Avant la guerre actuelle, toucher aux monumens de Venise eût semblé l'idée d'un criminel ou d'un fou ; les menacer aujourd'hui, c'est se mettre soi-même en dehors de la civilisation. Mais, malgré toutes les protestations, le péril n'en est pas moins menaçant; et lorsqu'on visite aujourd'hui Venise, lorsqu'on revoit ces monumens illustres, dont une barbarie incroyable envisage la destruction sans rougir, on sent une angoisse indicible à penser qu'un instant, qu'un hasard peut anéantir à jamais tant de beauté.

*
* *

Et pourtant, malgré la menace toujours présente, Venise garde son calme et sa sérénité.

Plus que toute autre ville d'Italie, Venise souffre de la guerre. Son commerce maritime est interrompu; son port est fermé. Son industrie, qui ne fut jamais très active, est réduite presque à rien. Venise vivait pour une part de l'afflux des étrangers; il n'y a plus d'étrangers à Venise. Dans la ville entière, six ou sept hôtels à peine sont demeurés ouverts, — les autres étant employés pour les besoins de l'autorité militaire, — et on imagine aisément qu'ils ne sont pas très fréquentés. Beaucoup des magasins qui vivaient de la clientèle étrangère ont à peu près fermé leurs portes, faute d'affaires; et c'est une chose tout à fait sigulière pour qui avait l'habitude de Venise, — une chose qui du reste n'est pas exempte de douceur, — de pouvoir flâner sur la place Saint-Marc, sans avoir à repousser les sollicitations des officieux empressés à vous conduire à la fabrique de verreries de Salviati, à la fabrique de mosaïques de Murano ou ailleurs, et de pouvoir regarder l'église de l'Évangéliste, sans être encombré d'un cicérone tout prêt à vous l'expliquer.

Plus que toute autre ville d'Italie, Venise est en état de péril, et elle le sait. Elle voit, au-dessus de certains de ses bâtimens, les plates-formes ménagées pour la défense de la cité et que garnissent des mitrailleuses; elle voit chaque jour monter dans le ciel limpide ou trouble les ballons captifs qui observent au loin l'horizon; elle entend dans le silence des nuits se répondre les cris des sentinelles qui veillent sur sa sécurité. Elle voit, dans chacun des quartiers de la ville, les affiches indiquant les « lieux de refuge » préparés en cas d'attaque; elle sait que, dès que mugira l'appel des sirènes, appuyé d'un coup de canon, les boutiques doivent se fermer, la circulation cesser sur l'eau et dans les rues, la population se mettre à l'abri, car l'ennemi est signalé et proche. Elle a connu bien des fois déjà le tonnerre des bombes destructrices, le fracas des artilleries anti-aériennes, dont les projectiles retombent en pluie sur la cité. Elle ne s'émeut pas du danger. J'ai, alors que j'étais à Venise, entendu, pendant un bel après-midi de novembre, retentir brusquement l'appel des sirènes, appuyé d'un coup de canon. C'était près de ce palais Labia, où Tiepolo a peint en des fresques délicieuses la rencontre de Marc-Antoine et de Cléopâtre, et dont la bâtisse robuste abrite au rez-de-chaussée un lieu de refuge, blindé de sacs de terre comme une forteresse. Dans ce quartier populaire, aucune panique, aucune agitation ne se produisit; sans nervosité, sans hâte, les gens qui emplissaient la rue gagnaient l'abri le plus proche, pour se conformer à l'ordre, mais avec un visible regret de ne pouvoir suivre dans le ciel les événemens qui s'annonçaient. Dans le lieu de refuge, on commentait avec calme la durée probable, — une à deux heures généralement, — de l'incident. Il y avait de la curiosité, un peu d'impatience, un désir intense surtout de sortir pour regarder en l'air, pas un soupçon d'inquiétude ou d'angoisse. Et quand l'alerte fut passée, — ce n'était qu'une fausse alerte, — moins d'un quart d'heure après, Venise avait repris sa physionomie normale et coutumière.

Pendant les heures de jour, l'aspect de Venise ne diffère pas de façon très sensible de celui qu'elle offrait autrefois. Sans doute les étrangers ont disparu. Et on ne voit plus, comme autrefois, ces groupes, aux silhouettes et aux costumes parfois déconcertans, qui lisaient pieusement Baedeker en face de Saint-Marc ou du palais des Doges; on n'entend plus, comme

autrefois, ces accens de Germanie dont Venise était un peu trop pleine. Sans doute, les gondoles se sont faites plus rares, encore qu'on en trouve bien une vingtaine rangées comme d'ordinaire au bout de la Piazzetta ; la vie de la cité est devenue en quelque manière plus intime, plus proprement vénitienne, et il semble qu'on s'y sente plus « entre soi » et plus proche aussi les uns des autres. Mais cette vie, au moins dans ses formes extérieures, est demeurée presque la même.

A peine remarque-t-on dans la foule un peu plus d'uniformes, uniformes de soldats, uniformes de marins surtout, — et parmi eux quelques uniformes de France, — particulièrement sur ce quai des Esclavons qui mène à l'arsenal. Sur le Grand Canal, sur la lagune, les bateaux à vapeur qui vont de l'arsenal à la gare, ou de la place Saint-Marc au Lido, font, à peine plus espacé, leur service coutumier ; sur l'eau, où filent les mouches à vapeur légères, où glissent lentement les lourdes gabares pesamment chargées, on retrouve à certaines heures quelque chose de l'animation d'autrefois. Dans les *calli* étroites, c'est le mouvement coutumier, la même foule compacte et flâneuse, encombrant un peu les voies de communication principales. On sait quel est à Venise le charme de ces promenades à pied, de ces longues flâneries sans but, où l'on découvre, au tournant d'un pont, tel *campo* solitaire et délicieux, où l'on rencontre, au détour d'un canal, tel vieux palais teinté de rose, qui semble sortir d'un tableau de Gentile Bellini ou de Carpaccio, où se révèle enfin une Venise plus intime et que les étrangers ne connaissent point. Jamais ces promenades n'ont été plus exquises qu'aujourd'hui. A l'entrée du pont du Rialto, un marché en plein vent met la note éclatante de ses éventaires chargés de légumes et de fruits ; le long des *calli*, des étalages de fleurs odorantes mettent une grâce, une lumière, un sourire. Sur la place Saint-Marc où s'abat toujours l'essaim innombrable des pigeons familiers, les tables des cafés débordent, — peu garnies cependant, — en dehors des arcades des Procuraties, et les promeneurs ne manquent point, à l'heure où le soleil couchant teinte si joliment de lueurs roses la façade grise de Saint-Marc et la haute muraille du palais des Doges. Et sans doute, il y a, dit-on, des gens qui ont jugé plus prudent de quitter Venise : il se peut. Dans l'ensemble, comme le disait récemment un écrivain vénitien, « Venise demeure souriante

et joyeuse, confiante dans ses défenseurs et dans le destin. »

Il y a plus : et ce trait, qu'il faut retenir, n'est point sans une réelle beauté. Dans cette Venise de guerre, on travaille comme si la guerre n'existait point. La bibliothèque de Saint-Marc est demeurée ouverte aux lecteurs, — peu nombreux d'ailleurs, — qui y veulent fréquenter. A l'*Archivio di Stato*, une partie importante des documens reste accessible à ceux qui souhaitent les consulter. A l'église des Saints-Jean et Paul, on continue paisiblement la restauration de la célèbre chapelle du Rosaire, détruite par un incendie en 1867, et dont la reconstruction a été décidée en 1912. Au palais ducal, dans la salle du Grand Conseil, on poursuit tranquillement la mise en place des boiseries qui en compléteront la décoration. On a commencé à réparer, comme si l'on voulait effacer une souillure, les ruines faites par les attentats autrichiens. L'église des Scalzi est de nouveau couverte; dans l'église des Saints-Jean et Paul, des échafaudages colossaux sont dressés, pour panser au plus vite les blessures de l'édifice. A l'Académie, on songe à tirer parti du déménagement forcé qn'il a fallu faire pour procéder à un classement plus méthodique et plus satisfaisant des peintures, et déjà on en esquisse les lignes directrices. Au palais des Doges, on pense qu'avant de remettre en place les toiles qui décorent les plafonds, il sera intéressant de les présenter de plus près aux yeux, en une exposition qui permettra d'en mieux apprécier la technique, d'en apercevoir mieux les beautés. Et il n'est point besoin même de parler de l'activité infatigable qui se dépense à la mairie de Venise, pour l'administration journalière et les multiples besoins de la grande cité.

Tout cela s'accomplit avec un calme, un sérieux, une gravité qui est vraiment le trait caractéristique de cette Venise de guerre, et qui lui donne une force et une beauté. Mais cette gravité n'est point exempte de sourire. Venise a toujours aimé les musiques légères, les chansons ironiques : elle les aime encore aujourd'hui. Les événemens ont fait éclore toute une littérature populaire, où, en de petits tableaux d'une touche précise et d'une verve assez amusante, sont notés et raillés un peu les multiples incidens de la vie actuelle, les confusions plaisantes qu'entraîne l'obscurité des soirs, les émotions diverses que produit dans les rues l'annonce des attaques ennemies, la recherche des éclats qu'a semés l'explosion des bombes et la

fuite un peu précipitée de quelques personnes trop prudentes. Dans la tourmente qu'elle traverse, Venise garde son calme et sa sérénité : comme me le disait joliment un Vénitien, elle demeure toujours « la Sérénissime. »

*
* *

Du haut des toits du palais ducal, Venise est incomparable au soleil couchant. La journée s'achève en beauté. Sur le ciel embrasé du soir, les coupoles de San Giorgio Maggiore, de la Salute, du Rédempteur flamboient dans une lumière d'apothéose. Sur la lagune frissonnante, sur les îles, sur le Lido lointain, c'est un poudroiement de pourpre ardente, de rose tendre, d'or et de mauve. Déjà l'ombre descend sur la vaste cour silencieuse du palais ; mais à la façade de marbre de Saint-Marc, aux coupoles aériennes de la basilique, s'accrochent encore des traînées lumineuses, des nuances délicates de rose pâle et d'argent ; et la ville entière, que dominent les flèches puissantes des hauts campaniles, resplendit comme dans une gloire. En bas, sur la place, sur le quai, des promeneurs passent, paisibles ; des embarcations glissent sur l'eau. Dans la ville tranquille comme dans le ciel limpide, une sérénité semble répandue, et pour un peu on oublierait la guerre, si sur les toits de plomb du palais des Doges on n'apercevait la trace légère des balles qui les frappèrent, si on n'y ramassait les éclats rouillés des projectiles qui les ont effleurés. Dans la féerie du soleil couchant, il y a une mélancolie et une angoisse, comme il y a une inquiétude dans la nuit qui s'annonce trop claire et trop belle. Ainsi qu'aux jours lointains de sa naissance, Venise connaît de nouveau la menace des barbares, et le temps n'est pas proche, hélas ! où elle entendra de nouveau descendre sur elle la parole apaisante inscrite aux feuillets du livre que son lion ailé étreint de sa griffe puissante : *Pax tibi, Marce, evangelista meus...*

CHARLES DIEHL.

LE MARQUIS DE VOGÜÉ

Le 12 juin 1902, M. de Heredia, recevant le marquis de Vogüé à l'Académie française, résumait ainsi les divers aspects de sa carrière : « Haute, multiple, utile et brillante, votre vie m'apparaît comme l'épanouissement de votre race. Je n'en sais pas de mieux remplie. Elle est si pleine qu'elle semble contenir toutes les vies dont elle est la suite... » Aucune définition plus juste. Le grand homme de bien qui s'est éteint, doucement, à la limite de l'existence humaine, entouré de la tendresse des siens, de la vénération de tous, a été un des Français les plus complets de son temps. Gâté par la naissance, la fortune et le talent, archéologue, historien, diplomate, agriculteur, homme politique et homme d'œuvres, appliqué aux tâches les plus variées, dans toutes égal à lui-même, dans toutes « aussi glorieux qu'aimé, » que put-il envier de ce qui vaut ici-bas la peine de vivre ? Qu'eut-il à regretter dans cette longue suite de jours sans trêve consacrés au service des plus nobles causes ? Il étonne, déconcerte d'abord par la richesse de ses dons, et nous ne savons ce qu'il faut admirer le plus de la diversité de son action ou de l'unité supérieure de son œuvre. L'histoire étudiera un jour, dans le détail, tous ses titres à la reconnaissance publique. Nous voudrions simplement, dans l'émotion que nous cause sa mort, rappeler ce qu'il fut : esquisse rapide qui sera comme l'hommage, bien imparfait d'ailleurs, du souvenir, de nos regrets, de nos respects.

*
* *

M. de Vogüé est né le 18 octobre 1829. On sait que sa famille appartenait au Vivarais. Mêlée, dès le XIe siècle, à son histoire,

puis à la nôtre, donnant à la province, comme à la France, toute une lignée d'hommes de guerre ou d'hommes d'Église, d'administrateurs ou d'écrivains, elle eut l'heureuse fortune de durer. Au début du XIXe siècle, la grand'mère du marquis s'était fixée dans le Berry. Son père, soldat comme la plupart de ses ancêtres, s'était signalé, en 1823, à l'expédition d'Espagne, en 1830, à la prise d'Alger. La révolution de Juillet brisa son épée, sans mettre fin à ses services. Il s'était retiré dans ses terres, pour s'y consacrer à l'industrie et à la culture. L'adolescent eut devant lui ces exemples. Il avait fait ses études au lycée Henri-IV. A vingt ans, il entre dans la monde, ambitieux à son tour de se faire par lui-même un nom. Tocqueville, alors ministre des Affaires étrangères, le nomme attaché d'ambassade et l'envoie en Russie. La République libérale se fût-elle fondée, M. de Vogüé n'eût peut-être été qu'un diplomate. Le coup d'État, qui arrêta net sa carrière, allait faire de lui un savant.

Il était rendu à lui-même, libre, maître, un peu incertain, de son avenir, convaincu du moins que, quelle que fût la voie, il fallait en choisir une. A Pétersbourg s'était déjà éveillée sa vocation. En 1852, elle le conduit à l'école des Chartes et, un an plus tard, sur les grandes routes de l'Orient. C'était alors l'époque des découvertes. Saulcy, Renan, Oppert venaient de déchiffrer les langues de Tyr et de Babylone. Le jeune voyageur part à son tour, traverse l'Allemagne, débarque en Égypte, galope en Judée, en Galilée, jusqu'à Jérusalem. Le voici désormais dans ce domaine où il aimera à se mouvoir, et auquel, jusqu'à la fin, il restera fidèle. Entrer à vingt-trois ans dans le pays du rêve, y rencontrer ces deux grandes enchanteresses, la nature et l'histoire, se livrer à elles, s'instruire à leurs leçons, s'exalter de leur charme, quelle formation! Qu'avide d'émotions, tout imprégné encore de romantisme, le pèlerin ait été sensible au merveilleux décor, au ruissellement de la lumière, à l'étendue de ces horizons où l'infini de la pensée va se perdre dans l'infini de l'espace, lui-même nous l'avouera volontiers. Mais plus encore que la nature, l'histoire l'avait conquis. Il s'aperçut alors que ce passé se déroberait toujours à ceux qui n'en connaîtraient pas la langue. Ce premier voyage n'avait guère été qu'une chevauchée de jeunesse en quête d'aventures. M. de Vogüé revient en France, s'initie, seul, à la philologie sémitique et repart, en 1862, muni de ce viatique intellectuel.

Cette fois, il explore Chypre et la Syrie, pousse jusqu'à Palmyre, s'enfonce dans le Haouran, pour revenir à Jérusalem. En 1869, il se rendra une troisième fois en Palestine. — Qu'avait-il trouvé dans ces contrées mortes? Qu'en rapportait-il?

Une ample moisson de documens et de monumens. En vérité, il était né archéologue. Sur ce sol piétiné par les siècles, aucun vestige n'échappe à son regard. Le mètre ou le crayon en main, il fouille, découvre, mesure, déchiffre. Monnaies, stèles, tombeaux, fûts de colonnes ou volutes de chapiteaux, assises des temples ou des palais, tous ces débris oubliés par les siècles sortent peu à peu de l'ossuaire où ils dormaient leur paisible sommeil. A Chypre, notre savant relève les inscriptions phéniciennes ou grecques, les statues, les décombres qui lui permettront d'assigner à l'art primitif des Iles une origine asiatique. En Syrie, il s'improvise architecte et géomètre, et refait la géographie ancienne de la province. Au Haouran, il retrouvera, grâce aux textes gravés, toute une civilisation qui, des Séleucides, s'est épanouie jusqu'aux Arabes. A Jérusalem, il explore les fondemens du Temple, notant « pierre par pierre. jusqu'aux marques de l'outil qui a servi à les fouiller, jusqu'au nombre des dents dont elles portent l'empreinte. » Jugez à ces découvertes de quels trésors s'enrichit la science! Le sphinx révèle son énigme; et surtout la clef est trouvée qui rendra à la lumière quelques siècles d'histoire. On ne dira jamais assez ce que la philologie et l'épigraphie ont gagné à ces recherches. M. de Vogüé y fut un maître. Nous lui devons la connaissance de l'araméen, cette langue populaire qui, du VIe siècle avant notre ère jusqu'à la conquête romaine, fut celle de l'Orient. Entré à trente-neuf ans à l'Institut, le jeune érudit avait été aussitôt attaché à la commission du *Corpus* des inscriptions sémitiques. Après Renan, il la présida et en demeura, jusqu'à sa mort, l'infatigable inspirateur.

Cette contribution à l'orientalisme n'est pas la seule. Dans ce pèlerinage à travers des ruines, le savant n'oubliait ni ses croyances, ni son pays. Quelque goût qu'il eût pour les monumens des Phéniciens ou des Hébreux, combien plus chères lui étaient les reliques du passé chrétien ou des croisades! Dès son premier voyage, il en avait cherché la trace. En 1860, paraît son livre sur les *Églises de la Terre Sainte*. Dans quelle mesure les Croisés ont-ils porté notre art en Orient? Comment le style roman

s'est-il uni au style arabe? Autant de problèmes qu'il s'efforce de résoudre. Églises des Lieux Saints, de Judée, du littoral, défilent devant ses yeux. L'auteur les classe, les décrit, les raconte... Et elles semblent retrouver une voix pour nous apprendre, qu'en art, comme en histoire, rien n'est immobile, que, transplantée sur un autre sol, l'architecture subit tôt ou tard les influences de son milieu. Les églises des croisades peuvent être filles des nôtres : elles ne tardent point à s'altérer sous les parures qu'elles empruntent aux coupoles de Byzance ou aux minarets de l'Islam. — De 1865 à 1877, deux autres volumes vont nous décrire les monumens civils ou religieux de la Syrie chrétienne. M. de Vogüé avait retrouvé entre Alep et Damas tout un groupe de villes, presque intactes, abandonnées devant l'invasion arabe. Elles étaient demeurées debout, comme dans l'attente du retour, avec leurs maisons, leurs basiliques, leurs portiques; véritables Pompéi de l'Orient, plus mal protégées, hélas! contre les morsures des siècles par le ciel de Syrie, que leur sœur italienne par les cendres du Vésuve. Les voici rendues au jour et, grâce à elles, nous savons aujourd'hui ce que furent ces premières cités chrétiennes, tout imprégnées encore des souvenirs évangéliques... De telles découvertes sont rares. Elles eussent suffi à illustrer une vie. Dès 1878, cependant, l'activité scientifique de leur auteur allait suivre une autre voie. Des circonstances de famille avaient mis entre ses mains les papiers de Villars. L'archéologue va se transformer en historien.

L'Orient ne lui avait montré que des monumens. Le voici en présence d'un homme. Et quel homme! un des plus curieux, des plus brillans, des plus admirés et aussi des plus discutés de notre XVIIe siècle. On n'a pas oublié les sarcasmes de Saint-Simon. Terrible risque d'être présenté à l'histoire par l'incomparable peintre! Villars fut une de ses victimes. Le grand écrivain, dont la passion égalait le génie, s'est acharné contre le grand soldat. Il accuse sa vanité, ses hâbleries, son ambition, ses « pillages éhontés » et cette insolence de bonheur qui avait recrépi la médiocrité de son mérite. Ce jugement est-il sans appel? L'historien ne le pensait pas qui en entreprit la revision. Deux recueils de lettres, six volumes de mémoires, interprétés par des articles, telles furent les pièces qu'il versa au procès. Villars est étudié dans sa vie intime, comme diplomate, comme homme de guerre.

Et le vieux maréchal sort grandi de cette enquête. Il se dresse en pied, bien réel, bien vivant, et combien différent du fanfaron insatiable que Saint-Simon nous a décrit! Égoïste sans doute, vaniteux, bavard, mais brave, hardi, spirituel, entraîneur d'hommes, sachant faire ses affaires, mais mieux encore, suivant le mot de Louis XIV, celles de l'État, bref autant servi par ses défauts que par ses qualités, et n'en ayant pas moins, à deux reprises, sauvé la France, tel est le portrait que nous avons enfin du vainqueur de Denain. Ces magistrales études, œuvre préférée du marquis de Vogüé, resteront un de ses meilleurs livres, un de ceux qui assurent à un écrivain ses lettres de noblesse. Il avait trouvé sa manière : un style sobre, alerte, naturel, l'élégance de la forme appliquée à la solidité du fond. En 1902, l'Académie française consacrait son talent en l'appelant dans son sein. Si le défenseur de Villars a porté bonheur à son héros, Villars le lui a bien rendu.

Dans ces grandes compositions nous retrouverons toujours son tempérament comme sa méthode. L'archéologue n'avait pas cru que l'archéologie dût se passer de l'histoire, expliquant l'une par l'autre, rattachant les formes variées de l'art aux changemens des idées, des mœurs, à la marche de l'esprit humain. L'historien, à son tour, ne sépare pas l'histoire de l'érudition. S'il lui demandait des jugemens d'ensemble et des vérités générales, il ne l'aimait pas moins pour la rigueur de ses recherches. Et quelque brillantes que lui parussent ces larges fresques où se donnent carrière les conceptions de l'homme d'État et la psychologie du moraliste, il n'oubliait pas que l'histoire est avant tout une science : celle du fait, même du petit fait, rivée par sa nature au document. Oui : le document, qu'il soit de parchemin, de papier ou de pierre. Et combien plus encore que la pierre, les écrits : feuilles jaunies et desséchées, trouvées sur la route du temps, mais où frissonne toujours un souffle d'âme humaine! M. de Vogüé les recueillait avec amour. Dans le discours prononcé en 1891, à la Société d'histoire de France, et qui fut comme son programme intellectuel, se trahissait ce plaisir intense du travailleur, déchiffrant, interprétant « le morceau de papier, insignifiant en apparence, qui rétablit un fait, trahit un mobile... découvre une passion, livre l'homme. » C'est à ce trésor des archives, publiques ou privées, que l'historien doit puiser à pleines mains : c'est à ce travail

d'inventaire, de classement, de publication qu'est subordonné tout progrès réel de la science.

M. de Vogüé y invitait les jeunes, lui-même donnant l'exemple. En 1906, il emprunte à ses archives ces deux volumes sur *Une famille vivaroise* dont il fait le livre d'or de sa maison. Précédemment, il avait publié la correspondance du duc de Bourgogne et du duc de Beauvilliers, et un de ses derniers travaux fut de surveiller l'édition complète des lettres du malheureux prince. Seules, de bonnes publications permettent d'utiles monographies : celles d'un homme, d'une famille, d'un pays. Ne dédaignons pas ces miettes de l'histoire ; d'elles se forme la vérité. Et ceux-là en connaissent le prix qui n'oublient point à quelles conditions un peu de synthèse nous est possible. N'est-ce pas Renan qui a écrit dans l'*Avenir de la Science :* « Ces travaux spéciaux sont les plus importans de tous, ceux qui supposent le meilleur esprit ? »

***

En 1852, le coup d'État avait rejeté M. de Vogüé vers la science : en 1870, la guerre et la chute de l'Empire le font rentrer dans l'action.

Il ne songeait guère à la politique. Ce fut elle qui vint le prendre, au lendemain du désastre, au sortir des champs de bataille où il s'était prodigué dans l'assistance aux blessés. Thiers se rappela le jeune diplomate. Le 9 mars 1871, il l'envoyait comme ambassadeur à Constantinople. Quatre ans plus tard, le marquis de Vogüé passait à Vienne. Quels services il rendit alors, ici, dans la défense de notre protectorat religieux, là, dans la surveillance attentive des grands événemens qui devaient se dénouer au Congrès de Berlin, la publication de ses dépêches nous l'apprendra un jour. Qu'il nous suffise de dire qu'ayant su gagner la confiance de l'Empereur, et non moins clairvoyant qu'habile, il avait pénétré les desseins qui allaient peu à peu préparer le glissement de la monarchie dualiste vers l'Orient. Cette politique de conquête, moins destinée à affranchir les Slaves qu'à les dominer, avait déjà paru, à ses yeux, mettre en péril la paix de l'Europe. A ce moment même, M. de Vogüé allait être exclu des conseils de la France. Au début de 1879, après la chute du maréchal de Mac Mahon, il offrit sa démission ; cette démission fut acceptée et il rentra à Paris.

Ce n'était point le repos. Jamais, au contraire, son activité n'allait être plus variée et plus féconde. Mais que faire? Dans ces années d'agitation et de fièvre, où se heurtaient les deux grands partis qui s'offraient à diriger la France, un seul devoir semblait utile : entrer dans la lutte et défendre l'ordre. M. de Vogüé se jeta dans la mêlée. En 1873, il avait été élu conseiller général de Léré. En 1885, au moment des élections législatives, il prit, dans son département, la tête de l'opposition conservatrice. Sa valeur, ses services eussent dû assurer son élection. Mais raison et reconnaissance comptent peu dans l'âpreté des compétitions électorales. Il échoua, quoique premier de sa liste. L'expérience lui avait paru décisive : il ne songea plus à la renouveler.

Était-il fait pour ces luttes? En d'autres temps, sous un autre régime, on le voit siégeant dans une Chambre des pairs, conseiller-né de la couronne, associé tôt ou tard au gouvernement par l'autorité de l'influence et du savoir. Mais ses idées, son caractère, ne le préparaient pas à être homme de parti. Il ne fût entré dans un Parlement que pour défendre l'intérêt public. Ces compromis, ces intrigues, monnaie décriée d'échange entre les groupes, le révoltaient à la fois comme une injure pour le pays et une diminution de soi-même. Et la nature de son talent ne lui donnait guère l'audience des foules. S'il parlait bien, il n'avait pas cette passion qui entraîne, même quand elle égare. Et pourtant, jamais esprit plus ouvert, plus libre, jamais conscience plus haute n'eussent honoré nos assemblées. D'illustres exemples lui avaient d'avance tracé la voie. Son bisaïeul avait été élu aux États généraux comme un partisan des réformes. En 1829, son père avait été avec Montalembert un des fondateurs du *Correspondant*. Il appartenait ainsi à ce conservatisme libéral, qui, né des meilleures idées du philosophisme, des espoirs de la Restauration, fut, au siècle dernier, comme la fleur exquise et fragile de l'esprit public. Rattaché au passé, par ses origines, poussé en avant par ses traditions et sa culture, le marquis de Vogüé put se dire, avec raison, le fils de son temps. Il en saluait tous les progrès, en admirait les découvertes. L'évolution même qui entraînait la France vers un régime populaire n'effrayait point ce grand seigneur. Il la jugeait inévitable : dans la démocratie, il ne condamnait que les désordres, la fragilité des desseins ou

l'usure des hommes. Mais l'histoire lui avait appris qu'on n'arrête point une société dans sa marche, que s'abstenir est s'isoler. Le flot nous submerge s'il ne nous porte, et le devoir comme l'intérêt est moins de se mettre en travers du courant que d'élever les digues chargées de le contenir et de le diriger.

Ces digues protectrices, ce sont d'abord ces vérités simples, éternelles, ces lois morales qui doivent régler la vie de l'individu comme la vie d'un peuple : travail, discipline, sacrifice, en un mot, l'ordre dans les esprits, gage de l'ordre dans les institutions. Mais ce sont aussi les libertés publiques, celles de la personne, de la famille, des groupes sociaux, En cela, M. de Vogüé fut toujours un libéral; non un doctrinaire. Sa conviction n'était point une croyance vague, la chimère de ceux qui pensent que la liberté se suffit à elle-même, et en mettent la formule définitive dans l'émancipation de l'individu. Dans son sens large, le libéralisme ne lui paraissait être qu'une forme d'esprit, le respect des personnes, de l'adversaire que l'on combat, des idées que l'on discute. Et dans son sens précis, une forme d'organisation. Un ensemble de forces, de groupes, s'appuyant les uns les autres, se défendant les uns les autres, des garanties individuelles ou collectives, plus encore consacrées par les mœurs et par les faits que par la loi, un pouvoir respecté de tous, mais respectueux lui-même du droit de chacun, tel était le régime qu'il admirait en Angleterre et qu'il eût rêvé pour son pays. Ces libertés sans lesquelles tout pouvoir opprime, toute société se dissout, voilà bien la charte permanente, inviolable, le droit public de la nation qu'il plaçait au-dessus de nos constitutions éphémères. Et que de fois il éleva la voix pour le défendre ! Injustices, violences, attentats légaux contre la conscience ou contre la famille, n'eurent pas d'adversaire plus courageux. L'arbitraire, quel qu'il fût, celui d'une assemblée ou celui d'un homme, lui faisait horreur. Cet esprit de mesure et de justice se retrouvait jusque dans sa religion. Son christianisme, d'une croyance si ferme, d'une soumission si entière, ne confondit jamais l'intolérance avec la foi, ni l'abdication avec le respect.

Ce fut cet idéal très haut qui lui permit de se tenir debout, dans l'abaissement des mœurs publiques ou le stérile remous de nos querelles. Et ce fut aussi, à ce sens aigu des intérêts permanens, que ce grand ouvrier de l'action dut l'unité supérieure de

sa conduite. Unir d'abord. Rapprocher les esprits, apaiser les haines, celles d'idées ou celles de classes; opposer, comme un antidote vigoureux toutes les forces saines aux germes morbides qui menacent le corps social, à ses yeux, l'œuvre urgente était là. De quel accent il en parlait! L'union lui semblait nécessaire partout, et, plus que jamais, dans les tempêtes qui secouaient l'Europe. Il l'eût souhaitée entre catholiques divisés par des querelles que l'intérêt des âmes n'était pas le seul à provoquer. Il y travaillait, hors de l'Église, par le retour de l'Orient à l'unité. Malgré des déchiremens douloureux, il ne cessa de la poursuivre, entre l'Église même et l'État, comme il la cherchait entre la foi et la science, résigné aux ruptures avec le pouvoir, mais non avec la nation. Et combien plus encore l'a-t-il voulue entre fils d'un même pays! La France pouvait-elle attendre la tourmente pour retrouver sa force dans son accord?... Et ce fut enfin une autre de ses maximes, que, quel que fût le succès d'une pareille œuvre, le devoir était de l'entreprendre. L'impopularité passagère de ses idées ne désarma jamais son dévouement. En lui, nulle amertume; « elle est mauvaise conseillère. » Nul découragement. La patience est une des forces du bien. Nos fautes, nos malheurs l'attristaient sans l'abattre; son espoir demeurait intact. En tout cas, si aux hommes de sa race la démocratie refusait ses votes, eux, avaient-ils le droit de refuser leurs services? Une chose leur restait : l'action sociale. C'était encore se rendre utile que préparer les larges cadres où, demain, ces fils d'un même pays pourraient se rejoindre et la patrie se reconstituer.

Nous voyons ainsi pourquoi les grandes œuvres d'intérêt public eurent la meilleure part de sa vie. Industrie, culture, assistance et charité, autant de domaines où rayonna son influence et s'illustra son dévouement.

Notre industrie lui doit un concours actif à l'administration de Saint-Gobain et des fonderies de Mazières. A l'agriculture, M. de Vogüé donna plus encore. Il aimait la terre, en « terrien, » pour son charme infini, sa fécondité créatrice, sa vertu d'apaisement. Cette terre sacrée, berceau et abri de la famille, germination de la race, coupe de vie à laquelle doivent puiser les peuples qui veulent garder leur jeunesse, que de fois il en redi' les bienfaits! Il dirigeait le comice de Sancerre, et, depuis 1883, la Société agricole du Cher. En 1896, il fut placé à la tête des

« Agriculteurs de France. » Étendre la Société, lui rattacher tous les groupes locaux, s'appuyer sur ce faisceau pour restaurer l'amour du sol, en défendre les intérêts, en accroître la richesse, tel y fut son rôle. Et elle devint en outre, entre ses mains, une école de progrès social. Coopératives, mutualités, laboratoires scientifiques, aucune création ne fut omise qui pût relever la condition de la terre et de ceux qui la cultivent. On a dit de M. de Vogüé qu'il était le conseiller-né de l'agriculture : plus encore, le grand maître. Il l'a organisée. Si nos campagnes ont surmonté tant de crises, si aujourd'hui même, à cette heure tragique de notre histoire, leur effort surhumain assure la vie de tous, n'est-ce point en partie à cette armée rurale dont il fut l'inspirateur et le chef, que le pays le doit?

Presque aussi nombreuse, plus touchante est la milice du dévouement. Combien d'œuvres eurent dans M. de Vogüé un protecteur discret ou déclaré ! Mais la Société de secours aux Blessés militaires fut celle de sa prédilection. Dès la formation de la Croix-Rouge, en 1864, il lui avait appartenu. En 1870, nous le voyons à la tête d'une des circonscriptions qui venaient d'être établies. C'est dans ces fonctions que la guerre le trouva. Il y fit son devoir, simplement, noblement, dans les hôpitaux et sur les champs de bataille. Devenu vice-président de l'association, il n'allait par tarder, en 1904, à la mort du duc d'Auerstaedt, à en obtenir la présidence. Et on sait ce que, sous son égide, l'œuvre admirable est devenue ; il fut vraiment la tête du grand corps dont M. de Valence était le bras. Jamais conseiller fut-il plus écouté. Déférent pour ses collègues, respectueux de l'autonomie des groupes, ce libéral appliquait au gouvernement les principes de son libéralisme. Il se bornait à donner des directions. Mais avec quel bonheur il coordonnait l'action, enrôlait les dévouemens, assurait les ressources, traitait avec les comités étrangers comme avec les pouvoirs publics, ceux qui l'entouraient, qui l'admiraient, l'ont maintes fois proclamé. L'accord qui, en 1907, avait fédéré dans un comité commun les trois grandes œuvres d'assistance aux blessés avait comblé ses vœux. Sa Société devenait une puissance d'État. Au dehors, en Mandchourie, au Maroc, à Messine, partout où sévissait le fléau de la guerre ou une calamité publique, elle commençait à envoyer les siens. Et au dedans, quel élan et quel essor ! En 1904, elle comptait 50 000 membres à peine. Au début de notre guerre,

plus de 82 000 adhérens, 67 000 lits, 10 000 infirmières, près de 400 hôpitaux, dispensaires ou infirmeries, tel était le progrès accompli. M. de Vogüé put en être fier. Aussi bien, est-ce avec justice que l'œuvre qu'il a tant aimée et si bien servie s'est, pour le public, comme incarnée dans son nom.

*
* *

Cette autorité sociale, le marquis de Vogüé ne la devait pas seulement à son nom, à sa situation, mais à sa personne.

Grand seigneur, nul ne le fut plus que lui. Rien qu'à le voir, on le devinait de race. Sa haute taille eût été à l'aise dans une armure ; et la noblesse de ses traits imposait dès l'abord un respect que lui conciliait tout aussitôt la séduction de ses manières. Point d'orgueil de caste. Le respect de son nom ne lui en donnait point le préjugé. Dans une société où l'aristocratie n'a plus que les droits de tous, il ne réclamait pour elle qu'un seul privilège : servir le pays. Il a rappelé cette belle maxime de l'un des siens : « Je fais peu de cas de la noblesse, lorsqu'elle n'est pas soutenue par la vertu... » Admirable formule où se résumèrent les conseils donnés à ses fils et dont sa vie fut l'éclatant commentaire. Gentilhomme toujours, partout, envers tous, accessible et accueillant même aux moindres, sans raideur et sans hauteur, il semblait élever ceux qui venaient à lui. L'homme du monde fut exquis. Ses connaissances solides, la sagesse, la mesure de ses jugemens, son tact, son esprit, si par ce mot il faut entendre non la malignité, mais la finesse, faisaient de sa conversation un charme. Et cet agrément n'était que la moindre part de ses facultés intellectuelles. Curieux d'idées, de science, d'érudition, s'intéressant à tout, aussi bien à une controverse théologique qu'à une invention industrielle, lisant, s'informant, s'instruisant, et jusqu'à ses dernières années, M. de Vogüé possédait encore les goûts et le talent de l'artiste. Il dessinait à merveille, d'instinct, ayant été dans cet art, comme dans l'étude des langues, son seul maître. Dons bien rares auxquels, par surcroît, s'ajoutaient ceux de l'homme d'affaires et de l'homme d'action. Rapidité à comprendre, netteté à formuler, aisance à se mouvoir dans les questions, à en saisir l'ensemble comme les détails, à en dégager le noyau comme à rejeter l'écorce, cette facilité, ce sens, cette justesse avaient fait de lui, partout où il entrait, un conseiller incom-

parable. On comprend la spontanéité des suffrages qui l'élevaient au premier rang. Il était fait pour l'occuper, car, sous des formes courtoises, il savait vouloir. Cet homme de salon et ce savant étaient un chef.

Cette riche intelligence n'était elle-même que le reflet de la vie morale. Aucune nature qui fût plus en équilibre. Entre ce cerveau et ce cœur, on eût affirmé une harmonie préétablie. Une piété solide, une croyance qui était moins une tradition qu'une conviction, avaient de tout temps dominé sa vie. Sa droiture, sa conscience, sa délicatesse naturelle firent le reste. « Probité de Vogüé... » Comme cette simple devise, inscrite par une aïeule dans un livre de famille, achève de le définir! Probité de l'esprit... Celle du savant, qui cherche avant tout le vrai, ne conclut que sur des preuves, et certain de sa faiblesse, sait loyalement reconnaître ses erreurs et les réparer ; celle de l'honnête homme, ayant soif d'équité, délicat jusqu'au scrupule, et qui, défiant des jugemens de parti ou des opinions toutes faites, sait qu'il doit à tous, même à ses ennemis, la justice, cette forme si haute du respect. Probité du cœur... Qu'est-ce à dire? sinon le détachement de soi, l'horreur de ce qui est vulgaire et bas, le sentiment du service à rendre comme du devoir à accomplir, cette discrétion exquise du bien qui s'offre sans contraindre, oblige sans humilier, et s'interdit toute autre récompense que le désir de faire mieux ou de faire plus encore. « Cette religion du devoir public ou privé, fermement, simplement et chrétiennement rempli, » qui l'eut au plus haut point que l'homme éminent dont nous déplorons la perte! Ce fut bien là l'unité, la raison d'être d'une vie partagée tout entière entre l'amour du bien public et l'affection qu'il inspirait et qu'il portait aux siens... Il adorait la vie de famille, et c'était pour lui une fierté que de voir ses fils continuer ses traditions. Il connut les joies de l'amitié, cette douceur d'aimer et d'être aimé qui est le partage des belles âmes. Compagnons de route qui avaient été les confidens de ses pensées, communiaient à sa foi, s'unissaient à son action, Lefébure, Georges Picot, Thureau-Dangin, tombèrent avant lui dans la lutte. On se rappelle l'hommage ému qu'il leur rendit. Il a écrit de Thureau-Dangin : « C'était essentiellement une âme... » A notre tour, ne pourrions-nous pas appliquer cet éloge à celui dont la bonté se révélait dans la douceur de la parole ou le sourire du regard?

Il s'avançait lentement vers le terme sans que sa belle vieillesse pût faire prévoir que ce terme dût venir. Mais les épreuves guettaient cette vie à laquelle rien n'avait manqué, pas même le bonheur. En 1911, un deuil tragique l'avait frappé dans sa famille. Il voulut retourner une dernière fois à Jérusalem, revoir les sanctuaires si chers à sa jeunesse, non pour oublier, mais pour se recueillir. En 1912, il dut renoncer à présider les Agriculteurs de France. Les infirmités étaient venues; il songeait à la retraite. La guerre qu'il prévoyait, qu'il redoutait, le rendit tout entier à l'action. C'est alors que nous le vîmes, infatigable, intrépide, malgré le poids des ans, la vue plus basse, la démarche plus lourde, préparer cette mobilisation des dévouemens destinés à seconder celle des héroïsmes. Il s'y donna sans compter, chaque jour au travail, dirigeant, surveillant, animant tout et tous de sa flamme. Comme la Croix-Rouge, l'Orient chrétien, l'Orient français eurent ses dernières pensées. Je le vois encore, au comité de Syrie, s'appuyant sur mon bras, pour en saluer les membres, et j'entends sa voix émue et grave s'élever, au milieu de nous, comme auprès des pouvoirs publics, pour défendre les droits de la France libératrice. Un de ses derniers actes fut l'appel éloquent de sa douleur au Saint-Siège, en faveur des opprimés.

A la fin de juillet, un grand sentiment de fatigue l'avait envahi. Il se décida à partir, demandant le repos à cette terre gracieuse et calme du Berry, où tant de fois s'était retrempé son être. Mais le repos lui pesait; il se savait utile. En octobre, il revint, décidé à remonter sur la brèche, toujours intact dans ses merveilleuses facultés de pensée et d'action. Quelques semaines plus tard une nouvelle crise l'arrêtait. Le mal fut conjuré, sans qu'on pût restaurer les forces. Son âme se retirait ainsi, doucement, sans déchirure, en hôte familier qui s'attarde sur le seuil. Pour le prendre à jamais, la mort n'eut qu'à le frôler de son aile. — Et il s'est endormi, comme, la lutte finie, dans la splendeur des couchans, le bon combattant se couche sur la terre, la terre maternelle que garde sa vaillance et qu'il étreint de son amour.

P. Imbart de la Tour.

LA
PROTECTION DES PAQUEBOTS

Il y a quelques semaines, la destruction d'un grand paquebot chargé de troupes attirait l'attention du public sur la question de la défense des transports en temps de guerre. Les tentatives faites par la presse quotidienne pour traiter cette question, en prenant pour base le pénible événement qui venait de se produire, restèrent infructueuses. Seuls eurent licence de parler les journaux qui se bornèrent à reproduire les explications officielles.

Je n'ai aucune envie d'ouvrir un débat sur le cas particulier qui avait ému l'opinion publique et provoqué, de la part des grandes commissions des Chambres, des interventions dont le résultat ne nous est point connu. Nous étudierons ici le problème d'une manière tout à fait objective; je ne dis pas d'une manière générale, car j'espère montrer, comme je l'ai fait pour les opérations de débarquement (1), qu'il faut se garder, là encore, des *solutions générales* appuyées sur des principes abstraits que l'on proclame inattaquables et que l'on applique avec plus ou moins de discernement à tous les cas qui se présentent. Or, qu'y a-t-il de plus divers que les cas de transport par voie de mer, dans cette guerre si changeante d'aspects, où les communications maritimes, d'une importance toujours capitale, prennent de jour en jour un caractère plus essentiel et plus compliqué?

Précisons par quelques exemples.

Voici d'abord un vapeur de tonnage moyen, affecté aux pas-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre : « Les opérations de débarquement. »

sagers qui veulent franchir le Pas de Calais et que l'on emploie aussi à porter du personnel militaire. Ce bateau est rapide; la traversée est courte. D'ailleurs, la défense du détroit est parfaitement organisée : dans l'Est, obstacles sérieux, fort difficiles à franchir pour les sous-marins. Dans le détroit même, incessante surveillance de « patrouilleurs; » projecteurs, canons, appareils aériens.

Le vapeur en question est cependant assailli, par une nuit de mauvais temps où il traversait sur lest et vide de passagers, heureusement; et il est assailli par des torpilleurs, non point par des sous-marins. J'ignore si l'on avait prévu cela. Je pense que oui, mais que l'éventualité semblait peu menaçante. On a reconnu en tout cas, devant les Communes anglaises, qu'il n'est pas aisé d'éviter de fâcheuses surprises, quand s'y prêtent les circonstances de temps et de lieu.

N'y avait-il donc pas de remède ou plutôt de moyens préventifs pour une si fâcheuse aventure?

Si fait; et le *Times* l'a découvert quand il a donné comme conclusion de l'affaire cette simple remarque : « Tant que nous n'aurons pas détruit la base de Zeebrügge, nous serons exposés à des coups de ce genre. »

C'est très juste. Moins autonomes, moins « endurans » que les sous-marins nouveaux et perfectionnés de l'Allemagne (1), beaucoup plus exposés que ceux-ci à être découverts, s'ils n'agissent la nuit et par temps propice, les grands « Hoch see torpedo-boote » veulent partir d'une base très rapprochée de leur objectif pour se sentir bien en mesure d'atteindre celui-ci en temps utile. Zeebrügge leur convient fort. Borkum et l'Ems seraient un peu loin. De sérieuses précautions auraient été nécessaires pour franchir 270 milles et le redoutable saillant hollandais de Ter Shelling, où l'on courrait grand risque d'être intercepté.

Quoi qu'il en soit, on voit bien qu'ici la solution du problème de la protection des transports est de l'ordre stratégique, en tout cas de l'ordre des *moyens préventifs*, et l'on me pardonnera peut-être si je cède à la tentation de rappeler que j'écrivais ici même, il y a vingt-deux mois déjà, cette phrase inquiète :

(1) Ceci eût paru paradoxal, il y a peu de temps encore. C'est cependant la vérité d'aujourd'hui.

« Que la base de Zeebrügge existe encore, c'est un motif d'étonnement (1)... »

Cette guerre est une source inépuisable d'enseignemens. A ceux qui ne peuvent plus faire autre chose pour servir leur pays que d'offrir de modestes avis aux hommes qui ont la lourde charge de diriger les affaires, elle apprend la vertu de la patience et la vanité des prédictions importunes.

Considérons maintenant cet autre transport, qui part d'un port quelconque d'Écosse et qui se dirige vers Arkhangelsk avec un chargement particulièrement précieux, — ne précisons pas trop, — car il s'agit de fournir des moyens d'action à un nouveau et cher allié. Ce vapeur est coulé en route par un de ces sous-marins perfectionnés que l'Allemagne a envoyés pour « tenir » la ligne de communications Lerwick (2)-Arkhangelsk en attendant Lerwick-Alexandrowsk (du fjord de Kola, sur la côte mourmane); un de ces sous-marins, justement, qui s'installaient comme chez eux dans les profondes découpures du Nordland norvégien, où ils se ravitaillaient, se reposaient, se réparaient et recevaient de mains sûres les avis utiles à leurs opérations; bref, un de ceux dont les agissemens ont conduit la Norvège à prendre le décret du 13 octobre, sujet d'épineuses négociations entre le royaume et l'Empire allemand.

Quel genre de protection convenait-il de donner à ce bâtiment? S'agissait-il ici de moyens préventifs appartenant à l'ordre stratégique? Évidemment non... à moins, toutefois, que l'on ne se précautionnât, soit à Jean-Mayen, soit à l'île Bären, encore plus rapprochée du Cap Nord, d'une base intermédiaire, d'un relais de « patrouilleurs » qui eussent trouvé là du combustible et peut-être, malgré l'insécurité des mouillages de ces îles, quelques nuits de repos.

Mais restons dans la simple logique et reconnaissons qu'il fallait escorter ce transport. Il est d'ailleurs fort possible qu'on l'ait fait. Je l'ignore. Je tiens à l'ignorer et je répète que je ne traite ces questions qu'à un point de vue objectif.

Il fallait l'escorter. Mais comment; avec quelle sorte de bâti-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1915 : « La guerre aérienne et les derniers exploits des sous-marins, » p. 891.

(2) Je prends ce port des Shetland comme point de départ *fictif* de la ligne de communications dont il s'agit, laquelle part évidemment d'un port d'Ecosse.

mens ; dans quelles conditions ; depuis quel point et jusqu'où ? Seul, ou en compagnie d'autres vapeurs de charge ayant la même destination ?... Et que toutes ces questions puissent, doivent même se poser, n'est-ce point déjà la preuve de la nécessité de la *particularisation étroite des cas* qui s'impose aux autorités maritimes ?

Revenons au *procédé escorte*. Les mers sont fort dures dans ces parages où l'Atlantique devient tout de suite l'océan Glacial ; l'atmosphère y est inclémente et la température fort basse, même dans ce qu'on est convenu d'appeler la belle saison. Pour ces motifs, il semble indiqué d'éliminer les bâtimens légers, — les « destroyers » par exemple, — comme navires convoyeurs. On poussera au moins jusqu'aux petits croiseurs qui luttent mieux, qui voient mieux et où l'existence est moins pénible.

Mais ici une objection d'ordre pratique se présente. Ce transport n'est pas le seul qui prenne la mer ou qui soit sur le point d'atterrir chez les Alliés. Que d'autres qui se sont risqués sur des eaux dangereuses et qui réclament protection ! On ne peut y suffire, car enfin l'intérêt militaire immédiat doit passer avant tout et l'on a tant besoin des croiseurs légers pour constituer les noyaux solides des escadrilles de petits « patrouilleurs » de la mer du Nord, pour exécuter isolément de rapides reconnaissances, pour soutenir les transports d'hydravions, bref pour exercer sur la force navale ennemie une continuelle surveillance, sans parler d'une foule de missions particulières et de la nécessité de fréquens séjours dans les ports, car tout navire « léger » est un navire « délicat. »

Soit ! Il n'est point possible, en effet, de donner à chaque vapeur de fort tonnage, — car, au fond, il n'est question que de ceux-ci, — une escorte particulière. C'était là, déjà, on se le rappelle (1), l'argument de M. Winston Churchill, quand il se défendait devant les Communes d'avoir laissé couler la *Lusitania*. Et pourtant, il est clair qu'il y aurait lieu de faire un effort spécial en faveur de transports dont le chargement est, vraiment, d'une essentielle importance. Nous voilà donc encore placés en face de la nécessité de *catégoriser*. Le navire dont nous nous occupons était-il armé, du moins, et « équipé, » de manière à se pouvoir défendre tout seul ? Je l'ignore. L'arme-

(1) Voyez mon article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1915 : « Torpillages : Le *Léon-Gambetta*, la *Lusitania*, le *Goliath*. »

ment des paquebots a été décidé, *en principe*, il y a plus d'un an, et ce fut un grand progrès; mais il semble, à en croire les explications officielles auxquelles je faisais allusion au début de cette étude, que, chez nous, la réalisation ait été et soit encore assez difficile d'un *desideratum* sur lequel on avait eu quelque peine à se mettre d'accord (1). En est-il de même en Angleterre? Je n'en sais rien. Il est clair qu'il faut beaucoup de canons et encore plus de canonniers, sans compter les guetteurs exercés. Il faut aussi des capitaines bien résolus à tirer sur le pirate, ce que celui-ci ne pardonne pas, ni, encore moins, les autorités allemandes, comme on l'a vu dernièrement par la condamnation à mort d'un de ces braves gens.

Mais enfin, si ce moyen de protection faisait encore défaut, s'est-on servi de celui qui consiste à tenir une route détournée?... Dans la Méditerranée, trop sectionnée par des étranglemens successifs, l'efficacité de ce procédé peut être contestée. Dans l'Atlantique Nord, et dût-on côtoyer les grands packs de glace, sévères gardiens de la calotte polaire, à partir du 70e parallèle, il est toujours possible et il y aurait grand avantage à naviguer sur une courbe qui envelopperait d'assez loin la route directe entre les Shetland et le Cap Nord.

Reste la difficulté des atterrissages et le péril peut être égal qui attend le grand vapeur au sortir du port de chargement ou qui le guette à l'arrivée dans les eaux libres de la côte laponne. En effet; mais c'est là que le procédé *escorte* reprend ses droits. Dans un rayon assez étendu, 50, 60 milles au moins et beaucoup plus si on emploie des « destroyers » de forte taille, les groupes de défense mobile qui prennent pour bases les ports considérés, seront toujours prêts à recueillir les vapeurs venant du large ou à conduire en haute mer ceux qui s'éloignent. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines, des torpilleurs russes sortis d'Arkhangelsk, — à la grande surprise de nos adversaires, — livraient bataille, vers le Varanger Fjord, à des sous-marins allemands qui poursuivaient des paquebots alliés.

En résumé, la bonne méthode semble mettre en jeu, dans le cas qui vient de nous occuper, l'armement du paquebot, — si

(1) A noter que, dans la Méditerranée au moins, on a vu des paquebots armés, tels que la *Medjerda*, il y a quelques semaines, protéger par leur feu d'autres vapeurs qui se trouvaient dans leur voisinage, au moment de l'attaque du sous-marin.

ce paquebot est d'assez fort tonnage, — l'emploi d'une route détournée au large et l'organisation rationnelle de la protection aux atterrages, au départ et à l'arrivée.

Descendons maintenant dans l'Atlantique moyen.

Que ce vaste champ d'action qui, il y a un an encore, paraissait interdit aux plus grands submersibles allemands, soit parcouru, sinon, certes ! « occupé » par les types les plus nouveaux descendus des chantiers de Schichau, de Vulkan, de la Germania (filiale de l'usine Krupp), etc., c'est ce dont il n'est plus permis de douter depuis l'apparition du *Deutschland* et de l'U 53 sur le littoral des États-Unis. Bien mieux, au moment où j'écris, on signale de Washington au gouvernement mexicain la présence de sous-marins allemands dans la mer des Antilles. Ces navires de plongée auraient pour mission spéciale « de couper les Anglais de leurs communications avec les centres pétrolifères du Mexique et du Texas. » Et le *New York Herald*, bien renseigné sur ces questions, ajoute : « les bateaux-réservoirs, que personne n'inquiétait jusqu'ici dans l'Atlantique, vont être guettés à leur sortie des ports du golfe du Mexique. »

Ce n'est pas tout. D'après les télégrammes arrivés du Portugal, de l'Espagne, de Tarifa, de Ceuta, entre le 15 et le 20 novembre, il y aurait une véritable croisière de sous-marins allemands parfaitement organisée, depuis les Tres Forcas du Maroc (1), jusqu'au Cap Finistère, en passant par le détroit de Gibraltar, en dépit de l'incessante surveillance des Alliés, des Anglais, en particulier. On cite, entre autres pirates, les U 49 et U 50, qui ont déjà coulé plusieurs navires anglais, italiens et grecs. Peut-être sont-ce ces unités qui viennent de détruire la *Surprise* et de bombarder Funchal de Madère.

Cette croisière pousse d'ailleurs jusque dans le golfe de Gascogne et se relie, dans la Méditerranée, à celle des submersibles allemands et autrichiens qui s'appuient sur Cattaro et Pola.

On sait enfin que les atterrages d'Irlande et les parages des deux Soles (grands bancs à l'Ouest de la Manche) sont fré-

(1) C'est le nom du promontoire qui termine la longue presqu'île au flanc de laquelle s'élève le « préside » espagnol de Melilla. Il y a aux Tres Forcas de véritables nids de pirates barbaresques, qu'utilisent admirablement les nouveaux pirates allemands. On se rappelle peut-être qu'il y a quelque vingt ans il fut question pour nous d'occuper cette remarquable position maritime. On n'osa pas...

quemment le théâtre des « exploits » des sous-marins chargés d'intercepter les arrivages d'Amérique.

En revanche il n'est guère question, jusqu'ici, de torpillages en plein Atlantique. La diversité des routes que l'on peut tenir dans le large faisceau des « lignes de communications, » des Puissances de l'Entente avec les deux Amériques, avec l'Afrique occidentale, avec l'Asie même (1), compliquerait singulièrement, en les étendant outre mesure, les randonnées que peuvent faire, en surface, les submersibles les mieux pourvus, les plus endurans. Comme je l'ai dit ici, déjà, le grand croiseur sous-marin du large n'est pas encore né. Ne jurons pas, toutefois, qu'il ne soit en gestation dans quelque port d'Allemagne. Nous avons eu des surprises qui doivent nous rendre circonspects en fait de négations (2).

Il semblerait donc que, dans le cas d'un paquebot chargé dans l'Amérique du Nord pour l'un des ports atlantiques des Alliés de l'Ouest, la méthode de protection dût être assez simple, s'inspirant seulement de l'intérêt de « couvrir » le bâtiment aux atterrages, soit au départ, soit à l'arrivée, comme dans le cas précédent.

Ce n'est cependant pas si simple, et pour de nombreuses raisons, dont quelques-unes assez délicates.

Remarquons d'abord que les submersibles allemands sont munis des appareils les plus perfectionnés de la télégraphie sans fil. Je ne surprendrai personne en disant qu'en dépit des recherches fort consciencieuses, nul n'en doute, des agens du gouvernement des États-Unis, les pro-Germains répandus sur l'immense territoire de l'Union doivent conserver encore un certain nombre d'appareils émetteurs capables de communiquer avec un sous-marin en croisière à une faible distance du littoral de l'Atlantique. Il en résulte que celui-ci sera prévenu en temps utile du départ, sinon de tous les navires qui vont faire route vers l'Europe, au moins des plus importans par leur taille, ou de ceux qui transportent une cargaison particulièrement intéressante. Et le pirate, le plus souvent, pourra donc s'embusquer à coup sûr.

(1) Beaucoup de paquebots, venant d'Asie, passent en effet, déjà, par le Cap de Bonne-Espérance.

(2) Justement, à la date du 2 décembre, il est question d'un croiseur submersible de 5 000 tonnes.

On me dira que les croiseurs des Alliés intercepteront ces avis ou sauront recevoir des informations analogues. C'est une question. Supposons-la résolue par l'affirmative. Les difficultés ne seront guère moindres pour eux. Comment deviner d'abord quel choix exerceront les sous-marins ennemis entre les diverses victimes qu'on leur propose et par conséquent de quel côté ils iront? Et non seulement de quel côté, mais jusqu'où? Le sous-marin peut se poster à la limite des eaux territoriales et l'on est bien assuré qu'il n'y regardera pas de très près. S'il n'était en plongée, on l'apercevrait plus fréquemment en deçà qu'au delà de cette limite. Il n'en peut être de même des croiseurs alliés. Nous savons que le Cabinet de Washington a exprimé d'une manière fort nette le désir que les croisières restassent assez éloignées du littoral de la grande république, celle-ci ne laissant pas d'être fort chatouilleuse. Or les croiseurs se voient de loin et seraient dénoncés tout de suite, tandis que les sous-marins ne le seront pas. Ils ont donc, déjà de ce fait, les coudées franches pour détruire et ils sauront en profiter.

Autre avantage pour eux : ils chauffent avec le pétrole ou ses dérivés les chaudières spéciales dont ils sont, paraît-il, munis presque tous aujourd'hui (1). Au contraire, presque tous les croiseurs, grands ou petits, qui entreprendront de les chasser chauffent au charbon, d'où résulte pour ces derniers une infériorité relative d'*endurance*. Ajoutez à cela que le chasseur, marche nécessairement plus vite et plus longtemps que le chassé. *La recherche, surtout, coûte cher;* et il faut beaucoup chercher pour découvrir un sous-marin. Or les bases de ravitaillement sont assez clairsemées pour les nôtres : des Bermudes aux Antilles et des Antilles à Kingstown de la Jamaïque, il y a loin. Les Allemands, eux, s'en tireront à beaucoup moins de frais. Il n'est aucune de leurs captures qui ne leur rapporte quelques barils du précieux hydrocarbure. Mieux encore et comment en manqueraient-ils, s'il est vrai qu'ils s'installent dans la mer des Antilles, ou dans le canal de Floride, ou encore aux « débouquemens » pour intercepter les bateaux pétroliers qui vont du Texas et du Mexique en Europe? Il y aurait même eu déjà des torpillages dans le golfe du Mexique, car, lorsque leurs citernes sont pleines, il ne leur reste plus

(1) J'ai déjà noté l'intérêt de ce dispositif dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1915 : « La variété des types de sous-marins, » p. 349 et 363.

qu'à couler le malheureux vapeur pour nous priver du reste de sa cargaison.

Que font-ils des équipages, me demandera-t-on, dans ces vastes espaces de mer, où ce serait dérision d'en confier le salut à quelques misérables canots ? Il est douteux qu'nne telle préoccupation arrête jamais un commandant de submersible à qui ses instructions prescrivent la guerre sans merci. Cependant il y a déjà des exemples de la mise en jeu d'une solution intéressante de ce douloureux problème. Opérant dans des parages peu fréquentés par ses adversaires, le grand submersible navigue tranquillement en surface, — ce qui, au demeurant, lui économise du combustible, — en se faisant suivre du premier paquebot qu'il a capturé et vidé de sa cargaison. C'est ce bâtiment qui recevra les équipages, moins les capitaines, des vapeurs que leur mauvaise fortune fera tomber entre ses mains. Inutile de dire qu'un traitement si doux ne s'applique pas aux navires des belligérans, qui sont presque toujours coulés sans avertissement préalable et dont le personnel, ou ce qu'il en reste, est abandonné à ses propres ressources.

Résumons nos réflexions sur ce cas en disant que les croisières des Alliés devront être singulièrement renforcées dans les eaux de l'Atlantique Ouest et de la mer des Antilles, s'ils prétendent conserver à leurs lignes de communications le bénéfice de quelque sécurité. Mais, dans quelle mesure, renforcées? Et la limite du possible ne sera-t-elle pas bientôt atteinte, surtout après que trente mois de guerre auront fatigué tant de croiseurs et ruiné leurs chaudières? Grave question encore que celle-ci !...

Passons dans la Méditerranée, qui est assurément le théâtre d'opérations maritimes qui nous intéresse le plus, nous, Français. Le caractère essentiel de cette mer, particulièrement sur la très importante ligne de communications Marseille-Salonique, est celui de plans d'eau successifs relativement resserrés et que viennent étrangler, de distance en distance, des bras de mer tout à fait favorables aux embuscades de sous-marins.

De plus, ceux-ci trouvent, à peu de distance au Nord du milieu de la ligne Marseille-Salonique, une précieuse base d'opérations parfaitement installée, — Cattaro, — sans parler de plusieurs stations dans l'archipel Dalmate et enfin du grand arsenal de Pola, à la pointe de l'Istrie.

D'ailleurs, à l'Est et au Sud-Est du point terminal de la ligne considérée, toutes facilités de ravitaillement en pays amis, Bulgarie, Empire ottoman (1). Je ne parle pas de la Grèce : on sait assez ce qu'il en est. Quant aux régions qui s'étendent au Sud-Ouest du point initial du trajet, le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il est fort à craindre que beaucoup des sujets du très loyal gouvernement des Espagnes marquent encore aux sous-marins allemands ou autrichiens une coupable complaisance dont il est fort difficile de restreindre les effets.

Dans de telles conditions, comment s'étonner des succès, quelquefois retentissans, toujours continus, de nos redoutables adversaires? Du moins conviendrait-il de prendre ici, pour la défense de transports si souvent chargés d'un matériel de guerre indispensable et, fréquemment, de troupes, des précautions toutes spéciales. Plus que jamais, nous nous trouvons en présence de *cas d'espèce*, de cas compliqués, dont chacun exigerait un examen particulier.

Il faut pourtant se borner. Disons d'abord que lorsqu'il s'agit de transporter du personnel ou des cargaisons particulièrement précieuses, il n'y a pas à hésiter sur la solution qui consiste à *raccourcir le plus possible le trajet maritime*. La ligne Marseille-Salonique comporte en effet plusieurs parcours, et c'est déjà diminuer de 50 p. 100 les risques de mauvaises rencontres, que d'emprunter jusqu'à Brindisi, Tarente ou Reggio, le réseau ferré de l'Italie. Le procédé s'impose d'autant mieux que la surveillance du canal d'Otrante et de la partie Nord de la mer Ionienne est fort bien organisée. Il est même question d'une sorte de « barrage » du canal au sujet duquel il est bon de faire des réserves.

Mais ce n'est pas tout : si nous faisons partir notre bateau de Brindisi, par exemple, nous ne sommes pas obligés de l'acheminer sur Salonique exclusivement par la voie de mer, puisque, tout près de lui et à peine hors de vue de la côte italienne, s'étendent les terres de l'Épire et de la vieille Grèce. Or, il y a là des routes et des chemins de fer qui, plus ou moins directement, sûrement en tout cas, au moment où j'écris ceci (2),

(1) On a découvert et détruit beaucoup de stations de ravitaillement des sous-marins sur la côte de l'Asie Mineure. Il en reste encore et il s'en crée certainement de nouvelles.

(2) Avant les événemens du 2 décembre à Athènes, survenus en cours d'impression.

aboutissent à la capitale de la Macédoine. Au Nord de l'Épire, d'abord, nous avons la route, la seule bonne peut-être de cette région, qui va de Santi Quaranta à Janina et de Janina à Kalambasia, aboutissement du réseau ferré grec de Thessalie. Mais la partie qui traverse le Pinde aurait probablement besoin de quelques retouches. Sans entrer ici dans une discussion de l'ordre de la stratégie politique, j'observe seulement que les affaires des Balkans occupent notre attention depuis vingt mois et qu'il y en a vingt-huit que nous sommes en guerre.

Au reste, la route qui part de Santi Quaranta a surtout pour objet de relier Monastir, notre nouvelle conquête, et Ochrida d'Albanie, ainsi que, par répercussion, toute la Serbie du Sud, à l'Adriatique. Cette voie atteint en effet Monastir soit par le Sud, soit par le Nord du lac Prespa. Et, je le répète, *elle est praticable*. Enfin, de Korica, point intermédiaire entre Janina et Monastir, se détache une branche qui va jusqu'à Florina de Macédoine. C'est assez dire combien un tel réseau eût pu être utile, cet été et cet automne. N'insistons pas. Toutes les fois que l'on *creuse* les questions qui touchent à la conduite générale de cette grande guerre, on se trouve en présence de faits de ce genre.

Nous n'avons d'ailleurs pas épuisé nos ressources en voies de communications mixtes. Laissons notre transport descendre au Sud, le long de la côte grecque, à l'abri de la défense mobile de Corfou, puis derrière Paxos, Sainte-Maure, Céphalonie et l'Ithaque du prudent Ulysse. Il arrivera probablement sans encombre à Patras de Morée, où il trouvera le chemin de fer Corinthe-Athènes-Thèbes-Larissa-Salonique. Mais le détour par Athènes, imposé par la profondeur du golfe de Corinthe, semblera peut-être un peu long. Dans ce cas, rien de plus aisé que de descendre à Itia, du golfe en question, sur la côte de la Phocide, d'où une bonne chaussée conduit au chemin de fer de l'Hellade par Grabia de la Doride. Le raccourci est considérable et vaut bien une marche de 40 kilomètres environ, facilitée, si on le veut, par un service de véhicules automobiles.

Admettons toutefois que des difficultés insurmontables, — si tant est qu'il puisse y en avoir en temps de guerre, dans cet ordre de faits, — se soient opposées à l'utilisation d'une ligne de communication mixte à laquelle, d'ailleurs, des esprits chagrins peuvent reprocher l'inconvénient des transbordemens;

supposons même que l'on se considère comme absolument obligé d'utiliser tout le trajet maritime Marseille-Salonique.

Comment organisera-t-on la protection de notre transport si ce navire porte des troupes ou un chargement particulièrement précieux?

La première idée qui vient à l'esprit, c'est de faire escorter cette unité par un navire léger et rapide, par deux, même, si cela était possible — on n'aura jamais assez de bâtimens légers, disais-je ici, il y a longtemps déjà! — Mais cette idée simple s'est heurtée à l'expression péremptoire de « principes généraux. » Comme les paquebots choisis pour ces missions importantes sont des bâtimens neufs, de fort tonnage et d'une belle vitesse, — 20 nœuds, en général, aux essais du moins, — on a établi que *la meilleure protection* de ces grands vapeurs était *leur vitesse même* et que, d'ailleurs, en cas de mauvais temps, leurs petits convoyeurs ne feraient que les gêner en les obligeant à ralentir leur allure.

Que faut-il penser de ces raisons? J.-J. Weiss disait assez plaisamment que, ne pouvant pratiquer nos maximes, nous « maximons » volontiers nos pratiques. Je me garderai de croire qu'il en soit de même ici et que l'exposé des principes que je viens de citer n'ait eu d'autre objet que de masquer l'insuffisance du nombre des petites unités disponibles pour la mission d'escorter les grands transports. Discutons donc sérieusement des argumens que j'ai déjà combattus il y a dix-huit mois, à propos de la catastrophe de la *Lusitania*... car tout cela n'est rien de nouveau, malheureusement!

Oui, il y a quelques années, quand les sous-marins, — alors de fort petite taille, — filaient 10 nœuds en surface et 6 ou 7, tout au plus, en plongée; quand les torpilles automobiles, de 400 kilos au lieu de 900, marchaient en moyenne à 30 nœuds au lieu de 40, s'arrêtaient dans leur course incertaine à 1 500 ou 2000 mètres, au lieu de courir en ligne droite jusqu'à 5 000 et 6 000 mètres; quand enfin les périscopes et les procédés de visée n'avaient pas encore reçu les perfectionnemens dont on les a dotés plus tard et particulièrement depuis deux ans; bref, quand les moyens d'attaque du petit bâtiment de plongée contre les grands bâtimens de surface étaient encore rudimentaires et, point essentiel, exigeaient qu'il se trouvât, par grand hasard, sur la route même du *navire rapide* qu'il aperce-

vait à l'horizon, on pouvait admettre, *a priori*, que ce dernier n'avait pas grand'chose à craindre. Avant que le sous-marin fût parvenu, en essayant vainement de lui couper la route, à portée à peu près convenable de ses trop faibles engins, le grand vapeur s'était dérobé, et c'est tout au plus si une torpille lancée *in extremis*, en désespoir de cause, venait couper à grande distance un sillage qui s'effaçait déjà.

Les choses ont tout à fait changé, et c'est, malheureusement, ce dont on ne paraît pas assez convaincu. Les grands submersibles nouveaux donnent de 18 à 20 nœuds en surface et 12 nœuds, peut-être 13 ou 14, en plongée. Je viens de dire ce qu'étaient leurs torpilles, mais il faut ajouter qu'ils ont des canons de 88 millimètres (1), alors que, — des communications officieuses nous l'ont appris dernièrement, — c'est à peine si nous commençons à mettre des 75 avec affût marin, sur nos plus importans paquebots.

Les chances d'échapper au submersible d'aujourd'hui, quand on est conduit à traverser son champ d'action, sont donc beaucoup plus faibles que celles que l'on avait, il y a huit ou dix ans, de passer indemne en vue d'un des sous-marins d'alors.

Quant à la prétendue gêne causée à un vapeur rapide par la nécessité de régler son allure sur celle de son convoyeur, lorsque l'état de la mer arrête ce bâtiment de faible tonnage, il faut en rabattre beaucoup. Tous les marins savent que l'on peut, dans ce cas, donner la remorque au navire de petites dimensions en attendant l'embellie qui, dans la Méditerranée, en automne, — cas particulier et intéressant, — ne se fait jamais attendre ; que d'ailleurs, pendant la tourmente, le submersible aura peu de chances de réussite ; qu'il n'est même pas nécessaire que le « destroyer, » ou torpilleur, se relie au transport par un câble d'acier : se tenir par ses propres moyens dans la « houache, » — zone de calme relatif déterminée par le sillage du grand bâtiment, — lui sera presque toujours facile ; qu'enfin mieux vaut, de beaucoup, se réduire momentanément à 15 ou 16 nœuds plutôt que de se priver du secours du convoyeur. Et je pense que tout ceci fait justice d'un argument bien pauvre.

Mais laissons là la question de l'escorte particulière donnée

(1) Il semble que certains types spéciaux de grands submersibles poussent jusqu'au calibre de 150 millimètres. Ce seraient, si l'on veut, « des sous-marins de bombardement. » Ceux de Funchal appartenaient sans doute à cette catégorie.

au grand paquebot qui parcourt la Méditerranée. Il existe d'autres moyens de le préserver, au moins dans les parages les plus dangereux, et notamment dans le canal compris entre la Sardaigne et la côte d'Afrique où se sont produits les plus sensationnels torpillages. Seulement il faut avoir recours aux routes détournées. L'une de ces routes, dirigée, par exemple, droit au Sud, vers Bougie et poussée jusque tout près de la côte algérienne, permettra au transport de bénéficier de la zone de protection de la défense mobile d'Alger. Celle-ci, le convoyant vers l'Est, le « passera, » à la hauteur de Philippeville ou de Bône, à la défense mobile de Bizerte, laquelle, à son tour, lui faisant doubler le promontoire du Cap Bon, le remettra aux mains de la défense mobile de Malte, que je suppose outillée comme les deux autres. C'est, en somme, de l'organisation d'une *route d'étapes* qu'il s'agit et mes lecteurs ont sans doute reconnu déjà, depuis que je les entretiens de cette question de la défense des transports, que la ressemblance était frappante entre les procédés qu'il conviendrait d'adopter sur le théâtre maritime et ceux qui sont devenus classiques sur les théâtres continentaux, dans la guerre de mouvemens, du moins. N'en soyons pas surpris : il n'y a pas deux manières de faire la guerre ; il n'y en a, au fond, qu'une seule, — et c'est la bonne.

Je ne m'arrête pas à montrer qu'à partir du méridien occidental de la Crète, et jusqu'à Salonique, — à supposer que l'on ne réussît pas à organiser militairement et sûrement *la ligne de communications continentale* Athènes-Larissa-Salonique, — il faudrait, de toute nécessité, créer dans l'Archipel une route d'étapes maritime analogue à celle que je viens de définir (1).

Est-ce tout ? Non, certes ; et il existe encore, *suivant les cas*, toujours, une foule de « petits moyens » qu'il n'est pas permis de négliger quand il s'agit de si sérieux intérêts. Pourquoi, d'abord, faire partir les paquebots à jour fixe et fixé fort à l'avance ? N'est-ce pas donner une prime à l'espionnage ? Bien au contraire, il convient de laisser indéterminé le jour de l'appareillage, ou même de fixer officiellement une date fausse.

Peint-on les coques en couleurs peu voyantes ? Pratique-t-on un intelligent « maquillage » ayant pour objet, non seulement de donner le change à l'ennemi sur l'identité du navire qui

(1) Presque au moment où j'écrivais ceci, on apprenait la catastrophe du *Britannic*, que le « poste d'étapes » Cyclades aurait probablement sauvé.

apparaît aux limites de son horizon, mais aussi et surtout de *fausser les bases de ses calculs* de distance au but qu'il s'efforce d'atteindre? On peut beaucoup obtenir, dans cet ordre d'idées, par des artifices de peintures habilement distribuées : fausse ligne de flottaison, fausse longueur totale du bâtiment, fausse hauteur des mâts et des cheminées, etc., etc.

Entendez bien, d'ailleurs, que l'on se gardera d'eutreprendre ces petites opérations dans le port de départ, surtout s'il s'agit de Marseille ou de Salonique. C'est aussitôt hors de vue des yeux indiscrets et malveillans qu'il convient d'y procéder. Si la mer s'y oppose, on n'hésitera pas à relâcher aux îles d'Hyères ou sur la côte de Chalcidique, où les mouillages ne manquent point. Préparé à l'avance, le travail ne sera d'ailleurs pas long (1)... »

Ai-je besoin d'ajouter qu'il ne faut pas embarquer de munitions pour l'armée sur les transports de personnel? C'est bien assez de celles des canons du bord. Et je n'hésite pas à dire que ces dernières, — dont il est inutile de faire un approvisionnement considérable, — *ne doivent pas être placées à fond de cale*, comme on le fait, nécessairement, pour les bâtimens de combat, les vrais navires de guerre. Le capital danger pour un paquebot-transport, accidentellement armé, c'est qu'un coup de torpille ou de mine détermine l'explosion d'une soute à munitions. Mieux vaut, de beaucoup, s'exposer au péril d'une explosion de ce genre provoquée, au-dessus de la flottaison ou sur le pont même, par un obus de 88 millimètres. Il y a, au demeurant, des moyens d'éviter ou de pallier un inconvénient dont je ne nie pas l'importance.

Télégraphie sans fil, appareils de sauvetage collectifs ou individuels, embarcations nombreuses et perfectionnées, moyens assurés d'amener promptement les canots à la mer malgré l'inclinaison du navire éventré, tout cela mériterait de retenir notre attention ; mais le moment est venu de conclure, puisque aussi bien, en examinant quelques-uns des cas particuliers que déterminent les lieux et les temps, non seulement j'ai montré l'abus fâcheux que l'on fait des généralités et des principes abstraits dans la recherche des solutions

(1) Il serait aussi fort intéressant de supprimer la fumée du navire en marche, la fumée qui le révèle de si loin! Il y a longtemps qu'on s'occupe de cette question... Est-elle enfin résolue?

du problème de la défense des transports, mais je me suis trouvé conduit à exposer ce qu'il y a, dans ces solutions fort diverses, de plus essentiel et de plus adéquat aux exigences, aux difficultés qui se présentent, sans cesse grandissantes.

C'est qu'en effet ce péril devient de plus en plus menaçant, auquel on n'avait pas voulu croire... Ce péril que des publicistes imprudens traitaient par le dédain, voire par la moquerie ; ce péril que les autorités navales, chez les Alliés, assurément plus préoccupées qu'elles n'affectaient de le paraître, pensaient combattre efficacement par des moyens ingénieux, — nul n'en doute, — par des moyens, toutefois, qui, ne visant que les symptômes du mal et ses effets immédiats sans aller jusqu'à la source, se trouvaient constamment en défaut, à mesure que le mal s'aggravait et multipliait ses manifestations...

Il faut pourtant bien songer à en finir. Il faut se convaincre que s'il est bon, s'il est utile, — indispensable même, — d'organiser la défense immédiate des paquebots contre les sous-marins en même temps que de créer sur les mers que nos transports parcourent le plus souvent de véritables *routes d'étapes militaires*, ces sages mesures resteront toujours insuffisantes. Elles le seront même de plus en plus, à mesure que nos habiles adversaires augmenteront le nombre et surtout la puissance individuelle de leurs unités de plongée.

Je ne veux pas entamer, à la fin de cette étude particulière sur la défense des paquebots, une discussion qui viendra sans doute un peu plus tard sur les modalités nouvelles de la guerre sous-marine. Mais je puis dire, dès maintenant, répéter plutôt, car je le disais ici, il y a deux ans, que nous ne réussirons à enlever aux Allemands l'incontestable maîtrise qu'ils exercent non pas *sur*, mais *sous la mer*, — la « maîtrise en profondeur » qui s'oppose d'une manière si saisissante à la « maîtrise en surface, » — qu'en allant attaquer méthodiquement, successivement, avec tous les moyens d'action appropriés, les bases navales de leurs submersibles, soit pour les détruire, soit pour en fermer hermétiquement les débouchés.

Je sais que certaines personnes s'efforcent de persuader au public que ce que je demande est impossible, que les côtes de l'Allemagne, — au moins celles de la mer du Nord, — sont inattaquables, que dis-je! inabordables... J'espère que les lec-

teurs de la *Revue des Deux Mondes* voudront bien faire confiance à un marin, à un officier qui a étudié pendant trente ans les questions que d'autres abordent aujourd'hui pour la première fois et qui a au moins l'avantage assez rare d'avoir « pratiqué » l'hydrographie du littoral allemand.

Contre-Amiral DEGOUY.

P.-S. — Au moment de livrer ceci à l'imprimeur, je trouve dans un grand journal quotidien (1), au sujet du mode de protection adopté pour les transports qui réussirent si bien à faire passer l'armée serbe de Corfou à Salonique, d'intéressans renseignemens que je n'aurais pu donner dans cette Revue avant que la publication n'en eût été ainsi autorisée : ... « deux *râteaux* de chalutiers balayant la mer en avant et à l'arrière du convoi, généralement composé de trois navires de fort tonnage et naviguant à telle distance que l'un des deux râteaux soit constamment en vue des navires convoyés; un torpilleur de pointe servant de pilote, un autre, à très grande vitesse, allant et venant d'un bout à l'autre du convoi.... » etc.

L'auteur de l'article fait judicieusement observer que ce procédé est excellent par beau temps, dans une mer plate et resserrée, où l'on rencontre des ports de secours permettant de remplacer chalutiers et torpilleurs fatigués, — bref, *dans le cas Méditerranée*, — mais que la méthode serait plus difficile à appliquer par temps bouché, mer forte et grandes distances, c'est-à-dire *dans le cas Atlantique*. Et voici donc une nouvelle application de la loi de la particularisation des cas...

Contre-Amiral DEGOUY.

(1) *Petit Parisien* du 30 nov. 1916 : « Comment se défendre contre les sous-marins. » (M. G. de Maizière.)

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : Reprise du *Chandelier*. — Porte-Saint-Martin : *L'Amazone*, pièce en trois actes de M. Henry Bataille.

C'est ici même, dans la livraison du 1er novembre 1835, que parut *le Chandelier*. Musset avait vingt-cinq ans, et c'était, depuis dix-huit mois, la cinquième pièce de cette merveilleuse série des *Comédies et Proverbes*, honneur de la *Revue* qui l'a publiée, l'un des bijoux de notre littérature dramatique. De toutes ces pièces et de celles qui allaient suivre, aucune n'a été écrite pour la scène et chacune est un chef-d'œuvre ; et si chacune est un chef-d'œuvre, c'est — en partie — parce qu'elle n'a pas été écrite pour la scène. Je m'en rapporte à l'opinion d'un homme de théâtre, à vrai dire un peu parent de Musset. M. Maurice Donnay a écrit : « Musset ne songe pas au public, ni à la critique, ni aux directeurs, ni au Comité de lecture : il est libre. S'il veut, dans *Fantasio*, décrire un tableau hollandais, il ne craint pas qu'un directeur lui dise : « C'est très joli, mais cela fait longueur et cela n'a aucun rapport avec l'action, » ce tableau, il le met là, parce que ça lui plaît. Se faire plaisir à lui-même, c'est sa seule loi, son unique règle. Rien dans ce théâtre n'a un caractère d'obligation, et c'est une des raisons de son charme. Il ne pense pas non plus à tel ou tel acteur, à telle ou telle actrice dont il s'agit d'utiliser les qualités ou les défauts. Jeune premier, grand premier rôle, second comique, financier, rôle à manteau, jeune première, grande coquette, première ou seconde ingénue comique, cela n'a aucune signification pour lui. Il fait avant tout les personnages de sa comédie, des amans et des grotesques. Il ne songe pas non plus à la recette, ce qui avilit toujours l'art ; il ne s'occupe pas de tenir toute la soirée ; si son sujet ne com-

porte qu'un ou deux actes, il n'en écrit pas trois ou quatre. Il n'est pas obligé d'enfermer son imagination, son invention et l'action dans le même décor. Il a à sa disposition autant de décors qu'il le désire; il n'a qu'à écrire, en tête d'une scène, une place, un jardin, une autre partie du jardin, une fontaine, un oratoire... Et cette comédie qui va ainsi de décor en décor, c'est comme un bel insecte qui va de fleur en fleur, s'enfonce dans leur calice où il reste plus ou moins longtemps selon la provision de pollen qu'il peut faire. » On ne saurait mieux dire et définir avec plus de finesse, — et d'autorité, — les raisons qui rendent cher aux lettrés ce genre de théâtre écrit pour être lu par eux : la tradition doit s'en continuer dans cette *Revue* même qui en fut le premier cadre et la scène originale.

Après cela, il est vrai que ces pièces, qui n'étaient pas destinées à la représentation, ont été représentées : elles le seront sans doute aussi longtemps qu'il y aura un théâtre français, et toujours avec autant de succès : elles font partie du répertoire, au même titre que celles de Marivaux auxquelles on les a si souvent comparées. C'est donc que les conventions dont l'auteur s'est affranchi ne sont pas aussi nécessaires que le croient beaucoup de professionnels. Il y a des règles au théâtre, et c'est un métier de faire une pièce, comme de faire une pendule; mais ces règles et ce métier se réduisent à quelques observations de bon sens : tel était du moins l'avis de Molière. Ce théâtre, dédaigneux de tout ce qui n'est pas l'humaine vérité, est éminemment « du théâtre. »

Pour le faire passer à la scène il a suffi de quelques raccords insignifians. On a toute liberté pour cette mise en scène : encore faut-il qu'elle ne soit pas une trahison, qui dénature la pièce et la rende à peu près inintelligible. Or c'est le cas pour *le Chandelier*, tel qu'on le joue actuellement à la Comédie-Française. On le joue dans un cadre du XVIIIe siècle. Jacqueline porte une robe à paniers. Elle est en paniers dès le petit matin, et, quand elle descend au jardin, à l'heure où les clercs arrivent à l'étude, elle emplit de l'ampleur de ses paniers toute la largeur de la scène. C'est une femme qui ne quitte ses paniers à aucune heure du jour, comme les rois de théâtre se promènent avec leur couronne. Clavaroche est en garde française, à moins que ce ne soit en dragon de Villars. L'intérieur de maître André a des richesses de château historique. Maître André et son clerc sont tout parés de dentelles. Ajoutez que le rôle de Fortunio est joué en travesti, comme c'est la coutume dans les théâtres de chant et qu'en effet une bonne part du succès de l'actrice est dans

la façon, tout à fait délicieuse, dont elle chante la chanson, — j'allais dire : la romance — du second acte. En vérité, on ne monterait pas autrement un opéra-comique de Sedaine avec musique de Monsigny.

L'anachronisme est flagrant. En maints endroits, le texte s'insurge et proteste contre cette insolente erreur de date : est-il même besoin de le faire remarquer? Le rôle du « chandelier, » tel que le définit Clavaroche, consiste à « porter un châle ou un parapluie ; » la mode du châle date de Corinne et de la « danse du schall », le parapluie est Louis-Philippe. « La dame, dit encore ce Clavaroche, lui abandonne le bout de ses doigts en valsant;... » la valse est une importation allemande, qui a remplacé les vieilles danses françaises, au temps où nos élégans avaient jugé bon de s'appeler dandys, d'un nom anglais, le dandy Musset souhaitait qu'une duchesse en France sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand. Clavaroche est officier de dragons et porte un pantalon rouge. Pour ce qui est de Fortunio et de son costume, aucun doute, aucune hésitation n'est possible. « Pauvre garçon! lui dit son collègue Guillaume, tu ne connais pas nos belles dames de province. Nous autres avec nos habits noirs, nous ne sommes que du fretin, bon tout au plus pour les couturières. Elles ne tâtent que du pantalon rouge... » Il n'y a pas à dire, Fortunio porte un « habit noir, » et cette mise sévère convient fort bien au troisième clerc d'une étude de province. « Prenez garde à vous, Madelon, ces anges-là font déchoir les filles ! » prononce Jacqueline, qui sans doute a retenu d'*Eloa* ces façons de parler fort mystiques. Fortunio passe pour faire la cour aux grisettes, et nous savons exactement à quelle date apparaît ce type falot dans l'histoire de la galanterie. La grisette était la vertu même ; c'était trop beau, cela ne pouvait pas durer. Aussi quand disparut la dernière grisette, ce fut, dans les romans et dans les journaux, un flot d'encre trempée de larmes. Et enfin maître André, en signe de joie et de réconciliation, a l'idée de rapporter dans sa poche un petit Napoléon en sucre. Cette idée ne lui serait jamais venue, sous Louis XVI... Bref, l'époque où s'encadre *le Chandelier* est déterminée aussi exactement qu'il est possible C'est l'époque du châle et de la valse, des grisettes et des demi-solde. C'est la société des premiers romans de Balzac, ou, pour prendre les choses plus simplement encore, c'est celle où vivait l'auteur en 1835, et qu'il peignait d'après nature en regardant autour de lui.

Ce qu'il y a de plus grave dans ce travestissement XVIIIe siècle —

et c'est pourquoi j'y insiste, c'est qu'il entraîne un perpétuel contresens sentimental. Il évoque une atmosphère de sentimens et de mœurs avec laquelle les sentimens des personnages et les mœurs de la pièce sont en contradiction violente. Le rôle de Fortunio ne se comprend plus, si on l'imagine dans le milieu qui fut celui de Chérubin. Car Fortunio c'est Chérubin, mais un Chérubin attendri, attristé, pénétré de mélancolie moderne, exalté par la déclamation romantique. Entre les deux personnages il y a toute une révolution littéraire et morale : d'un mot, il y a la Révolution. Hardi comme un page et vif comme un émerillon, Chérubin, une lueur dans les yeux, une chanson aux lèvres, s'élance de toute son ardeur intacte vers cette unique joie de la vie qui est l'amour. Fortunio, grand liseur de romans, a lu *Werther*. L'amour lui apparaît tout enveloppé de brumes et déjà d'une ombre qui est celle de la mort; mourir est un mot qui revient dans ses déclarations à la manière d'un refrain ou d'un ornement de style : « Dieu sait que ma douleur est vraie et que je vous aime à en mourir. » Un grand amour est pour lui surtout une grande souffrance et se reconnaît aux larmes qu'il fait verser, « J'aime, je souffre, » ce sont pour lui termes synonymes. « Seigneur mon Dieu! (c'était l'habitude alors de mêler Dieu à ce genre d'affaires) je n'ai que des larmes. Les larmes prouvent-elles qu'on aime?... Ce qui m'a jeté à vos pieds c'est une douleur qui m'écrase, que je combats depuis deux ans. » Il a lu Shakspeare ; il y a un monologue de Fortunio, comme il y a un monologue d'Hamlet : l'amoureux de Jacqueline se penche sur l'énigme du cœur de la femme, comme sur le seul mystère qui importe dans la création. « Non, une femme ne saurait être une statue malfaisante, à la fois vivante et glacée. » Hamlet disait plus simplement : Fragilité, ton nom est femme. Toute la rêverie moderne est entrée dans l'âme de Fortunio : « Je sortais d'une salle obscure d'où je suivais depuis deux ans vos promenades dans une allée, j'étais un pauvre dernier clerc qui s'ingérait de pleurer en silence... » C'est, déjà, le ver de terre amoureux d'une étoile. A la manière des lyriques du XIXe siècle, le clerc de maître André associe aux émotions de l'amour la nature tout entière. « Vous alliez dire à la nature entière, à ces jardins, à ces prairies de me sourire comme vous... » En résumé, Fortunio est Musset : ce n'est pas du tout la même chose que d'être Beaumarchais.

Je m'empresse d'ailleurs de reconnaître que l'anachronisme dont je me plains n'est pas une invention récente et qu'on ne saurait l'imputer à la direction actuelle de la Comédie-Française. Il date

des premières représentations du *Chandelier*, au Théâtre-Historique d'abord puis au Théâtre-Français, et donc du vivant de Musset. Seulement il avait été alors introduit à dessein et par mesure de prudence, et c'est bien comme un déguisement qu'il avait été imposé à la pièce. *Le Chandelier* était, à l'époque, jugé trop hardi et même scandaleux : il fut parfaitement interdit, après quarante représentations il est vrai, par le ministre d'alors qui était Léon Faucher. Reculer l'action dans le passé et justement dans la société facile du XVIIIe siècle, c'était en atténuer « l'immoralité. » Mais ce scrupule n'existe plus aujourd'hui. *Le Chandelier* a cessé de faire scandale. Aussi serions-nous sans excuse de ne pas restituer à l'œuvre de Musset son cadre et son atmosphère vraie. L'épreuve a d'ailleurs été faite. M. René Benoist, l'homme de ce temps qui sait le mieux les choses du théâtre, me rappelle que, dans une représentation organisée par Mme Marie Samary, le rôle de Fortunio, tenu par le fils d'un de nos plus spirituels auteurs dramatiques, fut joué en « habit noir. » Le succès fut très vif. La Comédie-Française nous doit, pour une future reprise, ce rajeunissement de la mise en scène du *Chandelier* et ce retour à la vérité.

Elle nous le doit parce que *le Chandelier* est dans l'œuvre de Musset une pièce d'un caractère exceptionnel et à laquelle il convient de conserver, — sans le souligner et sans le forcer, — son caractère particulier, qui est une sorte de réalisme. Il diffère par là de ces deux autres chefs-d'œuvre qui sont *les Caprices de Marianne* et *On ne badine pas avec l'amour*. C'est de M. Paul Bourget que je tiens la définition que je crois la meilleure du théâtre de Musset, celle qui explique le mieux ce mélange incomparable de grâce et de profondeur. A son avis, la grande originalité de Musset est d'avoir placé, dans le cadre le plus irréel, les personnages les plus réels. C'est cela même. Le pays de convention, l'époque indéterminée, la fantaisie du dialogue, un je ne sais quoi d'impalpable et d'aérien qui court à travers la poésie de cette prose, voilà l'irréel ; mais la claire vision des erreurs et des fatalités de notre nature, voilà le réel. Ce contraste entre le cadre et le fond de l'étude a d'abord de la saveur et du piquant ; il permet ensuite à l'analyse de ne rien craindre et d'aller jusqu'au bout d'elle-même. Dans cette atmosphère de rêve on peut tout entendre, et la vérité passe à la faveur du conte bleu. Une ville d'Italie, Marianne les yeux baissés sur le missel qu'elle tient de ses longs doigts, Octave sous la pergola buvant du lacryma-christi, Cœlio disposant les musiciens pour la sérénade, et les conversa-

tions de Décaméron et le dialogue en concetti, c'est la fantaisie; mais le furieux malentendu : — « Je ne vous aime pas, Marianne, c'était Cœlio qui vous aimait ; » — c'est l'histoire de beaucoup d'hommes et de beaucoup de femmes dans tous les pays et dans tous les temps. Le parc autour d'un château d'autrefois, les vieux arbres et la fontaine, le chœur des paysans, Dame Pluche et Bridaine, c'est le décor pour un conte de ma mère l'Oye ; mais entre Camille et Perdican se livre un de ces cruels jeux de l'amour, pareils à un combat meurtrier. Il en est à peu près de même dans *Fantasio*, dans *Barberine*, dans *Il ne faut jurer de rien*. La même définition convient à ces pièces irréelles et vraies. Elle s'applique moins exactement au *Chandelier*. Ici la part de la fantaisie est moindre et la réalité est moins enveloppée. Certes Musset a jeté comme toujours l'esprit et la gaieté à pleines mains; la marche de la pièce est libre et souple ; le dialogue a des ailes, et il y a dans le rôle de Fortunio tant de poésie que toute la pièce en est illuminée. Il reste que *le Chandelier* est, dans le théâtre de Musset, une comédie moins rêvée que les autres, moins différente de ce que nous avons coutume d'appeler une comédie, et qui s'insère d'elle-même à sa place dans la suite de notre comédie classique, bourgeoise et gauloise.

On sait que le souvenir d'une aventure personnelle servit à Musset de point de départ. Il était à peine hors de page : je veux dire qu'il venait de quitter le collège. L'enfant s'était fait adolescent, son regard s'était affermi, son air s'était enhardi : « La première femme qui s'aperçut de ces changemens était une personne de beaucoup d'esprit, excellente musicienne, railleuse, coquette et atteinte d'une maladie de poitrine incurable. Pour aller la voir à la campagne où elle l'engageait sans cesse à venir par des billets d'un laconisme prudent, Alfred manquait au rendez-vous de sa muse et traversait la plaine aride de Saint-Denis. Comme il voyait bien que cette femme ne le regardait plus des mêmes yeux qu'autrefois, et que pourtant elle affectait de le vouloir toujours traiter en enfant, ce manège l'étonna. Il lui fallut du temps pour reconnaître qu'on abusait de son innocence et qu'on lui faisait jouer le rôle de *Fortunio*. La dame était pourvue d'un Clavaroche, mais elle n'avait pas le cœur de Jacqueline. Elle resta insensible aux tendres reproches du jeune homme dont elle s'était moquée de la manière la plus cruelle. » En transportant ce souvenir dans le domaine de la fiction, Musset l'a à peine transposé. Il s'est tenu tout près de la réalité, qui n'est pas ici fort relevée. Il n'a guère changé ni la condition des personnages

qui sont d'assez petites gens, ni le caractère de l'aventure qui est assez vulgaire, ni même le « cœur de Jacqueline. »

Paul de Musset, qui nous conte cette anecdote, ajoute que nous lui devons *le Chandelier*, « l'un des meilleurs fruits de l'esprit français depuis le siècle de Molière. » Pour une fois, le bon frère s'est montré bon critique. La filiation avec notre comédie traditionnelle est certaine. Maître André est, à la lettre, un mari de Molière. La première scène, celle de l'interrogatoire de Jacqueline, est d'un comique large et gras, qui sonne comme le rire d'autrefois, et contraste avec la note plus grêle du persiflage habituel à Musset. L'esprit français, tel qu'il s'épanouit dans la comédie de Molière, est celui de nos vieux fabliaux. Il consiste essentiellement à s'égayer des bons tours que joue la malice féminine à la crédulité d'un mari ou à la sottise d'un amant. C'est bien l'esprit du *Chandelier*, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier les personnages de la pièce.

Jacqueline... ah! que c'est une erreur d'en faire un rôle à paniers et de le jouer en grande coquette! Cette petite bourgeoise de province, femme de notaire, qui trompe son mari avec le premier militaire qui passe, son amant avec le clerc de son notaire de mari, ce n'est ni une grande coquette, ni une grande amoureuse, et elle n'y prétend guère, et de là vient que son rôle soit toute simplicité et toute vérité. Jolie à ravir, elle s'est mariée, pour se marier, à un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui avait du bien : c'est Agnès épousant Arnolphe, c'est Rosine épousant Bartholo. Pas un instant elle n'a songé à lui être fidèle et Clavaroche n'a eu qu'à se présenter. Aime-t-elle ce premier amant? Oui, sans doute, comme elle peut aimer et comme lui-même mérite d'être aimé. Car ce Clavaroche n'est ni un lourdaud, ni un grotesque, et c'est une faute de pousser le rôle au comique. Il a une fatuité de bel homme et nulle sentimentalité : c'est ce que veut dire Fortunio quand il lui reproche sa « sotte vanité. » Mais d'ailleurs il est élégant, de fière tournure et d'allures conquérantes. Il domine entièrement Jacqueline et lui fait faire tout ce qu'il veut. Il plaît aux femmes par sa hardiesse qu'avive une pointe de cynisme, et Jacqueline est terriblement femme. Lorsque Clavaroche lui explique à quoi sert un « chandelier, » elle ne peut s'empêcher de rire : tous les manèges qui ont rapport à l'amour l'intéressent et l'amusent. Elle ne fait d'objections qu'à peine et pour la forme, et tout de suite elle entre dans le jeu. Sur quelques indications que lui a données sa servante, elle imagine tout un plan et l'invente à mesure. Elle est de ces filles à qui, suivant le proverbe,

l'amour donne de l'esprit. Seulement, le jeu est dangereux : c'est un piège, auquel elle se prend d'autant plus aisément qu'elle a moins de défense. Elle est trop femme pour ne pas voir que ce Fortunio est charmant, avec ses yeux bleus, sa grâce de novice et ce cœur qui s'offre, et ce don qu'il a de dire si joliment les choses. Il présente aux yeux de Jacqueline l'amour sentimental, l'amour pénétré de tendresse et mouillé de larmes, et c'est une sorte d'amour que Clavaroche ne lui a pas fait connaître. Comme elle trompait maître André avec Clavaroche, elle va tromper Clavaroche avec Fortunio, et elle y aura aussi peu de scrupules et aussi peu de remords : « Je fais ce que vous m'avez dit. » Elle n'y mettra, d'ailleurs, nulle perversité. Elle n'est pas telle que la Napolitaine, et l'amour, pour lui plaire, n'a pas besoin d'être un péché : il suffit que ce soit l'amour. Elle l'aime pour lui-même, avec ingénuité. Ce n'est pas sans raison que j'évoquais le souvenir d'Agnès, et ici encore Musset est dans la tradition. Car Jacqueline, c'est l'instinct, et c'est la nature.

Et Fortunio... quelle erreur de faire jouer son rôle par une femme ! Ici encore, l'erreur n'est pas nouvelle, puisqu'elle date des représentations du Théâtre-Historique. Le rôle y fut tenu par Mlle Maillet. Par bonheur, ses interprètes à la Comédie-Française se sont appelés Delaunay et Le Bargy. Car le rôle est éminemment un rôle masculin : il signifie, pour tout dire, une date dans la vie masculine. Fortunio, c'est un âge et c'est un tempérament. Clavaroche ne s'y trompe pas, lui qui s'y connaît, étant lui-même un homme à femmes : « Je le tiens pour poisson d'eau vive : il est friand de l'hameçon. » De tout son être il appelle l'amour, et, comme un avant-goût, il en respire l'odeur : « Que Roméo possède Juliette, je voudrais être l'oiseau matinal qui les avertit du danger. » Ce ne serait pas faire un très joli métier ; mais Fortunio est comme Jacqueline : il ne s'embarrasse pas de beaucoup de scrupules. Quand Jacqueline lui explique son ingénieux système de comptabilité en partie double : « Le mari sûr de ses quittances ne se connaît pas assez en chiffons pour deviner qu'il n'a pas payé tout ce qu'il voit sur l'épaule de sa femme ; » il repart avec bonhomie : « Je ne vois pas grand mal à cela. » Lui aussi, il est d'avis que l'amour est l'amour et qu'il n'y faut pas regarder de trop près. C'est pourquoi nous aurions tort de nous laisser trop impressionner par ses grands désespoirs, par l'éloquence de ses plaintes et par tout cet étalage de douleur tragique. Quand il parle de ses souffrances, il est sincère sans doute, mais ce sont souffrances où il se plaît : il ne les donnerait pas pour tout l'or du monde. Et surtout, c'est un langage

qu'il tient parce que c'était alors le langage de l'amour : il répète le jargon à la mode qu'il a appris dans les romans nouveaux. Mourir, il n'en a nulle envie : c'est l'ardeur du désir qui lui fait monter aux lèvres toutes ces belles phrases. Il y a dans sa timidité bien de la hardiesse et dans sa tristesse une secrète volupté. Il jure à Jacqueline qu'il lui a fait don de toute sa vie ; mais à cette chanson qu'il a composée pour elle, notez qu'il n'a mis aucun nom : à combien d'autres la chantera-t-il et seront-elles mille et trois ? Ce sont ses premières armes que ce Richelieu de province fait auprès d'une maîtresse déjà instruite. Formé à si bonne école, il a devant lui toute une carrière. Peu nous importe d'ailleurs ce qu'il deviendra plus tard : il nous suffit que l'heure où on l'a saisi pour le peindre est exquise de fraîcheur. Il sent, il s'exprime comme Musset : « *Jacqueline*. Je ne suis pas connue de vous, — *Fortunio*. L'étoile qui brille à l'horizon ne connaît pas les yeux qui la regardent ; mais elle est connue du moindre pâtre qui chemine sur le coteau... » Il est le poète lui-même à l'éveil des premiers désirs, à l'éclosion des premiers vers. C'est de quoi est faite son immortelle séduction.

En dépit de l'erreur de mise en scène que j'ai signalée, c'est quand même un charme que ce spectacle tel qu'on nous le donne aujourd'hui. Mlle Piérat, en Fortunio, est parfaite de grâce, de tendresse, d'ardeur et de mélancolie et elle chante à ravir. M. Alexandre est un excellent maître André. Mlle Sorel se souvient trop de Célimène en devenant Jacqueline. Et M. Fenoux ne prête pas assez d'élégance au personnage de Clavaroche.

J'ai assisté avec une profonde tristesse à l'une des représentations de *l'Amazone*. Dans les circonstances tragiques que nous traversons, toute œuvre nouvelle, toute œuvre actuelle ne doit s'inspirer que des besoins de l'heure présente qui sont de hausser les cœurs et de tendre les énergies. Cela n'exige pas un grand effort d'imagination ni d'invention : il suffit de regarder autour de soi, de peindre la France telle qu'elle est, dans toutes les classes, dans tous les rangs de la société. Cette France si grande, si belle, si noble dans la souffrance, n'a rien de commun avec la triste parodie que M. Henry Bataille n'a pas craint de nous en présenter, dans un tel moment de notre histoire !

Cela se passe dans une petite ville de province. La famille Bellanger a recueilli une réfugiée, Ginette. Cette jeune fille, devenue infirmière, fait un peu scandale dans le quartier. On trouve qu'elle fait trop de

musique, trop de musique gaie ou trop de musique allemande. A ce reproche elle répond par une déclaration qui nous stupéfie. Chassée par l'invasion de sa ville natale, elle a vu fusiller ses parens, massacrer ses frères, elle a perdu tous les siens — et elle est gaie! Je ne lui en fais pas mon compliment. Qui est-ce que peut bien symboliser cette Ginette? Car il paraît qu'il y a du symbole dans la pièce. J'affirme que ce n'est pas la France. La France est courageuse, fière, résolue : elle n'est pas gaie. Elle a trop conscience que ses destinées sont en jeu. Elle sait trop combien de Français et de Françaises ont subi les plus dures épreuves. Elle a perdu trop de ses enfans. Elle estime que d'être gaie ce serait faire insulte à ses morts.

Le ménage Bellanger avait été jusqu'ici un excellent ménage, uni, fidèle. L'installation de Ginette au foyer conjugal va tout gâter. Allez donc faire le bien ! Bellanger, qui frise la cinquantaine, devient amoureux de cette jeunesse. Et comme Ginette n'a d'yeux que pour les combattans, Bellanger se souvient qu'il a jadis été officier et se fait réintégrer dans son grade. Pour plaire à cette Chimène, ce Rodrigue sur le retour va marcher à des combats dont il espère recevoir quelque jour le prix. Ainsi l'auteur a trouvé le moyen de rendre ridicule et pitoyable un des plus beaux traits de la France d'aujourd'hui. Rien n'est plus beau que le dévouement de ceux qui, malgré leur âge, quittent tout, leur famille, leur intérieur, leur travail, pour aller défendre leur patrie. Un seul amour les guide, auquel ils font généreusement le sacrifice tout entier : l'amour de la patrie. Ici, nous n'avons sous les yeux que la fantaisie sénile d'un vieillard amoureux.

Au moment où elles apprennent la résolution de Bellanger, c'est pour la femme et pour la fille de celui-ci un désespoir. Elles le supplient de ne pas partir. Elles embrassent ses genoux. Elles sont d'une lâcheté dégoûtante. Allons donc ! A quel pays, à quelle humanité appartiennent ces femmes-là? Pas une Française ne se reconnaîtra en elles. Si poignante que puisse être son émotion, il n'est pas une Française qui ne rougirait de supplier un mari ou un père de ne pas aller faire tout son devoir, plus que son devoir.

Au deuxième acte, l'auteur semble avoir pris à tâche de réunir, pour nous le mettre sous les yeux, tout ce qui peut déprimer le moral, dissoudre l'énergie. C'est d'abord l'énervante inquiétude des jours sans nouvelles. L'attente de chaque courrier chaque fois déçue, les démarches sans résultats, les vaines hypothèses, les versions

rassurantes qui précisent les appréhensions et les changent presque en certitudes, ah! l'atroce chose, le dur martyre! Puis, immanquablement, nous avons eu la visite du délégué de la Croix-Rouge, qui vient, avec les ménagemens d'usage, le costume et la mine d'enterrement, apporter la sinistre nouvelle. Mme Bellanger est d'abord terrassée par la douleur. Quand elle revient à elle, c'est pour invectiver Ginette : « Assassin! Assassin! » Car elle se souvient que ce sont les paroles enflammées de la jeune fille qui ont envoyé Bellanger se faire tuer. Ginette réplique. C'est un duo de furieuses vociférations. Et c'est intolérable. Nous songeons au malheureux qui là-bas dort son sommeil héroïque. Et nous réclamons, de tout notre être révolté, pour la dignité de la souffrance et pour le respect dû à la mort!

La pièce semble finie : l'auteur y a pourtant cousu un troisième acte. C'est après la guerre, qui s'est terminée le mieux du monde, par la victoire de la France. Nous sommes à la sous-préfecture. Car il y a un sous-préfet dans la pièce, un assez jeune sous-préfet, dont le rôle n'est pas très reluisant. Il fait de l'auto, il fait la cour à Ginette, il fait peu honneur à l'administration. C'est ce fonctionnaire embusqué dans sa sous-préfecture que Ginette est à la veille d'épouser. Étrange pour une amazone! Mais ceci n'est guère moins étrange. Apparaît, dans ses vêtemens de deuil, la veuve de Bellanger, pareille à une statue du remords. Elle se dresse devant Ginette comme une Erinnye vengeresse. Ce serait trop commode d'envoyer se battre les maris des autres, pour pêcher après cela un mari parmi ceux qui ne se sont pas battus! Ginette n'a plus droit aux joies de la vie : elle ne sera pas sous-préfète. Ainsi elle est punie. Pourquoi? Pour avoir tenu un langage patriotique. Gagné à son enthousiasme, Bellanger est allé se battre pour son pays. Voilà le crime de Ginette. Il paraît qu'on commet un crime quand on encourage un homme à s'aller battre pour sa patrie! Où sommes-nous, dans quel temps et dans quel pays? Et quelle image de la noble, douloureuse et vaillante France de 1916!

Cette pièce évoque toutes les tristesses de la guerre et rien que ses tristesses; elle réveille l'horreur des deuils, elle déprime les courages. Elle continue cette littérature dissolvante dont nous avons, avant la guerre, trop longtemps subi l'action néfaste et qui faisait croire à notre décadence. Aujourd'hui deux ans et demi de bravoure et d'endurance françaises protestent contre cette littérature de défaite.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

HENRI SIENKIEWICZ ET L'AME POLONAISE

C'est, si je ne me trompe, en 1886, voilà tout juste trente ans, que j'ai eu à m'occuper pour la première fois de l'œuvre de Sienkiewicz. Ayant appris mon origine polonaise, un éditeur m'avait chargé d'écrire une préface pour un recueil de nouvelles du futur auteur de *Quo Vadis ?* —, dont une traduction, d'ailleurs assez médiocre, lui était, par hasard, tombée entre les mains. J'étais alors moi-même un très jeune garçon, partageant mes loisirs entre la rédaction d'articles en style plus ou moins « hermétique » pour la *Revue Wagnérienne* et l'interprétation quasiment « officielle » des nouveaux sonnets de Stéphane Mallarmé. Tout cela ne me préparait guère à goûter de petits récits d'une émotion parfois très délicate, mais où la personnalité poétique de Sienkiewicz se trouvait encore trop souvent cachée, il faut bien l'avouer, sous l'imitation des procédés ordinaires de Dickens et d'Alphonse Daudet : de telle sorte qu'au lieu de profiter de cette occasion pour faire plus amplement connaissance avec l'art du jeune conteur polonais, je me souviens d'avoir simplement employé ma préface à célébrer la splendeur d'une âme nationale polonaise tout idéale, — ou, plus exactement, tout imaginaire, — qui, de par la beauté même et l'incomparable richesse de ses rêves, aurait toujours craint de les profaner en s'astreignant à les revêtir d'une forme définie.

Et puis le temps a passé, et voici que, aux environs de l'année 1900, le brusque et prodigieux succès de *Quo Vadis?* est venu me

remettre en mémoire le nom de l'écrivain polonais que j'avais ainsi, très fâcheusement, négligé de « découvrir » quatorze années plus tôt! Encore mentirais-je en disant que, même à cette date, les multiples aventures « néroniennes » de Lygie et de Vinicius m'aient fait changer d'opinion touchant l'originalité littéraire d'Henri Sienkiewicz. Par-dessous une habileté de main et une souplesse d'esprit incontestables, il me semblait retrouver là une espèce de froideur ou de « détachement » qui déjà m'avait frappé dans les agréables petits récits de naguère, comme si l'auteur, trop attentif à nous dissimuler sa continuelle imitation de modèles étrangers, évitait soigneusement de s'abandonner tout entier à ressentir les angoisses ou les joies de ses personnages. Et aussi ne saurais-je oublier tout ce qui s'est mêlé de surprise à mon ravissement lorsque, durant l'été de cette même année 1900, ayant résolu de rendre compte ici d'un nouveau roman de l'écrivain polonais, j'ai soudain éprouvé l'impression de voir surgir devant moi un art tout différent de celui que représentait pour moi jusqu'alors, le nom de Sienkiewicz (1). Le roman s'appelait : *Les Chevaliers de la Croix*, et racontait la lutte séculaire de la Pologne contre ces terribles chevaliers de race allemande, pour aboutir enfin à une ample et magnifique peinture de l'immortelle victoire polonaise de Grünewald. Cette fois, le narrateur s'était livré à nous tout entier; et que si, par instans, son histoire continuait à réveiller en moi des échos de Walter Scott ou d'Alexandre Dumas, je devinais assez que lui-même, d'un bout à l'autre du livre, n'avait eu de pensée que pour l'évocation vivante de l'un des plus tragiques et superbes exploits des héros de sa race. Avec toute la couleur et tout l'attrait adroitement varié d'un roman, ce livre me produisait plutôt l'effet d'un grand poème épique, d'une œuvre en vérité inégale et trop manifestement improvisée, mais qui souvent, par delà les *Martyrs* et d'autres tentatives modernes, nous forçait à nous rappeler des chants de l'*Iliade*.

Dorénavant Sienkiewicz avait cessé d'être pour moi un simple « adaptateur, » se contentant d'offrir à ses compatriotes un art expertement emprunté aux maîtres les plus en vogue des récentes écoles de Paris ou de Londres. Amené par la rencontre des *Chevaliers de la Croix* à constater chez lui des qualités littéraires infiniment plus hautes, et qui n'étaient qu'à lui, j'avais même cru reconnaître l'origine,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1900. J'ajouterai qu'une excellente traduction de ce roman a paru depuis lors sous le titre de : *Les Chevaliers Teutoniques* (1 vol., librairie Fasquelle).

déjà très distincte, de ces qualités dans un roman de sa jeunesse. *En Vain*, que l'on nous avait traduit vers le même temps (1), et où leur présence m'avait d'autant plus profondément touché que je les y voyais s'accompagnant volontiers d'une certaine gaucherie naïve et passionnée, la moins faite du monde pour annoncer la prochaine dextérité « manuelle » de l'auteur de *Quo Vadis?* Mais voilà qu'à la suite du triomphe, décidément affirmé, du roman « néronien, » une demi-douzaine de traducteurs se sont mis à déverser sur nous une foule d'autres récits de toutes dimensions, dont les uns nous révélaient, à nouveau, les mêmes dons d'imitation habile et « détachée, » tandis que d'autres, — de longs romans « contemporains » appelés *Sans dogme* ou *la Famille Polaniecki*, — avaient de quoi nous apprendre, tout au plus, qu'il existait tels genres d'observation intime et d'analyse psychologique où le plus adroit talent d'« adaptation » se trouvait encore condamné à l'échec. Il est vrai qu'on nous offrait aussi, parmi les innombrables articles de ce « déballage » étalé au hasard, des traductions des trois grands romans historiques de Sienkiewicz, *Par le Fer et par le Feu*, — *le Déluge*, — et *Messire Wolodyowski* (2); mais quel moyen d'en discerner la valeur exceptionnelle, entre tant de produits qui sollicitaient également notre choix? Ou plutôt comment ne pas choisir, de préférence, des œuvres d'un abord plus facile et plus engageant, avant de se résoudre à entamer la lecture de ces trois énormes récits de chacun six cents pages, et dont on savait, en outre, qu'ils formaient les trois actes d'une seule « trilogie, » de telle manière que, ayant commencé *Par le Fer et par le Feu*, l'on serait obligé de « pousser » jusqu'au dernier chapitre de *Messire Wolodyowski?*

J'en étais là de ma connaissance de l'œuvre d'Henri Sienkiewicz lorsque, pendant l'été de 1913, j'ai reçu la visite d'un éminent critique et poète polonais qui me faisait l'honneur de m'inviter à écrire une étude sur l'auteur de *Quo Vadis?* Et comme, après lui avoir avoué mon extrême incompétence, je m'étonnais de l'admiration presque superstitieuse dont lui-même et tous ses compatriotes entouraient la figure du plus fécond de leurs romanciers, en ajoutant qu'à mon avis non seulement le grand poète qu'était Adam Mickiewicz, mais encore maints conteurs polonais de naguère et d'aujourd'hui me paraissaient avoir plus de droits à l'hommage de leur race, mon visi-

(1) *En Vain*, traduit par Gaston Lefèvre (1 vol. librairie Perrin).

(2) Ces trois traductions, publiées d'abord à la *Revue Blanche*, sont aujourd'hui en vente à la librairie Fasquelle.

teur m'a fait une réponse qui toujours, depuis lors, m'est demeurée présente dans l'oreille et au cœur.

— Ce que vous venez de me dire, m'a-t-il répondu, me prouve qu'en effet vous ignorez absolument et l'œuvre et le rôle de notre Sienkiewicz ! Je ne m'arrêterai pas à discuter avec vous le mérite littéraire de *Quo Vadis* ?, encore qu'il me semble que l'universalité même du succès de ce livre, signé d'un nom jusqu'alors tout obscur, et n'ayant pour se recommander que son seul contenu, devrait suffire pour vous empêcher de le mettre au niveau d'un *Dernier jour de Pompéi* ou d'une *Fabiola*. Pareillement je vous laisserai continuer de croire que *la Famille Polaniecki* n'égale pas le mérite littéraire d'un roman de Flaubert ou du comte Tolstoï, — sauf peut-être pour vous à devoir regretter, quelque jour, votre excès de rigueur vis-à-vis d'une œuvre qui rachète amplement ses défauts extérieurs par l'exemplaire réalité « polonaise » d'un bon nombre de ses portraits. Sans compter que tous ces récits d'Henri Sienkiewicz ont pour nous un attrait qui, forcément, vous échappe : l'attrait d'une langue à la fois précise et sonore, aussi nouvelle dans son genre que l'était jadis pour nos pères la langue poétique de Mickiewicz. A supposer même que l'auteur d'*En Vain* se fût borné à créer chez nous cette langue, dorénavant impérissable, de la prose polonaise, ne serait-ce point déjà un mérite suffisant pour nous justifier de l'aimer et de le vénérer ainsi que nous faisons ? Mais, au vrai, tout cela n'est qu'une faible partie de notre dette nationale de reconnaissance envers Sienkiewicz. Cet homme dont il n'y a personne chez nous qui n'éprouve pour lui la tendre et fidèle vénération d'un fils, cet écrivain que la Pologne entière a récemment honoré comme une espèce de roi, en le priant d'accepter un domaine princier à l'acquisition duquel pauvres et riches avaient collaboré, ce consciencieux et modeste ouvrier de lettres a été l'un des grands bienfaiteurs de notre nation. « Ainsi s'achève, — écrivait-il lui-même en 1888, à la dernière page de son *Messire Wolodyowski*, — cette trilogie conçue et patiemment élaborée pour le réconfort des cœurs polonais ! » Oui, plus que tout autre de ses compatriotes, Sienkiewicz a travaillé et réussi à nous « réconforter. » Rien au monde ne pourrait vous donner une idée de l'événement merveilleux qu'a été pour tout cœur polonais l'apparition, en 1884, du premier des romans de la « Trilogie. » C'était comme si notre Pologne entière se fût, tout d'un coup, réveillée d'un long et pénible sommeil, comme si elle eût soudain retrouvé une voix, et comme si ce retour à la conscience de son être lui eût rendu, sur-le-

champ, et l'orgueil de son passé et les hardis espoirs de son avenir. Ne me disiez-vous pas, tout à l'heure, que l'impression la plus profonde qui vous restât de la lecture des *Chevaliers de la Croix* était d'y avoir en quelque sorte senti, à l'avant-plan, l'âme vivante de la Pologne, se dressant au-dessus d'une foule variée de nobles et de manans polonais des premières années du xve siècle ? Cette âme vivante de notre race, c'est elle qui, dès le début, s'est révélée à nous dans les trois romans « nationaux » d'Henri Sienkiewicz; et à peine l'avons-nous aperçue et entendue, telle que la ressuscitait le génie d'un poète patriote, qu'aussitôt chacun de nous en a discerné le reflet et l'écho dans son propre cœur, si bien que, depuis ce moment, les moindres personnages de la *Trilogie* nous sont devenus pour le moins aussi proches que les membres les plus familiers de notre entourage de tous les jours, et non seulement nous ont rappelé que, durant des siècles, notre race avait librement lutté et vaincu, allié ou opposé sa puissance à celle des autres nations européennes, mais encore qu'elle avait conservé le désir et la force de renouveler son action séculaire à la face du monde!

Ai-je besoin de dire que, tout de suite après le départ de mon visiteur, je me suis plongé dans la *Trilogie* d'Henri Sienkiewicz ? Je l'ai dévorée d'un seul trait, en moins d'une semaine; et je viens encore de la relire tous ces jours passés, en regrettant seulement que l'auteur ne nous eût pas donné d'autres récits des aventures de son Kmita et de son Zagloba. Il l'a bien essayé, vingt ans après l'achèvement de son *Messire Wolodyowski* : car j'ai l'idée qu'un roman qu'il a publié vers 1907, intitulé : *Sur le Champ de gloire*, — un roman dont l'intrigue s'ouvrait au lendemain même de cette victoire de Sobieski à Chocim qui formait l'épilogue du troisième morceau de la *Trilogie*, — avait été d'abord destiné à former le prologue d'un « cycle » nouveau de récits héroïques ayant pour objet de ressusciter devant nous la délivrance de Vienne et du monde chrétien par le même Sobieski, — cette espèce de glorieux « pendant » historique de l'ancien triomphe polonais de Grünewald. Mais probablement Sienkiewicz, en 1907, n'aura plus retrouvé dans ses veines la sève juvénile qui, jadis, lui avait permis de faire jaillir de son cœur, — et du sol natal, — les trois chants gigantesques de sa première épopée : de telle manière qu'il aura été contraint de s'arrêter presque dès le seuil de son nouveau projet, sans qu'il lui fût même possible de conduire jusque « sur le champ de gloire » le groupe,

d'ailleurs charmant, des jeunes héros dont il avait, un moment, rêvé de leur confier la suite des rôles remplis naguère par l' « équipe » mémorable des compagnons du vieux Zagloba. Aussi bien sa *Trilogie* m'apparaît-elle un de ces « coups de chance » merveilleux qui ne se produisent qu'une fois dans la carrière des maîtres les plus hauts. Jamais Sienkiewicz, avec tout son talent naturel et tout ce qu'il y a joint d'expérience acquise, jamais il n'a réussi à la recommencer ; et il n'y a pas jusqu'à ses admirables *Chevaliers de la Croix* qui, malgré toute leur richesse d'émotions et d'images, n'échouent encore à nous restituer pleinement l'impression de vie et de grandeur et d'unité « nationales » qui ressort pour nous des trois seuls vrais chefs-d'œuvre du conteur polonais.

Pour nous, et j'entends par là toute espèce de lecteurs, si étrangers qu'ils soient aux choses de la Pologne. Car le fait est que ces trois romans, conçus et élaborés surtout « afin de réconforter les cœurs polonais, » n'en demeurent pas moins de belles œuvres d'art, imprégnées de très précieuses qualités littéraires dont une partie au moins subsistent et se révèlent à nous avec un relief suffisant sous le déguisement d'une traduction. Que l'on ait simplement le courage d'approcher la masse inquiétante du premier volume de la *Trilogie*, et je serai bien surpris que l'on n'aille pas, d'un mouvement rapide et sans l'ombre d'ennui, jusqu'à l'épilogue du troisième et dernier. Peut-être, il est vrai, durant cette lecture, un admirateur attardé des principes esthétiques de l'école de Flaubert sera-t-il tenté de prendre alarme de ce plaisir même qu'il aura éprouvé, en se demandant si une manière aussi agréable de raconter ou de peindre des scènes historiques ne se rattacherait pas au genre « inférieur » du « roman d'aventures. » Mais le temps est prochain, s'il n'est venu déjà, où l'exemple d'un Stevenson ou d'un Hugues Rebell nous apprendra définitivement de quelle éminente portée « littéraire » est capable ce genre trop souvent méconnu, — à l'unique condition d'être traité avec le talent et le soin nécessaires; et d'ailleurs il se trouve que les trois morceaux de l'œuvre capitale de Sienkiewicz ne sont aucunement des « romans d'aventures. » Ce sont, comme je l'ai dit, des sortes d'épopées, où les actes individuels des divers personnages concourent à former une action d'ensemble, et ne valent à nos yeux que par rapport à elle. Voici, par exemple, ce *Déluge* que je tiens pour le type le plus parfait de l'art de son auteur. A coup sûr, l'intrigue amoureuse des fiançailles d'André Kmita et d'Olenka Bilewicz aurait de quoi nous

toucher délicieusement, en dehors même des événemens politiques et guerriers entre lesquels nous la voyons se dérouler, de chapitre en chapitre : mais comment ne pas reconnaître que ses péripéties les plus pathétiques ne sont encore qu'autant de contre-coups de ces événemens, et que, par delà et par-dessus les épreuves des deux fiancés, le sujet principal du récit est l'immense effort, plus ou moins conscient, de la Pologne entière à se reconstituer dans l'ancienne harmonie de sa vie nationale? Tout le livre est traversé d'un souffle poétique pareil à celui qui, depuis trois mille ans, rehausse et transfigure les humbles héros du siège d'une bourgade de l'Asie-Mineure. Et, avec cela, quelle abondance magistrale de portraits, quelle inépuisable variété dans la peinture des combats et des fêtes, quel mélange incessant de gaîté familière et d'ardente passion!

Par le Fer et par le Feu, le Déluge, Messire Wolodyowski, ces trois ouvrages d'un art excellent se chargeront d'entretenir longtemps encore, chez nous et dans l'Europe entière, la gloire du grand écrivain polonais qui vient de mourir. Mais leur véritable destination n'était pas de nous plaire : elle était, comme on l'a vu, de « réconforter les cœurs polonais. » Et c'est à quoi ils ont réussi plus puissamment encore que leur auteur n'avait pu le rêver. A vingt reprises, pendant ces dernières années, d'autres compatriotes d'Henri Sienkiewicz m'ont répété de quelle importance décisive avait été, pour eux-mêmes ou pour leurs parens, l'apparition de la *Trilogie*, et comment celle-ci avait, pour ainsi dire, ravivé en eux la conscience de la grandeur passée, — et future, — de leur race. Tandis que leurs romanciers précédens s'étaient bornés à leur décrire la vie extérieure ou intime de personnages polonais semblables à eux, le créateur de la *Trilogie* a évoqué sous leurs yeux l'âme séculaire de la Pologne; et, en effet, l'on comprend aisément qu'une telle évocation les ait remués aussitôt jusqu'au plus profond de leur être, quand on se rappelle la place qu'elle occupe dans chacun des trois livres qui ont établi et assuré impérissablement la fortune littéraire de Sienkiewicz.

Encore celui-ci ne s'est-il pas contenté de substituer, aux héros ordinaires des romans polonais, la Pologne elle-même. Avec une habileté qui, cette fois, ne s'inspirait chez lui que de son grand amour, il n'a rien négligé de ce qui pouvait stimuler ses lecteurs à aimer et à vénérer fervemment cette âme de leur patrie qu'il ressuscitait devant eux. J'ai lu quelque part qu'il était dommage que, s'étant proposé de « réconforter les cœurs polonais, » le jeune écrivain n'eût pas choisi

de préférence, dès le début, la brillante et glorieuse période historique où devaient nous transporter plus tard ses *Chevaliers de la Croix;* et certes lui-même allait assez nous montrer, dans ce chef-d'œuvre incontestable de sa maturité, le riche parti qu'aurait pu lui offrir, pour un « cycle » d'épopées nationales, la résistance victorieuse de ses ancêtres du xve siècle contre le seul véritable ennemi « héréditaire » de la Pologne. Il faut voir, à toutes les pages des *Chevaliers de la Croix*, la haine et le mépris innés de tout Allemand pour le Polonais; et sans cesse, jusque dans le récit que nous fait la *Trilogie* des luttes polonaises contre le Suédois et le Tartare durant la seconde moitié du xviie siècle, il suffit que l'un des héros se trouve par hasard en présence d'un sujet de l'Électeur de Brandebourg ou d'un reître saxon aux gages du roi de Suède pour qu'aussitôt l'hostilité « officielle » revête, de part et d'autre, l'âpre violence supplémentaire du choc mortel de deux races à jamais opposées. Entre tous les souvenirs que conserve de ces guerres un ex-houzard de Lubomirski, devenu désormais un très pacifique vieux prêtre, aucun ne lui est resté plus vivant et plus cher que celui d'une incursion de son régiment sous les murs de Berlin, afin de « châtier » la trahison de l'Électeur prussien.

— Ah! messire, je vous assure que nos houzards finissaient par sentir leur bras défaillir, à force de frapper! Que vous enfonciez votre lance en pleine poitrine ou en plein dos, la fatigue est la même, n'est-ce pas? Mais jamais, au cours de ma carrière, il ne me fut donné de voir autant de dos. Ces lâches Brandebourgeois détalaient comme des lièvres, dès qu'ils entendaient le pas de nos chevaux. Et bientôt l'Électeur fut forcé de venir, piteusement, au camp de Lubomirski, pour implorer la paix. Notre maréchal parcourait vivement la Place d'Armes, les poings sur ses hanches; derrière lui trottinait l'Électeur, saluant si bas qu'à tout moment sa perruqne menaçait de tomber. Et comme le maréchal lui tournait le dos, les lèvres du félon se posaient, ma foi, où elles pouvaient (1)!

Et cependant, pour attrayante que fût la perspective de faire revivre, dans une suite de tableaux poétiques, cette fière et magnanime Pologne du xve siècle tâchant à s'affranchir soi-même, et toute l'Europe avec elle, de l'implacable avidité de ses voisins de l'Ouest, l'instinct patriotique de Sienkiewicz ne l'a point trompé en le poussant à choisir plutôt, pour sa *Trilogie*, la Pologne, hélas! moins unie, et déjà moins heureuse, des règnes de Jean-Casimir et de Sobieski.

(1) *Au Champ de Gloire*, traduction française du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz (Un vol. Paris, librairie Fasquelle).

Car, en premier lieu, aucune autre période de leur histoire n'avait de quoi montrer à ses lecteurs un royaume, — ou, plus exactement, une république, — plus vaste et d'une plus haute importance politique. Que l'on regarde, à la fin des traductions françaises du *Déluge* et de *Messire Wolodyowski*, la carte des régions qui dépendaient alors du sceptre polonais! L'Esthonie, la Livonie, la Courlande et la Warmie et la Prusse Royale, et puis encore la Ruthénie du Sud et de l'Est, et l'Ukraine, et l'immense plaine boisée des bords du Dniéper, tout cela s'était ajouté, par degrés, au grand corps homogène constitué jadis par la fusion fraternelle de la Lithuanie et de la Pologne. Impossible aujourd'hui encore, pour un lecteur qui a conscience de porter dans ses veines du sang polonais, impossible de jeter les yeux sur cette carte sans éprouver comme un frisson d'orgueil; et combien un tel sentiment irrésistible a dû se renforcer, au cœur des Polonais d'il y a trente ans, lorsque le jeune poète de la *Trilogie* les a, si je puis dire, obligés à se pénétrer plus profondément de la grandeur passée de leur patrie, en dressant devant eux des héros polonais originaires de ces lointaines provinces de la République, des Samogitiens et des Esthoniens, des gentilshommes venus de Smolensk, d'Oczakow, ou de Thorn pour combattre le Brandebourgeois félon ou l'implacable Turc aux côtés d'un Potocki et d'un Sapieha!

Mais il y a plus. C'est, je crois, Sainte-Beuve qui insinuait malicieusement contre Balzac que ce dernier avait placé à dessein l'action de ses récits dans une foule de sous-préfectures des quatre coins de la France, de manière à s'y procurer un surcroît d'acheteurs. Inutile d'ajouter que nulle préoccupation de cet ordre n'a dirigé Sienkiewicz, — non plus, au reste, que Balzac lui-même, — dans le choix des lieux où nous voyons se produire les diverses aventures de ses personnages ; et pourtant j'ai l'idée que ce choix était prémédité, avec l'intention secrète d'attacher ainsi davantage le lecteur polonais au spectacle de la grandeur passée de sa race, en situant tel ou tel des exploits de celle-ci dans des lieux qui lui étaient d'avance familiers. Le fait est qu'il n'y a peut-être pas un recoin des anciennes régions de la Pologne et de la Lithuanie qui ne serve de théâtre à l'un des innombrables incidens de la *Trilogie*. Ici, dans une pauvre bourgade wolhynienne dont je me souviens que ma mère y a jadis demeuré, voici que le subtil et joyeux Zagloba m'est montré déjouant quelque nouvelle ruse du Cosaque Bohun ; ailleurs, je découvre messire Wolodyowski s'apprêtant à défendre contre l'invasion turque un village de Podolie dont m'a parlé cent fois ma tante Vincentine. Que

l'on se représente l'émotion bienfaisante des compatriotes d'Henri Sienkiewicz, lorsqu'en 1884 l'ingénieuse fantaisie poétique de l'auteur de *Par le Fer et par le Feu* leur a permis d'apprendre, — ou de s'imaginer, — que leur village natal, et la ville ou ils avaient été collégiens et celle où leurs parens allaient vendre leur blé, que chacun de ces endroits dont ils se croyaient quasiment les seuls à les connaître avait joué son rôle dans l'histoire polonaise !

Pas un chapitre des trois romans qui ne leur fît l'effet d'avoir été écrit expressément pour eux : ou plutôt pas un chapitre dont il ne leur semblât que l'auteur y traitait expressément sinon d'eux-mêmes, en tout cas de personnes qu'ils avaient rencontrées au cours de leur vie. Par là surtout s'explique l'inoubliable signification « nationale » de la *Trilogie*, — par l'étonnante justesse d'observation qu'a su y déployer le jeune écrivain, toujours sous l'impulsion de ce patriotisme qui l'excitait à « réconforter les cœurs » de son peuple. Certains critiques lui ont reproché d'avoir prêté à ses personnages des pensées et des sentimens étrangers au temps qu'il prétendait décrire : reproche que l'on n'a jamais manqué d'adresser à tous les auteurs de romans historiques, depuis *le Grand Cyrus* jusqu'à *Salammbô*. Mais si même il se trouve que vraiment Sienkiewicz ait échoué, lui aussi, dans son patient effort de reconstitution d'états d'âme oubliés, personne assurément ne pourra l'accuser de n'avoir pas prêté à ses héros des âmes polonaises. Ni dans l'œuvre de ses devanciers, ni dans la sienne propre, je ne connais rien qui égale, à ce point de vue, chacun des morceaux de sa *Trilogie*. Magnats et humbles gentilshommes, citadins et paysans, capitaines illustres et vagues coureurs d'aventures, tout ce monde porte au plus haut point la marque de sa race; et je ne saurais assez dire combien la fréquentation un peu approfondie de ces contemporains de Turenne et de Racine faciliterait maintenant encore, au lecteur français, l'intelligence des plus graves aspects de l'énigmatique « question polonaise. »

Deux ou trois figures, notamment, devenues aujourd'hui pour le moins aussi populaires dans leur pays que le sont chez nous les types immortels d'un Père Grandet ou d'une Emma Bovary, mériteraient d'être signalées au passage, avec tout ce qu'elles contiennent pour nous de précise et constante vérité « nationale. » Sans compter que l'on n'aurait nul besoin, pour en bien saisir les particularités « polonaises, » d'étudier longuement la société où elles ont pris naissance : car la moindre de ces particularités s'y manifeste à nous en un relief si fort qu'il n'est pas un lecteur français qui n'arrive d'emblée à les

découvrir, en comparant simplement les figures du romancier avec celles qu'il a eu, lui-même, l'occasion d'observer aussi bien autour de soi que dans les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains. Et semblablement la *Trilogie* de Sienkiewicz vaudrait, par soi seule, à nous renseigner sur l'extrême différence de la manière dont les compatriotes du conteur polonais et ceux d'un Balzac et d'un Flaubert ont coutume de concevoir les modes principaux de la vie intérieure, tels que l'amour, ou encore l'amitié.

Car il ne faudrait pas mettre au compte d'un « idéalisme » plus ou moins « de commande » la peinture que nous offre Sienkiewicz de l'ardeur, à la fois, et de la pureté des sentimens amoureux d'un Kmita ou d'un Skrzetuski. Peut-être, en vérité, le créateur de ces nobles figures a-t-il omis de nous les montrer se « divertissant, » sur leur route, de l'angoisse d'une séparation tristement prolongée pendant des années? Mais en tout cas c'est chose certaine que les cœurs polonais sont capables d'apporter, à l'entretien de leurs rêves d'amour, une passion plus constante, et sans doute aussi moins intensément « matérielle, » que celle de nos cœurs latins, toujours plus mobiles et plus « réalistes. » Et quant à l'amitié, je ne crains pas d'affirmer que les nombreux exemples de ce sentiment qui remplissent, d'un bout à l'autre, le cycle des romans « nationaux » de Sienkiewicz nous révèlent, au fond de l'âme polonaise, des qualités absolument étrangères à nos mœurs occidentales. Que l'on essaie, par exemple, de mettre en regard de ces amitiés de là-bas la liaison fameuse des quatre mousquetaires d'Alexandre Dumas ! Qui de nous ne s'est pas accoutumé, depuis l'enfance, à considérer comme de parfaits amis notre cher d'Artagnan et ses compagnons? Or, il se trouve qu'en fait ces amis sans pareils ne cessent pas de sacrifier leur affection réciproque non seulement à leurs amours, mais à des intérêts d'ordre beaucoup plus bas. Quel abîme entre cette amitié et celle des personnages de la *Trilogie* polonaise, qui, pour rendre service au compagnon favori, s'exposent aux dangers les plus effrayans, et renoncent, s'il le faut, à la femme qu'ils aiment? Amitié si commune, et si évidemment copiée « sur nature, » que pas un instant Sienkiewicz ne songe à la faire valoir; sa rencontre lui paraît aussi naturelle que celle d'autres attributs fonciers du caractère de sa nation, comme l'impuissance à subir la moindre discipline, la promptitude à s'irriter devant le moindre obstacle, ou bien encore... Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la part inévitable d'infirmités humaines qui se laissent entrevoir chez les héros de la *Trilogie!*

Telle est donc l'œuvre admirable qui, depuis trente ans, a puissamment contribué à « réconforter les cœurs polonais. » Après quoi, d'autres œuvres sont venues, d'un art parfois plus raffiné, sinon d'égale portée patriotique, — encore qu'il n'y en ait eu, pour ainsi dire, aucune qui n'ait continué, en quelque façon, l'action « réconfortante » de la *Trilogie*. Seul peut-être de ces romans, *Quo Vadis ?* n'avait point paru s'inspirer du même esprit d'édification « nationale ; » et voici que, sous l'effet d'un merveilleux hasard, ce récit « néronien » lui-même est devenu pour les Polonais une source très précieuse d'orgueil et de joie, en répandant soudain aux quatre coins du monde le nom de l'un d'entre eux.

Mais le rôle « national » d'Henri Sienkiewicz, durant cette dernière période de sa vie, n'a plus été seulement celui d'un écrivain. L'accord unanime et secret de ses compatriotes a fait de lui comme l'on sait, une sorte de représentant attitré de cette âme polonaise que personne mieux que lui n'avait pénétrée. Faute d'avoir directement accès auprès des diverses nations étrangères, surtout, c'est à lui que la Pologne avait confié l'honneur et la tâche de protester en son nom contre l'odieuse série d'humiliations et d'outrages dont ne cessaient pas de l'abreuver les héritiers des Chevaliers Teutoniques, défaits par elle à Grünewald en 1410. Qui ne se souvient de l'impression produite à Paris et à Londres et à Washington lorsque à deux reprises nous avons entendu s'élever la noble et forte voix de l'auteur de *Quo Vadis?*, d'abord pour révéler au monde le martyre d'innombrables enfans polonais à qui l'Allemagne interdisait de réciter leurs prières dans leur langue natale, et puis encore, quelques années plus tard, pour vouer à notre indignation les lois monstrueuses qui permettaient et ordonnaient à l'Allemagne d'exproprier toute la population polonaise de la Posnanie ? Et maintenant voici que la Pologne a perdu son conseiller et son ambassadeur, au moment même où sa présence lui eût été la plus nécessaire pour la prémunir contre des tentations désastreuses, qui risquent de compromettre à nouveau ses plus touchans espoirs ! Puisse-t-elle du moins, cette Pologne qui d'un seul cœur est en train de pleurer la mort de Sienkiewicz, puisse-t-elle garder et méditer pieusement les leçons que lui laisse l'œuvre entière de l'auteur des *Chevaliers de la Croix* et de *Bartek Vainqueur !*

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Voici le fait brutal, et qui, depuis quelques jours, n'était que trop prévu. Bucarest, évacué par les troupes roumaines le 6 décembre au matin, a été presque aussitôt occupé par les Austro-Allemands. Comment l'opération a été menée; avec quelle décision et quelle précision, avec quelle énergie, avec quelle rapidité; comment l'anneau de fer, autour de la capitale, a été aux trois quarts fermé; comment l'abandon de Bucarest a été rendu inévitable, pour en éviter la chute et la ruine; comment, il nous faut bien le reconnaître, a supérieurement réussi un coup audacieux jusqu'à la témérité, sur lequel, si tout n'était pas gagné, tout était perdu pour les Allemands en Roumanie, c'est ce qu'on enseignera demain dans les écoles militaires, et ce qu'aujourd'hui nous laisserons à la discussion des spécialistes.

Pour nous, il nous suffira de regarder un simple croquis publié, dès le 28 novembre, par le *Giornale d'Italia*. La frontière roumaine, de la passe de Buzeu, vers la charnière des Alpes de Transylvanie et des Carpathes, jusqu'à Cernavoda sur le Danube, dessine une image très nette. C'est comme un sac, couché à terre, dont le fond est à l'Ouest, et l'ouverture au Nord-Est ou à l'Est. Les Allemands de Falkenhayn, entrés par les deux trous de la passe de Vulkan et d'Orsova, montent vers l'orifice, tandis que Krafft von Delmensingen et d'autres crèvent le bord septentrional de la poche vers la Tour-Rouge, vers Törzburg, vers Predeal, vers Bratocea, vers le col de Buzeu, et tandis qu'au Sud, sur le Danube, Mackensen fait une pesée de Tourtakaï à Cernavoda, avant de faire deux nouveaux trous à Zimnitza et à Islazu. Au 28 novembre, la situation est celle-ci, bien apparente sur le croquis du journal italien, qui la marque clairement par un tissu de hachures dont le nom seul est symbolique, *reticolato*. Une sorte de

filet est, en effet, si l'on peut s'exprimer ainsi, disposé au fond du sac, et les Allemands le tendent sans cesse en tirant dessus des deux bords, Krafft von Delmensingen du Nord, le maréchal de Mackensen du Sud, dans le dessein d'y prendre l'armée roumaine en retraite à l'Est, vers l'issue. La courbe, à cette date, est tracée par une série de points : Nord de Sinaïa et de Tzampolung, Ramnicu, Slatina, Islazu, Zimnitza; puis l'espace libre, immédiatement, se rétrécit, au Nord, jusqu'à Curtea de Arges; au Sud, jusqu'à Alexandria, Mais il semblait qu'il restât aux Allemands à franchir toute une série d'obstacles naturels, une douzaine de lignes d'eaux, plus ou moins encaissées entre des hauteurs, dont plusieurs pouvaient constituer, pour une résistance opiniâtre, de bonnes lignes d'appui. On espérait que l'armée roumaine donnerait ainsi au secours russe, aux contingens annoncés ou signalés un peu partout, le temps d'arriver, de se joindre à elle, et, en union avec elle, de couvrir et peut-être de sauver Bucarest par une bataille en avant de la ville. Un instant, l'espoir prenait forme : des élémens de l'armée Sakharoff passaient le Danube, et, au Sud-Ouest de la capitale, remportaient un premier succès, où ils enlevaient à Mackensen des prisonniers et des canons; simultanément, des « divisions russes, » disait-on, se montraient dans le camp retranché; et, disait-on encore, « de grandes masses de cavalerie cosaque » traversaient la Moldavie. Au loin, Letchitsky attaquait sur les Carpathes boisées, il s'emparait de Kirlibaba; un front de 300 kilomètres s'enflammait.

Les Allemands ont marché plus vite, et le temps a manqué à ceux qui n'avaient pas eu la précaution de le mettre de leur côté. La principale affaire pour l'armée roumaine, l'affaire urgente est devenue de sortir du sac avant que leurs adversaires en puissent nouer sur eux les cordons et les étrangler. En reculant vers l'Est et le Nord-Est, ils vont à la rencontre des contingens russes, dont la marche est nécessairement retardée par la pénurie relative des voies de communication ou des moyens de transport; et il se peut donc qu'ils recouvrent par cette manœuvre plus de force qu'ils n'en dépensent. Le tout serait de savoir ce qu'elle leur coûte, et nous le savons mal. Nous savons seulement que le ton des communiqués allemands est plus modeste qu'on ne l'aurait attendu. Ils parlent bien sans doute de prisonniers faits et d'artillerie prise, et de trophées, et de butin; pourtant les prisonniers n'y vont que par quelques milliers, et les canons que par quelques dizaines : on n'y voit de montagnes que les amoncellemens de blé, et d'abîmes que les puits de pétrole ; toutes les cloches

de l'Empire sonnent à pleine volée, — vieille habitude, — mais c'est pour emplir par l'oreille les estomacs bien plus que les cœurs allemands. Quant au blé même et au pétrole, il n'est pas sûr que le bénéfice de l'entreprise soit, à beaucoup près, aussi « colossal » que voudrait le faire croire un bilan faussé ; car les Roumains, en repli volontaire, n'ont pas été, le plus souvent, bousculés à ce point qu'il leur ait été impossible d'arroser l'un avec l'autre, où l'un et l'autre se trouvaient réunis, et d'y mettre le feu. Ce qui serait extrêmement fâcheux pour la suite, ce serait que les Allemands eussent saisi, comme ils s'en vantent, d'importantes quantités de matériel roulant, dans un pays où il n'abonde pas, et où le matériel russe, qui n'est pas de la même mesure, n'y saurait suppléer.

Les choses, d'après ce que nous en connaissons, en sont là, et nous nous en tenons là. Faute d'informations plus complètes, nous nous abstiendrons de risquer le moindre pronostic sur ce que les Austro-Allemands vont tenter de faire, sur ce que les Russo-Roumains vont essayer ou d'empêcher ou d'entreprendre. On aperçoit, à l'inspection de la carte, en partant de l'angle des Carpathes et des Alpes de Transylvanie, une ligne par laquelle le front oriental pourrait être prolongé jusqu'à la Mer-Noire : la ligne du Sereth et du bas Danube dans la direction Galatz, Reni, Ismaïl ; ce qui laisserait aux Austro-Germano-Bulgares la possession provisoire de la Valachie et de la Dobroudja, mais en revanche garantirait la Moldavie, tant que la barrière des Carpathes serait solide et n'aurait, comme elle l'a toujours, de tendance à se déplacer que pour mordre en territoire hongrois. Mais que serait ce prolongement du front? Va-t-il, lui aussi, se fixer, se figer en front défensif? Et qui va le premier, des Allemands ou des Russes, s'y placer sur la défensive? Si ce sont les Russes, pour attendre quoi? et si ce sont les Allemands, pour se retourner contre qui?

Déjà le bruit court que Falkenhayn ne commande plus l'armée d'invasion par le Nord et par l'Ouest, qu'il avait formée, et conduite. (Cependant, le bulletin sur la prise de Bucarest le cite encore comme chef de la IXe armée.) Au cas où ce bruit serait fondé, il serait probablement insuffisant de l'expliquer par le souci de ménager la susceptibilité d'un ancien chef d'état-major général peu désireux de passer sous les ordres de Mackensen, à qui son bâton de maréchal aurait assuré le rang et le pas, le commandement et la prééminence. Par la campagne de Roumanie, poussée à toute vitesse, avec une suprême violence, l'État-major allemand s'est jeté dans « le foudroyant. » Falkenhayn est un des deux tonnerres de Hindenburg. N'allons pas nous

imaginer qu'il va le déposer ou le laisser reposer. Si vraiment Falkenhayn a disparu du front valaque, à moins qu'il ne soit tué ou blessé ou malade, — toutes hypothèses qu'il est plus prudent d'écarter, — nous le verrons bientôt reparaître ailleurs. Et il est aussi plus prudent de compter que, là où il reparaîtra, il ne reparaîtra pas tout seul. L'intérêt capital qu'ont les Empires du Centre à maintenir ouverts et à déblayer les chemins de l'Orient, à resserrer le lien qui attache à leur char la Bulgarie et la Turquie, doit nous servir d'avertissement. La politique allemande, comme la stratégie allemande, joue sur les lignes intérieures; elle n'a pas varié depuis le grand Frédéric, qui, pendant la guerre de Sept Ans, fit de tout : des renversemens d'alliances, des changemens de front, des paix séparées, et des enrôlemens de vaincus. La question que tout d'abord ses héritiers et ses disciples auraient à cœur de régler, ce serait la question des Balkans : après quoi, ils seraient plus libres de fournir l'effort nécessaire pour régler les autres. S'ils y voyaient le plus petit jour, ils ne se donneraient terme ni à six mois, ni à trois mois; l'hiver leur serait un printemps. Leur industrie de guerre n'est point une industrie saisonnière; en face d'eux, il convient de ne pas s'engourdir au froid et de ne pas faire la marmotte. Les offensives germano-turco-bulgares se font plus fréquentes et plus vigoureuses dans la région de Monastir, contre notre armée de Salonique. Serait-ce une indication?

N'en serait-ce pas encore une autre, que les derniers incidens d'Athènes, où le roi Constantin est passé subitement de l'hostilité sourde à la guerre déclarée? Peut-être est-ce un tort d'écrire « subitement, » et la transition, au contraire, s'est-elle opérée par étapes; non point que le fond des sentimens ait eu jamais à changer, ces sentimens ne nous ayant jamais été favorables, mais les attitudes et les actes se sont, avec les circonstances, accusés ou accentués, graduellement, progressivement, de la malveillance au défi. Que Constantin Ier ait été si bon beau-frère qu'il n'ait pas une seconde douté de la victoire de l'Allemagne, ni du châtiment et de la perte de quiconque oserait la braver, il n'y a pas à lui en faire reproche. Que même il ait été si bon beau-frère qu'il ait été un mauvais roi, ce n'est affaire qu'entre lui et son peuple. Mais que, dans son esprit de famille, il en soit venu à ourdir, contre les trois Puissances auxquelles la Grèce, comme nation moderne, doit la vie, et lui-même, comme fils de son père, la couronne, toute une trame d'intrigues et de trahisons, après les avoir appelées ou laissé appeler, par son ministre responsable, sur le territoire hellénique, c'est affaire entre lui et elles. En attendant qu'intervienne le

règlement de comptes, le geste d'appel se termine en guet-apens organisé.

A l'origine de cette dernière histoire, les petites Vêpres athéniennes du 30 novembre et du 1er décembre, continuées les jours suivans, il y a des conversations de diplomatie « latérale, » spontanée ou officieuse, libre ou autorisée, mais dont le caractère, malgré toutes les explications qui ont pu être demandées et données, demeure assez obscur. Quoi qu'il en soit, c'est sur la substance réputée positive de ces entretiens, confirmés ensuite par une lettre, et rendus authentiques dans les formes de la diplomatie officielle, que s'est fondé l'amiral Dartige du Fournet pour présenter au gouvernement grec la note à laquelle le Roi et sa séquelle allemande ont fait répondre par l'attentat. A titre de compensation pour les canons, les munitions, les approvisionnemens livrés honteusement aux Bulgares, avec le fort de Roupel et les autres forts de la Strouma, l'amiral réclamait la remise d'un certain nombre de batteries, d'un certain nombre de fusils, d'une certaine quantité de munitions, puisque, de ces lâches complaisances, l'ennemi avait tiré un avantage, qu'il pouvait user contre nous d'obus et de cartouches fabriqués ou procurés par nous et payés de notre argent ou d'argent que nous avions prêté ; puisque aussi bien, l'armée royale n'étant animée que de l'ardent désir de ne pas se battre, — du moins on nous le faisait entendre, et, en tout cas, pas à côté de nous, — elle devait être démobilisée, elle pouvait être désarmée, elle allait être ramenée de Thessalie, où nous l'avions trop près sur les épaules, et internée dans le Péloponèse. Ce n'était pas, tant s'en faut, la première réclamation du même genre que l'amiral Dartige du Fournet adressait au roi Constantin, parlant à la personne, un peu falote, de M. Lambros ou de M. Calogeropoulos ; et, à la longue, il s'était établi, comme par un consentement tacite, une manière de protocole de ces cérémonies chroniques, d'après lequel le gouvernement grec commençait par dire non, secouer la tête, lever les bras au ciel, et finalement s'inclinait dès que l'amiral faisait la grosse voix et le menaçait de la voix, beaucoup plus grosse encore, de ses pièces de 305. Mais, cette fois, le commandant en chef des escadres alliées avait eu soin de rédiger selon les règles un véritable ultimatum, ce qu'on appelle dans le langage de l'école un ultimatum « parfait, » à échéance fixe et sous peine de sanctions déterminées. L'échéance tombait justement le 1er décembre. Dans la semaine, et jusque dans les vingt-quatre heures qui précédèrent, les assurances, les promesses, les sermens purent faire illusion, entretinrent la confiance que tout irait

paisiblement. Mais, le jeudi soir, 30 novembre, des soldats et des marins grecs, en tenue de campagne, équipés de pied en cap comme s'ils avaient l'ennemi en face d'eux, prirent position dans tous les quartiers de la ville. Quelques soldats français, employés au contrôle, qui voulaient pénétrer dans les bureaux de la poste, en furent empêchés. Des soldats et des marins grecs surgirent tout à coup, se rangèrent devant les bureaux, et se mirent à fouiller tous ceux qui y entraient. Vers minuit et demi, les réservistes, prétendûment dissous, mais formés en bandes ou en compagnies, et les antivénizélistes improvisèrent une démonstration, qui, de la place Omonia, se rendirent devant les bureaux du journal vénizéliste *Etnichi*, en proférant des cris injurieux. Alors les rédacteurs de ce journal se seraient précipités aux fenêtres et, de là, auraient tiré quelques coups de revolver sur la foule, qui aurait riposté généreusement. Ce ne fut qu'une inoffensive pétarade : en cet endroit, il n'y eut ni morts, ni blessés. Mais, le vendredi 1er décembre, à l'aube, quand on apprit en ville que les marins débarqués des navires alliés au Pirée étaient arrivés aux alentours d'Athènes, et avaient occupé quelque édifice civil ou militaire, les troupes grecques, — il faut bien lire : « les troupes grecques, » — auxquelles s'étaient joints des groupes de réservistes, tentèrent d'arrêter la marche de ces détachemens. D'où le conflit : le vendredi matin, comme le jeudi soir, la provocation vint de la coterie germanique. Peu à peu la fermentation augmenta, et des rencontres se produisirent entre Grecs et marins alliés, avec échange de fusillades. On entendit même crépiter les mitrailleuses, et quelques coups de canon retentirent. Durant toute la journée, de neuf heures du matin à six heures du soir, les combats se prolongèrent ou reprirent çà et là. Vers cinq heures, l'artillerie grecque, en position sur les collines peu éloignées de la cité, commencèrent à tirer, semble-t-il, sur le palais du Zappeion où depuis un certain temps étaient logés plusieurs centaines de marins anglais et français. Ce qui fut cause qu'un peu avant six heures, la flotte, à l'ancre au Pirée, envoya sur la ville quelques obus. On a dit : deux, on a dit : six ou huit; en somme, une demi-douzaine, dont trois, habilement lancés, éclatèrent fort à point au-dessus du jardin du palais royal. Les marins italiens, qui avaient fait halte entre le Pirée et l'Acropole, se trouvèrent, eux aussi, mêlés à l'action. Les fameux réservistes, dressés à cette besogne, et stylés à la prussienne, n'ont pas, on le pense bien, épargné la poudre. De nombreux coups de fusil ont été par eux tirés dans les rues et contre la Légation britannique, où un agent de la police anglaise a été tué. Quant à la popula-

tion même, quoique très énervée, elle s'est contentée pendant le jour de manifester en tumulte et d'exciter les soldats, en s'abstenant de commettre directement des violences, et, la nuit venue, chacun s'est enfermé chez soi.

Tel est, fidèlement traduit d'un journal dont les renseignemens sont réputés pour leur ordinaire sûreté, le récit des deux journées du 30 novembre et du 1er décembre. Même si, dans le détail, ce récit n'était pas rigoureusement exact, il n'en resterait que trop que, par un crime où le Roi a mis les mains, elles furent sombres et sanglantes. Pour le surplus, quand on n'est pas dans le secret des chancelleries (encore faut-il savoir ce que vaut souvent ce secret), on est réduit aux conjectures. Il a été affirmé que des négociations ont été engagées, il a été démenti qu'elles l'aient été, soit entre l'amiral Dartige du Fournet, à sa sortie du Zappeion, soit entre les ministres de l'Entente et le gouvernement grec, pourtant convaincu de félonie, ce qui serait proprement incroyable et ne mérite évidemment pas d'être cru. Plus fort encore, il a été affirmé que ces négociations étonnantes auraient abouti à un accord, aux termes duquel, lorsqu'il serait ratifié, le gouvernement grec consignerait à l'amiral six batteries, s'il les acceptait, et s'il en voulait davantage, huit batteries, prix à débattre. Cela aussi est incroyable, et a été du reste démenti. Il serait bon de démentir par surcroît que le contrôle des postes et des chemins de fer, que nous avions à grand'peine antérieurement obtenu, ait dû être abandonné, et que la garnison d'Athènes en troupes royales ait été renforcée, tandis que nos marins regagnaient leurs vaisseaux et s'y rembarquaient, dans des conditions qu'il serait également bon d'établir. Si l'on a consenti au gouvernement grec le droit ou la faculté de renforcer la garnison, ce ne peut être que pour qu'il prenne en charge, à ses risques et périls, la paix publique, la vie, l'honneur et les biens des nationaux de Puissances qui ne sont pas en guerre avec lui, qu'hier encore, aujourd'hui même, il accablait de ses protestations d'amitié. Et si soi-même, on a différé d'y pourvoir, il faut que ce soit pour que ces intérêts précieux, la vie, l'honneur et les biens des nationaux, ne risquent pas d'être compromis.

Ces événemens, — ou, pour les mettre à leur échelle, cette aventure, — sont des 30 novembre et 1er décembre, c'est-à-dire vieux déjà de huit ou dix jours. Huit ou dix jours, huit ou dix nuits d'angoisse. D'Athènes, nos amis et nos compatriotes n'ont pas cessé de regarder vers la mer. Et nous, d'ici, nous n'avons pas cessé de regarder vers Athènes. Nous avons entendu les raisons par lesquelles

on a voulu calmer notre impatience. Il ne fallait pas, par des décisions hâtives, exposer ceux que nous nous proposons de servir à des périls contre lesquels on ne serait pas en mesure de les défendre. Les coalitions, d'autre part, sont (combien de fois ne l'avons-nous pas nous-même remarqué !) de lourdes et lentes machines, très difficiles à mettre au même point pour une action commune. Soit! mais, premièrement, le pire péril pour nos cliens était que nous ne fissions au plus tôt rien pour eux; et deuxièmement, c'est dans une coalition surtout qu'on prouve le mouvement en marchant : que l'un s'ébranle, les autres suivent; si l'on s'attend mutuellement, personne ne bouge. Il n'y a pas de force démonstrative comparable au fait accompli. Ce ne sont point, comme quelques-uns l'insinuent, les moyens d'action immédiate qui auraient manqué : car comment admettre que l'amiral Dartige du Fournet, adressant au Gouvernement grec un ultimatum à échéance du vendredi 1er décembre, ne se soit pas préoccupé d'avoir, le vendredi 1er décembre, les moyens d'en assurer l'exécution? Il est tout de même des choses que la fierté française ne supporterait pas.

Elle est désormais en éveil, et d'autant plus « sur l'œil, » que, dans les affaires de Grèce, il lui a paru sentir se lever, parmi l'orage, un léger vent de ridicule. Quand nous avons regardé vainement vers Athènes, nous nous retournons ici vers le gouvernement. Qu'a-t-il, non pas dit, mais fait, et que va-t-il faire? Des reparations, des satisfactions ? Par quoi satisfera-t-on et réparera-t-on les morts ? Par quoi expiera-t-on dix-huit mois de perfidie, de moquerie et de duperie? L'entente a décrété le blocus des côtes grecques ; prise et exécutée l'été passé, la mesure eût pu être efficace : on eût peut-être, en lançant alors l'interdit sur les quatre ports, Patras, Calamatá, le Pirée et Volo, amené à composition ce pays qui ne vit que de la nourriture que la mer lui apporte ; mais, à présent, il serait trop tard, s'il était vrai que des réserves aient été faites au détriment de l'alimentation des îles suspectes d'infidélité, et que le gouvernement royal ait détourné ou diminué leur part pour combler les manquans de ses magasins militaires. En outre, les Puissances protectrices et leurs alliés ont déclaré, presque sans circonlocution, rendre le roi Constantin personnellement responsable des forfaits commis et du sang versé. Mais, si cette parole officielle a un sens précis, où joindre personnellement le roi Constantin ? Il serait plus malaisé d'aller le chercher à Larissa, au milieu de son armée, qu'à Athènes, dans son palais. Pas d'hésitation qui serait défaillance, pas de délai qui serait faillite. Frapper haut, frapper fort, frapper vite, est la triple règle de ces œuvres supé-

rieures de justice, sans quoi elles ne sont ni rétributives ni exemplaires. L'opération qu'il y a faire à Athènes n'est pas seulement une opération de police, même rude, mais une opération de guerre, et plus encore, une opération de grande politique. Jamais le roi Constantin, et jamais ses conseillers ou ses complices, n'auraient osé ce qu'ils se sont permis, s'ils ne s'étaient persuadés, par le malheur de la Serbie et l'épreuve de la Roumanie, qu'à l'ombre de l'Allemagne victorieuse et maîtresse dans les Balkans, ils pouvaient tranquillement tout oser et tout se permettre. C'est à Athènes que la Serbie et la Roumanie, pour peu que nous sachions le vouloir, seront vengées ; c'est à Athènes que doit être brisée la domination allemande dans les Balkans. Ne marchandons pas à Constantin Ier le plus précieux de tous ses titres : souvenons-nous aussi bien que lui qu'il est le beau-frère du Kaiser, et traitons-le en conséquence. Ne soyons pas indifféremment les amis de nos amis et de nos ennemis. Ne souffrons plus que l'on s'amuse à nous amuser, que l'on nous berce et que l'on nous berne. Il y avait dans la Grèce antique, vue à travers un livret d'opérette, « trop de fleurs et pas assez de victimes. » Dans la Grèce contemporaine, qui à de certains égards, ne serait pas moins comique, si elle n'était pas tragique en même temps, il y a trop de fleurs, mais aussi il y a maintenant trop de victimes.

Ce n'est point, dans une pareille guerre, le moment de tergiverser. La main, sur les chevaux, ne doit pas laisser flotter les rênes. Un des reproches qui, le plus couramment, et parfois à tort, ont été faits, les années passées, aux gouvernemens de l'Entente est l'accusation de faiblesse et de mollesse, de *fiacchezza ;* ils avaient, disait-on, quelque chose de flasque et comme de détendu. Une des infirmités de la coalition, la plus grande peut-être, a été, était encore, du moins pour les trois États occidentaux qui en font partie, la dispersion du pouvoir, et, pour tous, la division du commandement. Un des pièges qui lui sont dressés le plus constamment est l'offre alternative, à chacun tour à tour, d'une paix séparée. Ce piège, le nouveau président du conseil des ministres russe vient de le renverser d'un coup de pied. Il l'a signifié péremptoirement aux multiples agens du dedans et du dehors, aux émissaires de M. de Bethmann-Hollweg : pas de paix séparée, pas de paix prématurée. Puisque le Chancelier de l'Empire, bon gré, mal gré, de son propre mouvement ou obéissant à la sommation des partis, déclare et fait déclarer « les buts de guerre » de l'Allemagne, la Quadruple Entente, par la bouche de ceux qui ont qualité pour parler en son nom, affirme son but de guerre, à

elle, commun, unique, irréductible ; la victoire. Nous savons bien que nous ne la tenons pas, que peut-être nous n'y touchons pas, et que ses voies sont âpres. Qu'importe ? Comme le discours de M. Trépoff à la Douma, et celui de M. Boselli à la Chambre italienne, et plus nettement encore, l'acte qui s'accomplit en Angleterre et qui se prépare en France est une déclaration de notre volonté, qui ne fléchira pas. L'enthousiasme du début, en se refroidissant, nous a laissé des nerfs et des muscles d'acier. Nous ne chantons plus le *Chant du départ*, mais nous chantons l'*Hymne à nos morts*. La vie nous serait insupportable s'ils pouvaient être morts en vain. Pour que leur sacrifice soit fécond, ou seulement ne soit pas perdu, nous devons conserver et accroître ce que nous avons, nous devons acquérir ce qui nous manque. Il manquait à l'Angleterre une armée, elle l'a levée ; il nous manquait des canons lourds ; nous les avons fondus. A l'Angleterre, et à nous, organisés exclusivement pour la paix, il manquait des institutions de guerre : un gouvernement de guerre, une administration de guerre ; on travaille à nous les donner.

En Angleterre, M. Lloyd George succède à M. Asquith ; et il ne s'agit pas d'un simple changement de personnes, mais d'un changement de système. Jusqu'ici, traditionnellement, dans cette patrie de la tradition qu'est la Grande-Bretagne parlementaire, le gouvernement résidait dans le Cabinet, qui lui-même se circonscrivait pour ainsi dire, en deux cercles : l'un plus étroit, le Cabinet proprement dit, ministres de plein exercice, vrais conseillers du Roi ; l'autre, plus vaste, le ministère, dont tous les membres n'avaient pas accès au Conseil. Toutefois, le Conseil, pour les solutions rapides et radicales qu'exige la guerre, et le ministère que le Cabinet traîne derrière lui comme un poids mort, se sont révélés trop nombreux, à l'user. Quand on est trop à délibérer, on délibère trop. M. Lloyd George a demandé à M. Asquith de créer un comité de trois personnes, de quatre ou cinq au plus, et il n'a rencontré chez lui d'objection qu'en ce qu'il a semblé impossible à M. Asquith, si ce comité était créé, ainsi qu'il le désirait lui-même, que le Premier ministre n'en fût pas de droit le Président. Mais M. Lloyd George voulait d'abord et principalement renouveler l'âme ; il a tenu bon. Avec un désintéressement qui lui fait le plus grand honneur, M. Asquith s'est alors retiré, suivi par la plupart de ses collaborateurs. M. Lloyd George a eu ainsi toute liberté pour ses arrangemens et ses choix : à cette heure, le nouveau gouvernement est constitué. Trois cercles, au lieu de deux : un plus vaste, le ministère, comprenant les sous-secrétaires

d'État, chefs des services; un intermédiaire, le Cabinet, formé, par restriction, des ministres seuls; et au centre, à l'intérieur de ce qui était jadis le Cabinet intérieur, le Comité de guerre, le directoire militaire, les Cinq. La transformation essentielle se résume à chasser l'esprit de paix et à introduire l'esprit de guerre, en produisant l'organe de guerre. L'antique Angleterre s'adapte à sa fonction dans le monde moderne, s'accommode à son rôle dans l'Europe en feu. L'arrivée au pouvoir de M. Lloyd George a un sens clair et plein, n'en a qu'un : c'est la guerre intense. La presse allemande ne s'y est pas trompée. « Nous ne saurions voir là, dit-elle, un motif de nous réjouir. »

En France, aussi, tous les ordres du jour déposés pour clore le Comité secret exprimaient la même résolution; ils ne différaient que par le degré de confiance qu'ils accordaient au ministère Briand pour la faire passer dans les actes. Mais, tous, ils demandaient, à ce ministère ou à une autre, trois choses: un commandement fortifié et unifié; un gouvernement resserré ; une autorité responsable qui mît chacun à su place. Fortifier le commandement, utiliser les ressources du pays au mieux de l'intérêt national, ce serait l'œuvre du gouvernement resserré; et les trois choses, par là, n'en faisaient qu'une. Mais « resserrer le Gouvernement, » d'après l'expérience de tous les temps, l'idée n'est pas neuve pour nos lecteurs, à qui, de quinzaine en quinzaine, elle est devenue plus familière. Pourtant la réforme serait négative si, à la diminution de la quantité, ne correspondait pas une augmentation de la qualité. Comment faire? Puisque c'est ici que, pour la première fois, a été dénoncé ce mal du « n'importe qui, n'importe quoi, n'importe quand, n'importe où, » dont la France languissait depuis quarante ans et dont elle a failli mourir, faisons comme les toxicologues honnêtes, et mettons l'antidote à côté du poison. La formule n'en est pas difficile à trouver, bien qu'elle soit, à coup sûr, moins facile à suivre : « L'homme qu'il faut, pour ce qu'il faut, quand il faut et où il faut. « M. Lloyd George a dit en anglais : *The right man...*

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

PAUL LEROY-BEAULIEU

La *Revue des Deux Mondes* est, une fois de plus, cruellement frappée. Depuis vingt-cinq ans, Paul Leroy-Beaulieu présidait notre Conseil de surveillance : il était le plus ancien de nous tous dans cette grande maison où François Buloz lui avait fait naguère le plus large accueil. Nulle part sa perte ne sera plus profondément ressentie.

Une plume autorisée retracera prochainement l'ensemble d'une œuvre qui tiendra une place si importante dans l'histoire de l'économie politique. Dans l'émotion et la brusque surprise de la douloureuse nouvelle, je ne puis qu'adresser un premier et respectueux hommage à celui qui fut pour cette *Revue*, comme il l'a été pour son pays, un conseiller toujours clairvoyant, un guide toujours sûr dans sa hardiesse renseignée et prudente.

Nous honorerons ici la mémoire de Paul Leroy-Beaulieu de la façon même qu'il eût souhaitée : en nous conformant à ses enseignemens, qui étaient ceux du plus pur libéralisme. Et nous n'oublions pas qu'il espérait de cette guerre, — à laquelle il avait payé un si dur tribut, — un immense bénéfice matériel et moral pour la France. Il estimait que la *Revue des Deux Mondes* a un rôle à jouer dans cette renaissance de toutes les activités françaises, en éclairant l'opinion sur chacune des questions nées de la crise actuelle, en groupant toutes les forces intellectuelles du pays, en portant témoignage pour la France devant l'étranger. Cette orientation que Paul Leroy-Beaulieu avait fortement contribué à lui imprimer, notre *Revue* la suivra sans défaillance, dans l'attente de cette victoire, qu'il appelait de toute l'ardeur de son patriotisme et de toute la force de sa conviction raisonnée.

René Doumic.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-SIXIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1er Novembre.

Pages.

L'Ère nouvelle. — Problèmes de la guerre et de la paix. — II. *Le Problème de la paix*, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française 5

Lettres inédites de Chateaubriand et d'Augustin Thierry, publiées par M. A. AUGUSTIN-THIERRY 53

On changerait plutôt le cœur de place..., deuxième partie, par M. Benjamin VALLOTTON 77

Le Suicide bulgare. — Autour d'une couronne. — *Notes et souvenirs, 1878-1915*. — II. *Stamboulof et Ferdinand de Cobourg*, par M. Ernest DAUDET 109

La Guerre vue par les combattans allemands. — I. *Les Illusions du début*, par M. Albert PINGAUD 145

La Musique et les soldats. — *L'Art d'autrefois et d'hier*, par M. Camille BELLAIGUE 168

L'Industrie de la pêche pendant la guerre, par M. René LA BRUYÈRE . . 192

Revue littéraire. — *Un Conventionnel en mission*, par M. André BEAUNIER 205

Revue scientifique. — *La Torpille et les immersibles*, par M. Charles NORDMANN 217

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques 229

Livraison du 15 Novembre.

La Bataille de la Trouée de Charmes (25-26 août 1914). — *Le Grand-Couronné. — Combat et occupation de Lunéville. — Offensive de la 2e armée. — Journée décisive du 25 août. — Victoire de la Trouée de Charmes*, — avec carte et plan, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française 241

L'Impératrice Joséphine et le Prince Eugène (1804-1814), d'après leur correspondance inédite. — II. *L'Apogée*, par M. Frédéric MASSON, de l'Académie française 295

On changerait plutôt le cœur de place..., troisième partie, par M. Benjamin VALLOTTON 330

A propos de la Foire de Fez, par M. Louis BERTRAND 361

Impressions d'un combattant. — Notes de route. — VI. *La Maîtrise du canon*, par M. Charles NORDMANN 371

La Musique et les soldats. — II. *La Réalité d'aujourd'hui*, par M. Camille BELLAIGUE 415

pages.

L'Effort financier anglais, par M. L. PAUL-DUBOIS. 425

Revue dramatique. — *La Course du flambeau* à la Comédie-Française, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 451

Revues étrangères. — *La Conversion de M. H. G. Wells*, par M. T. DE WYZEWA 457

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 469

Livraison du 1er Décembre.

Fragmens d'un journal intime. — I. *Visions des soirées très chaudes de l'été.* — II. *Le « Chant du départ »* par Pierre LOTI, de l'Académie française. 481

L'Église de France pendant la guerre, par M. Georges GOYAU. 492

L'Éternel champ de bataille. — III. *Les bonnes gens de chez nous*, par M. Louis BERTRAND. 529

Le Suicide bulgare. — Autour d'une couronne. — *Notes et souvenirs, 1878-1915.* — III. *Le Tsar des Bulgares.* — *La Rupture avec l'Entente*, par M. Ernest DAUDET. 565

On changerait plutôt le cœur de place..., dernière partie, par M. Benjamin VALLOTTON. 601

Notes sur un Amateur de couleurs, par M. Pierre DE NOLHAC. 633

La Guerre vue par les combattans allemands. — II. *Les Déceptions et les aveux*, par M. Albert PINGAUD. 642

Les Emprunts des belligérans, par M. Raphaël-Georges LÉVY, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 662

Revue littéraire. — *Un nouveau livre sur Samuel Bernard*, par M. André BEAUNIER. 685

Revue scientifique. — *Les Précurseurs de la guerre de tranchées*, par M. Charles NORDMANN 697

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 709

Livraison du 15 Décembre.

Lazarine, première partie, par M. Paul BOURGET, de l'Académie française. 721

A la suite du gouvernement serbe. — De Nich a Saint-Jean de Medua (octobre 1915-février 1916). — I. *De Nich a la Biéloukha*, par M. Auguste BOPPE. 757

L'Impératrice Joséphine et le Prince Eugène (1804-1814), d'après leur correspondance inédite. — III. *Les Disgraciés*, par M. Frédéric MASSON, de l'Académie française 788

Visites au front (juin 1916). — I. *En Argonne*, par M. André CHEVRILLON. 823

La Civilisation française, par M. Victor GIRAUD. 849

Dans Venise bombardée, par M. Charles DIEHL, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. 878

Le Marquis de Vogüé, par M. P. IMBART DE LA TOUR, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 894

La Protection des paquebots, par M. le Contre-Amiral DEGOUY. 907

Revue dramatique. — Reprise du *Chandelier* à la Comédie-Française; — *L'Amazone*, à la Porte-Saint-Martin, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 924

Revues étrangères. — *Henri Sienkiewicz et l'ame polonaise*, par M. T. DE WYZEWA 935

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques 947

Paul Leroy-Beaulieu. 958

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 53615.

ages.
425
451
457
469
481
492
529
565
601
633
642
662
685
697
709
721
757
788
823
849
878
894
907
924
935
947
958